This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

38565.10.8
A

Harvard College Library

FROM

Miss Ellen W. Coolidge

ŒUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

TOME SECOND.

OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

0

ŒUVRES

DE BOILEAU

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE

PAR M. AMAR.

Verum atque decens.
HOR.

TOME II.

A PARIS
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXI.

565.10.8

A

HARVARD COLLEGE
Aug 14. 1929
LIBRARY

Miss Ellen W. Coolidge,

30-37
1924

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Scribendi recte *sapere* est et principium et fons.
HOR.

QUATRE grandes époques ont marqué, sur la route du temps, la marche et les progrès de l'esprit humain dans le brillant domaine de l'imagination : quatre *Poétiques* les ont à jamais fixées dans les fastes de la littérature européenne. Il est glorieux pour la France que deux de ces époques lui appartiennent, et que les siècles de François Ier et de Louis XIV disputent, à ceux d'Alexandre et d'Auguste, l'immortel honneur d'avoir donné à la société son dernier degré de politesse et de perfectionnement, en y faisant naître, pour les beaux-arts, un amour qui fut bientôt un culte, porté quelquefois jusqu'au fanatisme : tant la passion du beau est susceptible d'exaltation ! tant il est facile à l'homme de s'égarer dans l'objet de sa passion !

Les modèles ont de tout temps, et dans tous les pays, devancé les préceptes. Homère, Pindare, Sophocle, avoient écrit : Corneille et Mo-

lière avoient illustré la scène françoise, avant qu'Aristote et Boileau songeassent à rédiger le code du goût, sous les yeux de la raison.

Le génie a ouvert la route; mais la rapidité de son vol n'a permis qu'à un petit nombre d'esprits privilégiés de s'élancer sur ses traces dans les régions qu'il parcouroit; de mesurer sa course; de lui dérober, et de nous apprendre le secret de sa force; de marquer enfin les nombreux écueils de cette route périlleuse, en les signalant d'avance à la témérité qui les brave sans les connoître, ou à l'audace qui en triomphe heureusement. Aristote fut un de ces hommes rares, qui sont un événement pour leur siècle, et une époque pour tous les autres. « Quel homme, « s'écrie Voltaire [1], que celui qui trace les ré« gles de la tragédie de la même main dont il a « donné celles de la dialectique, de la morale, « de la politique, et dont il a levé, autant qu'il « a pu, le grand voile de la nature! » Mais c'est précisément à l'homme doué du génie le plus éminemment philosophique, qu'il appartenoit de porter sur les arts ce coup d'œil sûr et perçant, qui lui avoit révélé presque tous les secrets de la nature; qui avoit éclairci les ténébres de la métaphysique, et réduit, pour ainsi dire, aux termes rigoureux de la science, ce qu'il

[1] *Quest. Encycl.*, art. ARISTOTE.

y a de plus vague peut-être, et de plus arbitraire, dans nos prétendues connoissances, la théorie de la politique. Les hautes conceptions du génie d'Homère, de Sophocle et d'Euripide, étoient pour Aristote des problèmes d'un ordre particulier; il en dut chercher la solution, comme il avoit cherché l'explication des phénomènes qui le frappoient dans le spectacle du monde physique et moral. La méthode qu'il avoit appliquée avec tant de succès à la contemplation de la nature, fut celle aussi qui le dirigea dans l'étude des productions du génie : l'observation et la comparaison des faits, ramenés à un seul et même principe, foyer lumineux dont la clarté se répand sur tout l'ensemble du système. Ainsi, *l'imitation de la nature*, voilà toute sa poétique : et ce principe si simple, devenu bientôt si fécond en résultats, où l'a-t-il puisé? dans Homère et dans les tragiques grecs. Mais comment ces grands poëtes s'y sont-ils pris pour imiter la nature? Voilà ce qu'il s'agissoit d'examiner, pour en déduire cette suite de préceptes, auxquels plus de deux mille ans n'ont rien ravi de leur autorité. Ils sont restés fixes et inébranlables, comme la nature qui en est la base, comme l'éternelle raison qui les a dictés.

Quelques réflexions sur les Poétiques d'Aristote et d'Horace, m'ont semblé *l'Introduction* na-

turelle à *l'Art poétique* de Boileau, qui doit beaucoup à l'un et à l'autre de ces législateurs[1].

Ce qui nous reste de la Poétique grecque (qui, toute défectueuse qu'elle nous est parvenue, est encore l'un des plus beaux présents que le génie des anciens ait faits aux modernes), ne concerne réellement que la tragédie, car l'épopée n'y est considérée que dans ses rapports avec le drame. « Mais jamais, ajoute l'un des plus justes appré« ciateurs du talent et de l'influence de Boileau[2], « jamais on n'a mieux révélé les secrets de l'art « tragique, décomposé ses productions, assigné « les causes des divers effets qu'il produit. » Essayons de nous en convaincre.

Ce qui distingue sur-tout l'homme des autres animaux, suivant Aristote (ch. IV), c'est qu'il est de tous le plus naturellement imitateur, ὅτι

[1] Je ne parle pas de la *Poétique* de Vida, parcequ'elle n'a rien de commun avec celles d'Aristote, d'Horace, ni de Boileau. Vida est le Quintilien du jeune poëte : comme *l'instituteur* romain, il prend son élève pour ainsi dire au berceau, le suit avec le plus tendre intérêt, et avec un grand charme de style, dans tous les détails de son éducation poétique; lui dévoile successivement tous les mystères de l'art, et ne l'abandonne que quand il lui a inspiré toute l'admiration dont il est pénétré lui-même pour Virgile. C'est un cours complet *d'études poétiques*, sur le plus grand poëte de l'antiquité romaine; et, sous ce rapport, l'ouvrage de Vida sera toujours une excellente lecture pour les jeunes aspirants aux honneurs du Parnasse latin.

[2] M. Daunou.

μιμητικώτατόν ἐστι; et c'est à ce penchant pour *l'imitation*, c'est au plaisir qui en résulte, que notre philosophe attribue l'origine de toute poésie. La cause et la mesure de ce plaisir sont dans le degré de justesse et de vérité que nous apercevons entre *l'imitation* et l'objet *imité;* entre le talent de l'artiste, et la perfection du modèle. Tout est beau dans l'ordre naturel, parceque tout est à sa place; et tel objet ne nous choque par sa difformité, que parceque, sorti de l'harmonie générale, il produit une dissonance qui fatigue les yeux, comme un faux ton offense l'oreille; comme le passage trop brusque d'une couleur à une autre blesse involontairement le regard du spectateur. L'essentiel est donc de savoir choisir; et c'est ici le goût qui doit diriger le génie : considération d'autant plus importante, qu'il est rare que le talent n'abandonne pas l'artiste malheureux dans le choix de son sujet; tandis qu'il le seconde merveilleusement, dans la supposition contraire. Voyez jusqu'où Corneille est tombé depuis *Rodogune;* et jusqu'où Racine s'est élevé depuis *Andromaque!*

Le génie n'invente donc point : il imite; et quelque étonnante, quelque monstrueuse que paroisse une production au premier coup d'œil, ce n'est point pour cela une création nouvelle : c'est un assemblage incohérent de parties

antipathiques ; c'est le monstre d'Horace. Mais ce monstre lui-même, si bizarrement composé; cette tête d'homme, placée sur un col de cheval; cette belle femme terminée en poisson hideux, ne sont point des *inventions* du poëte : tout cela existoit d'avance. Il y a plus : chaque *imitation* peut être partiellement un chef-d'œuvre de l'art : c'est l'ensemble qui est vicieux, parcequ'il est impossible de lui trouver un objet de comparaison, et d'apprécier par conséquent le mérite de l'imitateur. Pourquoi *Othello, Macbeth*, *Hamlet* (productions, d'ailleurs, où étincellent tant de traits de génie), sont-ils des *monstres* aux yeux du goût qui les proscrit, lors même qu'il en admire les beautés de détail? C'est que, rapprochés des grands modèles en ce genre, ils offrent à côté d'eux la disparate la plus choquante. Mais pourquoi ces modèles, consacrés aujourd'hui par le respect de tous les siècles éclairés, sont-ils devenus le type invariable du beau? Aristote va nous l'apprendre : c'est que, rapprochés à leur tour de la nature qu'ils ont si fidèlement reproduite, et qui est la même dans tous les temps, ils parlent une langue universellement entendue de tous les hommes. L'*Electre,* les deux *Œdipes*, et le *Philoctète* de Sophocle, n'ont eu que peu de changements à subir, pour exciter, au théâtre de Paris, les transports qui les ac-

cueilloient sur celui d'Athènes; et quand Voltaire s'écrioit du fond de sa loge[1], Applaudissez, braves Athéniens, *c'est du Sophocle tout pur*, l'enthousiasme public lui répondoit par de nouveaux applaudissements. Mais il est permis de douter que Voltaire lui-même eût transporté sur notre scène, avec le même bonheur, les chefs-d'œuvre prétendus de Shakespear ou de Schiller. On l'a tenté, il est vrai; mais outre que des tentatives ne prouvent rien, quand le succès ne les confirme pas, il suffit d'un moment de comparaison pour voir que le titre de la pièce, et le nom des personnages, sont à-peu-près tout ce que ces imitations ont et pouvoient avoir, pour nous, de commun avec les originaux. Eh quoi! Sophocle *tout pur* réussira parmi nous, comme chez les Grecs; et il faudra que Shakespear ne soit plus Shakespear, pour obtenir une ombre de succès, sous la condition toutefois qu'il rencontrera un acteur formé pour lui et par lui, et fortement pénétré de son génie! Cette simple considération suffiroit, ce me semble, pour résoudre la question: mais la prévention ne raisonne pas; et en dépit d'Aristote et de sa Poétique, le grand, le monstrueux Shakespear sera toujours le dieu du théâtre anglois; et si les tragiques grecs osent s'y montrer à côté de lui; si les sujets traités par

[1] A une représentation d'*Oreste*.

nos Corneille et nos Racine s'y reproduisent quelquefois, ce ne sera qu'après avoir subi d'humiliantes métamorphoses, qui les rapprocheront plus ou moins du modèle par excellence.

Mais où Sophocle et Euripide avoient-ils puisé les règles qui ont fait éclore tant de chefs-d'œuvre entre leurs mains, et porté si haut la gloire de leurs imitateurs? Dans l'étude et l'observation de la nature, qu'ils ont si fidèlement imitée, soit *par science,* dit Aristote (ch. VIII), soit *par génie :* ἤτοι διὰ τέχνην, ἢ διὰ φύσιν. C'est elle qui, en leur traçant les conditions élémentaires de la tragédie, fit, de l'*unité d'action, de lieu,* et *de temps,* la règle fondamentale de tout poëme dramatique; qui leur prescrivit la mesure de cette *action,* la durée de l'espace de temps qu'elle doit parcourir, et qui en fixa la représentation dans un seul et même lieu, que la pensée et les yeux pussent embrasser avec la même facilité. Sans tout cela, en effet, plus d'illusion, plus de vérité. L'action théâtrale doit être d'une certaine grandeur; « car, dit le législateur, le beau consiste « *dans le grand* (ce qui doit s'entendre aussi de « la *grandeur* morale) »; mais il ajoute immédiatement, et *dans la proportion :* τὸ γὰρ καλὸν ἐν μεγέθει καὶ τάξει ἐστί. Et il en donne aussitôt la raison : « Trop petit, l'objet n'est point beau, parceque « la vue confond ses diverses parties dans un

« temps presque insensible. Trop grand, il n'est « point beau ; car il ne peut être mesuré d'un seul « regard, et l'ensemble de ses parties échappe à « la vue. » C'est ce qui arrive quelquefois à Corneille : trompé par la perspective théâtrale, il croit devoir ajouter à la grandeur morale de ses héros, comme le décorateur charge les couleurs, en raison de la distance qui les éloigne du spectateur. Aussi se perd-on souvent sur les pas de Corneille, tandis que l'on suit Racine avec le même intérêt, parceque toujours à la même distance du cœur, il ne franchit jamais les limites que vient de poser Aristote.

L'unité d'action est encore une de ces règles invariables de la nature, qu'il suffisoit de remarquer une fois. Quoiqu'elle présente simultanément un grand nombre d'objets à notre contemplation, elle ne nous a pas donné la faculté de les saisir tous en même temps. Ce n'est que successivement, et en décomposant, pour ainsi dire, ce grand tableau, que nous parvenons à nous faire une idée juste de l'ensemble, parceque nous en avons d'abord étudié chaque partie. Multipliez autant que vous voudrez les incidents ; mais qu'ils se rattachent à un seul et même fait que le spectateur ne perde jamais de vue ; et son attention, bien loin de se fatiguer, trouvera, au contraire, dans ces incidents mêmes, un motif nouveau d'intérêt.

L'unité de temps est également fondée sur notre nature, qui ne nous rend susceptibles ni d'une attention trop long-temps soutenue, ni d'une certaine suite, même dans nos amusements; et tout ce qui sort de cette mesure amène nécessairement la fatigue et l'ennui. Corneille auroit desiré que la durée probable de l'action représentée n'excédât pas celle du temps de la représentation. C'étoit trop exiger; mais dans l'impossibilité reconnue de circonscrire une action grave, importante, et de laquelle dépendent quelquefois les destinées des peuples et des empires, dans les bornes étroites de quelques heures, on l'a renfermée dans la révolution d'un soleil; c'est que souvent en effet il n'en a pas fallu davantage pour opérer les plus grandes catastrophes, pour donner aux choses une face entièrement nouvelle. Tout rentre alors dans la vraisemblance, et l'objet de l'art est rempli.

Mais si l'esprit repousse la multiplicité d'actions; s'il doit se persuader que celle qu'il a sous les yeux s'est réellement passée dans l'espace de temps qu'elle occupe sur la scène, il veut aussi que *le lieu* où elle se passe ne change point, au gré et pour la commodité du poëte, et que cette *unité de lieu* soit la conséquence naturelle de *l'unité de temps:* car le temps présumé nécessaire pour que le spectateur se transporte avec le per-

sonnage d'un lieu dans un autre, étend, par cela même, au-delà des limites fixées par la vraisemblance, la durée de la représentation théâtrale. Ainsi, tout s'enchaîne et se coordonne sans effort dans le vaste plan de la nature; ainsi ce système des *trois unités*, contre lequel des législateurs sans titre et sans mission n'ont cessé de s'élever, comme si c'étoit une invention moderne, n'est autre chose que la nature, observée avec soin, et exactement interprétée; et jusqu'à ce que les apôtres de ces doctrines nouvelles nous donnent une Poétique qui produise quelque chose de mieux, par exemple, que l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, ou l'*Athalie* de Racine, ils voudront bien nous permettre de regarder ces grands maîtres comme les modèles que l'on doit proposer; et leur digne interprète, Aristote, comme le législateur suprême, dont les décisions sont presque autant d'articles de foi, en fait de croyance littéraire.

C'est avec la même supériorité de jugement, et la même sûreté de goût, qu'Aristote parcourt et caractérise les différentes espèces de tragédies, qu'il ramène toutes à une seule et même définition: « La tragédie, dit-il (ch. VI), est l'imitation d'une action grave, entière, d'une certaine « étendue: imitation qui se fait par le discours, « dont les ornements concourent à l'objet du

« poëme, qui doit, par la terreur et la pitié, *purger*, purifier en nous ces mêmes passions »; c'est-à-dire, tempérer, adoucir ce que cette pitié et cette terreur auroient de trop pénible pour nous, si, sans cependant cesser d'être toujours vrai, l'art du poëte ne nous faisoit un spectacle agréable de ces mêmes infortunes, dont il nous seroit impossible de supporter l'image réelle. Voilà ce que Boileau avoit parfaitement senti, quand il nous parle de *la douce terreur*, de la *pitié charmante*, que doit exciter la tragédie: mais voilà ce que ne comprennent point ceux qui, en croyant donner plus d'effet à l'action théâtrale, nous ont offert l'horrible et le révoltant, au lieu du terrible et du touchant. En vain Aristote les avoit avertis d'avance (chap. XIII), qu'ils *sortoient du genre;* que la tragédie ne doit point produire toutes sortes d'émotions, mais celles-là seulement *qui lui sont propres*. Il les avoit également prévenus que c'est du fond même de l'action, que doit se tirer le pathétique; et que celui qui résulte uniquement de l'appareil du spectacle, laisse tout l'honneur du succès au machiniste et au décorateur. Il ne bannit cependant point de la scène tragique les ornements dont se trouve susceptible le sujet que l'on traite; mais quoique ces ornements, qui sont le luxe de la tragédie moderne, entrassent comme éléments

nécessaires dans la constitution de la tragédie grecque, Aristote n'en soumet pas moins l'emploi et la distribution aux régles sévères du goût et de la raison.

Après avoir successivement examiné, défini et analysé chacune des parties qui composent l'ensemble du système dramatique, le législateur philosophe les réunit, et les considère ne formant plus qu'un tout, d'où résulte la poétique universelle de la tragédie. Un petit nombre de chapitres [1], fort courts, mais riches de préceptes et d'exemples, lui suffisent pour établir, avec une concision lumineuse, le code le plus complet, le plus satisfaisant à tous égards. Cette doctrine, si substantielle, si philosophique, a disparu, noyée depuis dans de volumineux commentaires, qui ne nous ont rien appris, et qui ont le plus souvent embrouillé, obscurci, ce qui étoit de soi-même très clair et très intelligible. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le tort du commentateur a plus d'une fois rejailli sur l'auteur lui-même; et que le lecteur superficiel a cru Aristote responsable de l'ennui ou de l'impatience que faisoient éprouver ses verbeux interprètes.

Il en est un cependant qui, trois siècles après Aristote, et dans le plus bel âge des lettres ro-

[1] XII. — XVIII.

maines, reproduisit les doctrines du philosophe de Stagyre, les simplifia, en les développant, et, sans annoncer la prétention de faire une *Poétique*, a répandu une lumière nouvelle sur toutes les parties de l'art, indiqué toutes les sources, signalé tous les écueils, et semé plus d'idées dans une épître de quatre cents et quelques vers, que l'on n'en trouve souvent dans de volumineux traités. Horace est, à mon gré, le meilleur, et le plus agréable sur-tout des commentateurs d'Aristote. On chercheroit vainement, dans *l'Art poétique* latin, l'ordre et la méthode rigoureuse que l'on remarque dans la *Poétique* grecque. Ce n'est plus ici un philosophe qui analyse; c'est un poëte qui écrit d'enthousiasme sur la poésie; c'est un ami, qui adresse aux deux fils de son ami (Lucius Pison, homme de goût, et l'un des plus grands personnages de Rome), les leçons de l'expérience et les conseils de l'amitié. Il est toutefois difficile de supposer que, même dans une simple épître, Horace ait laissé courir sa plume au hasard; et que celui qui va poser *l'unité* pour régle première de toute composition poétique, ait violé ce grand précepte, dans l'ouvrage même où il l'établit. Cette liaison existoit donc, n'en doutons pas, dans la pensée du poëte; et si elle est devenue difficile à saisir dans son ouvrage, c'est que, trop

plein de son sujet, il passe trop brusquement d'une idée à une autre, sans se donner la peine de marquer sensiblement les transitions. Essayons de les retrouver.

Il y a UNITÉ dans les vues générales de la nature; variété, mais *harmonie* dans ses opérations.

Tel est le principe auquel l'ami des Pisons rattache tout le système poétique.

Unité dans le sujet et dans le plan général de la composition; *harmonie* dans toutes les parties qui concourent à l'exécution: voilà, selon lui, tout le secret de l'art, heureusement combiné avec le but et les effets de la nature. Et ce plan, si simple à imaginer, si facile à suivre désormais, le poète nous l'expose dès les premiers vers, en supposant l'imagination abandonnée à elle-même, et se livrant, dans son délire, à des écarts tels que le sourire de la pitié ou du mépris seroit seul capable d'en faire justice.

Spectatum admissi risum teneatis, amici?
V. 5.

Eh bien! ce tableau si bizarrement composé, ce fol assemblage de choses si peu faites pour se trouver réunies, voilà, suivant Horace et le bon sens, le tableau fidèle de toute composition dramatique qui blesseroit l'unité d'action, de temps

et de lieu; où tous les tons et tous les styles seroient confondus, de manière à produire le monstre d'Horace, ou ceux de Shakespear:

Ut nec pes, nec caput *uni*
Reddatur *formæ*.

Tout ce qui suit n'est que le développement, en exemples, de cette doctrine de *l'unité*, résumée en un seul vers (23), devenu un axiome fondamental aux yeux de tous ceux qui comptent pour quelque chose la nature et la vérité dans les productions de l'art :

Denique sit quodvis *simplex* duntaxat et *unum*.

Le grand point est donc de bien choisir d'abord son sujet, de le bien concevoir dans son ensemble : tout s'arrange ensuite de soi-même; chaque partie vient prendre la place qui lui convient; l'ordre s'établit, et chaque trait se prononce avec une heureuse facilité :

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec *lucidus ordo*.

Il faut remarquer la force de ce *potenter*, qui marque que ce n'est point au hasard, mais avec connoissance de cause, que le génie s'arrête à tel sujet, de préférence à tel autre, mais après avoir calculé la mesure et la portée de ses forces.

L'unité de style (qu'il ne faut pas confondre

avec *l'uniformité*), est ce qui occupe ensuite le plus Horace. Il ne reconnoît et ne salue comme poëte, que celui qui sait faire agir et parler ses personnages d'une manière conforme à leur caractère connu, et donner ainsi à chaque partie de l'ouvrage la couleur qui lui est propre, en sorte qu'il en résulte un ensemble harmonieux :

Descriptas *servare* vices, operumque colores
Cur ego, si nequeo ignoroque, poeta salutor?

S'agit-il de chanter les rois, la guerre et les héros? Homère a montré de quel style et de quel mètre il faut se servir; tandis qu'Archiloque a choisi de tous les mètres celui qui servoit le mieux sa rage satirique. Ainsi l'accord nécessaire du style avec le sujet seroit, par exemple, complètement troublé, si Thalie usurpoit sur Melpomène les honneurs du cothurne, et si cette dernière descendoit jusqu'à l'humble brodequin. Comment se fait-il, cependant, que des vers tels que ceux-ci, qui appartiennent à la comédie,

Madame, retournez dans votre appartement.
. . . . . .
Madame, on vous attend pour la cérémonie.

ne nous choquent nullement dans Racine? Il y a plus : ce vers,

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance;

se trouve à-la-fois dans *le Menteur* et dans la tragédie d'*Horace*; et l'on n'en est pas plus étonné, que d'entendre *Chrémès*, dans Térence, *Géronte*, dans Corneille, et *Alceste*, dans Molière, s'élever, par la force de la pensée et la chaleur de la diction, jusqu'au style de la tragédie. C'est que la passion qui les anime alors, les élève eux-mêmes à la hauteur tragique :

> *Iratusque* Chremes *tumido* delitigat *ore;*
> Et tragicus plerumque dolet *sermone pedestri.*

Mais une comédie écrite toute entière d'un pareil style; mais une tragédie où l'on trouveroit un grand nombre de vers aussi simples, aussi humbles que ceux que nous a fournis Racine, n'en seroient pas moins des ouvrages répréhensibles, puisqu'ils pécheroient contre l'harmonie indispensable du style avec le genre, le sujet, et le personnage. C'est la même régle qui prescrit de ne point faire parler l'esclave comme son maître, et la simple confidente, comme une Romaine illustre par son rang et par sa naissance :

> Intererit multum Davusne loquatur, an heros.
> . . . . . .
> . . . . an matrona potens, an sedula nutrix.

Aristote distingue la tragédie fondée sur des évé-

nements et des personnages connus; tels qu'*Œdipe, Mérope*, *Cinna, Pompée,* etc.; celle dont le poëte invente et dispose la fable à son gré, comme dans *Alzire;* celle, enfin, où, comme dans *Rodogune*, *Adélaïde du Guesclin*, etc., on prête à des personnages célèbres des discours qu'ils n'ont point tenus et des actions qu'ils n'ont point faites. Mais que le sujet soit historique ou d'invention, Horace exige sur-tout *l'unité de caractère;* il veut que le personnage fictif, ainsi que le personnage réel, conserve, d'un bout à l'autre de la pièce, la physionomie particulière sous laquelle il s'est d'abord annoncé :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et *sibi constet.*

et que pour atteindre son but, qui est de plaire, la fiction emprunte tous les traits de la vérité;

Ficta voluptatis causa, *sint proxima veris.*

Il ne dissimule pas, il est vrai, combien il est difficile de s'approprier, par la manière de les traiter, les sujets puisés dans le vaste domaine de l'invention, également ouvert à tous: il seroit plus aisé, selon lui, de mettre *l'Iliade* en action, que de hasarder, le premier, ce dont personne n'a encore parlé :

Difficile est *proprie communia dicere:* tuque

Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus.

Quelle idée avoit donc de la perfection de l'art tragique celui qui imposoit au succès des conditions si rigoureuses, afin sans doute d'écarter l'aveugle et présomptueuse témérité d'une carrière dont l'éclat même n'est pas l'écueil le moins dangereux!

L'unité de mœurs, et la nécessité de les étudier pour les bien peindre, amène naturellement sous la plume du poëte la description des passions et des goûts qui distinguent et caractérisent les quatre âges de la vie : tableau charmant, dont le fond appartient à Aristote [1], et que Boileau a embelli en l'imitant [2]. Comme Aristote, Horace ne voit donc dans le poëte qu'un *imitateur* habile de la nature, soigneusement observée sous toutes les faces et dans tous les détails; dans le grand spectacle de l'univers, ainsi que dans le tableau toujours mouvant de la société :

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem;

afin de donner à chaque trait sa place, à chaque pensée sa véritable expression;

et *veras* hinc ducere voces.

[1] *Rhét.*, liv. II, chap. XII, XIII et XIV.
[2] *Art poét.*, ch. III.

Mais Horace ne conseille pas à l'écrivain de puiser indistinctement dans l'immense répertoire qu'il ouvre à son imagination : c'est la belle nature qu'il veut que l'on imite : rien ne le choqueroit, comme un dieu ou un héros parlant le langage ignoble des habitués de la taverne :

> Nec quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
> Migret in obscuras humili sermone tabernas.

En poésie comme en peinture, dit-il ailleurs, il y a des tableaux qui, vus de près, plaisent davantage ; il en est d'autres qu'il ne faut regarder que d'un certain éloignement. On en peut dire autant de la nature elle-même : il est une foule d'objets qui, trop rapprochés de l'imagination par une imitation trop *vraie,* choqueroient par cette vérité même, et qu'il faut laisser par conséquent dans l'ombre où elle les avoit d'abord prudemment relégués.

Rien de plus judicieux, de plus propre à former et à diriger le goût, que les préceptes généraux d'Horace sur les bienséances et la correction du style ; sur la sage lenteur avec laquelle il faut travailler ses ouvrages ; sur le choix d'un censeur, etc. Nous retrouverons tout cela dans Boileau ; car, bien loin de dissimuler jamais ce que doit à ses maîtres ce digne élève des anciens, je me suis particulièrement attaché, dans ce com-

mentaire, à guider le lecteur dans tous les sentiers où Boileau a suivi lui-même Aristote, Horace, Juvénal, etc.; à relever jusqu'aux moindres traces d'imitation, persuadé que c'étoit *classiquement* qu'il convenoit d'interpréter le plus classique de nos poëtes; et que c'étoit servir à-la-fois sa gloire et les intérêts de ceux qui voudront apprendre de lui le grand art de rester, même *en imitant*, *toujours original*[1].

Une longue suite d'années, consacrées à développer dans des leçons publiques les beautés comparées des anciens et des modernes, a dû nécessairement me donner quelque avantage à cet égard, et m'enrichir d'une foule d'observations, qui, à défaut d'autre mérite, auront celui, du moins, d'être le fruit de l'expérience, et de quelque habitude des choses dont je me permets de parler.

A....

[1] Expressions de Boileau lui-même.

L'ART POÉTIQUE.

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète[1],
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte[2],

[1] Platon, qui a répandu, avec une si riche profusion, sur tous les sujets qu'il a traités, les fleurs de la plus belle imagination, a parlé sur-tout de l'inspiration poétique, en homme né pour l'éprouver, et capable de la communiquer à d'autres. Voyez le livre III de sa *République*, et le dialogue intitulé *Ion*, ou *de l'Iliade*. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il me paroît avoir le plus heureusement défini la poésie, quelque chose de divin, et dans lequel l'art n'est absolument pour rien : οὐ τέχνη, ἀλλὰ θεία μοῖρα. « Oui, dit-il, dans « un autre endroit du même dialogue, le poëte est chose légère, « volage, sacrée : il ne chantera jamais *sans un transport divin*, « sans une douce fureur. » Voyez les *Pensées de Platon*, recueillies et traduites par M. Le Clerc.

[2] Avant Horace, on avoit agité la question de savoir si le génie avoit besoin du secours de l'art ; et si l'art pouvoit suppléer seul au défaut du génie.

> *Natura* fieret laudabile carmen, an *arte*,
> Quæsitum est.
>
> *Poét.*, v. 408.

Et sa réponse à la question auroit dû, ce me semble, la résoudre définitivement. Il affirme que le travail, sans talent, et le talent, sans culture, se consument en efforts également infructueux ; et il

Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse [1],
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer:
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces [2].

en conclut la nécessité de leur accord, pour former l'artiste parfait:

Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid possit video ingenium : alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice.

Boileau suppose donc, dans celui à qui s'adressent ses leçons, un esprit heureusement *né* pour la poésie; quelque chose de divin, dit Buckingham (*Essay on Poetry*), et plus que ce que l'on appelle vulgairement *esprit;*

Something of divine, and more than wit.

Voilà pourquoi il ne craint pas de placer *l'art* pour son disciple, à la hauteur où le *génie* seul peut atteindre, mais où ne parviendra jamais l'impuissante *témérité* de l'homme né sans talent. On conçoit très bien maintenant comment un Pradon, par exemple, ne comprend pas *la hauteur d'un art*, et décide hardiment que *cela ne se dit pas.* Cela se dit très bien, comme l'on voit : Pope l'a répété d'après Boileau ; *we tempt the heights of arts.* (*Ess. on Crit.*, v. 222.)

[1] « On diroit aujourd'hui *la carrière du talent*, *la carrière du* « *génie;* parceque le mot de *bel esprit* ne nous présente plus que « l'idée d'un mérite secondaire. » (La Harpe.)

[2] Excellent conseil, mais inutilement réitéré, depuis deux mille ans, qu'Horace l'adressoit aux jeunes Romains de son temps :

Versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.
Poét., v. 39.

La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents :
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme :
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnoît son génie [1], et s'ignore soi-même :
Ainsi tel, autrefois qu'on vit avec Faret [2]
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret [3],
S'en va mal-à-propos d'une voix insolente

Horace n'a pas plus arrêté que Boileau la témérité présomptueuse au bord de l'abîme où s'engloutissent journellement tant d'espérances trompées, et de travaux perdus pour leurs auteurs.

[1] Le Brun trouve qu'*un esprit* qui *méconnoît son génie* peut paroître un peu bizarre. Il n'y a là aucune *bizarrerie :* c'est, au contraire, à bien connoître *son génie*, à distinguer la route qu'il nous trace, que consiste *l'esprit*. Combien d'écrivains et d'artistes *de génie* se sont égarés, parcequ'ils ont manqué de *l'esprit* nécessaire pour les conduire!

[2] Il ne faut pas juger Faret sur la réputation que lui firent ses liaisons avec Saint-Amant, et sur la malheureuse facilité d'une rime qui le conduisoit *au cabaret* malgré lui, et souvent à son insu. Ce n'est pas qu'il n'aimât les plaisirs de la table, mais il ne donnoit dans aucun excès, et étoit même d'assez bonne compagnie ; il n'a laissé aucun nom, comme écrivain, quoiqu'il ait publié un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingua *l'Honnête homme*, ou *l'Art de plaire à la cour*. Faret mourut en 1646 Nommé membre de l'académie françoise, lors de sa formation, il fut l'un des commissaires choisis pour en rédiger les statuts. Voyez Pellisson, *Hist. de l'Acad.*, p. 33 et 254.

[3] Ce ne sont point les murs d'un *cabaret* seulement que *charbonne* de ses vers le poëte de Martial (liv. XII, épigr. 62) : ce sont ceux du réduit même où le conduisent les excès de la taverne :

Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante[1],
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers[2].

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime[3] :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave[4], et ne doit qu'obéir.

Carbone rudi, putrique creta
Scribit carmina, quæ legunt cacantes.

[1] Cette épithète est justement admirée par Le Brun. Quel *triomphe*, en effet, qu'une *fuite* qui affranchissoit le peuple de Dieu, accabloit ses persécuteurs, et lui ouvroit, sous la conduite de Moïse, la route de la terre promise!

[2] Nous aurons occasion de reparler du *Moïse sauvé* de Saint-Amant, au troisième chant de l'Art poétique.

[3] « Rien n'est plus aisé que de faire de mauvais vers en françois; « rien de plus difficile que d'en faire de bons. Trois choses rendent « cette difficulté presque insurmontable : la gêne de la rime; le « trop petit nombre de rimes nobles et heureuses; la privation de « ces inversions dont le grec et le latin abondent. Aussi avons-nous « très peu de poëtes qui soient toujours élégants et toujours cor- « rects. » (VOLT., *Quest. Encycl.*, art. VERS et POÉSIE.)

[4] Oui, mais *une esclave* souvent indocile, et qui quelquefois même commande despotiquement à son maître. Voilà pourquoi, sans doute, l'indépendance angloise et l'indolence italienne se sont fréquemment affranchies de son joug. Mais si nos voisins trouvent de bonnes raisons *contre*, ils offrent aussi de grands exemples *pour* la rime. Si Milton, Thomson, Shakespeare, l'ont dédaignée, Le Dante, Pétrarque, l'Arioste et Le Tasse, Dryden, Pope, etc., l'ont fidèlement courtisée. Roscomon lui-même lui reproche ses torts, en vers parfaitement rimés :

Of many faults *Rhyme* is (perhaps) the cause :
Too strict to Rhyme, we flight more useful laws, etc.
Essay on translated verse.

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit [1].
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison [2] : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

[1] « La rime, dit Marmontel, est un plaisir pour l'esprit, par la « surprise qu'elle cause; et lorsque la difficulté heureusement vain- « cue n'a fait que donner plus de saillie et de vivacité, plus de « grace ou d'énergie à l'expression et à la pensée (comme cela « arrive si souvent dans Racine et dans Boileau), soit par la sin- « gularité du mot que *la rime* a fait naître, soit par le tour adroit, « et pourtant naturel qu'elle a fait prendre à l'expression, soit par « l'image nouvelle et juste qu'elle a présentée à l'esprit; la surprise « qui naît de ces hasards réservés au talent, où la richesse est dé- « guisée sous l'apparence de la rencontre, cette surprise mêlée « de joie est un plaisir à chaque instant nouveau, pour qui con- « noît l'indocilité de la langue, et les difficultés de l'art. » (*Élem. de litt.*, art. RIME.)

[2] Cette justesse d'idées, cette rectitude de jugement, sans lesquelles les vers les plus pompeusement cadencés n'étoient, aux yeux d'Horace, que d'harmonieuses billevesées, *nugæ canoræ*, doivent diriger, selon lui, la pensée et la plume de l'écrivain, présider au choix du sujet, à l'ordonnance et à l'exécution de l'ouvrage. Un seul mot, SAPERE, renferme ce grand précepte, d'un accomplissement indispensable pour quiconque veut assurer une renommée durable à ses écrits. Personne, à cet égard, n'a mieux rempli que le législateur lui-même, toute l'étendue des obligations qu'il imposoit aux autres. Horace, Boileau et Pope, formés à son école, seront les poëtes de tous les temps, non seulement parcequ'ils ont fait de beaux vers, mais parceque leurs vers sont *pleins de vérité*, suivant l'expression même de Boileau.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée
Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie [1].
Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie [2].
Un auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.

[1] Voici un exemple de ce déplorable abus de l'esprit, justement caractérisé *de folie* par Boileau ; et je le tire d'un auteur et d'un ouvrage *classiques* en Italie, *Il Pastor fido* du *Guarini*. Le berger Mirtile y exprime ainsi (act. III, sc. III) sa douleur du départ d'Amarillis :

Ahi dolente partita!
Ah fin della mia vita!
Da te parto, e *non moro?* e pure *io provo*
La pena della morte,
E sento nel partire
Un *vivace morire*,
Che dà vita al dolore,
Per far che *mora immortalmente* il core.

Une *mort vivante!* un cœur qui *meurt immortellement!* quelle *folie* en effet! et qui croiroit que les poëtes italiens du dix-septième siècle (*seicentisti*), qui vinrent après Guarini, la portèrent encore plus loin! Voyez GINGUENÉ, *Hist. litt. de l'Ital.*, t. VI, p. 438.

[2] C'est ce qui explique parfaitement pourquoi

Le chemin est glissant et *pénible à tenir*.

On ne se doute pas des peines qu'il faut se donner pour être sage, vrai et raisonnable dans sa conduite ou dans ses écrits. On est sot et ridicule à bien meilleur marché.

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me proméne après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là régne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
Ce ne sont que festons, ce ne sont *qu'astragales*[1].
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant:
L'esprit rassasié le rejette à l'instant[2].
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire[3]:
Un vers étoit trop foible; et vous le rendez dur:

[1] Le poëte enchérit à dessein sur le vers de Scudéri, qui avoit dit, dans son poëme d'*Alaric*, liv. III, p. 105:

Ce ne sont que festons, ce ne sont que *couronnes;*

pour mieux faire sentir le ridicule de descendre, dans une description, à de si minces détails. *L'astragale* est en effet un très petit ornement, destiné à décorer le chapiteau d'une colonne; il se compose de deux moulures: l'une ronde, faite d'un demi-cercle; l'autre d'un filet. Il y a plus: eussent-ils même, sous le rapport de l'exécution poétique, toute la perfection désirable, ces sortes de détails, fastidieusement prolongés, ne décèleroient jamais la main du maître, mais celle de l'obscur ouvrier, qui a la routine, et non le génie et le sentiment de son art.

[2] Horace, *Poét.*, v. 337:

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

[3] Id., *ibid*, v. 31:

In vitium ducit culpæ fuga.

J'évite d'être long, et je deviens obscur[1] :
L'un n'est point trop fardé; mais sa muse est trop nue[2]
L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours[3].

Mais Horace ajoute, *Si caret arte;* il faut en effet plus *d'art* et de bonheur qu'on ne pense, pour corriger avec succès; pour ne pas substituer une faute à la faute que l'on vouloit faire disparoître. Le peu de *variantes* que nous offrent les ouvrages de Racine et de Boileau sont, en ce genre, des modèles à étudier. Voltaire changeoit, mais ne corrigeoit pas : c'étoit un travail absolument incompatible avec la fougue habituelle de son caractère.

[1] Cette imitation presque littérale avoit rendu très difficile la traduction du passage d'Horace, que Boileau reproduit ici (*Art poét.*, v. 25) :

Brevis esse laboro,
Obscurus fio : sectantem levia nervi
Deficiunt animique; professus grandia turget :
Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ.

Ou, comme il le dit plus loin, v. 230 :

Aut dum vitat humum, nubes et inania captat.

Cependant le dernier traducteur des Œuvres complètes d'Horace en vers françois, M. Daru, n'est pas sorti sans honneur de cette double concurrence :

L'un veut être sublime, il se perd dans le vide;
L'autre rase le sol d'une aile trop timide.
Veux-je épargner les mots? le vers devient obscur;
Gracieux, il est foible; énergique, il est dur.

[2] Le Brun ne trouve pas assez d'opposition entre *nue* et *fardé*. Elle pouvoit être en effet plus marquée : le traducteur anglois l'a senti, et il a substitué une autre métaphore :

Some are not *gaudy*, but are *flat and dry*.

[3] Voilà le grand point, mais voilà le difficile, et plus encore en

Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme [1].
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier [2].
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère [3]

françois, que dans toute autre langue. Voltaire l'avoit éprouvé plus d'une fois, lorsqu'en félicitant Horace d'avoir pu monter sa lyre *sur vingt tons différents*, il ajoutoit, dans la jolie épître qu'il lui adresse :

Notre langue un peu sèche, et sans inversions,
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grece?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?

[1] Pope compare (*Ess. sur la Crit.*, v. 241) cette correction froide, cette monotonie de la médiocrité, *correctly cold, and regularly low*, à l'eau stagnante d'un étang. Dans ces sortes d'écrits, dit-il, on ne peut, à la vérité, rien blamer; mais on peut dormir :

We cannot blame indeed; but we may sleep.

[2] Lucain et Claudien parmi les Latins; et chez les François, Brébeuf et Thomas, peuvent donner une idée de cette triste et ennuyeuse *psalmodie*. Ce n'est pas que ces écrivains soient dépourvus de mérite; mais cette roideur que rien ne détend, cette morgue pédantesque qui ne les abandonne jamais, fatiguent le lecteur, qui ne tarde pas à *s'endormir*, au tintement monotone de la cloche qu'il a sans cesse aux oreilles.

[3] Horace explique, par *l'instruction agréablement* donnée, le passage du *grave* au *doux*, ou plutôt leur parfaite harmonie, qui est, selon lui, le comble et le triomphe de l'art :

Omne tulit punctum, qui miscuit *utile dulci*,
Lectorem *delectando*, pariterque *monendo*.

Voilà, ajoute-t-il, l'ouvrage qui enrichit le libraire, qui passe les

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse[1].
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté[2]:
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles:

mers, et promet l'immortalité à son auteur:

> Hic meret æra liber Sosiis; hic et mare transit,
> Et longum noto scriptori prorogat ævum.
> *Poét.*, v. 343 et suiv.

C'est la conséquence naturelle de ce qu'il a appelé un peu plus haut, v. 334, *jucunda et idonea dicere vitæ.*

[1] C'est-à-dire, son caractère, son genre particulier de *noblesse.* Tous les sujets ne sont pas susceptibles de la même dignité de style: mais aucun ne tolère et ne peut justifier la bassesse ignoble de l'expression. Voilà ce que Boileau a voulu dire, ce qu'Horace et Quintilien avoient dit avant lui, et ce qu'il ne faut pas craindre de répéter après eux.

[2] Le style *burlesque* ou *bernesque*, eut en effet une vogue scandaleuse en France, jusqu'à l'époque où Molière et Boileau nous apprirent que l'on pouvoit exciter la gaieté sans provoquer le dégoût, et se montrer excessivement plaisant, bouffon même, sans descendre aux plus grossières trivialités. Quoique l'arrêt de proscription porté par Boileau contre ce genre méprisable eût presque entièrement guéri son siècle de sa folle admiration pour Scarron et ses imitateurs, le *burlesque* conserva encore des partisans dans l'âge suivant. Marivaux travestit *Homère* et *Fénélon*, et M. de Monbron *la Henriade* de Voltaire; ce qui ne contribua pas à diminuer son aversion naturelle pour le bas et le trivial, quoique la passion l'ait souvent entraîné lui-même dans des écarts de ce genre, qu'il n'eût pas pardonnés à Scarron.

La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin [1].
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et, jusqu'à d'Assouci [2], tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée [3],

[1] Bouffon grossier, valet de Mondor, charlatan célèbre au commencement du dix-septième siècle. On fit à ce misérable farceur l'honneur singulier de recueillir ses bouffonneries, sous le titre de *Questions et fantaisies tabariniques;* et ces platitudes ont été successivement réimprimées à Paris, à Lyon, et à Rouen.

[2] Charles Coypeau, sieur Dassouci, ou d'Assouci, trouva très mauvais que Boileau attaquât ainsi en lui *l'Empereur du burlesque;* et voici comme il s'en exprime, *Aventures d'Italie*, p. 252: «Il est bien aisé de toucher un faquin qui rit de toute chose; «mais il est bien malaisé d'émouvoir un *stoïque constipé* qui ne «rit de rien. C'est pourquoi, quoiqu'on die de *l'héroïque*, il s'en «faut bien qu'il soit de si difficile accès que *le fin burlesque*, qui «est *le dernier effort de l'imagination*, *et la pierre de touche du «bel esprit;* et non pas encore de tout esprit; car, pour y réussir, «il ne suffit pas d'avoir de l'esprit *comme un autre:* il faut être «doué *d'un génie particulier*, qui est si rare, principalement en «notre climat, que hors de deux personnes (Scarron et Dassou«ci), chacun sait que tout ce qui s'est mêlé de ce burlesque, n'a «fait que barbouiller du papier.» La vie entière de ce Dassouci ne fut qu'un tissu d'aventures aussi *burlesques* que ses ouvrages, et décrites d'un style non moins *bouffon* que celui *d'Ovide en belle humeur*. Voyez BAYLE, art. DASSOUCI.

[3] Trop *aisée* en effet, puisqu'elle produisit tant de volumes de sottises. Voici un échantillon du style de Dassouci, et de la *belle humeur* qu'il prête à Ovide, dans la description de l'âge d'or:

Heureux temps! heureuse saison!

Distingua le naïf du plat et du bouffon [1],
Et laissa la province admirer le Typhon [2].
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.

Où n'étoit médecin ni mule,
Juge, prison, ni bassecule;
Meurtres, ni vols, ni feux, ni fers,
Grippemineaux ni gris ni verds:
Ni gond, ni clou, ni clef, ni coffre,
Ni magistrat, ni lifrelofre;
Vente, ni troc, combat, ni choc,
Cappe ni froc, griffe ni croc, etc.

Parle-t-il des crimes qui souillèrent l'âge de fer?

Ce que voyant dame Vertu,
D'une main se grattant le cu,
Et de l'autre troussant ses quilles,
Tira ses chausses et fit gilles.

[1] « Il étoit bien subtil, dit Voltaire (*Quest. Encycl.*, art. BOUFFON, « BURLESQUE, etc.), *le Scoliaste* qui a dit le premier que l'origine de « *bouffon* est due à un petit sacrificateur d'Athènes, *nommé Bupho*, « qui, lassé de son métier, s'enfuit, et qu'on ne revit plus. » — Il y a ici autant d'erreurs que de mots : d'abord ce n'est point un *Scoliaste*, c'est Pausanias (*Attiq.*, ch. 24) qui rapporte ainsi le fait, si étrangement défiguré par Voltaire. Il s'agit des sacrifices à Jupiter *Polieus*, protecteur de la citadelle. « On met sur son autel « de l'orge et du blé mêlés ensemble, qu'on laisse là sans aucune « garde : le bœuf destiné au sacrifice s'approche de l'autel et mange « ces grains; alors un des prêtres qu'on nomme *le Buphonus*, « βουφόνος (*le tueur de bœufs*), lui lance sa hache, et prend aussitôt « la fuite. » Ces êtes, qui se célébroient le vingt-quatrième jour du mois de Scirophorion, avoient été instituées en mémoire du bœuf tué pour avoir mangé le gâteau préparé pour le sacrifice. — Il n'y a, comme l'on voit, rien de plaisant ni de très *bouffon* dans tout ceci : mais j'ai dû justifier *le Scoliaste* prétendu de l'imputation de Voltaire, et montrer, en passant, qu'il faut se méfier un peu de son érudition.

[2] Ou *la Gigantomachie*, poëme burlesque de Scarron. Boileau

Imitons de Marot l'élégant badinage[1],
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,

en trouvoit, selon Brossette, le début d'une plaisanterie assez fine. Le voici :

Je chante, quoique d'un gosier
Qui ne mâche point de laurier,
Non Hector, non le brave Énée,
Non Amphiare ou Capanée,
Non le vaillant fils de Thétis :
Tous ces gens-là sont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'aventure.
Je chante cet homme étonnant,
Devant qui Jupin le tonnant,
Plus vite qu'un trait d'arbalête
S'enfuit, sans oser tenir tête, etc.

Voilà du moins de la bouffonnerie, plaisante en effet : mais comment caractériser la gravité burlesque de Claudien, qui nous représente, en traitant le même sujet, l'un de ses géants faisant voler comme avec une fronde, l'Œta, le Pangée, et l'Athos ; tandis qu'un autre arrache le mont Rhodope, et le charge sur sa tête, avec l'Hèbre et l'Énipée, dont les eaux inondent ses épaules ?

Hic Rhodopen Hebri cum fonte revellit,
Et socias truncavit aquas, summaque levatus
Rupe giganteos humeros irrorat Enipeus.

[1] Dryden, qui a substitué, dans sa traduction angloise de *l'Art poétique*, des noms et des ouvrages anglois, aux écrivains que cite Boileau, nous donne ici *Butler* pour le modèle de ce *badinage élégant*, que le poëte françois admire, et recommande d'imiter dans *Marot*. « Apprenez, nous dit-il, apprenez de Butler l'art de plai-« santer avec grace : »

But learn from Butler the buffooning grace.

Mais il faut *apprendre* aussi à ceux qui ne connoissent point, et qui probablement ne seront jamais tentés de connoître le poëme

Même en une Pharsale, entasser sur les rives
« De morts et de mourants cent montagnes plaintives[1].
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche[2], en marque le repos.

singulier d'*Hudibras*, que c'est un composé bizarre de la satire Ménippée, et du don Quichotte, qui a besoin, pour les Anglois eux-mêmes, de *clefs* et de commentaires, comme Rabelais en a besoin pour nous ; que c'est enfin un poëme burlesque de plus de *dix mille vers*, sur le sujet du monde le moins plaisant, les guerres civiles d'Angleterre, au temps de Cromwell. Quant au style, c'est Scarron, et quelquefois moins que Scarron, au jugement même de l'anglois Smith :

He speaks Scarron's low phrase in humble strains.

[1] Cet endroit est l'un de ceux ou Brébeuf semble prêter à dessein des défauts à son modèle, lors même qu'il en est exempt. Car Lucain avoit dit simplement (*Phars.*, VII, v. 625) : *tot corpora fusa*, « tant de cadavres épars. »

[2] Le maître donne ici l'exemple avec le précepte ; mais il connoissoit trop bien lui-même le prix de la variété dans le style, pour ne pas sentir combien une certaine suite de vers, aussi rigoureusement partagés en deux hémistiches, deviendroit pénible et fatigante pour l'oreille. Personne aussi n'a plus habilement varié l'application de la loi, que cependant il n'élude jamais. Tantôt il coupe en deux le dernier hémistiche :

Chacun prétend passer : l'un mugit — l'autre jure.

Tantôt il brise à dessein le vers en plusieurs membres :

La bourse. — Il faut se rendre — ou bien non — résistez.

Quelquefois même il néglige totalement toute espèce de césure :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée[1]
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée[2].

La même erreur les fait errer diversement.

Et ces licences heureuses, dont il sait tirer un nouveau genre de beautés, deviennent, comme de raison, autant de motifs de reproche aux yeux de Pradon, qui remarque à l'occasion du vers, objet de cette note, que *c'est encore là un précepte, que le sieur Despréaux observe bien mal en cent endroits.*

[1] Nous n'avons pas, de la prononciation oratoire des Grecs et des Romains, une idée assez juste, pour apprécier l'effet qui résultoit, dans leurs langues, du choc des voyelles, et sur-tout de certaines voyelles entre elles : mais nous voyons leurs poëtes attentifs à l'éviter au moyen de *l'élision*, excepté les cas où ils veulent produire un effet d'harmonie imitative, ou rendre plus sensible l'objet décrit. Quant aux prosateurs, ils ne suivoient d'autre règle, à ce qu'il paroît, que leur plus ou moins de déférence pour les jugements de l'oreille. Quintilien reproche (liv. IX, c. IV) à Isocrate et à Théopompe, de pousser, à cet égard, la délicatesse jusqu'à l'affectation ; tandis que Thucydide, et Platon lui-même, ne se piquoient nullement du scrupule d'éviter le concours des voyelles. Démosthène et Cicéron gardèrent un juste milieu (*modice respexerunt*) entre ces deux excès. Pour nous autres François, point de milieu dans nos vers : la loi est de rigueur ; et nous n'avons pas, pour nous en affranchir, la liberté avec laquelle nos voisins suppriment sans façon la voyelle qui *heurteroit* une autre voyelle *dans son chemin*. Aussi Dryden a-t-il omis ce précepte dans sa version.

[2] « Pour être bien reçues de l'ame, dit Quintilien, il faut que « les paroles flattent d'abord l'oreille, chargée de les y introduire. » *Nihil intrare potest in affectum, quod in aure, velut quodam vestibulo, statim offendit.*

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul[1] faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure[2],
Tenoit lieu d'ornements, de nombre et de césure.

[1] *Le caprice*, soit; mais déja dirigé à son insu par le sentiment confus des règles, et par cet instinct d'harmonie, qui est naturel à tous les peuples, et a fait de la césure et de la rime un besoin indispensable pour les oreilles modernes. Aussi voyons-nous ces deux conditions exactement remplies chez nos plus anciens poëtes : le vers *alexandrin*, déja en usage alors, et formé à-la-fois sur l'hexamètre et l'asclépiade des Latins, s'y trouve régulièrement coupé en deux hémistiches; et celui de dix syllabes, qui fut long-temps notre vers *héroïque*, a son repos ou sa césure au quatrième pied. On ne sentit que plus tard le besoin d'alterner les rimes *masculines* et *féminines*, et de les varier, pour le repos et le plaisir de l'oreille. Car il n'est pas rare de trouver dans nos vieux romans versifiés, vingt, trente, et même cinquante vers de suite, sur la même rime.

[2] On a souvent confondu, et toujours à tort, la *césure* et *l'hémistiche*. L'hémistiche est *la moitié du vers*, ἡμιστίχιον; la césure, qui *rompt* le vers, *cædit*, est par-tout où elle coupe la phrase.

Tiens — le voilà — marchons — il est à nous — viens — frappe.

Presque chaque mot est une césure dans ce vers; il n'y en a qu'une dans le suivant; et elle se trouve au neuvième pied.

Hélas! quel est le prix des vertus? — La souffrance.

Le grand vers anglois, qui est de dix syllabes, n'observe point *l'hémistiche;* mais il a des *césures* très marquées, qui peuvent se rencontrer indifféremment à la quatrième, à la cinquième, ou même à la sixième syllabe. Voici le début de l'Iliade de Pope :

Achille's wrath — to Greece the direful spring
Of woes unnumber'd — heav'n ly goddess, sing!
That wrath wich hurl'd — to Pluto's gloomy reign
The souls of mighty — chiefs untimely slain, etc.

Villon[1] sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers[2].
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades[3],

[1] François Corbeuil, dit *Villon*, c'est-à-dire *fripon* (du latin barbare *villo* et *fillo*, d'où notre mot actuel *filou*), naquit à Paris au commencement du quinzième siècle. Il mérita l'éloge que lui donne ici Boileau, d'avoir tiré *le premier* la poésie françoise du chaos où elle étoit plongée : mais il déshonora son talent par une conduite qui le fit condamner deux fois à la peine capitale ; et il n'esquiva le fatal cordon, que par la protection spéciale de Louis XI. Condamné au bannissement perpétuel, il se retira (suivant Rabelais, liv. IV, ch. XIII et LXVII) auprès du roi d'Angleterre Édouard V, dont il devint le favori. Ses poésies ont été mises en ordre, corrigées et publiées par Clément Marot, avec cette épigraphe :

Peu de *villons* en bon savoir :
Trop de *villons* pour décevoir.

Coustelier (Antoine-Urbain) en a publié une jolie édition, avec la préface de Marot, et la dédicace à François Ier (1723, Paris). L'abbé Goujet prétend (*Biblio[illegible]franç.*, tome III), que Boileau s'est trompé, en attribuant à Villon la gloire d'avoir assujetti le premier notre versification à certaines règles ; et il revendique cet honneur pour Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, et oncle de François Ier.

[2] Parmi ces *vieux romans*, il faut distinguer celui *de la Rose*, composé sous le règne de Philippe Auguste, par Guillaume de Lorris, et continué par Jean de Meung ou Mehun, dit *Clopinel* (parcequ'il étoit *boiteux*), sur la demande de Philippe-le-Bel. C'est le premier livre françois qui ait eu de la vogue chez nos aïeux ; et il se lit encore avec plaisir aujourd'hui. Marot reçut de François Ier l'ordre exprès de lui faire parler le langage du temps, « afin, dit « Pasquier (*Recherches de la France*, liv. VII, ch. III), d'inviter « les esprits *flouets* à la lecture de ce roman. »

[3] Le Brun s'étonne, avec quelque raison, que Boileau ait ou-

A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode[1],
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en françois parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque[2],

blié, parmi les titres de la gloire poétique de Marot, son rare talent pour l'épigramme, dont il a si complètement atteint la perfection, sous tous les rapports et dans tous les genres, que J. B. Rousseau, et Le Brun lui-même, ont à peine égalé la naïveté piquante de son tour et de son style. L'édition la plus complète des œuvres de Marot est celle que Lenglet Du Fresnoy publia en 1731, sous le nom de Gordon de Percel, à La Haye, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12.

[1] Cette *mode* eût heureusement le sort de tout ce qui devient l'objet d'un engouement passager; elle tomba: *Tout excès dure peu.* Mais on passa bientôt (et c'est encore l'usage) de l'admiration aveugle à l'extrême injustice; et l'on refusa tout à celui auquel on avoit tout accordé. La vérité est que Ronsard fut un homme prodigieux pour son siècle; et que, né cinquante ou soixante ans plus tard, il seroit peut-être l'étonnement du nôtre. Quand on considère en effet qu'il a le premier défriché, dans presque toutes ses parties, ce vaste champ de la poésie françoise, dont Marot n'avoit encore cultivé qu'une petite portion; qu'il n'est point de genre qu'il n'ait traité, excepté le dramatique, et qu'il joignoit à cette universalité de talents une connoissance approfondie des poëtes anciens, on appréciera mieux les services qu'il rendit à notre littérature; on lui saura quelque gré d'avoir ouvert une carrière, où ses chutes mêmes ont été des leçons pour ceux qui y sont entrés après lui.

[2] Le prophète Pradon prend occasion de ces deux vers, pour annoncer que Boileau, qui traite si mal *ici le prince des poëtes françois, pourroit bien paroître un jour plus ridicule* que Ronsard même, et voir, comme lui, mais par un *plus juste retour,*

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut[1],
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint[2]; et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux régles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

On sait à quoi s'en tenir maintenant sur le prophète et sur la prédiction. — *Desportes* et *Bertaut*. Deux poëtes plus sages et plus corrects que Ronsard, mais tout aussi peu lus aujourd'hui.

[1] Voyez, sur les honneurs rendus à Ronsard après sa mort, le ch. XXVI de *l'Essai sur les éloges*.

[2] Dryden fait à Waller les honneurs de la réforme du Parnasse anglois, comme Boileau à Malherbe ceux de l'heureuse révolution opérée sur le nôtre. Ces deux poëtes, à-peu-près contemporains (Malherbe naquit vers l'an 1555, et Waller en 1605), eurent tous deux la gloire de fixer la langue poétique de leur pays: mais Shakespeare avoit précédé Waller; et Malherbe écrivit avant Corneille. Ils ne firent tous deux qu'un petit nombre d'ouvrages; mais ces ouvrages sont restés, et cités encore, après plus de deux cents ans, comme des modèles de la pureté, de la correction, et de l'harmonie du style. Voyez dans l'édition des *Poésies de Malherbe*, publiée par Saint-Marc, Paris, 1757, le discours *sur les obligations que la langue et la poésie françoise ont à Malherbe*, p. 335 et suiv.

Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées [1]
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément [2].

[1] M. Palissot faisoit volontiers l'application de ces vers à Diderot, qu'il appelle, dans ses *Mémoires littéraires*, le Lycophron de la philosophie; et il cite en effet de lui des passages, dont le galimatias eût étonné, dit-il, *Richesource* et *La Serre*. (Voyez, tome I, la sat. III.) La clarté! la clarté! ne cesse de répéter Quintilien, liv. I, chap. IV; II, chap. III; et VIII, chap. II. Voilà, selon lui, le premier mérite du style; le premier devoir de l'écrivain. Si l'on ignoroit que Boileau, de son propre aveu, n'avoit pas même lu la Poétique de Vida, on croiroit facilement ce passage inspiré par ces vers du poëte de Crémone (*Poét.* III, v. 15):

Verborum in primis tenebras fuge, nubilaque atra.
Nam neque (si tantum fas credere) defuit olim,
Qui lumen jucundum ultro, lucemque perosus
Obscuro nebulæ se circumfudit amictu.

[2] Horace, *Art poét.*, v. 311:

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

Cicéron plus heureusement encore (*de Finibus*, lib. III, ch. VII): *Ipsæ res verba rapiunt.*

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme [1],
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain [2].
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse [3],
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :

[1] « Il peut y avoir, dit l'auteur de la Rhétorique à Herennius, « liv. IV, chap. XII, deux espèces de fautes contre la correction « du langage : les *solécismes* et les *barbarismes*. Lorsque, dans une « proposition, les mots n'ont pas entre eux le rapport et la suite « que l'usage commande, c'est un solécisme ; c'est un barbarisme « que de défigurer un mot. » Quant au *solécisme*, il tire son nom et son origine d'une ville de l'île de Chypre, fondée par *Solon*, et appelée Σόλοι. On accourut en foule pour la peupler ; et les Athéniens sur-tout y vinrent en grand nombre ; mêlés avec les anciens habitants, ils perdirent bientôt, dans leur commerce, la pureté et la politesse de leur langage. De là, Σολοικίζειν, parler comme les habitants de *Soloi ;* faire des *solécismes*.

[2] Buckingham va plus loin encore : *bien écrire*, est pour lui le dernier effort de l'esprit humain :

> Of things in wich mankind does most excel,
> Nature's chief master-piece is *writing well*.

Et c'est par là que débute son *Essai sur la poésie*.

[3] Quand on pressoit Boileau de donner son *Art poétique* au public, qui l'attendoit, lui disoit-on, avec impatience : « Le public, « répondoit-il, ne s'informera pas du temps que j'y aurai employé. » Scudéri, au contraire, avoit toujours *ordre de finir*. Aussi Boileau le félicitoit de sa *fertilité*,

> *Qui* tous les mois, sans peine, enfantoit un volume !

Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène [1],
Dans un pré plein de fleurs lentement se proméne,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement [2]; et sans perdre courage,

[1] Cette opposition frappante, et si habilement contrastée, de deux effets différents d'harmonie imitative, a donné sans doute à Pope l'idée de ces vers célèbres (*Essay on Crit.*, v. 368 et suiv.), dans lesquels il a porté si loin l'art de peindre par le choix et l'arrangement des mots, et de parler, pour ainsi dire, à l'oreille, en parlant aux yeux:

Soft is the strain, when zephyr gently blows,
And the smooth stream in smoother numbers flows;
But when loud surges lash the sounding shore,
The hoarse, rough verse should like the torrent roar.
When *Ajax* strives some rok's vast weight to throw,
The line too labours, and the words move slow;
Not so, when swift *Camilla* scours the plain,
Flies o'er th' unbending corn, and skims along the main.

Voilà ce que Vida appelle (*Poét.*, liv. III, v. 355) révéler les plus secrets mystères du Pinde, *totum Helicona recludere;* et il les révèle dans les vers suivants, 365-439, en fondant, comme Boileau et Pope, les exemples avec le précepte.

[2] Ne vous pressez ni de produire, ni sur-tout de publier: σπεῦδε βραδέως: laissez à la première chaleur de la composition le temps de se refroidir; et revenez ensuite sur votre travail, je ne dis pas avec l'indifférence, mais avec l'impartialité d'un juge... Quelle métamorphose! où sont ces beaux vers qui vous transportoient d'admiration? Est-ce bien là votre ouvrage!

Miratur tacitus, nec se cognoscit in illis
Immemor, atque operum piget, ac sese increpat ultro.
Vid., *Poét.* III, v. 478.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage[1] :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois ; et souvent effacez[2].
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu[3] ;

[1] Il en est de ce précepte comme d'une foule d'autres, dont l'application rigoureuse conduiroit à des résultats tout opposés à l'intention du législateur. Quintilien veut que la lime polisse un ouvrage, mais ne l'use pas : *ut opus poliat lima, non exterat* (liv. X, chap. IV). Et il ne conseille point à ses jeunes élèves d'imiter l'exemple du poëte Cinna, qui avoit été neuf ans à composer une pièce de théâtre ; ni celui d'Isocrate, qui en consacra dix à écrire son *Panégyrique*. Il est un terme où la correction doit s'arrêter, sous peine, dit Vida, d'après Quintilien, de défigurer un ouvrage, et de le laisser couvert de plaies et de cicatrices honteuses :

Dum plurima ubique
Deformat sectos artus inhonesta cicatrix.

[2] « Que le côté du *style* (du poinçon dont les anciens se servoient pour écrire sur des tablettes enduites de cire) aplati à « dessein pour effacer, remplace souvent, disoit Horace, celui qui « trace les caractères : *Sæpe stylum vertas;* c'est à ce prix, mais à « ce prix seulement, que l'on peut se flatter de se faire lire et re- « lire ; *iterum quæ digna legi sint scripturus*, liv. I, sat. X, v. 72. » — Aussi, ajoute Quintilien, a-t-on dit, avec raison, que le *style* n'agit pas moins quand il efface, que quand il écrit : *non minus agere, quum delet.*

[3] Boileau applique ici à l'unité de diction, ce qu'Horace avoit dit de l'unité de dessein dans un poëme :

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Elle consiste sur-tout à se renfermer dans les bornes prescrites par le genre que l'on traite, et par le sujet que l'on a choisi. C'est

Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique [1]:
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires:

ce que le même Horace appelle

Descriptas servare *vices*, operumque *colores*.

Racine, par exemple, toujours noble, toujours harmonieux dans ses tragédies, a parfaitement conçu que le style de *Bérénice* ne devoit pas être celui d'*Athalie;* et que de fortes nuances dans les couleurs devoient distinguer *Mithridate* d'*Iphigénie*. Et quelle admirable unité dans la diction de ses beaux ouvrages!

[1] Celui, dit Horace, qui veut obtenir le prix de son art, doit se constituer d'abord le censeur désintéressé de ses propres écrits:

At qui *legitimum* cupiat fecisse poema,
Cum tabulis animum sumet censoris *honesti*.

C'est aussi la pensée de Shakespeare:

Let our own discretion be our tutor.

Mais ce *désintéressement* ne sauroit jamais être assez entier, assez parfait, pour qu'une foule de choses n'échappent point encore à cette prévention si naturelle d'un auteur, en faveur de l'ouvrage qui vient de lui coûter tant de veilles et de soins. C'est alors qu'il faut recourir au *sage ami* que nous indiquent de concert Horace et Boileau: mais le difficile est de rencontrer un Quintilius; car, si nous en croyons Pope, pour un qui écrit mal, dix jugent de travers:

Ten censure wrong, for one who writes amiss.

Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse [1] :
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux [2].
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
Il ne pardonne point les endroits négligés [3],

[1] Rien n'est changé depuis Horace : de son temps (*Art poét.*, v. 419 et suiv.), comme du nôtre, on étoit sûr, avec une bonne table et de petits cadeaux, des suffrages du cercle adulateur :

Clamabit enim, pulchre! bene! recte!
Pallescet super his : etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem ; saliet, tundet pede terram.

Alors, comme aujourd'hui, les Bavius, les Mævius se renvoyoient et acceptoient sans façon les beaux noms d'Alcée, de Callimaque, de Mimnerme (liv. II, ép. II, v. 99) :

Discedo *Alcæus* puncto illius : ille meo, quis ?
Quis, nisi *Callimachus?* Si plus adposcere visus,
Fit *Mimnermus*, et optivo cognomine crescit.

[2] Non sans doute ; mais la franchise devroit l'avoir quelquefois ; et les petits ménagements, les demi-mots de la politesse, qui tourne autour de la vérité qu'elle n'ose aborder, ne sont pas moins perfides que les éloges captieux, prodigués par l'ignorance ou la flatterie.

[3] C'est toujours l'Aristarque, le Quintilius d'Horace, v. 445 :

Versus reprehendet *inertes* :
Culpabit *duros* : *incomtis* adlinet atrum

Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir:
Ce terme est équivoque; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. —
Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid;
Je le retrancherois. — C'est le plus bel endroit! —
Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer[1].
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique[2]:
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter

Transverso calamo signum: *ambitiosa* recidet
Ornamenta; et *parum claris* lucem dare coget.

[1] Quel parti prendre alors? Celui de ce même Quintilius. Il n'ajoutoit plus un mot, et ne se consumoit pas en vains efforts, pour empêcher un sot de s'aimer et de s'admirer sans rival:

Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque et tua solus amares.

[2] Oui, comme *l'Oronte* du *Misanthrope*. Quand il consulte Alceste sur son sonnet, et que celui-ci lui annonce qu'il a le *défaut*

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut;

N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter [1].
Aussitôt il vous quitte; et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse :
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siécle est fertile en sots admirateurs;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire [2].

Oronte ne manque pas de répondre :

C'est ce que je demande; et j'aurois lieu de plainte,
Si m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

Or, on sait ce qui s'ensuit, lorsqu'Alceste lui parle en effet *sans feinte*, ne lui *déguise pas*, et, qui plus est, lui prouve que son *sonnet* est bon *à mettre au cabinet*.

[1] Quinault faisoit de fréquentes visites à Boileau, après leur réconciliation, et c'étoit toujours pour l'entretenir de ses ouvrages. « Il n'a voulu se raccommoder avec moi, disoit le satirique, que « pour me parler de ses vers; et il ne me parle jamais des miens. » Il y avoit, ce me semble, beaucoup de délicatesse de la part de Quinault.

[2] « Que de sots en prose, dit Pope, fait éclore aujourd'hui un « sot en vers! »

Now one (fool) in verse, makes many more in prose.
Ess. on Crit., v. 8.

CHANT II.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête[1],
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style

[1] Il étoit généralement reconnu par tous ceux qui se piquent d'avoir du goût et quelque sentiment des convenances poétiques, que le mérite principal de Boileau, dans ce second chant de *l'Art poétique*, étoit précisément d'avoir merveilleusement adapté aux divers genres de poésie le ton, le style et les couleurs qui lui conviennent; et l'on citoit sur-tout, comme un modèle, cette description de *l'idylle*. Mais voilà tout-à-coup qu'un grave métaphysicien se lève des bancs de son école, et s'efforce de nous prouver que Boileau n'y entendoit rien, et qu'il prodigue ici les images sans goût et *sans choix*. Il trouve d'abord *très déplacée* l'observation qu'une bergère ne se charge ni d'or, ni *de rubis*, ni *de diamants*. « Autant vaudroit, dit-il, ajouter qu'elle *ne met point « de rouge*, et qu'elle *ne porte point de panier*. » Il ne veut pas non plus que l'idylle soit *humble;* car, pour être *simple*, on n'est pas *humble*. C'est encore bien pis, selon lui, si l'on ajoute qu'elle *éclate sans pompe, qu'elle n'a rien de fastueux;* qu'elle n'aime point *l'orgueil d'un vers présomptueux*, parceque ce sont autant d'expressions *bien boursouflées*, pour répéter une idée, que l'on devoit se contenter de rendre par ce seul vers :

Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Il *s'étonne* enfin, après avoir cité en entier cette délicieuse peinture, que le poëte ait employé *de si grands mots*, pour définir un poëme où il ne doit pas s'en trouver. Écoutons maintenant un autre critique, qui se croyoit poëte, mais qui n'étoit pas méta-

Doit éclater sans pompe une élégante idylle[1].
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.

physicien. « Ce n'est pas une grande merveille, dit-il, qu'une ber-« gère, le jour de la fête de son village, ne charge point sa tête « *de rubis*, et ne mêle pas *à l'or l'éclat des diamants :* où les pren-« droit-elle ? — M. D*** veut dire que *telle qu'une bergère* ignore « l'usage de l'or et des diamants, telle *l'idylle* doit être *noble* « *dans sa simplicité*, et *non pas humble* dans son style. C'est ce que « M. D*** veut dire ; et c'est justement *ce qu'il ne dit pas.* » — Prononcez, lecteurs, entre Condillac (*Cours d'études*, liv. II, chap. I); et Pradon (*Nouv. Rem.* p. 89). Au surplus, Saint-Marc trouve toute cette critique *très bien fondée*, et ne voit pas *ce qu'on pourroit y répondre.*

[1] Les modernes ont, à l'exemple de Théocrite et de Virgile, appelé *Églogues* ou *Idylles* tout poëme dont les mœurs pastorales fournissoient le sujet, et dans lequel on introduisoit des bergers pour interlocuteurs ; en attachant toutefois une idée un peu plus relevée à *l'idylle* qu'à la simple *églogue*. Les anciens ne paroissent point avoir fait, et n'ont pas du moins établi ces différences. Théocrite qualifie indistinctement du titre *d'Idylles* et les pièces les plus *humbles* par leur sujet, et celles où il s'élève, comme dans les XIII, XVII, XVIII, XXII et XXVes, aux images les plus nobles, et presque à la diction de l'épopée. Toutes les pastorales de Virgile sont appelées des *Églogues*, quoique la IVe, la VIe et la Xe soient du style le plus relevé. C'est que les anciens n'entendoient point ces mots dans le sens où nous les avons interprétés : une *idylle*, εἰδύλλιον, n'étoit poureux que le diminutif d'εἶδος, *image*, *tableau*, représentation plus ou moins développée d'une *idée :* c'est le titre que l'on donnoit aux odes de Pindare, ᾠδή ; et celles d'Anacréon, qui n'en étoient que des *diminutifs*, s'appeloient εἰδύλλια. Quel rapport entre ces acceptions primitives, et ce que nous nommons aujourd'hui des *Idylles ! L'églogue*, ἐκλόγη, signifioit *un choix*, *un extrait ;* ainsi nous avons les *Églogues physiques et morales* de Stobée, les *Églogues* de Cicéron, etc. Il y a loin de là à des poésies pastorales.

Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille[1].
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux;
Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage[2],
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement:
On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,

[1] Quoique Saint-Marc ne suppose pas de réponse possible aux critiques de Pradon, nous lui opposerons cependant ici une autorité, qu'il n'eût vraisemblablement pas récusée, car elle n'est pas d'un ami de Boileau. Voici comme s'exprime Marmontel (*Élém. de litt.*, art. IDYLLE): « Lorsque Despréaux a peint *l'idylle* comme une « bergère en habit de fête, il *l'a parfaitement définie* telle que nous « la concevons: une *simplicité élégante* en fait le caractère. Elle « ne mêle point les diamants à sa *parure;* mais elle a un chapeau « de fleurs. »

[2] Dans un pays où tout devient aisément, et la littérature plus que toute autre chose, une affaire de parti, les opinions étoient partagées entre les Églogues de Pope, pleines de grace, d'esprit, et écrites d'un style enchanteur; et celles où Philips s'étoit beaucoup trop rapproché des mœurs et du ton de ses personnages. Gay fit paroître alors les six *Eglogues rustiques* ou plutôt burlesques, intitulées *la Semaine du berger, the Sphepherd's week.* C'étoit une parodie amère des *Pastorales* de Philips; et cette parodie obtint les honneurs du genre, et est encore regardée par les Anglois comme l'une des plus singulières productions de leur littérature.

Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon [1].
Entre ces deux excès la route est difficile [2].
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile:
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;

[1] Ronsard appelle sans façon, dans ses Églogues, Henri II, *Henriot;* Charles IX, *Carlin;* et Catherine de Médicis, *Catin.* C'est plus que du mauvais goût: c'est de l'indécence. Passe encore pour *Pierrot* et *Margot*, qu'il substitue aux *Corydon* et aux *Amaryllis* de Virgile, comme l'anglois Philips remplaçoit les *Tircis* et les *Daphnis* de Théocrite, par *Hobbinol*, *Lanquet*, *Cuddy*, et autres noms tout aussi nobles, tout aussi harmonieux.

[2] Et pour les François, peut-être, plus encore que pour tout autre peuple. Aussi, depuis Racan et Ségrais, qui, suivant l'expression même de Boileau (*Bolœan.*, n° LXXVI), ont à peine *attrapé quelque chose de ce style*, la poésie pastorale n'a fait aucun progrès sensible parmi nous; et c'est moins sans doute la faute du genre, que celle de nos mœurs, de plus en plus éloignées de l'heureuse simplicité qui le doit caractériser. Quand on a cité de madame Deshoulières son idylle des *Oiseaux*, et sur-tout celle des *Moutons*, qui est restée dans la mémoire des amateurs; de Fontenelle, son Églogue intitulée *Ismène*, et quelques traits semés de loin en loin dans deux ou trois autres de ses pièces, on a rassemblé à peu près tous nos titres dans le genre pastoral. Le siècle dernier a retrouvé quelques vestiges de *l'idylle* antique, dans le seul coin de notre Europe moderne qui eût conservé quelque chose de la naïveté des premiers temps : *Gesner* eut un moment de vogue, et fit même d'heureux imitateurs, victimes aujourd'hui, comme leur modèle, des caprices de la mode.

Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur [1], couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois [2].
Telle est de ce poëme et la force et la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audac
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil [3].

[1] Voyez Ovide, *Métam.*, liv. I, v. 549, et III, v. 509.

[2] Comme dans cette admirable églogue de Virgile, où, sans jamais cesser d'être bergère, sans cueillir ailleurs que *dans le champ voisin*, *les ornements* les plus beaux, la muse pastorale s'élève, par la grandeur des images et la pompe du style, à la hauteur de l'épopée, et redescend bientôt sans effort aux idées gracieuses, au ton simple et naïf de la poésie champêtre, digne alors des évènements qu'elle célèbre, et des personnages qui l'écoutent:

Si canimus sylvas, *sylvæ sint Consule dignæ.*

Les modernes ne peuvent opposer à ce chef-d'œuvre que *le Messie* de Pope: mais que ne devoit pas produire un aussi grand poëte, traduisant les pensées d'Isaïe dans le style, et avec le talent de Virgile?

[3] Telle fut la destination primitive de ce petit poëme; et son nom même, *élégie*, l'indique assez, puisqu'il signifie littéralement *dire hélas! hélas!* ἴ, ἴ, λέγειν. Mais ces lugubres sujets ne furent pas longtemps l'unique matière de ses chants: les peines et les plaisirs, les triomphes et les défaites de l'amour ouvrirent bientôt à l'élégie une carrière nouvelle. C'est Horace qui nous l'apprend, *Art. poét.*, v. 75:

Querimonia primum;
Post etiam inclusa est *voti sententia* compos.

S'agit-il de s'emparer d'Ovide, et de l'enlever à *la tragédie*, qui le lui dispute (*Amor.*, III, *élég.* I, v. 7)? *L'élégie* se présente au

Elle peint des amants la joie et la tristesse;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse[1].
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux[2].
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art; et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis[3].
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines;

poëte dans les plus galants atours, les cheveux parfumés et ornés de guirlandes :

Venit odoratos Elegeia nexa capillos.

Mais faut-il *gémir* avec lui sur le tombeau de Tibulle (Ibid., IX)? Elle va reprendre ses habits de deuil, et ne sera plus que *la plaintive élégie*.

Flebilis indignos, Flegeia, solve capillos :
Ah! nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

[1] Voyez sur-tout Properce, et notamment l'élégie XIX du second livre.

[2] Peu d'écrivains érotiques ont réuni au même degré que Parny ces deux conditions qui font le poëte élégiaque. Galant comme Ovide, tendre et passionné comme Tibulle et Properce, il les reproduit tour-à-tour par la pureté, la richesse et l'élégance continue de son style. Il n'a trouvé encore de rival digne de lui, que dans le chevalier de Bertin, son ami; *Eucharis* et *Éléonore* ont pris à jamais leur place dans les archives du Pinde, comme dans les fastes de l'Amour, à côté de *Cynthie*, de *Corinne* et de *Délie*.

[3] C'est le défaut habituel d'Ovide, beaucoup plus *poëte* qu'*amoureux* dans ses élégies *amoureuses*; tandis qu'interprète, dans ses *héroïdes*, de sentiments qui lui sont étrangers, il prête à Didon, à Médée, à Hypermnestre, etc., le langage vrai de la passion. Tibulle et Properce sont de véritables amants, qui expriment ce qu'ils éprouvent réellement : Ovide n'est qu'un très bel esprit.

Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle[1];
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie[2],

qui se joue de lui-même, de ses maîtresses et de ses lecteurs; c'est un excellent professeur de coquetterie, mais un mauvais guide pour l'amour. Il nous apprend lui-même (*Art d'aimer*, liv. I, v. 33) quelle étoit la nature de ses relations galantes :

Nos Venerem *tutam*, *concessaque* furta canemus.

Et ce n'est point à une pareille école que l'on apprend à connoître et à peindre l'amour.

[1] Les *vers* que Tibulle *soupiroit*, ellipse d'une hardiesse remarquable, pour, les vers *dans lesquels* Tibulle *exhaloit ses tendres soupirs*. C'est ainsi que Properce *racontoit ses feux* à Ovide (*Trist.*, liv. IV, *élég.* x, v. 45) :

Sæpe suos solitus *recitare* Propertius *ignes*.

Pour dire tout simplement que ce poëte *lui lisoit ses vers amoureux;* et cette dernière expression, *recitare ignes*, caractérise aussi bien l'énergie de Properce, que la première la douceur harmonieuse de Tibulle, qui a dit lui-même (liv. I, *élég.* VI, v. 35, édit. de Heyne) :

Absentes alios *suspirat amores*.

Mais, comme l'observe Le Brun, il y a bien de la différence entre *soupirer des vers*, et *soupirer ses amours;* et cette différence est tout entière à l'avantage *du poëte françois*.

[2] Le Brun, qui se crut, en qualité de poëte lyrique, obligé de prendre ici la défense de l'*ode*, dont Boileau semble mesurer le

Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux[1].
Aux athlétes dans Pise elle ouvre la barrière[2],
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière;
Méne Achille sanglant aux bords du Simoïs[3],

vol à celui de l'*élégie*, a *osé*, dit-il, *corriger ce vers* de la manière suivante :

L'ode avec plus d'éclat, *de flamme, d'énergie*, etc.

Mais qu'est-ce que l'*ode*, *avec plus de flamme!* Il eût été moins aisé, selon Virgile, de dérober un vers à Homère, que de désarmer Hercule de sa massue: il ne l'est pas plus de refaire un vers de Boileau, avec la prétention de faire mieux que lui.

[1] Horace (liv. III, ode III) veut détourner Auguste du projet secrètement formé de transporter à Troie le siège de l'empire romain: il s'élève par la pensée jusque dans le conseil des dieux; il y assiste, il entend, il reproduit, dans un langage digne d'eux, le magnifique discours que Junon y prononce, et dans lequel, après avoir souscrit à l'apothéose de Romulus, elle menace de son indignation quiconque tenteroit de relever les ruines de Troie. Mais, comme effrayé bientôt de sa propre audace, le poëte arrête tout-à-coup l'essor de sa muse, et lui défend de divulguer le secret des dieux:

Quo, Musa, tendis? desine, pervicax,
Referre sermones Deorum.

Mais que fais-tu, Muse insensée?
Où tend ce vol ambitieux?
Oses-tu porter ta pensée
Jusque dans le conseil des dieux?

J. B. Rousseau.

[2] Voyez les belles odes de Pindare *à Hiéron de Syracuse*, *à Théron d'Agrigente*, et à divers autres vainqueurs, dans les jeux Olympiques, Pythiques, etc.

[3] Voyez le livre XXI de *l'Iliade*, qui fourniroit en effet une riche matière au poëte lyrique capable de la traiter. Quelques éditeurs ont étrangement défiguré ce vers de Boileau, en lisant:

Méne Achille *tremblant*.

Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis [1].
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage [2],
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses et les ris ;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste [3], et par un doux caprice,

[1] Le fleuve dompté, et *subissant le joug de Louis XIV*, rappelle l'Araxe de Virgile (*Énéid.* VIII, v. 728), *s'indignant* sous les ponts que Xercès, Alexandre et Auguste opposèrent successivement à son impétuosité :

Et *pontem indignatus* Araxes.

L'Araxe *mugissant* sous un pont *qui l'outrage.*

L. Racine, *Poëme de la Religion.*

[2] Horace, liv. IV, ode II :

Ego apis matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, etc.

Et J. B. Rousseau, dans son ode *au Comte du Luc :*

Et semblable à l'abeille, en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

[3] L'idée de cette délicieuse peinture est empruntée d'Horace (liv. II, ode XII, v. 25), qui nous représente le bonheur de Mécène, lorsque son aimable Licymnie,

....Flagrantia detorquet ad oscula
Cervicem, aut facili sævitia negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi ;
Interdum rapere occupet.

Mais Boileau n'a fait qu'indiquer ce joli tableau ; son objet n'étoit pas de l'achever. Aussi cherche-t-on vainement en lui cette image charmante *detorquet cervicem ;* ces baisers brûlants d'amour, *flagrantia*, ou qui exhalent un si doux parfum, *fragrantia* (car on

Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard[1] :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art[2].
Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique

peut hésiter entre les deux *leçons*); et ce *facili sævitia*, bien supérieur au *doux caprice;* et cet *eripere osculą*, qui rappelle le *surripere suaviolum* de Catulle, *Carm.* XCIX, v. 1.

[1] Mais ce *hasard* n'est qu'apparent : tout se lie, tout se tient dans les compositions lyriques qui semblent au premier coup d'œil le plus *désordonnées*. Prenons pour exemple l'ode de Pindare, qui fournit à Perrault l'occasion de débiter tant d'inepties. Le poëte veut féliciter Hiéron de la victoire qu'il vient de remporter aux jeux olympiques; et à peine entré en matière (v. 38), le voila jeté dans l'histoire et l'éloge de Pélops, la fable de Tantale, etc. Que peuvent avoir de commun ces digressions avec l'objet principal du poëme? Le voici : Hiéron étoit roi de Syracuse, fondée par une colonie des enfants de Pélops : et, à ce nom seul de Pélops, l'imagination du poëte s'enflamme; elle se retrace, elle décrit les malheurs où l'orgueil précipita Tantale et sa race; et il en tire de graves leçons, pour prémunir son héros contre les séductions de la puissance et des richesses. Une autre considération lioit encore au sujet de cette ode l'épisode de Pélops; sa victoire sur Œnomaüs, à la course des chars; ses conquêtes et son établissement dans cette partie de la Grèce, nommée depuis *Péloponèse*, c'est-à-dire *Ile de Pélops*.

[2] Voila bien l'espèce *d'ordre* qu'admire Longin (*Traité du sublime*, sect. XX et chap. XVII de la traduction), dans *le désordre* d'un discours même, où l'orateur s'abandonne à la véhémence de la passion : *καὶ ἡ τάξις ἀτακτοι, καὶ ἡ ἀταξία ποιὰν περιναμβάνει τάξιν.* Toutes ces conditions ont été admirablement remplies par Dryden, dans sa *Fête d'Alexandre*, la plus belle peut-être des odes modernes; l'une des dernières productions de l'auteur, et l'ouvrage d'une nuit d'inspiration! Le lecteur françois pourra se faire une idée de cette belle composition, dans la traduction de M. Hennet, *Poét. Angl.*, tome III, p. 69.

Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue:
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue[1];
Et que leur vers, exact ainsi que Mézerai[2],
Ait fait déja tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit, à ce propos[3], qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,

[1] Voyez, sur ces conquêtes de la Flandre et de la Franche-Comté, les notes de l'épître 1 au Roi.

[2] François Eudes, qui se fit appeler *de Mézeray* (nom d'un petit hameau, dans les environs d'Argentan), pour se distinguer de ses frères, et notamment du vénérable *Eudes*, fondateur de la congrégation des *Eudistes*, naquit en 1610 dans le village de Rye, où l'on montre encore un arbre, qui fut, dit-on, planté par lui. Il s'étoit d'abord adonné à la poésie; mais, mieux éclairé sur sa vocation, il se livra bientôt aux recherches historiques; et, mécontent des écrivains qui avoient travaillé avant lui sur l'histoire de France, il en entreprit une nouvelle, dont le succès passa ses espérances. *L'exactitude* des faits, la noblesse et l'élégance du style n'étoient pas ce qui la distinguoit; mais une grande indépendance d'opinion, une certaine hardiesse à *fronder* les actes du gouvernement, et la popularité même des idées, firent à Mézeray de zélés partisans, dans cette classe toujours nombreuse d'ennemis secrets, ou de censeurs ouvertement déclarés de l'autorité. On ne lit plus guère de Mézeray que son *Abrégé*; mais on consultera toujours avec fruit son *Traité de l'origine des François*. Mézeray mourut le 10 juillet 1683, secrétaire perpétuel de l'académie françoise, où il avoit remplacé Voiture, en 1647.

[3] Hé quoi! c'est *à propos* des difficultés du genre lyrique et du petit nombre de poëtes capables de s'y distinguer, qu'Apollon imagine les lois rigoureuses du *sonnet*, pour achever de désespérer les

Inventa du sonnet les rigoureuses lois[1];
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille[2]
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite six vers artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Sur-tout de ce poëme il bannit la licence:
Lui-même en mesura le nombre et la cadence;

rimeurs françois? Boileau est, pour l'ordinaire, plus heureux dans ses transitions.

[1] On a reproché au sage législateur d'avoir exagéré à dessein les difficultés et l'importance de ce petit poëme, totalement négligé parmi nous, malgré les efforts de l'académie des *jeux floraux*, pour le maintenir en honneur. Mais il n'en étoit point ainsi du temps de Boileau : le *sonnet* est une importation de la littérature italienne dans la nôtre; ou plutôt les Italiens eux-mêmes l'avoient emprunté de nos premiers *Trouvères*. Mais il s'est tellement naturalisé en Italie, et avec tant de succès entre les mains de Pétrarque, qu'il en parut originaire; et son nom même *Sonetto*, diminutif de *suono*, sembloit confirmer cette origine. Ce fut un des premiers genres de poésie cultivés en France, dès le règne de François Ier; et l'on sait que peu d'années avant l'époque où Boileau écrivoit son *Art poétique*, Benserade et Voiture avoient partagé la cour et la ville en deux factions, les *Uranins* et les *Jobelins*, à l'occasion du sonnet pour *Uranie* par Voiture; et de celui sur *Job*, par Benserade. « Heureuse la France, dit à ce propos La « Harpe, si elle n'eût jamais été partagée en d'autres sectes! » Voyez l'histoire de cette grave querelle, dans laquelle, dit l'abbé d'Olivet, les parties intéressées disputèrent beaucoup et *ne décidèrent rien*. *Hist. de l'Académie*, tom. II, p. 267. La postérité a été plus hardie : elle a *décidé* que les deux *sonnets* étoient plus que médiocres; mais que le moins mauvais étoit pourtant celui de *Benserade*.

[2] Telles sont aussi les règles du *sonnet* italien, qui doit probablement son nom (*sonetto*) à ce retour du même *son*, huit fois reproduit par deux mots.

Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême:
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux phénix est encore à trouver [1].

[1] « Dans le petit nombre, dit La Harpe, de *sonnets* échappés « au naufrage général, on compte celui généralement attribué à « Desbarreaux, qui finit du moins par une grande pensée, rendue « par une belle image :

« Mais *dessus* quel endroit tombera ton tonnerre,
« Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ! »

Celui de Hesnaut sur *l'avorton* est plein d'esprit, mais pèche par une multitude d'antithèses, recherchées, monotones, et disant presque toutes la même chose. Le critique que nous venons de citer fait beaucoup plus de cas d'un autre sonnet, dicté au même poëte par son attachement pour Fouquet, mais où le sentiment louable de la reconnoissance se déshonore, en parlant le langage de la satire la plus violente et la plus injuste à-la-fois. Hesnaut s'adresse à Colbert :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux!

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux!
Contemple de Fouquet les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la Fortune:
La chute, comme à lui, te peut être commune;
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice;
Et, prêt d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

On connoît la belle réponse du ministre, quand on lui p

A peine dans Gombaut[1], Maynard et Malleville[2],
En peut-on admirer deux ou trois entre mille :
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,

ce trop fameux sonnet. Il demanda si le roi y étoit personnellement offensé ; et, sur la réponse négative, *en ce cas*, répliqua-t-il, *je ne le suis pas*. On trouve dans les *Récréations littéraires* de Cizeron-Rival, p. 133, le fragment suivant d'un sonnet *impromptu*, composé par Boileau, à la louange de Colbert, dans un souper chez Félix, premier chirurgien du roi :

En vain mille jaloux qu'offense ta vertu,
Et dont on voit l'orgueil à tes pieds abattu,
De tes sages exploits veulent souiller la gloire :

L'Univers qui les sait n'a qu'à les publier ;
Contre tes ennemis laisse parler l'histoire :
C'est au ciel qui te guide à te justifier.

[1] L'un des beaux esprits les plus vantés de l'hôtel Rambouillet, et successivement honoré de la bienveillance des trois monarques, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV ; comblé de faveurs et de pensions, sous les régences de Marie de Médicis, et d'Anne d'Autriche, *Gombaut* vit ce brillant édifice de gloire et de fortune s'écrouler au milieu des désastres civils, et mourut nonagénaire en 1666, dans un état voisin de l'indigence. Il avoit beaucoup écrit ; mais Boileau ne fait allusion ici qu'au recueil de ses *Sonnets*, un vol. in-4°, 1649.

[2] Contemporain de Racan, et formé comme lui à l'école de Malherbe, *Maynard* avoit appris de ce grand maître l'art de bien tourner le vers, et de répandre dans son style cette *heureuse clarté* dont Malherbe avoit le premier donné l'exemple. Nous retrouvons encore ici un sonnet injurieux contre un grand ministre, contre le cardinal de Richelieu, que le même poëte avoit traité *d'homme divin :*

Divin homme, à qui mes rivaux
Doivent tout le fruit de leurs veilles ;
Fais connoître ce que je vaux
Au grand prince que tu conseilles, etc.

N'a fait de chez Sercy[1] qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,

Mais *l'homme divin*, qui aimoit à donner, et ne vouloit pas qu'on lui demandât, avoit désappointé durement la requête où Maynard lui demandoit ce qu'il faudroit *répondre*, quand François Ier l'interrogeroit dans l'autre monde, sur le bien qu'il auroit reçu du cardinal dans celui-ci :

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Rien, dit le ministre. Le mot est dur; mais quand un homme de lettres se dégrade au point de *demander*, il ne doit être ni surpris ni affligé du *refus*. Le fameux sonnet de Malleville, *la belle Matineuse*, tant vanté lors du règne des *sonnets*, est fort au-dessous de sa renommée. « Il y a, dit La Harpe, trop de mots et trop peu « de pensées. » Celle qui le termine,

Sacrés flambeaux du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elles,
Que les feux de la nuit *avoient fait* devant vous.

tient de cette galanterie fade, et bientôt usée, que les Italiens avoient mise à la mode en France, au commencement du dix-septième siècle. Ce qui fait plus d'honneur à Malleville que son sonnet, fût-il excellent, c'est son dévouement à la disgrace du maréchal de Bassompierre, son protecteur : noble et touchant exemple, si généreusement suivi quelques années après par Pellisson et La Fontaine.

[1] C'étoit un libraire du Palais, connu sur-tout par le recueil qu'il avoit publié en 1653, sous le titre de *Poésies choisies*, où figuroient entre autres quelques pièces de Malleville, que l'on retrouve aujourd'hui dans la *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 178 et suiv. C'est au recueil de Sercy que *Madelon* fait allusion, quand elle parle de *ces messieurs des pièces choisies*. *Précieuses ridicules*, sc. x.

N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné [1].
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées [2].
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse :
Le madrigal d'abord en fut enveloppé;

[1] En voici un exemple :

Lise, en t'adorant moins, je t'aime mieux encore :
On n'aime pas long-temps la beauté qu'on adore.

Le Brun, qui nous fournit cette citation, et qui a lui-même excellé dans l'épigramme, reproche avec quelque raison à Boileau de l'avoir beaucoup trop circonscrite dans cette définition. Il est rare au contraire que l'épigramme ne *soit qu'un bon mot :* c'est le plus souvent un petit poëme, qui a son caractère, son style et ses lois, tout comme un autre. Il faut, suivant Le Brun (qui devoit s'y connoître), il faut, pour y réussir, être *malin avec candeur.* Voilà pourquoi sans doute Martial y a *si bien réussi* chez les Latins; car il possédoit éminemment ces qualités, au jugement de Pline le jeune. « Martial, dit-il (liv. III, lett. XXI), étoit un homme de beau-« coup d'esprit; il y a dans ses écrits du sel, *du mordant*, et en « même temps *de la candeur.* » *Qui plurimum in scribendo* et salis « *haberet* et fellis, nec candoris minus. » On voit que les satiriques de tous les temps ont fait, comme notre Boileau, leurs plus grandes malices, *sans être malins.*

[2] « Livres, jeux, spectacles, vêtements, tout fut italien ou espa-« gnol en France, à la fin du seizième siècle, et pendant une par-« tie du dix-septième siècle. Leurs auteurs étoient dans les mains « de tout le monde, et faisoient partie de notre éducation. Nos « poëtes se réglèrent sur eux : la poésie galante s'empara de ces « *pointes* du bel esprit italien, appelées *concetti ;* et de là ce déluge « de fadeurs alambiquées, où l'amant qu'on entendoit le moins, « passoit pour celui qui s'exprimoit le mieux. » (La Harpe.)

Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé;
La tragédie en fit ses plus chères délices [1];
L'élégie en orna ses douloureux caprices;
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer;
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe, encor plus qu'à leurs belles;
Chaque mot eut toujours deux visages divers:

[1] Quintilien, liv. V, chap. x, blâme avec raison Euripide d'avoir joué sur le nom de *Polynice*, formé des deux mots grecs πολὺ et νεῖκος, et de lui faire dire (*Phœniss.* v. 649) par Étéocle son frère: « C'est à juste titre que notre père t'a nommé *Polynice:* il « prévoyoit de combien *de dissensions* tu serois la cause. » — Les premières pièces où le talent tragique s'annonça parmi nous avec quelque éclat, furent défigurées par des *pointes* misérables. Ladislas veut s'excuser auprès de sa maîtresse d'avoir attenté à sa pudeur; il ne dissimule rien de l'énormité de son crime; *mais*, ajoute-t-il (*Venceslas*, act. II, sc. (II),

Mais un amour enfant peut *manquer de conduite.*

Et bientôt après,

De l'indigne *brasier* qui consumoit son cœur,
Il ne lui reste plus *que la seule rougeur.*

Corneille écrivoit dans *le Cid* (act. III, sc. III), mais sous la dictée du poëte espagnol:

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau:
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Racine lui-même n'a-t-il pas, dans son chef-d'œuvre d'*Andromaque* (act. I, sc. IV), payé ce déplorable tribut à la mode de son siècle, quand il fait dire à Pyrrhus:

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux *que je n'en allumai?*

La prose la reçut aussi bien que les vers;
L'avocat au palais en hérissa son style[1],
Et le docteur en chaire en sema l'évangile[2].

[1] Cicéron, il faut bien l'avouer, a donné le premier ce mauvais exemple, trop fréquemment renouvelé depuis, soit au barreau, soit même dans les graves discussions de la tribune politique. Tantôt l'orateur romain appelle Verrès *le balai de la Sicile*, par allusion au mot *verrere*, qui signifie en effet *balayer:* tantôt il compare le trop fameux préteur à un *porc*, parceque *verres* exprime, en latin, ce que nous nommons un *verrat*. Ce ne sont pas là seulement de mauvaises pointes; ce sont d'insipides *calembourgs*.

[2] Nous venons de voir Corneille et Racine séduits un moment par la contagion de l'exemple: nous allons retrouver et plaindre le même abus dans un orateur sacré, contemporain de Bossuet et de Fléchier, et leur émule dans les deux plus beaux sujets qu'ils aient eus à traiter, l'oraison funèbre de MADAME, et celle de Turenne. Cette dernière est le chef-d'œuvre de Mascaron, et madame de Sévigné *défioit* Fléchier (lett. du premier janvier 1676) de le surpasser. Elle se trompa à cet égard; mais elle n'avoit, du moins, rien avancé de trop, en appelant l'ouvrage de Mascaron *une action pour l'immortalité* (lett. du 6 nov. 1675). C'est en effet son seul titre aux yeux de la postérité; et ce titre en est un pour l'éloquence françoise. Veut-on savoir maintenant comment s'exprimoit le même écrivain, quelques années auparavant? En voici un exemple: il s'agit de l'effet terrible de la mort de MADAME sur Louis XIV. « Le grand, l'invincible, le magnanime Louis, à « qui l'antiquité eût donné *mille cœurs*, elle *qui les multiplioit* dans « les héros, selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve « *sans cœur* à ce spectacle. » Il dit un peu plus loin, en parlant du cœur de cette princesse, « Qui me donneroit des mains assez dé« licates, et des yeux assez perçants, *pour en faire l'anatomie!* » Vous lirez dans l'oraison funèbre d'*Anne d'Autriche*, que « sa sté« rilité a fait voir que nous devons la regarder *comme un ange*, « dont nous admirons la beauté et aimons la protection, *quelque* « *stérile* qu'il puisse être. » Dans celle du duc de Beaufort, qui

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux,
Et, dans tous ses écrits la déclarant infame,
Par grace lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins [1] restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine [2],
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;

se distinguoit par ses premiers exploits, lors de l'avènement de Louis XIV au trône, nous trouvons que l'*orient* de ce beau soleil, *fut l'orient* de la gloire du duc de Beaufort; et que *le signe du lion*, une fois *joint à ce soleil, brilla de son plus bel éclat*, et fut embrasé *de ses plus beaux feux*. Voyez MASSILLON, *Disc. de réception à l'acad. franç.*, le 23 février 1719.

[1] Henri Le Grand, dit *Belleville*, et *Turlupin*, quand il jouoit dans la farce, étoit entré dans la troupe des comédiens de l'hotel de Bourgogne vers l'an 1583, et mourut en 1634, après avoir exercé, pendant près de cinquante-cinq ans, le noble emploi de divertir le public par ses *turlupinades*. Il avoit fait, même *à la cour*, de nombreux imitateurs, que *turlupina* à son tour Molière, dans *le marquis* de *la Critique de l'École des femmes*.

[2] Ce sont de ces petites débauches que de bons esprits même peuvent se permettre, mais *en passant;* car les meilleures choses en ce genre perdent bientôt l'espèce de mérite dont elles sont susceptibles, pour peu qu'elles offrent la moindre trace de recherche et d'affectation. Un contrôleur général disoit, en parlant de ses nombreux employés : « Savez-vous que j'ai quatre-vingt mille

Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau [1], né gaulois, a la naïveté :
La ballade [2], asservie à ses vieilles maximes,

« hommes sous mes ordres ? — Ah ! monsieur, lui répondit quel-« qu'un, quel beau *camp volant!* » Le jeu de mots est excellent; et l'épigramme d'autant plus piquante, que le trait semble plus innocemment décoché.

[1] Ce petit poëme avoit emprunté son nom de sa forme même. « Car tout ainsi, dit un de nos vieux prosateurs (Charles FONTAINE, « *Art poét. françois*, liv. II, chap. III), qu'au cercle que le Fran-« çois appelle *rondeau*, après avoir discouru toute la circonfé-« rence, on rentre tousiours au premier point duquel le discours « avoit esté commencé; ainsi au poëme dit *rondeau*, après avoir « tout dit, on retourne tousiours au premier *carme*, ou hémisti-« che, pris en son commencement. »

[2] De l'italien *ballare*, d'où nous avions fait autrefois *baller*, c'est-à-dire, *sauter, danser*. La forme seule de ce petit poëme, assujetti à un certain nombre de couplets égaux et terminés par un refrain, indique assez qu'il étoit, dans l'origine, chanté et *dansé* en même temps, comme ces vieilles *rondes* que chantent encore les enfants. — Parmi les *ballades* qui doivent, sinon leur *lustre*, au moins leur singularité, *au caprice des rimes*, on peut citer celle que madame Deshoulières adresse à Charpentier, et dans laquelle les rimes en *oc*, douze fois répétées, produisent un effet d'autant plus plaisant, que le sujet du poëme étoit plus grave; car il s'agissoit de la dispute de cet académicien avec Boileau, au sujet du style et de la langue des *inscriptions*. Au reste, ces *bagatelles difficiles* sont jugées depuis long-temps ce qu'elles valent, et tiennent à-peu-près dans notre littérature le rang qu'occupent, dans celle des Grecs, *l'œuf*, *les ailes*, *la hache*, *l'autel*, etc., et autres merveilleuses conceptions du Rhodien Simmias. C'étoit autant de petites pièces, dont les vers se trouvoient disposés de manière à représenter exactement l'objet annoncé par le titre.

Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal [1], plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire [2].
Lucile le premier osa la faire voir [3],

[1] Il est assez étonnant que les deux *madrigaux* qui réunissent peut-être avec le plus d'avantage les conditions prescrites pour ce genre de poésie, la simplicité noble, la tendresse et l'amour, nous soient précisément fournis par Pradon et l'abbé Cotin. Voici celui du dernier :

Iris s'est rendue à ma foi :
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois : elle, l'Amour, et moi ;
Et l'Amour fut d'intelligence.

Écoutons maintenant Pradon :

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

[2] Il n'y avoit qu'un honnête homme qui pût définir ainsi la satire ; et un très grand poëte qui pût le faire en aussi beaux vers. Desmarets (p. 84 de ses *Observ.*), et Pradon (p. 91 de ses *Nouv. Rem.*), les ont critiqués avec le goût qui distinguent leurs jugements littéraires, et la bonne foi que l'on devoit attendre d'arbitres aussi désintéressés.

[3] La satire romaine n'a rien de commun avec le *drame satirique* des Grecs, dont le *Cyclope* d'Euripide suffit pour nous donner une idée. Quintilien étoit donc bien fondé (liv. X, ch. 1) à laisser aux Romains les honneurs de l'invention : *Satira quidem tota nostra est. Lucilius* n'est pas précisément *le premier* qui ait écrit des satires en latin : avant lui, Livius Andronicus, Ennius et d'autres, avoient composé des satires, mêlées de prose et de vers de différents mètres, telles que le roman de Pétrone, et notre

Aux vices des Romains présenta le miroir[1],
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjouement[2]:
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom, qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!
Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens[3].

Satire-Menippée : mais Lucilius l'écrivit le premier en vers hexamètres, et lui donna la forme adoptée depuis, à l'exemple d'Horace, par tous les satiriques suivants. Voyez, sur Lucilius, la note tome I, p. 183, sat. IX.

[1] C'est le glaive à la main, que Juvénal nous représente (sat. I, v. 165) l'ardent Lucilius, poursuivant les vices de son siècle, et faisant trembler, à son seul aspect, le coupable, en proie aux troubles de sa conscience :

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus; tacita sudant præcordia culpa.

[2] C'est là sur-tout le grand art d'Horace : il semble à peine effleurer les vices de l'ami qu'il fait rire ; admis une fois dans sa confiance, il se joue, pour ainsi dire, dans les avenues du cœur, où il pénètre, par cela même, plus sûrement que Juvénal, qui y porte l'épouvante et les remords.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et, admissus circum præcordia, ludit.

Ces vers sont de Perse (sat. I, v. 116), admirateur passionné d'Horace, dont il emprunte souvent les idées, quelquefois même les expressions; étrange commerce, entre deux écrivains qui n'ont d'ailleurs aucun trait de conformité, aucun autre point de rapport.

[3] *Affecter* caractérise très bien la manière de Perse, habituellement dénuée de naturel, et la recherche péniblement laborieuse

Juvénal, élevé dans les cris de l'école[1],
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée[2]
Il brise de Séjan la statue adorée[3];

d'un style où il faut chercher long-temps la pensée de l'auteur. Il n'en a pas moins, au jugement de Quintilien, acquis beaucoup de gloire, et de gloire véritable, *multum et veræ gloriæ*, parceque sa morale est excellente, et que l'énergie d'une ame vertueuse, dans un siècle de corruption, a frappé presque tous ses vers.

[1] Le penchant naturel de Juvénal à cette véhémence de style qui lui prête le plus souvent l'air et le ton d'un furieux, n'avoit pu que se fortifier encore *dans les écoles* de rhéteurs, et par l'habitude de ces *déclamations*, qui ont donné des Sénèque à l'éloquence, des Lucain et des Stace à la poésie.

[2] JUVÉNAL, sat X, v. 71:

Verbosa et grandis epistola venit
A Capreis.

Dion Cassius nous a conservé (liv. LVIII, chap. IV-VIII) cette longue et verbeuse épître, ou plutôt cette espèce de manifeste, adressé au sénat, et dans lequel Tibère, sans rien articuler de positif contre Séjan, énonçoit des craintes vagues, et terminoit par recommander à deux sénateurs, ses intimes amis, de surveiller l'ambitieux favori, et de s'assurer même de sa personne.

[3] Ces mêmes *statues*, que l'artificieux Tibère avoit si complaisamment laissé ériger, et que différents décrets du sénat avoient placées dans le théâtre de Pompée, et près des autels de la *Clémence* et de l'*Amitié!* TACIT. *Ann.* III, 72; *ibid.* IV, 74. Quelle perte, que celle de l'endroit de Tacite, où ce grand peintre avoit décrit la disgrace et la chute de Séjan! et quel ami des lettres ne partage pas, à cet égard, les regrets de Juste-Lipse! Mais transportons-nous avec le poëte au milieu de cette scène tumultueuse: voyons les câbles déja attachés aux statues de Séjan, les ébranler, les

Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs [1];
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline [2].
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.
De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier seul parmi nous formé sur leurs modèles,

faire descendre enfin du piédestal, où la servile adulation les avoit placées :

Descendunt statuæ, restemque sequuntur.

Entendons pétiller la flamme qui va les dévorer :

Jam stridunt ignes, jam follibus atque caminis
Ardet *adoratum populo caput*, et crepat ingens
Sejanus!

Voyons à quels indignes usages sont réservés les restes de ce favori de la fortune et de Tibère, de ce second maître du monde!

Ex facie *toto orbe secunda*
Fiunt urceoli, *pelves*, *sartago*, *patellæ*.
Sat. x, v. 58 et suiv.

Quels vers! mais aussi quelle leçon!

[1] Avec quel bonheur le poëte françois lutte ici contre l'auteur latin, qui avoit dit si énergiquement, en parlant de ces mêmes sénateurs (sat. IV, v. 74) :

In quorum facie *miseræ magnæque sedebat*
Pallor amicitiæ!

Quelle justesse dans ce rapprochement! ce n'est donc qu'en *tremblant* que la plus basse adulation ose encenser un Domitien?

[2] Quelque hideux que soit le tableau que nous trace Juvénal (sat. VI, v. 116 et suiv.) des désordres de Messaline, que pouvoit-il exagérer, au sujet d'une femme qui, suivant la belle expression de Tacite (*Ann.* V, 26), *avoit usé l'adultère*, et à laquelle il falloit un genre nouveau de dissolutions : *facilitate adulterorum in fastidium versa, ad incognitas libidines profluebat?*

Dans son vieux style encore a des graces nouvelles[1].
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur[2];
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!
Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté:
Mais le lecteur françois veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce poëme en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le vaudeville[3];
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.

[1] Le lecteur en a pu juger, par les citations que nous avons faites, par-tout où les appeloient les imitations de Boileau.

[2] On sait que trop de fidélité dans le portrait de Régnier avoit entraîné ici Boileau dans le défaut même dont il l'accuse; et que, faisant allusion à la satire XI de ce poëte, il avoit, comme lui, traîné les muses dans un lieu de débauche. Ce fut le docteur Arnauld qui fit changer cet endroit à son ami, et qui lui fournit même sur-le-champ les deux vers qui ont remplacé pour toujours la première leçon.

[3] On vient d'imprimer tout récemment les *Vaux de Vire* d'Olivier Basselin, poëte normand du quatorzième siècle. Comme maître Adam, qui faisoit ses couplets en poussant son rabot, Basselin chantoit en foulant son drap; mais plus heureux que son confrère, il immortalisa les lieux qui l'inspiroient; et le nom de *vaux de Vire*, ou *vaudeville*, rappellera à jamais les *vallées* pittoresques du canton de *Vire*. Plusieurs de nos chansonniers les plus célèbres ne désavoueroient pas aujourd'hui certains couplets du poëte normand.

La liberté françoise en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :
A la fin tous ces jeux que l'athéisme éléve,
Conduisent tristement le plaisant à la Gréve [1].
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art :
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière [2].
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poëte :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet;

[1] Quelques années avant la publication de *l'Art poétique*, un malheureux jeune homme, nommé *Petit*, avoit été pendu et brûlé *en place de Grève*, comme auteur de couplets où la religion étoit indécemment outragée. Je ne crois point à l'anecdote du prêtre dénonciateur, rapportée par Saint-Marc : je pense à cet égard comme le bon La Fontaine :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

[2] Le poëte Linière, que l'on nommoit de son temps *l'Athée de Senlis*, trouva dans madame Deshoulières, protectrice née de tous les mauvais poëtes ses contemporains, une apologiste de ses talents, et, ce qui étoit plus difficile, de ses sentiments en matière de religion. Voici ce qu'elle dit de lui, dans son *Portrait* :

On le croit indévot; mais, quoi que l'on en die,
Je crois que, dans le fond, Tircis n'est point impie.
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant catholique que moi.
Pour suivre aveuglément les conseils d'Épicure,

Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil[1].

Pour croire quelquefois un peu trop la nature,
Pour vouloir se mêler de porter jugement
Sur tout ce que contient le Nouveau Testament,
On s'égare aisément du chemin de la grace.
Tircis y reviendra : ce n'est que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort :
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

Brossette affirme que la prédiction *s'est trouvée fausse;* mais il n'en apporte aucune preuve ; et c'est le cas où le doute défend de prononcer.

[1] *Nanteuil*, graveur, alors célèbre. Il excelloit sur-tout dans le *portrait.* — Boileau ajoutoit ensuite,

Et dans l'Académie, orné d'un nouveau lustre,
Il fournira bientôt un quarantième illustre.

Mais il supprima ces deux vers, dans la crainte, dit Brossette, de déplaire *à messieurs de l'Académie françoise.*

CHANT III.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux [1]:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs

[1] « Posons en principe, dit Aristote (*Rhét.* liv. I, chap. XI), que « le plaisir est une certaine commotion, une révolution subite de « l'ame, qui met pour elle la nature en l'état qu'elle demande. » Or, voilà bien le genre de plaisir que fait éprouver l'imitation parfaite de l'objet même le plus affreux : voilà pourquoi l'on est également transporté d'admiration à l'aspect de *l'Apollon*, et en présence du groupe de *Laocoon*, livré avec ses enfants aux horreurs du supplice le plus épouvantable. Mais si le prestige de l'imitation peut faire en effet *un objet aimable*, *de l'objet le plus affreux*, pourquoi détourne-t-on avec effroi ses yeux de la statue de Marsyas, écorché par l'ordre d'Apollon; ou du tableau de ce juge prévaricateur, condamné par Cambyse au même supplice? Pourquoi la représentation trop fidèle des souffrances héroïques de nos saints martyrs excite-t-elle un sentiment d'horreur et non d'attendrissement? C'est qu'ici l'art a passé le but; c'est qu'il résulte de ces sortes d'imitation non pas seulement une impression forte, mais une convulsion trop pénible, pour que l'ame puisse la supporter long-temps, et bien moins encore s'en rendre compte avec un certain plaisir. C'est pourtant la nature; mais ce n'est point la nature *dans l'état* où l'ame aime à la retrouver; εἰς τὴν ὑπάρχουσαν φύσιν. Arist. *ibid.* Le but de l'art est de corriger, d'adoucir ce qu'elle a, si je puis m'exprimer ainsi, *de trop naturel;* et voilà pourquoi Aristote et Boileau exigent dans l'artiste *un pinceau délicat;* et dans l'ensemble de la composition, *un artifice agréable.*

D'Œdipe tout sanglant[1] fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes[2],

[1] Voltaire, qui avoit si heureusement débuté dans la carrière dramatique, par l'imitation de l'un des chefs-d'œuvre de la tragédie grecque, a regretté plus d'une fois que nos convenances théâtrales ne lui aient pas permis de ramener, comme dans Sophocle (*Œd tyr.*, v. 1330 et suiv.), Œdipe *tout sanglant* sur la scène, et de l'offrir aux spectateurs de Paris, dans l'état funeste où l'a réduit son désespoir. Chénier, qui avoit traduit, et se proposoit de faire représenter la pièce grecque dans toute sa simplicité, s'est bien gardé d'affoiblir ce beau dénouement; et il est permis de croire avec La Harpe, que les discours d'Œdipe, dans cette scène, et sur-tout ses adieux à ses enfants, eussent fait couler quelques larmes. Avec quel charme n'eût-on pas entendu cette déplorable victime de la fatalité, et de l'injustice de dieux inexplicables, dire à ses deux filles Ismène et Antigone :

Venez, venez, approchez-vous,
Mes filles, chers enfants, objets jadis si doux!
Touchez encor ces mains aux crimes condamnées,
Ces mains que contre moi j'ai moi-même tournées!
O mes filles! voyez, voyez mes maux affreux :
Ceux que je me suis faits, ceux que m'ont faits les dieux.
Vous pleurez! ah! plutôt, ah! pleurez sur vous-même :
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.

Il entre ici dans le détail des infortunes nouvelles qui menacent la race d'Œdipe, et termine par ces touchantes paroles :

Je vous en dirois plus, si vous pouviez m'entendre.
Mais que sont les conseils dans un âge aussi tendre!
Adieu! puisse le ciel, fléchi par mes revers,
Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts!

LA HARPE.

Quel spectateur ne se fût pas écrié avec le chœur :

Ah! quel que soit le crime, il est trop expié!

Et jamais pièce n'eût mieux rempli les deux grandes conditions de la tragédie, *la Terreur* et *la Pitié*.

[2] Quel moment, dans Euripide (*Orest.* v. 211 et suiv.), que celui

Et, pour nous divertir[1], nous arracha des larmes.
Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés[2]?

où le malheureux Oreste sortant du pénible accablement qui succède aux accès d'une fureur toujours renaissante, exhale ainsi ses premières plaintes : « O doux sommeil ! que ton charme consolateur est venu bien à propos calmer mes souffrances, et m'apporter, pour un moment du moins, l'oubli de mes maux ! Mais où suis-je ? qui m'a transporté dans ce palais ? hélas ! j'ai perdu la mémoire et l'esprit ! » Obsédé de nouveau par les furies, il retombe bientôt en proie à son délire; et c'est dans cette scène sublime, v. 259, que se trouve le passage cité par Longin (*Traité du sublime*, chap. XIII, tom. III, p. 77), et si bien traduit par notre poëte :

Mère cruelle, arrête ! éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux :
Ils viennent : je les vois, mon supplice s'apprête.
Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête !

[1] On sent aisément dans quelle acception il faut prendre ici le mot *divertir;* c'est donner à l'ame une *distraction* puissante, qui l'arrache agréablement à elle-même, pour l'identifier en quelque sorte avec le personnage.

[2] Horace promet le même succès, mais à une autre condition (*Art poét.*, v. 189-90) : c'est que les pièces n'auront ni plus ni moins de cinq actes :

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, et spectata reponi.

Mais cette règle, à laquelle il seroit d'ailleurs impossible de soumettre le théâtre grec, qui ne l'a pas connue, a été plus d'une fois éludée par les modernes. Sans parler d'une tragédie d'*Antipa-*

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur[1]
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée[2]
Sans peine du sujet m'aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer;

ter, en sept actes, représentée en 1751; ni de *Francaleu*, qui *broche* une pièce *en six actes*, *Esther* et *la Mort de César* n'en ont que trois; et ces deux pièces n'en sont pas moins *redemandées encore*, et au bout de bien plus *de vingt ans*.

[1] Boileau accumule à dessein ces épithètes, assez étranges au premier coup d'œil, de *fureur agréable*, *douce terreur*, *pitié charmante*, pour caractériser ce qu'Aristote explique par un seul mot (ἡδονὴ), le plaisir qui résulte pour nous du spectacle tragique, quand *la terreur* et *la pitié*, *la fureur* même y sont tempérées, et *purgées*, suivant l'expression d'Aristote, de tout ce qu'elles auroient de pénible et de rebutant.

[2] On cite avec raison Sophocle comme un modèle admirable pour *préparer l'action*, et intéresser le spectateur dès *l'entrée* même du sujet. Quoi de plus noble, de plus imposant, par exemple, que le spectacle par lequel s'ouvre la tragédie d'*OEdipe-Roi*? Le théâtre représente une place publique, ornée de temples et de

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue [1].
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît, Je suis Oreste [2], ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.

palais : une foule de Thébains, prosternés au pied des autels, conjurent les dieux de faire enfin cesser le fléau de la peste qui les poursuit. Œdipe, leur roi, paroît au milieu d'eux :

Enfants, du vieux Cadmus postérité nouvelle,
Aux portes du palais quel danger vous appelle ?
Pourquoi ces voiles saints, emblèmes des douleurs ?
L'encens fume par-tout ; par-tout je vois des pleurs.
Répondez pour le peuple, ô vieillard vénérable, etc.

Ainsi les yeux ont été frappés par l'appareil du spectacle, et le cœur se trouve intéressé, dès les premiers vers, au sujet de la pièce.

[1] C'en est une véritable, que de suivre l'intrigue trop fortement compliquée de certaines pièces de Corneille, et sur-tout de son *Héraclius*. Ce n'est pas sans peine non plus que l'on parvient à débrouiller le sujet de la tragédie, dans l'exposition de *Rodogune*.

[2] Euripide n'y met pas quelquefois plus de façon. Voyez *Hippolyte*, *Ion*, *Hécube*, *les Phéniciennes*, *Andromaque*, *Iphigénie en Tauride*, qui toutes débutent par de longs monologues, où le personnage *décline* en effet *son nom*, et dit, *je suis Vénus ; je suis Mercure ; je suis Polydore*, etc. Ce n'est pas qu'Euripide ne connût, comme Sophocle, toutes les ressources de l'art ; il l'a fréquemment prouvé : et l'exposition de son *Iphigénie en Aulide* a mérité de servir de modèle à celle de Racine. La manière forte et vigoureuse d'Eschyle s'annonce avec la pièce même. Ses *expositions* sont presque toujours en action. Voyez celle des *Euménides*, des *Perses* et des *Sept contre Thèbes*.

Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées [1],
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
Qu'en un lieu [2], qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

[1] Lopez de Véga et Calderon, que Boileau désigne particulièrement ici, étoient des hommes de génie, qui, nés dans un autre temps et en d'autres lieux, eussent pu placer leurs noms à côté de ceux de Corneille et de Molière : mais subjugués par le goût dépravé de leur siècle, et par la triste nécessité de le flatter, afin qu'il les fît vivre, ils lui en donnèrent pour son argent. C'est ce que nous apprend Lopez lui-même, dans son poëme intitulé *Arte nuevo de hazer comedias en esto tiempo*. C'est là qu'il dit en propres termes, dans des vers assez fidèlement traduits par Voltaire :

Le public est mon maître ; il faut bien le servir :
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Mais n'oublions jamais, à l'honneur du théâtre espagnol, que nous lui devons *le Cid* et *le Menteur*, qui ouvrirent si glorieusement la route où s'illustrèrent depuis Molière et Racine.

[2] « Je souhaiterois, dit Corneille (*Disc. III sur la tragédie*), pour « ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on lui fait voir « sur un théâtre *qui ne change point*, pût s'exécuter dans une « chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en auroit « fait. Mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossi- « ble, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour « le lieu, comme pour le temps. » *Qu'en un jour.* « Si cette règle, « continue l'auteur de *Cinna*, n'étoit fondée que sur l'autorité d'A- « ristote, peut-être auroit-on raison de la trouver tyrannique : « mais ce qui doit la faire accepter, c'est la raison naturelle qui

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable [1].
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose ;

« lui sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation, ou « pour mieux parler, un portrait des actions des hommes ; or il est « hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents, « qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure « deux heures, et ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle « représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. »

« La tragédie et la comédie ont cela de commun (c'est tou- « jours Corneille qui parle), que leur action doit être complète et « achevée ; c'est-à-dire, que dans l'événement qui la termine, le « spectateur doit être si bien instruit des sentiments de tous ceux « qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, et ne « soit en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste ; sa con- « spiration est découverte ; Auguste le fait arrêter. Si le poëme « en demeuroit là, l'action ne seroit pas *complète*, parceque « l'auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet empereur « auroit ordonné de cet ingrat favori.... Auguste lui pardonne : « l'auditeur n'a plus rien à demander, et sort satisfait, parceque « l'action est *complète*. » (*Disc. I.*) « Après les exemples que Cor- « neille donna dans ses pièces, dit Voltaire, il ne pouvoit donner de « préceptes plus utiles que dans ses *Discours*. » Nous ajouterons, qu'en réunissant à ces trois excellents morceaux les *Examens* faits avec tant de candeur et de justesse par Corneille lui-même, de ses propres ouvrages, on auroit peut-être le cours le plus complet et le plus substantiel de poésie dramatique.

[1] Corneille n'est pas tout-à-fait ici de l'avis de Boileau. « Lors- « que les choses sont *vraies*, dit-il, il ne faut point se mettre en « peine de la *vraisemblance*. » Et il s'appuie de l'autorité d'Aristote, qui dit formellement (*Poét.*, ch. IX) : « Nous croyons aisé- « ment ce qui nous paroît possible ; et ce qui n'est pas encore ar-

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux[1].
Que le trouble toujours croissant de scène en scène
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout-à-coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue[2].

« rivé ne nous paroît pas aussi possible que ce qui est arrivé; car, « s'il n'eût pas été possible, il ne seroit pas arrivé. » Il est *vrai*, par exemple, que Léontine a livré son propre fils à la mort, pour sauver Héraclius; et quoiqu'un tel sacrifice ne paroisse point *vraisemblable*, il ne résulte pas moins du fait l'une des plus hardies conceptions du génie de Corneille: d'où ce grand poëte conclut, que le sujet d'une belle tragédie ne doit pas être *vraisemblable*. J'oserois penser au contraire, que le peu d'effet que produit généralement au théâtre la représentation d'*Héraclius*, résulte en grande partie de *l'invraisemblance* du moyen principal; parceque

Le cœur n'est point *ému* de ce qu'il *ne croit pas*.

[1] Ces objets sont ou ridiculement absurdes, tels que la métamorphose de Cadmus en serpent, et de Procné en oiseau; ou d'une atrocité révoltante: c'est Médée qui égorge ses enfants; c'est Atrée préparant lui-même l'horrible festin qu'il destine à son frère. Dans l'un et l'autre cas, Horace prescrit judicieusement (*Art poét.*, v. 185) de les écarter de la vue du spectateur:

Nec pueros coram populo Medea trucidet;
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Procne vertatur; Cadmus in anguem.

C'est bien assez qu'un *récit nous les expose*. Boileau a posé, d'après Horace et le bon sens, les bornes où la terreur doit s'arrêter. Crébillon a osé les franchir; mais le public a repoussé pour toujours la coupe d'Atrée.

[2] C'est ce qu'Aristote appelle *Péripétie*, et qu'il définit (*Poet.*,

La tragédie, informe et grossière en naissant[1],
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

c. x), une *révolution subite*, produite nécessairement, ou vraisemblablement, par ce qui a précédé. Il en cite un exemple frappant, tiré de *l'OEdipe-Roi*, v. 1129 et suiv. On croit apprendre à ce prince une heureuse nouvelle, en lui faisant connoître qui il étoit; et cette funeste révélation en fait tout-à-coup le plus malheureux des hommes, en lui dévoilant toutes les horreurs de sa destinée. Dans *l'Alceste* d'Euripide, Admète près d'expirer, est soudain rappelé à la vie, rendu aux larmes de ses enfants, et aux vœux de ses sujets: déja l'alégresse remplit son cœur, et éclate dans tout ce qui l'environne. Aussitôt il apprend qu'Alceste, généreusement dévouée à la mort pour son époux, va condamner à un deuil éternel les jours qu'elle lui a conservés. Nous citerons encore la *péripétie* du *Cresphonte* d'Euripide, où Mérope reconnoît son fils, dans celui même qu'elle en croit l'assassin, et qu'elle alloit immoler à sa vengeance: situation sublime, si heureusement transportée dans la pièce françoise.

J'allois venger mon fils.
Vous alliez l'immoler!

La comédie admet également des *péripéties*; mais elles sont d'un autre genre. Telle est celle où le métromane *Damis* reconnoît, dans *Francaleu*, *la céleste Bretonne*, à laquelle il a sacrifié l'alliance de ce riche financier. Telle est celle sur-tout du *Philinte de Molière*, où le lâche et froid égoïste se trouve être l'homme même auquel il a si impitoyablement refusé le facile appui de son crédit.

[1] Tout ce que dit ici Boileau de l'origine et des progrès de l'art tragique est fidèlement imité d'Horace, qui lui-même l'avoit emprunté d'Aristote. Ainsi le plus grave, le plus moral de tous les poëmes a donc pris naissance dans le tumulte des fêtes consa-

Thespis fut le premier[1] qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages[2],

crées à Bacchus, comme *dieu des raisins!* Tout le prouve, jusqu'au nom même de la *tragédie* (τράγου ᾠδή), ainsi nommée, parceque *le bouc*, qui étoit la victime sacrifiée dans ces solennités, (en expiation des ravages qu'il faisoit quelquefois dans les vignes,

Durique venenum
Dentis, et admorso signata in stirpe cicatrix.)
VIRG., *Georg.* II, v. 378.

devint ensuite le prix du *chantre le plus habile :*

Carmine qui *tragico* vilem certavit ob hircum.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la licence fût le seul caractère de ces sortes de fêtes : elles commençoient dans l'enceinte des temples, et se célébroient par des *chœurs* graves et religieux, dans lesquels on introduisit bientôt un personnage *épisodique*, qui récita d'abord quelqu'un des exploits de Bacchus, et successivement ceux des autres héros, bienfaiteurs de l'humanité.

[1] Quoi qu'en dise Suidas, qui refuse à Thespis l'invention de la tragédie, pour en partager l'honneur entre Arion de Métymne et Epigène de Sicyone, il paroît hors de doute que ce fut Thespis qui commença le premier à donner quelque forme aux ébauches grossières de la tragédie antique. On cite même de lui, mais sur de simples conjectures, un *Penthée* et une *Alceste*. Il est difficile de se figurer de semblables personnages entassés sur un *tombereau*, et le visage *barbouillé de lie :*

Dicitur et *plaustris* vexisse poemata Thespis,
Qui canerent, agerentque *peruncti fæcibus ora.*
HOR., *Poét.*, v. 276.

Le savant Larcher (*Chronol.* d'Hérodote) fixe l'époque de Thespis à l'an 4178 de la période julienne, 536 ans avant J. C.

[2] Voilà le véritable inventeur, le père de la tragédie grecque.

D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie :
Intéressa le chœur dans toute l'action [1],
Des vers trop raboteux polit l'expression ;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine [2],

On peut dire de lui ce qu'il dit lui-même de l'un de ses personnages (dans la tragédie des *Sept contre Thèbes*, v. 506), « que l'é-« pouvante marche devant lui. » Le premier il habilla décemment ses acteurs; les fit paroître chaussés du cothurne, sur un théâtre élevé aux frais publics, et leur préta un langage digne du genre et du sujet.

Personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis;
Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.
HOR., *Poét.*, v. 278.

Eschyle avoit composé un grand nombre de pièces : il ne nous en reste que sept ; mais elles suffisent pour donner une idée juste de son génie éminemment tragique.

[1] Quand on ne sauroit pas d'ailleurs que le génie de Sophocle l'entraîna d'abord vers la poésie lyrique, on en seroit facilement convaincu, à la simple lecture des *chœurs* dont il a enrichi ses tragédies, et qui ne seroient cependant que de magnifiques hors-d'œuvre, sans l'art tout particulier avec lequel le poëte les *intéresse* en effet *dans l'action* même du poëme. Quoi de plus touchant et de plus naturel à-la-fois, que la part prise par le chœur aux infortunes d'*OEdipe*, d'*Electre* et de *Philoctète?* La beauté continue de l'expression, le sublime et la richesse des pensées, sont encore un mérite de plus dans Sophocle, plus pur, plus harmonieux en général, mais aussi énergique quelquefois qu'Eschyle lui-même.

[2] Quintilien, après avoir (liv. X, chap. 1) payé au génie d'Es-

Où jamais n'atteignit la foiblesse latine[1].
Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré[2]
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.

chyle le tribut d'une admiration raisonnée, et pesé avec une rare sagacité les beautés et les défauts de ce grand poëte, compare ensuite Sophocle avec Euripide, et donne à ce dernier la préférence, mais sous le rapport seulement de l'utilité dont pouvoit être sa lecture, à ceux qui se destinent au barreau. C'est un mérite, sans doute; mais est-ce un éloge pour un poëte tragique? Malgré ses préventions et sa haine contre Euripide (voyez la comédie des *Grenouilles*), Aristophane me semble avoir justement assigné le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, le troisième à Euripide, pour la force des conceptions: mais l'art qui avoit fait, en moins de douze années, un pas immense de Thespis à Eschyle, et qui s'étoit si sensiblement perfectionné entre les mains de Sophocle, ne paroissoit pas pouvoir s'élever désormais plus haut. Euripide le sentit; chercha et trouva d'autres moyens de plaire, en donnant à la tragédie ce caractère philosophique qui le distingue entre ses deux célèbres rivaux. Ainsi, Corneille, Racine, et Voltaire, ont suivi une route différente, qui les a conduits tous trois au même but, comme Eschyle, Sophocle, et Euripide.

[1] Nous sommes obligés de nous en rapporter au jugement de Quintilien (endroit cité), sur le mérite d'Accius et de Pacuvius: le peu de *fragments* qui nous restent de ces anciens poëtes nous apprend seulement qu'ils avoient emprunté du théâtre grec les sujets qu'ils ont traités. Nous n'avons plus le *Thyeste* de Varius, comparable, suivant le même juge, à ce que les Grecs ont de mieux en ce genre, *cuilibet Græcorum comparari potest;* et nous ne connoissons que deux vers de la *Médée* d'Ovide: mais nous avons tout entières les tragédies attribuées au philosophe Sénèque, et elles ne justifient que trop l'expression de *foiblesse latine*, dont se sert ici Boileau. L'*Hippolyte* est ce qu'il y a de moins mauvais dans Sénèque; il a eu la gloire de fournir à Racine cette fameuse déclaration, l'un des morceaux les plus éloquents de la scène françoise.

[2] Nous avons vu la tragédie grecque sortir des fêtes licencieuses

De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première [1];
Et, sottement zélée en sa simplicité [2],
Joua les Saints, la Vierge, et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;

de Bacchus : nous allons retrouver l'origine de la tragédie françoise dans d'ignobles farces, empruntées des objets les plus respectables, les *mystères* de notre religion; et le principe même qui faisoit *abhorrer* le théâtre à nos *devots aïeux*, fut ce qui les rassembla autour des tréteaux, où *Dieu*, *la vierge*, *et les saints*, leurs actions et leurs discours, se trouvoient honteusement parodiés par de misérables histrions. Ainsi sont faits les hommes dans tous les temps, dans tous les pays.

[1] La plus célèbre de ces représentations, pieusement scandaleuses, fut celle qui eut lieu en 1437, lors de l'entrée du roi Charles VII à Paris. « Tout au long de la grand'rue Saint-Denys (dit « Alain Chartier, p. 109), auprès d'un ject de pierre l'un de l'autre, « estoient faicts eschaffaulds bien et richement tenduz, où estoient « faicts par personnages *l'Annonciation nostre Dame*, *la Nativité* « *nostre Seigneur*, *sa Passion*, *sa Résurrection*, *la Pentecoste*, *le Ju-* « *gement*, etc. » Et le naïf historien observe, au sujet de cette dernière pièce, que le lieu de la scène étoit d'autant mieux choisi, que *le Jugement* se jouoit *devant le Chastelet*. Ces *pélerins* s'organisèrent bientôt en *troupes* de comédiens, sous les noms de *Confrères de la Passion*, d'*Enfants sans souci*, et de *Clercs de la basoche*.

[2] Cette *simplicité* alloit même si loin, que l'on ne se bornoit point alors à *célébrer* les fêtes, on les *représentoit* dans la plupart des églises. Le Jour des Rois, par exemple, trois prêtres habillés en rois, conduits par une étoile qui paroissoit à la voûte de l'église, alloient à une crêche où ils offroient leurs dons. Le roi lui-même prenoit un rôle dans ces étranges représentations. « Trois « chevaliers, dit le continuateur de Nangis, tenoient hautement

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion [1].
Seulement les acteurs laissant le masque antique [2],
Le violon tint lieu de chœur et de musique.
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre [3].

« trois coupes dorées et émaillées, et allèrent tous trois par ordre « comme l'offrande devoit être baillée par le roi, et le roi après, « etc. » La fête de l'âne a été long-temps célébrée en France.

[1] Dès 1573, Baïf avoit *translaté* en rimes françoises *l'Antigone*, et *les Trachines* de Sophocle; la *Médée* d'Euripide, et le *Plutus* d'Aristophane; et Jodelle, son contemporain, avoit donné *Cléopâtre captive*, et *Didon se sacrifiant*. Dans les premières années du siècle suivant, Alexandre Hardy inonda la scène françoise de sa malheureuse fécondité : mais la tragédie ne date véritablement en France, que de l'époque du *Cid*, 1636. Peut-être y a-t-il plus loin encore de Baïf à Mairet, que de Thespis à Eschyle; mais l'intervalle est immense entre Mairet et Corneille; entre *le Cid* et *la Sophonisbe*, qui l'avoit précédé de sept ans.

[2] Les acteurs modernes firent très bien d'abandonner *le masque*, que les anciens avoient sans doute de bonnes raisons de conserver, sur-tout dans la comédie. A l'égard du *chœur*, la tragédie a pu perdre, à sa suppression, quelque chose de sa pompe antique; mais il n'eût été, dans notre système dramatique, qu'un accessoire et un luxe inutile, à moins qu'il ne soit, comme dans *Esther* et dans *Athalie*, rigoureusement commandé par la nature même du sujet. Voltaire n'osa pas le hasarder dans son *OEdipe;* et il en donne les raisons, lettre VI sur les différentes tragédies dont OEdipe a fourni le sujet.

[3] Voltaire, c'est-à-dire le poëte qui, après Racine, a le mieux traité l'amour dans ses tragédies, s'est constamment élevé contre la déplorable manie d'en faire le ressort principal de l'intrigue, sous peine d'affoiblir ou de dégrader la mâle austérité des sujets puisés chez les anciens. *Mérope*, *Oreste*, et *Rome sauvée*, ont prouvé en

Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux:
Qu'Achille aime autrement que Tyrsis et Philène;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne;
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt:
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront[1].
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé:
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé[2];
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.

faveur de son opinion: mais *Zaïre* a fortifié dans leur incrédulité ceux qui pensoient que, sans amour, il n'y a point de salut au théâtre François. Au surplus, la pensée véritable de Boileau n'est pas difficile à pénétrer, au milieu même des concessions qu'obtient de lui son amitié pour Racine. Il craignoit le danger de l'exemple donné par ce grand poëte: Campistron et La Grange-Chancel ne tardèrent pas à justifier ses alarmes.

[1] L'un des plus beaux moments d'Achille dans l'Iliade (liv. I, 348), est peut-être celui où ce guerrier, naguère si *prompt* et si *bouillant*, cède à l'autorité de son chef, remet sa captive chérie entre les mains des hérauts qui viennent la réclamer au nom d'Agamemnon, et, resté seul avec sa douleur, va s'asseoir tristement sur le rivage, où, les yeux baignés de larmes (δακρύσας), il adresse à Thétis sa mère des plaintes si touchantes, v. 352 et suiv.

[2] HORACE, *Art poét.*, v. 123:

Sit Medea ferox, invictaque: flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.

Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs:
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner [1], ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret [2].
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
Mais la scène demande une exacte raison;
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée [3]?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime

[1] Le Brun remarque et condamne avec raison la dureté de cet hémistiche.

[2] Voyez dans Tite-Live, liv. XXXIV, chap. II, III et IV, le discours de Porcius Caton, pour le maintien de la loi Oppia, contre le luxe des femmes. Il est beaucoup trop long, pour trouver place dans une note, et trop précieux, trop caractéristique de l'époque et du personnage, pour être mutilé par des citations partielles. Brutus se montre tout aussi *dameret* dans Plutarque, et dans ce même Tite-Live. A en croire cependant l'auteur de la *Clélie* (part. II, p. 161), « il n'y a pas un *galant*, en Grèce ni en Afri- « que, qui sache mieux que lui l'art de conquérir un illustre « cœur. »

[3] Mot pour mot dans Horace, *Poét.*, v. 125:

Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incerto processerit, et sibi constet.

Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba [1] parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers [2] ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée [3]
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.

[1] Il joue un grand rôle dans la *Cléopâtre*, roman de *La Calprenède*.

[2] HORACE, *Poét.*, v. 105 :

Tristia mœstum
Vultum verba decent : iratum, plena minarum.

Altiers et *fiers* ne riment plus que pour les yeux : il en est de même de ces vers de *Mithridate*, acte III, sc. I :

Attaquons dans leurs murs ces conquérants si *fiers* :
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.

Et de ceux-ci de *Zaïre*, acte II, sc. II :

Le sort nous accabla du poids des mêmes *fers*,
Que la tendre amitié nous rendoit plus *légers*.

La prononciation a tellement changé, que ces sortes de rimes ne sont plus admissibles aujourd'hui.

[3] Le précepte est juste ; mais l'exemple pouvoit être plus heureusement choisi. Il y a au contraire dans le début de ces plaintes d'Hécube (*Troad.*, v. 1), quelque chose de noble et d'attendrissant :

Quicumque regno fidit, et magna potens
Dominatur aula, nec leves metuit deos,
Animumque rebus credulum lætis dedit,
Me videat, et te, Troja !

Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez [1].
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche [2]
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux [3].

Quels exemples en effet, et quelle leçon! Le vers critiqué par Boileau,

Septena Tanain ora pandentem bibit,

est naturellement amené par la description des peuples conjurés contre Troie : mais la faute de goût est dans la description même, et dans celle qui suit de la prise et du sac de cette malheureuse ville.

[1] La raison en est bien simple, et Horace nous la donne dans les vers suivants, *Poét.*, v. 101 :

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adsunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi : tunc tua me infortunia lædent.

[2] Quand Télèphe et Pélée, dit encore Horace, ibid., v. 96, tous deux chassés de leurs états, et réduits à l'indigence tous deux, veulent nous toucher par le récit de leurs maux, ils renoncent aux grands mots et à la pompe de la phrase :

Telephus, et Peleus, quum pauper et exul uterque,
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querela.

Télèphe avoit été mis au théâtre par Eschyle, par Sophocle et par Euripide : c'est même celle de ses pièces qu'Aristophane a le plus dénigrée. Le sujet de *Pélée* avoit été traité par Sophocle et par Euripide ; mais il ne nous reste que les titres de toutes ces pièces, et quelques fragments, disséminés dans d'autres ouvrages.

[3] Boileau complète ce qu'il avoit à dire sur la tragédie, par la

Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes :
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant;
C'est un droit qu'à la porte on achéte en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt il s'éléve et tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentiments il soit par-tout fécond;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique [1].
D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction [2].

difficulté de remplir avec succès toutes ces conditions, qui, quoique moins rigoureuses pour les anciens que pour nous, paroissoient cependant à Horace d'une exécution si périlleuse, qu'il compare (liv. II, ép. I, v. 210) le poëte tragique à un homme assez hardi pour marcher sur la corde tendue :

Ille per extensum funem mihi posse videtur
Ire poeta.

[1] L'action, l'intrigue et le dénouement du poëme tragique ne pouvoient être résumés avec une plus heureuse précision.

[2] Tout ce qui suit n'est qu'un magnifique développement, et en style digne de l'épopée, du précepte renfermé dans ce vers, qui contient et présente à lui seul les règles fondamentales du genre. La *fable* est en effet, selon Aristote, ce qu'il y a de principal dans le poëme : elle en est comme l'ame, οἷον ψυχὴ μῦθος. C'est, ajoute le P. Le Bossu, le principe qui donne à tout le reste la vie et le mouvement. Mais, la *fable* une fois bien conçue (c'est-

Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions;
Orne, éléve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés[1],

à-dire le sujet heureusement choisi), et disposée avec art, le poëte épique n'a encore que la toile, pour ainsi dire, ou la première esquisse tout au plus du grand tableau qu'il s'est proposé de faire : les *fictions* dont il va couvrir la nudité de son récit; les riches couleurs dont, à l'exemple de Virgile et d'Homère, il revêtira son style, voilà ce qui fera véritablement *vivre* son ouvrage; voilà ce qu'il a été donné à si peu de poëtes d'atteindre, et ce qui a placé si haut dans l'estime des siècles ceux qui ont remporté ce noble triomphe.

[1] L'exemple de Virgile est admirablement choisi pour prouver tout ce que la *fiction* peut ajouter de charme et d'ornement à la simplicité du trait historique, et constituer véritablement *l'épopée*, qui n'est autre chose qu'un *récit*, ἔπος; mais un récit devenu, entre les mains du poëte, une *création* nouvelle (ποιεῖν), par le nombre et la richesse des accessoires. Nous ne citerons point ici l'endroit de Virgile indiqué par Boileau; mais nous y renverrons le lecteur (*Énéid.*, liv. I, v. 56-151), qui appréciera bien mieux alors la rapide et brillante analyse du poëte françois. La

Soient aux bords africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune:
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache [1]:
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide [2].

Harpe regarde tout ce morceau comme l'un des *chefs-d'œuvre* sortis de la plume de Boileau.

[1] Tout en convenant que cet hémistiche offre cependant *une espèce d'image*, Saint-Marc ne le trouve *guère harmonieux;* et il lui paroît *le fruit de la contrainte de la rime.* Mais il y a contradiction évidente dans les termes; car *l'image* est ici dans les efforts que fait le dieu pour *arracher* les vaisseaux; et ces efforts ne pouvoient être peints par une harmonie plus analogue. Virgile en avoit donné l'exemple:

> Cymothoe simul et Triton *adnixus*, acuto
> *Detrudunt* naves scopulo, etc.

Delille a traduit:

> Les Tritons, à sa voix, *s'efforcent d'arracher*
> Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher.

[2] C'est ce que la critique est en droit de reprocher à Lucain et à Voltaire, qui, trop voisins tous deux des temps qu'ils célébroient,

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus [1],
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles [2]:
L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux,

et placés à une époque où les idées religieuses commençoient à perdre de leur influence sur les esprits, n'ont donné en effet, l'un dans la *Pharsale*, et l'autre dans *la Henriade*, que des *histoires* un peu *froides*, et non des compositions animées d'un bout à l'autre de l'esprit d'Homère et de Virgile.

[1] Boileau réfute victorieusement, et par de beaux vers (ce qui vaut bien ici de bonnes raisons), le système établi par Desmarets, dans l'ouvrage intitulé : *Comparaison de la langue et de la poésie françoises, avec la grecque et la latine.* L'auteur du *Clovis* ne se tint pas pour battu, et réfuta à son tour l'auteur de *l'Art poétique*, qui dédaigna de lui répondre.

[2] Et la raison en est bien simple : le poëte s'adresse alors à de vrais et fidèles croyants, qui ne voient qu'une profanation dans les *ornements* que l'on voudroit prêter à la grave austérité de nos *mystères;* ou à des incrédules, qui ne les croient pas même *susceptibles* de ces ornements. Les uns et les autres disent donc, comme Manilius (*Astronom.*, III, v. 39.), à propos d'objets bien moins sérieux :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Que le diable toujours hurlant contre les cieux [1];
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire !
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès [2] :
Mais, quoi que notre siécle à sa gloire publie,

[1] Il n'est pas vraisemblable que Boileau ait jamais entendu parler de Milton, dont le génie ne commença à être connu et apprécié, même en Angleterre, que dans les premières années du dix-huitième siécle. Quoi qu'il en soit, ce qu'il dit ici s'applique bien plus directement encore au *Paradis perdu*, qu'à *la Jérusalem délivrée*. C'est dans Milton que le diable *hurle* en effet sans cesse *contre les cieux;* c'est là qu'il *balance souvent la victoire avec Dieu même.* C'eût été, en faveur de son système, un argument plus décisif que celui qu'il emprunte du Tasse; et il ne lui eût pas été difficile de prouver que la partie vicieuse, pour ne pas dire ridicule, de ce poëme, d'ailleurs recommandable par des beautés d'un ordre si nouveau, est précisément le *merveilleux* tiré des *mystères terribles* de notre religion.

[2] Voici, d'après l'abbé d'Olivet (*Hist. de l'Acad.*, tome II, p. 276), ce que Boileau, presque mourant, répondit à un ami, qui lui demandoit *s'il n'avoit point changé d'avis sur le Tasse.* « J'en ai si peu « changé, dit-il, que, relisant dernièrement le Tasse, je fus très « fâché de ne m'être pas expliqué un peu au long sur ce sujet, « dans quelqu'une de mes *Réflexions sur Longin.* J'aurois com- « mencé par avouer que le Tasse a été un génie sublime, étendu, « heureusement né à la poésie, et à la grande poésie. Mais en- « suite, venant à l'usage qu'il a fait de ses talents, j'aurois montré « que le bon sens n'est pas toujours ce qui domine chez lui: que « ses descriptions sont presque toujours surchargées d'ornements « superflus; que dans la peinture des plus fortes passions, et au « milieu du trouble qu'elles venoient d'exciter, souvent il dégénère « en traits d'esprit, qui font tout-à-coup cesser le pathétique: « qu'il est plein d'images trop fleuries, de tours affectés, de pointes « et de pensées frivoles, etc., etc. Or, tout cela opposé à la sa-

Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancréde et sa maîtresse[1],
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Cé n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen[2]:
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;
De chasser les tritons de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;

« gesse, à la gravité, à la majesté de Virgile, qu'est-ce autre « chose que *du clinquant* opposé à *de l'or?* »

[1] C'est sur-tout par la variété des caractères, et par l'art avec lequel il les fait contraster, que le Tasse est admirable, et celui de tous les poëtes modernes qui s'est le plus approché d'Homère: sa supériorité sur Virgile est incontestable sous ce rapport. *Tancrède*, *Argant*, *Renaud* et *Soliman* sont également braves: *Armide* et *Herminie* sont éprises l'une et l'autre d'un violent amour: mais quelles différences l'amour et la valeur n'empruntent-ils pas, dans ces mêmes personnages, du contraste des caractères? Il n'y a pas, comme le remarque Voltaire, jusqu'à l'ermite *Pierre*, qui ne fasse avec l'enchanteur *Ismen* une opposition aussi morale que poétique.

[2] Boileau ne connoissoit vraisemblablement pas plus *la Lusiade* de Camoëns, que *le Paradis* de Milton: mais quand le traducteur portugais de *l'Art poétique*, le comte d'Ériceyra, en fut à ces deux vers, il dut y reconnoître ce mélange bizarre du merveilleux chrétien et des dieux mythologiques, dont le Camoëns fait usage dans un poëme, où figurent alternativement, et se rencontrent même fréquemment ensemble, Bacchus et Jésus-Christ, Vénus et la sainte Vierge. Le but principal de l'entreprise de Gama est la propagation de la foi catholique; et c'est Vénus qui se charge du succès! Que de beautés il faut pour racheter de pareilles inconvenances!

D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque :
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement[1],
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie[2].
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur;
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.
La fable offre à l'esprit mille agréments divers:
Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers;
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,

[1] Qu'eût dit Boileau, quelques années plus tard, à la lecture de l'anathème fulminé par l'abbé du Guet contre les divinités de la fable, et les poëtes qui les appellent à leur secours? « Il n'y a « rien d'un côté *de si froid*, dit-il, que ces chimères; et d'un au- « tre, *de plus impie et de plus scandaleux*. Je sais que les noms « de Mars, de Neptune et de Jupiter sont des noms vides de sens; « mais ce sont des noms *qui ont servi au démon* pour tromper les « hommes, et pour se faire rendre par eux les honneurs divins. « Cependant les théâtres en retentissent; la musique s'exerce sur « ces *indignes fictions*; les peuples *s'infectent* de cette espèce d'*ido-* « *lâtrie*, et *les châtiments pleuvent* en foule du ciel sur une nation « qui s'est fait un jeu *d'un si grand mal.* » (*Institution d'un prince.*)

[2] Il ne s'agit point ici des personnages *allégoriques*, tels que la Discorde, la Mollesse, la Politique, etc., si heureusement mises en action par Boileau lui-même, dans *le Lutrin*, et par Voltaire

Héléne, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant[1],
Qui de tant de héros va choisir Childebrand!
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire et jamais ne lasser?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque:
Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis;

dans *la Henriade* : ce sont les attributs de chaque divinité, devenus la divinité elle-même :

Minerve *est la prudence;* et Vénus, *la beauté.*

Quelle différence entre cette riante mythologie, qui satisfait à-la-fois la raison, l'esprit et l'imagination, et celle que l'école romantique voudroit lui substituer :

Vive Homère et son Élysée,
Et son Olympe et ses héros;
Et sa Muse, favorisée
Des regards du dieu de Claros!
LE BRUN.

[1] Ce poëte *ignorant* étoit Jacques Carel, sieur *de Sainte-Garde*, qui avoit publié en 1666 et 1670 les quatre premiers livres seulement d'un poëme intitulé, *Childebrand* ou *les Sarrasins chassés de France*. Il essaya de justifier dans une petite brochure, publiée en 1675, le choix de son héros, auquel il substitua néanmoins *Charles Martel*, dans le titre du poëme. Ce *Childebrand* est en effet l'un des princes les plus obscurs de notre histoire. Frédégaire le fait fils de *Pépin-le-Gros*, dit *d'Héristal*, et *d'Alpaïde;* frère de Charles Martel, comte et duc de Matrie. On a beaucoup parlé de lui, sans le faire mieux connoître.

[2] Achille est tout entier dans ce vers. (LE BRUN.)

Non tel que Polynice et son perfide frère[1].
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière[2] :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations :
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou[3], qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres[4];

[1] Plus on lit Stace, dont Boileau désigne ici *la Thébaïde*, et plus on est forcé de convenir que cet écrivain, en général peu connu et trop légèrement apprécié, étoit né sous l'influence de l'astre qui fait les poëtes; mais l'esprit de son siècle et l'autorité tyrannique d'une école qui avoit substitué de vaines déclamations à l'éloquence véritable, le luxe et l'emphase des mots au style de la poésie de Virgile, devoient l'emporter sur les plus heureuses dispositions; et c'est ce qui arriva. Au surplus, notre poëte législateur ne considère ici ni le plan ni l'exécution de l'ouvrage; il se borne à condamner le choix du sujet.

[2] Achille disparoît dès la première scène de ce grand drame de l'Iliade, et n'y rentre que pour en faire le dénouement. Et cependant quelle vie, quel mouvement son absence toujours présente, répand dans toutes les parties de ce vaste corps! *avec* quel *art* en effet le poëte a *ménagé* ce courroux, après l'avoir annoncé par une explosion si terrible, qu'elle sembloit en devoir être le terme!

[3] Voyez tome III, p. 227, la Réflexion VI sur Longin.

[4] Voici le vers de Saint-Amant :

Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord [1], sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,

Les poissons ébahis les regardent passer.

C'est une traduction littérale de celui-ci, du P. Millieu, dans son *Moses viator*, liv. V :

Hinc inde attoniti liquido stant marmore pisces.

[1] HORACE, *Poét.*, v. 139.

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.

Scudéry remplace, dans Boileau, le poëte *cyclique* d'Horace; et ce vers, beaucoup trop emphatique pour un début :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre,

est en effet le premier du poëme d'*Alaric*, ou *Rome vaincue*, publié en 1654. Mais au lieu de mauvais vers, citons de ce même Scudéry un trait qui doit à jamais l'honorer parmi les gens de lettres. Il avoit dédié son poëme à la reine de Suède, la fameuse Christine; et cette princesse lui destinoit une chaîne d'or d'un grand prix, à condition toutefois qu'il retrancheroit de son ouvrage l'éloge d'un favori qu'elle venoit de disgracier. Scudéry refusa le présent, et conserva l'éloge. « Je ne sais point, dit-il, renverser l'autel où j'ai sacrifié. »

Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
« Je chante les combats, et cet homme pieux [1],
« Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
« Le premier aborda les champs de Lavinie. »
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déja les Césars dans l'Élysée errants [2].

[1] Boileau substitue ici Virgile à Homère, et *l'Énéide* à *l'Odyssée*, qu'Horace avoit donné pour modèle; mais peut-être à force de vouloir relever la simplicité noble de Virgile, a-t-il été un peu trop simple lui-même dans la traduction de ce début :

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.

La circonstance essentielle de *fato profugus* ne devoit pas être omise; et Delille a très bien fait de la rétablir.

Je chante les combats, et ce guerrier pieux,
Qui, *banni par le sort des champs de ses aïeux*,
Et des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier *aux champs* de Lavinie.

[2] Ajoutons à ce bel éloge de Virgile, tiré de l'un de ses plus beaux titres de gloire, le sixième livre de *l'Énéide*, le morceau suivant de Delille, dans son poëme de *l'Imagination*, chant v. Il s'adresse au poëte lui-même :

Homère déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique :
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grace elle-même :
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie économe prudent,

De figures sans nombre égayez votre ouvrage;
Que tout y fasse aux yeux une riante image:
On peut être à-la-fois et pompeux et plaisant[1];
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques[2],
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affroi
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture[3].

Brillant, mais naturel, et pur, quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse;
Le goût fut ton génie; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erroient encor sans frein,
A mis, pour les guider, les rênes dans ta main.

[1] C'est-à-dire *sans cesser de plaire*. Boileau a plus d'une fois employé ainsi ce participe, qu'il ne faut pas confondre alors avec l'adjectif *plaisant*, quoique emprunté du même verbe, mais pris dans une autre acception.

[2] Il y a autre chose, dans l'Arioste, que des *fables comiques;* il y a des beautés de tous les genres, depuis le sublime le plus élevé jusqu'au ton de la plaisanterie la plus simple. Personne ne l'a mieux senti, et plus ingénieusement développé que Voltaire; c'est que peut-être l'Arioste n'avoit pas encore rencontré, même en Italie, un juge plus capable de l'apprécier. Voyez l'article ÉPOPÉE, dans les *Quest. encycl.*

[3] Qui ne connoît cette charmante allégorie d'Homère (*Il.*, liv. XIV, v. 624 et suiv.), que Delille a si ingénieusement appliquée, dans le poëme des *Jardins*, chant III, aux eaux qui environnent le globe terrestre :

De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours et les tendres desirs,
Et la joie et l'espoir, précurseurs des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybelle!

Son livre est d'agréments un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or [1];
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace;
Par-tout il divertit, et jamais il ne lasse [2].
Une heureuse chaleur anime ses discours :

Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble et l'effroi.

Desmarets n'approuvoit pas l'inversion qui rejette *Homère* au commencement du second vers, et proposoit sérieusement à Boileau (*Défense du poëme héroïque*, p. 97) de refaire ainsi les deux vers :

Il nous semble qu'Homère, instruit par la nature,
Pour plaire, ait à Vénus, etc.

Et ce qu'il y a de plus plaisant dans cette *variante*, c'est qu'il s'y trouve également *une inversion*, avec cette différence, qu'elle est aussi lourde, aussi rude, que celle de Boileau est élégante et gracieuse.

[1] L'éloge d'Homère est fait, et n'est pas encore épuisé, depuis plus de trois mille ans. Les poëtes de tous les temps et de tous les pays se sont exercés à l'envi sur un si beau sujet : Pope l'a énergiquement renfermé en un seul trait, quand il a dit (*Ess. sur la Critique*, v. 135), que plus on examine de près ses ouvrages, plus on reconnoit qu'Homère et la nature sont une seule et même chose :

Nature and Homer were, he found, the same.

Et en ajoutant un peu plus loin, à propos du *sommeil* tant reproché à ce grand poëte : « Est-ce bien Homère qui dort, ou son « lecteur qui rêve ? »

Nor is it Homer nods, but we that dream.
Ibid., v. 182.

[2] Racine, dans *Esther*, acte II, scène VII :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique [1];
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement [2].
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère:
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire [3].

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit:
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fût l'apprentissage [4].

[1] C'est-à-dire, se développe insensiblement; du latin *sese explicat*. Voilà ce qu'ignoroit probablement Le Brun, quand il condamnoit comme *foible* cette expression, qui est ici de la plus grande justesse. Nous avons déja vu plus haut:

Ainsi la tragédie agit, marche et *s'explique*.

[2] Boileau, comme l'on voit, ne partageoit pas l'opinion de ceux qui reprochent des longueurs à Homère: il ne l'eût pas trouvé, comme Voltaire, *babillard outré*. Il se plaisoit, au contraire, à citer comme un modèle achevé de précision, le petit discours dans lequel Chrysès rassemble, en cinq vers (*Iliad.*, liv. I, v. 17), tous les motifs capables d'intéresser et d'attendrir les Grecs en sa faveur.

[3] C'est le mot de Quintilien (liv. X, chap. 1) sur Cicéron. « Ille « se *profecisse* sciat, cui Cicero *valde placuerit*. » Et le mot est aussi heureusement appliqué de part que d'autre; car Cicéron est et doit être pour les orateurs, ce qu'Homère est pour les poëtes: le modèle qu'ils doivent sur-tout se proposer d'imiter.

[4] La critique a fait souvent l'application de ces vers à *la Henriade* de Voltaire, entreprise par son auteur presque *au sortir du collège*, et dans un âge où, de son propre aveu, *il ne savoit pas trop* ce que c'étoit qu'un poëme épique. Il est même douteux qu'il l'ait jamais bien su, si l'on en juge, du moins, par son *Essai*

Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque:
Sa muse, déréglée en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds:
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie[1]:
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siécle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle:
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Raméne triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et, sans nous égarer, suivons notre propos[2].

sur la poésie épique, où, parmi un assez grand nombre d'aperçus fins et ingénieux, on remarque un nombre plus grand encore d'idées fausses ou paradoxales, et de jugements que l'équité n'a pas toujours dictés.

[1] Voyez la *Défense du poëme héroïque*, c'est-à-dire du *Clovis*, par Desmarets, son auteur, p. 87 et suiv.

[2] Le Brun, qui trouve ce mot (*propos*) *trop familier* ici, n'a pas fait réflexion qu'il y signifioit simplement, reprenons le sujet que *nous nous sommes proposé* de traiter.

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique[1].
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le venin de ses traits médisants[2].
Aux accès insolents d'une bouffonne joie

[1] Non pas *dans Athènes* précisément, mais dans les *bourgs* de l'Attique, ainsi que l'indique l'étymologie la plus plausible du mot *comédie*, formé de κώμη, *bourg*, *village;* et de ᾠδή, *chant.* Ainsi que la tragédie, la comédie ne fut donc, *en naissant*, qu'un chœur tumultueux, où chacun s'abandonnant à la licence du genre *satirique*, et à toute la grossièreté villageoise, prodiguoit aux spectateurs la boue, l'injure et les personnalités. Il y a loin de là au *Misanthrope :* mais nous avons vu qu'*Athalie* n'eut guère une origine plus respectable. Par quels degrés et par quels auteurs la comédie s'est-elle perfectionnée, voilà ce qu'ignoroient les Grecs eux-mêmes : on peut suivre les progrès de la tragédie naissante : on perd immédiatement de vue ceux de la comédie ; et la raison qu'en donne Aristote (*Poet.*, chap. v), c'est le peu d'empressement que l'on témoigna d'abord pour un genre que sa grossièreté primitive sembloit devoir éloigner à jamais de la politesse des villes. Le Sicilien Épicharme passe pour avoir donné le premier une forme quelconque à la comédie antique ; et ses pièces, bientôt connues dans la Grèce, y apportèrent le goût et le modèle de ce nouveau genre de spectacle, porté, dans le siècle de Périclès, à son plus haut degré de perfection, par Eupolis, Cratinus, et Aristophane.

[2] La licence fut même poussée si loin, à cet égard, que l'autorité se vit contrainte d'y mettre des bornes. Un premier décret défendit de traiter, même allégoriquement, les grands intérêts de l'état : un second défendoit de nommer les personnes, et un troisième d'attaquer les magistrats. Il fallut puiser alors dans les mœurs générales les sujets, l'intrigue, et les caractères; ce fut l'époque de la vraie comédie ; de celle où excella Ménandre, dont nous n'avons que des *fragments*, mais que nous pouvons encore apprécier dans Térence, son imitateur.

La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui dans un chœur de nuées[1],
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le magistrat des lois emprunta le secours;
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur;
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir:

[1] Les *nuées* composent en effet *le chœur* de la pièce, et figurent *en costume* sur le théâtre: idée folle et bizarre, mais qui cependant représente assez bien l'emphase vide de sens, et les brouillards épais, dans lesquels se retranchent les doctrines ténébreuses des sophistes de tous les temps. Quant à la pièce en elle-même, je suis loin de croire les torts d'Aristophane aussi graves qu'on se plaît communément à le croire et à le répéter. Socrate ne méritoit pas, sans doute, de boire la ciguë, pour se moquer de dieux assurément très moquables; pour avoir sur *le juste et l'injuste* des idées peut-être un peu alambiquées, mais plus saines, en général, que celles de ses contemporains. Mais Socrate avoit tort d'ébranler les croyances religieuses de son siècle, et de vouloir faire secte dans une république. Aristophane usoit donc de son droit de poëte satirique, et remplissoit son devoir de citoyen, puisqu'il arrêtoit, en les frappant de ridicule, les progrès de doctrines qu'il pouvoit croire dangereuses, par cela seul qu'elles étoient nouvelles. Au surplus, le procès et la condamnation de Socrate sont postérieurs de vingt-cinq ans à la représentation des *Nuées*.

L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé [1].

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond [2],
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en par-tout les images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différents traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :

[1] J. B. Rousseau, *Épître à Thalie :*

> Là, le marquis, figuré sans emblême,
> Fut le premier à rire de lui-même;
> Et le bourgeois, etc.

Voyez le tome II, p. 103, de notre édition des *Œuvres complètes de J. B. Rousseau*, avec Commentaires.

[2] C'est cette connoissance profonde du cœur humain, étudié sous tous les rapports, et dans tous les états de la vie, et scruté dans ses derniers replis, avec une si rare sagacité, qui a placé pour jamais Molière à la tête des comiques de tous les temps. Boileau l'appeloit *le contemplateur;* et ce seul mot le caractérise peut-être mieux que le plus long éloge.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs[1].
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices[2],
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

[1] Aristote, dans sa *Rhétorique*, liv. II, chap. XII, XIII et XIV, a philosophiquement considéré *les passions* et *les habitudes* de l'homme, aux quatre époques principales de la vie, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Horace s'est borné (*Art poét.*, v. 158 et suiv.) aux traits les plus poétiques du tableau; Boileau a suivi son exemple, en omettant toutefois le portrait de l'*enfant*, que Régnier rend ainsi, sat. V.

L'enfant qui sait déja demander et répondre,
Qui marque assurément la terre de ses pas,
Avecque ses pareils se plaît en ses ébats.
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise;
Sans raison, d'heure en heure, il s'émeut et s'apaise.

[2] Horace, *ibid.*, v. 161.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusve et aprici gramine campi:
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.

Régnier, satire indiquée:

Croissant l'âge en avant, sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux et cupide d'honneur,
Il se plaît aux chevaux, aux chiens, à la campaigne:
Facile au vice, il hait les vieux et les dédaigne.
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, dépensier, il ne conserve rien:
Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,
Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il aime.

Quels progrès avoient faits, depuis Régnier, la langue et la poésie françoises, sous la direction de Boileau; et quel éclat acquiert

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage[1];
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse[2];
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux[3] les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard

entre ses mains le diamant, sorti si brut encore de celles de son prédécesseur!

[1] Horace, *ibid.*, v. 166:

Conversis studiis, ætas, animusque virilis
Quærit opes et amicitias: inservit honori;
Commisisse cavet, quod mox mutare laboret.

Voyez la suite de la traduction de Régnier, sat. v.

[2] Horace, *ibid.*, v. 169:

Multa senem circumveniunt incommoda: vel quod
Quærit, et inventis miser abstinet, ac timet uti:
Vel quod res omnes timide, gelideque ministrat;
Dilator, spe lentus, iners, pavidusque futuri:
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor, castigatorque minorum.

[3] De rigoureux puristes exigeroient *blâme en elle:* mais on peut leur répondre que *jeunesse* étant un nom *collectif*, rien n'empêche de lui accorder, en françois, le privilége dont jouissent en grec et en latin ces sortes de mots. — Voyez dans le poëme de *l'Imagination* de Delille, chant VI, la paraphrase brillante, trop brillante peut-être, de ces deux endroits d'Horace et de Boileau.

Étudiez la cour et connoissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix [1],
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin [2];
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

[1] « Eh! qui donc l'a remporté (s'écrie à ce sujet Voltaire), si « ce n'est Molière? » Voltaire a raison, et Boileau sans doute ne le lui eût pas contesté : mais il s'agit ici de la perfection absolue de l'art, considéré de la hauteur où Molière lui-même l'avoit placé; et il faut convenir que d'une pareille élévation, *Scapin* et son sac, *Sganarelle* et ses fagots, devoient paroître un peu loin du *Tartufe* et du *Misanthrope*. Il étoit bien permis au législateur du goût de regretter que le génie de Molière ait été contraint par sa position de descendre si bas, après s'être élevé aussi haut : ce qu'il dit ici est donc plutôt l'expression d'un honorable regret, qu'un trait de satire, qui eût été d'autant plus odieux, que la tombe de Molière étoit à peine fermée, quand Boileau écrivoit ces vers.

[2] Nous avons déja parlé de ce misérable farceur, à propos de ce vers du premier chant,

Apollon travesti devint un *Tabarin*.

Nous donnerons ici un échantillon des *quolibets* et des *sornettes* dont il amusoit *les laquais* assemblés autour de ses tréteaux. Voici quelques unes des questions traitées par *Tabarin*. — Quel est le premier créé, de l'homme ou de la barbe. — Si le serviteur est aussi grand seigneur que le maître. — Qu'est-ce qu'un aveugle retourné. — A qui la barbe vient premier que la peau. — Pourquoi les femmes portent des masques, etc. Ajoutez à cela *les rencontres, fantaisies*, etc., du baron *de Gratelard*, vous aurez une idée complète des sottises dont se moque ici Boileau.

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs[1],
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace:
Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide;
Que son style humble et doux se reléve à propos[2];
Que ses discours, par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter:
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père dans Térence[3]

[1] Ainsi Boileau avoit fait d'avance le procès à ce que l'on a nommé depuis, et par dérision sans doute, *le comique larmoyant;* monstre né, suivant Voltaire, de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable. Voyez les préfaces de *Nanine* et de *l'Enfant prodigue*, où les limites des deux genres sont tracées avec infiniment d'esprit, mais un peu trop de complaisance peut-être pour l'auteur de ces deux pièces, qui étoit Voltaire lui-même.

[2] Desmarets ne veut point que le style de la comédie soit *humble;* et la raison qu'il en donne, c'est que *l'humilité* étant une vertu, *n'est point ce qu'il faut à la comédie.* Saint-Marc, qui est presque toujours, en fait de goût, de l'avis de Desmarets, approuve ici sa remarque, et trouve que Boileau avoit déja fait *la même faute*, en disant de l'idylle, qu'elle doit être

Aimable en son air, mais *humble* dans son style.

A quels juges Boileau eut long-temps affaire!

[3] Voyez les rôles de *Simon*, dans *l'Andrienne;* de *Démée*, dans *les Adelphes*, et de *Chrèmes*, dans *l'Héautontimorouménos.* C'est

Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons [1].
Ce n'est pas un portrait, une image semblable;
C'est un amant, un fils, un père véritable.
J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque;
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

à ce dernier personnage qu'Horace faisoit allusion, quand il disoit, *Art poét.*, v. 93 :

Interdum tamen et vocem comœdia tollit;
Iratusque *Chremes* tumido delitigat ore.

[1] Clitiphon (*Héauton*, acte I, sc. IV) traite de *contes* les conseils que son père vient de lui donner : deux mots de sa chère *Bacchis* ont bien plus de poids et d'autorité pour lui :

Astutus! næ ille haud scit, quam mihi nunc surdo
narret *fabulam :*
Magis nunc me amicæ dicta stimulant, etc.

CHANT IV*.

Dans Florence jadis vivoit un médecin[1],
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère :
Là le fils orphelin lui redemande un père[2];
Ici le frère pleure un frère empoisonné ;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné :
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.

* « Dans ce dernier chant, qui n'est pas le plus riche, et que « des idées générales remplissent presque tout entier, un intérêt « profond résulte encore, dit M. Daunou, de la sagesse des maxi- « mes, de la noblesse des sentiments, et de la dignité du style. « Despréaux nous peint l'inquiète vanité qui mendie les éloges, la « perfide complaisance qui les prodigue, la folle présomption qui « croit les avoir mérités. Il veut que la vertu, loi souveraine des « écrits comme des actions, proscrive à jamais du Parnasse la « basse jalousie et la sordide cupidité. En un mot, il nous entre- « tient des mœurs du poëte, et son langage est à-la-fois celui d'un « poëte et d'un homme de bien. »

[1] Suivant l'écrivain judicieux que nous venons de citer, l'Art poétique *pouvoit se passer* de l'épisode qui ouvre le quatrième chant. Louis Racine, au contraire, sait bon gré à Boileau (*Réflexions sur la poésie*, chap. VII) d'avoir égayé par cette petite narration la sécheresse continue des préceptes, et d'avoir pratiqué ce qu'il recommande aux autres, en passant lui-même *du grave au doux, du plaisant au sévère.*

[2] Voltaire, *Henriade*, chant IV, en parlant de Mayenne :

> Ici, la fille en pleurs lui redemande un père ;
> Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.

Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté[1]
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déja de bâtiments parle comme Mansard :
D'un salon qu'on élève il condamne la face ;
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon[2].
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais, la régle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte[3].

[1] C'est le cas du *fâcheux* d'Horace, qui avoit enterré amis et parents (*omnes composui*), victimes communes de son mortel bavardage.

[2] C'est-à-dire *quand il sera tourné* de la façon qu'indique l'architecte-médecin. Ellipse heureuse, qui ne coûte rien au sens, et donne plus de vivacité à la phrase : mais elle effaroucha la timidité ou l'ignorance de quelques censeurs, auxquels Boileau répondit par le vers de Racine :

Je t'aimois inconstant ; qu'aurois-je fait fidèle ?

Il en est de même un peu plus loin, du vers

. . . . *Pour abréger un* si plaisant *prodige.*

Il est bien clair que cela signifie, pour *abréger le récit* de cette *prodigieuse* métamorphose d'un médecin en architecte.

[3] Voyez, tome III, p. 185, la première *Réflexion sur Longin ;* et tome IV, p. 17, la lettre à M. de Vivonne. — Dans le poëme,

Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon [1], si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art [2] des degrés différents :
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire [3];

d'ailleurs fort estimable, de Roscomon, sur *l'art de traduire en vers*, un accoucheur célèbre s'avise de renoncer tout-à-coup à la profession qu'il exerçoit avec honneur, succès et profit, et de se faire médecin. Mais celui qui sauvoit tant de femmes, tue impitoyablement les hommes :

From saving women falls to killing men;

devient l'effroi de la ville, et finit tristement ses jours dans l'opprobre et l'indigence; prouvant, par son exemple, ce que l'on gagne à forcer son talent :

Shews how mistaken talents ought to thrive.

[1] Il étoit impossible de rentrer plus heureusement dans le sujet, et par l'épisode même où le poëte sembloit l'avoir perdu de vue. C'est ainsi qu'après avoir si naturellement amené dans les *Géorgiques* (liv. I, v. 463 et suiv.), la description magnifique des prodiges qui suivirent la mort de César, Virgile revient sans effort, et par une transition toute naturelle, à l'objet principal du poëme, par ces vers admirables :

Scilicet et tempus veniet, etc.

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons, etc.

[2] Quelle bonne fortune pour Desmarets, que la dureté d'un pareil hémistiche! Et pourquoi Boileau lui a-t-il laissé ce petit plaisir!

[3] Boileau nous avoit déja prévenus, sat. IX, que

Sur le mont sacré,
Qui ne vole au sommet, rampe au plus bas degré.

Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne[1] égal pour le lecteur;
On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin et la Morlière[2].

Il insiste de nouveau, et plus fortement encore ici, sur cette maxime qu'Horace ne cessoit de répéter, en s'adressant aux Pisons, aux jeunes écrivains de tous les temps. Selon lui, un poëme est détestable, par cela même qu'il n'est pas excellent :

Si paulum summo discessit, vergit ad imum.

Ailleurs, le poëte *médiocre* n'a de pardon à espérer ni des dieux, ni des hommes, ni des *colonnes* même du portique où il récite (et, si l'on veut, où s'affichent) ses vers :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non dî, non concessere columnæ.

« Il faut, dit Pope (*Essay on Crit.*, v. 218) s'abreuver à pleine « coupe à la fontaine d'Hippocrène, ou n'y point boire du tout » :

Drink deep, or taste not the Pierian spring.

[1] Il faut être juste : il y a quelque distance de Pinchêne à Boyer, qui opposa, pendant près de cinquante ans, la plus inébranlable constance aux sifflets qui accueilloient presque toutes ses pièces de théâtre. Elles sont au nombre de vingt, y compris son opéra de *Méduse*. L'épigramme de Racine a immortalisé la *Judith* de ce même Boyer, en qui Chapelain voyoit « un poëte de « théâtre, qui ne le cédoit qu'au *seul Corneille*, en cette profes- « sion. » — Boileau avoit mis d'abord :

Les vers ne souffrent pas de médiocre auteur,
Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du lecteur.

Nous verrons dans la correspondance (3 mai 1701), la querelle que lui fit l'abbé Tallemant (Paul), au sujet des deux vers qui ont remplacé pour toujours la première leçon.

[2] Nous distinguerons dans cette triste revue d'écrivains, déjà oubliés, du temps même de Boileau, *Jean Magnon*, qui, après avoir fait représenter six ou sept tragédies, entreprit un poëme

Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer :
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac[1] et sa burlesque audace,

intitulé *la Science universelle*, qui devoit être de trois cent mille vers. « Compilation immense, dit-il lui-même ; mais si bien con- « çue et si bien exécutée, que les bibliothèques ne devoient plus « être que d'un ornement inutile. » Malheureusement ce grand projet ne fut exécuté qu'en partie ; mais il n'en restoit plus que *cent mille vers* à faire, lorsque l'auteur fut assassiné à Paris, vers la fin d'avril 1662. — On ne connoît de *La Mesnardière*, ni son *Traité de la mélancolie*, qui lui mérita la faveur du cardinal de Richelieu, ni sa *Poétique*, ni ses traductions de Pline le jeune : mais on cite de lui les vers suivants, qui ont le mérite d'en rappeler de plus jolis encore :

L'aiguillon de l'amour c'est la difficulté :
Ses charmes sont détruits par la facilité.
Dès qu'il est paisible, il sommeille ;
S'il n'a point de frayeur, il n'a point de desir.
L'assurance l'endort, la crainte le réveille :
Et s'il s'acquiert sans peine, il jouit sans plaisir.

Qui ne reconnoît là ce couplet du *Devin de village*, sc. III :

L'amour croît s'il s'inquiète ;
Il s'endort s'il est content, etc. ?

Quant à *La Morlière* (Adrien de), Colletet nous apprend dans son *Art poétique*, que cet auteur publia divers *sonnets*, avec un Commentaire, espèce de glose *aussi ténébreuse que le texte*. Il a fait aussi *les Antiquités et les choses les plus remarquables d'Amiens*. Nous avons vu figurer de nos jours, dans la Dunciade de Palissot, un chevalier *de La Morlière*, auteur du petit conte ordurier d'*Angola*, et des comédies du *Gouverneur* et de la *Créole*.

[1] Cyrano de Bergerac, auteur du *Pédant joué*, auquel Molière fit l'honneur d'y retrouver et d'y *reprendre* quelque chose *de son bien* ; et des *Voyages dans la lune*, qui donnèrent l'idée de la *Pluralité des mondes*, des *Voyages de Gulliver*, et du joli roman de *Micromégas*.

Que ces vers où Motin[1] se morfond et nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits[2], prompts à crier : Merveille!
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant[3].
On sait de cent auteurs l'aventure tragique ;
Et Gombauld[4] tant loué garde encor la boutique.

[1] Le peu de célébrité de ce Motin fit penser d'abord à Bayet (*Jugements des savants*, tome VIII, p. 44), que Boileau avoit voulu désigner l'abbé *Cotin* sous le nom de *Motin;* mais Boileau détrompa lui-même Brossette à cet égard, et l'assura qu'il n'avoit entendu parler ici que de Pierre Motin, ami et contemporain de Régnier. Motin a laissé quelques poésies, imprimées dans les recueils du temps.

[2] Ce mot (*réduit*) désignoit spécialement alors le lieu particulier où se formoient les réunions choisies, que l'on a depuis appelées *petits comités*. C'est là, c'est dans ce cercle d'amis d'élite, que le poëte du jour vient réciter des vers, qui ne sont pas toujours ceux du lendemain, mais qui n'en font pas moins *crier merveille* au bénévole auditoire. Le vrai talent a dédaigné dans tous les temps ces petits moyens de succès : il dit comme le grand Corneille :

J'ai peu de voix pour moi ; mais je les ai sans brigue ;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter *de réduit en réduit.*

[3] C'est ce qui étoit arrivé à *la Pucelle* de Chapelain; c'est ce qui arriva, plus d'un siècle après, au poëme *des Mois*, trop loué d'abord, mais critiqué, ou plutôt déchiré ensuite par La Harpe, avec une rigueur, et sur un ton qui révoltèrent tous les lecteurs honnêtes du *Cours de littérature.*

[4] Nous avons parlé de ce poëte, chap. II, à l'occasion du *Sonnet.*

Écoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat quelquefois ouvre un avis important [1].
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux [2],
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux [3],
Aborde en récitant quiconque le salue,

[1] C'est un vieux proverbe grec, rapporté par Aulu-Gèle (*Nuits att.*, liv. II, chap. VI), et par Macrobe, son imitateur, et souvent son copiste (*Saturn.*, liv. VI, chap. VII) :

Πολλάκις καὶ κωφὸς ἀνὴρ μάλα καίριον εἶπεν *.

« Plus d'une vérité utile est quelquefois sortie de la bouche d'un « rustre. » Et comme dit Perse, sat. III, v. 46 :

..... Ab insano multum laudanda magistro.

[2] Charles *du Perrier*. Voyez, tome III, p. 479, le fragment de *Dialogue*, à la suite des *Héros de romans*. Le rimeur *furieux* de Boileau est absolument le Ligurinus dont parle Martial, liv. III, ép. IV. C'étoit un homme rempli d'honneur, orné de toutes les qualités estimables : *vir justus, probus, innocens* : il n'avoit que le défaut d'être trop poëte, *nimis poeta es;* et de fatiguer ses amis de ses vers, en tous temps, en tous lieux :

Et stanti legis, et legis sedenti.
In thermas fugio : sonas ad aurem, etc.

Et ce malheureux défaut en faisoit un objet d'effroi pour tout le monde : *timeris*. C'étoit le *Francaleu* de son temps; et chacun pouvoit dire de lui :

Tout le corps me frissonne, à l'approche
Du griffonage affreux qu'il a toujours en poche.
La Métromanie, acte I, sc. III.

[3] Que cette épithète est heureusement choisie, pour peindre la complaisance avec laquelle s'exprime, s'écoute, et s'admire le

* Ou si l'on veut, γὰρ καὶ μωρὸς ἀνὴρ; un *fat*, au lieu d'un *rustre*.

Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
Il n'est temple si saint des anges respecté [1],
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déja dit : aimez qu'on vous censure [2],
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend [3].
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une piéce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnements;
Son esprit se complaît dans ses faux jugements;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

poëte à la mode, qui colporte de salon en salon ses vers et sa réputation d'un jour! Vainement les conseils de la critique essaieroient de détruire le charme : c'est fouetter un sabot, dit Pope; plus on le fouette, et mieux il dort: *Like tops, are lash'd a sleep*, v. 603.

[1] L'aventure étoit arrivée à Boileau lui-même, avec ce Charles du Perrier, qui l'avoit poursuivi jusque dans une église, pour l'entretenir de ses vers.

[2] Dans le premier chant :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

[3] Il faut bien s'en garder : on courroit le danger de substituer de graves fautes à des traits excellents. Le critique peut être de bonne foi, mais il n'est point assez versé dans la connoissance de l'art : c'est le plus souvent la vanité qui l'aveugle, la vanité, compagne inséparable de l'ignorance; et dans l'un ou l'autre cas, les conseils d'un pareil juge sont également à redouter pour l'écrivain.

Faites choix d'un censeur solide et salutaire [1],
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules [2],
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,

[1] Ces beaux vers sont un hommage rendu solennellement au célèbre Patru, dont les conseils judicieux, mais sévères, avoient été quelquefois si utiles à l'auteur de *l'Art poétique*. C'est à lui que Boileau confia la première pensée de cet immortel ouvrage; et peut-être en sommes-nous redevables aux encouragements et aux critiques de ce censeur *solide*, qui, effrayé d'abord de l'audace du projet, mais rassuré bientôt par la noble confiance, et sur-tout par le talent de l'auteur, l'engagea bien sérieusement à continuer.

[2] *Où trouver*, dit Pope, qui, vu la longueur du morceau, empruntera ici l'organe de l'abbé Du Resnel,

Où trouver un censeur, dont le juste suffrage
Soit un garant certain du prix de votre ouvrage;
Toujours prêt à montrer l'exacte vérité;
Qui, rempli de savoir, soit exempt de fierté:
Dont l'esprit, dégagé de faveur ou de haine,
Soit du faux et du vrai la mesure certaine;
Ferme dans ses avis, mais sans entêtement;
Sans être scrupuleux, plein de discernement.
. . . . . .
D'un goût exact et fin, de science profonde,
Qui connoisse à-la-fois les livres et le monde;
Aux talents de l'esprit joigne les dons du cœur?

Il ne faut point taire à l'éloge de Pope, le bel hommage qu'il rend dans ce même poëme, v. 715, à la France littéraire, et à Boileau en particulier, placé sur la même ligne qu'Horace:

And *Boileau* still in right of *Horace* sways.

Trop resserré par l'art, sort des régles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites [1].
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement :
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile [2].

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Par-tout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre ame et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages [3],

[1] Voici comme Pope étend et développe (v. 152) la pensée du poëte françois :

> Great wits sometimes may gloriously offend,
> And rise to faults true critics dare not mend;
> From vulgar bounds with brave disorder part,
> And snatch a grace beyond the reach of art.

« De grands génies peuvent quelquefois violer les règles avec succès, et s'élever jusqu'à des fautes que la critique n'oseroit pas « corriger ; franchir les limites vulgaires, et aller droit au cœur « par une grace que l'art ne peut atteindre. »

[2] Boileau signale évidemment dans ces deux vers la prédilection un peu trop marquée du grand Corneille pour Lucain ; mais rien ne prouve qu'il n'en *distinguât* pas Virgile ; et la manière dont il a reproduit Tite-Live dans *Horace*, et Tacite dans quelques scènes d'*Othon*, prouve qu'il savoit apprécier le génie, partout où il le rencontroit. L'amitié de Boileau pour Racine donne quelquefois un air d'injustice à ses jugements sur Corneille ; mais la faute en est aux partisans outrés de ce dernier, qui ne vouloient souffrir aucune gloire rivale de la sienne.

[3] Il y avoit d'abord, *peints dans tous vos ouvrages;* et ce solé-

N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable[1].
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène[2].
L'amour le moins honnête exprimé chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement[3] :

cisme ne fut relevé qu'au bout de trente ans, par le célèbre professeur Gibert, qui en avertit Boileau. Voyez, tome IV, la lettre à Brossette, 3 juillet 1703. — Sénèque, ép. cxv, appelle le langage le visage de l'ame : *Oratio vultus animi est ;* et Cicéron veut (*de Orat.*, lib. II) que les mœurs de l'orateur se peignent dans ses discours : *mores oratoris effingat oratio.*

[1] On fait, je crois, une injure gratuite à Boileau, en supposant qu'il ait en vue ici *les Contes de La Fontaine.* C'est bien assez de l'inexplicable silence qu'il a gardé sur l'immortel fabuliste : n'ajoutons point à ses torts, en lui prêtant celui de citer d'avance son ami au tribunal de la postérité. Non : d'aussi beaux vers n'ont point été inspirés par un sentiment si bas.

[2] Le fameux Nicole avoit traité, dans l'une de ses *Visionnaires*, les faiseurs de romans, et les poëtes dramatiques, *d'empoisonneurs publics*, de *gens horribles parmi les chrétiens ;* et il le prouvoit, dans son *Traité de la Comédie*, par l'exemple même de Corneille. Telle fut l'origine des lettres de Racine à l'auteur des *Hérésies imaginaires.* « Excellente satire, dit Geoffroy ; mais ce n'étoit « pas à Racine de la composer. » — Quant au fond même de la question, voyez la lettre de J. J. Rousseau à d'Alembert ; et la réponse de ce dernier au philosophe de Genève.

[3] Racine le prouva bientôt par le rôle de Phèdre, comme Virgile l'avoit prouvé par le personnage de Didon ; et les deux poëtes

Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes;
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre ame :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur [1].
Fuyez sur-tout, fuyez ces basses jalousies [2],
Des vulgaires esprits malignes frénésies.

ont atteint le comble de leur art, en inspirant pour ces deux princesses une pitié qui n'empêche pas de les condamner, tout en les plaignant. C'est par-là que *Phèdre* trouvoit grace aux yeux du sévère Arnauld.

[1] Voilà le germe du fameux paradoxe si longuement développé par J. B. Rousseau (*épître à Marot*), qu'un sot ne peut pas être un honnête homme; et qu'un honnête homme ne sauroit manquer d'esprit: principe tellement reconnu faux par l'expérience, qu'un semblable paradoxe ne mérite pas de réfutation. Or, pourquoi cela choque-t-il dans Rousseau, tandis que l'on admire dans Boileau ce beau vers, sorti tout fait d'une ame essentiellement vertueuse :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur?

C'est que l'on reconnoît d'un côté une probité, un accent de franchise, qui entraîne sans examen; tandis que l'on voit de l'autre, un sophiste qui cherche à nous égarer dans de vaines subtilités; c'est que la vie entière et tous les écrits de Boileau déposoient victorieusement en faveur de sa maxime, tandis que J. B. Rousseau ne jouissoit malheureusement pas du même avantage dans l'opinion publique.

[2] Boileau prêchoit ici d'exemple : il ne paroît pas avoir connu jamais l'envie, « cette passion si odieuse, dit La Harpe, qu'on « ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est. » Eh! de qui

Un sublime écrivain n'en peut être infecté [1];
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale [2];
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser [3],
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues [4]:

Boileau pouvoit-il être jaloux, à cette époque? du seul Racine; mais indépendamment de la différence des genres où s'exerça leur génie, l'étroite amitié qui les unissoit ne permit jamais à l'envie, quelque souple, quelque adroite qu'elle soit, de se glisser entre ces deux grands hommes. L'ame de Boileau sur-tout, plus fortement trempée encore que celle de Racine, étoit inaccessible aux petites passions, l'aliment et le supplice à-la-fois des *esprits vulgaires*.

[1] « Dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des ames de « boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes et bien « nées. » MASSILLON.

[2] Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur:
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, et tout impiété.
VOLT., *Disc. sur l'envie.*

[3] Peinture aussi vraie que piquante, des misérables efforts de l'envieux pour obtenir sur le mérite réel un triomphe momentané; mais

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.
Métroman., acte III, sc. VII.

[4] Il eût été plus exact et plus harmonieux de dire *à ces lâch*

N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre ;
Il faut savoir encore et converser et vivre [1].
Travaillez pour la gloire [2], et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

intrigues. — L'auteur de la fable *des Abeilles*, l'anglois Mandeville, entreprit, le premier, de prouver que l'envie est une très bonne chose, une passion infiniment utile. « Peut-être, dit Voltaire, « prenoit-il *l'émulation* pour *l'envie :* mais peut-être aussi l'ému- « lation n'est-elle que l'envie contenue dans les bornes de la dé- « cence. »

[1] Il eût été difficile aux contemporains de ne pas reconnoître à ces traits *La Fontaine*, si *agréable*, si *charmant*, *dans ses livres;* mais qui manquoit un peu trop de *ce savoir vivre*, de cette urbanité sociale, qui prête au talent un charme de plus, et lui fait même pardonner sa supériorité. Mais il est fâcheux que Boileau n'ait rien trouvé de mieux que des ridicules à citer dans La Fontaine.

[2] C'est ainsi que pense le métromane Damis : écoutez sa réponse, quand son oncle lui propose d'embrasser un état, qui puisse

Sur la gloire et le gain établir sa maison.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune !
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.

Et Boileau lui-même va nous dire :

Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais ce judicieux observateur des convenances savoit aussi,

Qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime.

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crin
Tirer de son travail un tribut légitime :
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
Avant que la raison, s'expliquant par la voix [1],

Ce *noble esprit* étoit Racine, qui, moins riche que Boileau, et chargé d'une nombreuse famille, ne rougissoit point de retirer de ses ouvrages *un tribut légitime*. Tel est, du moins, le commentaire que nous donne L. Racine de ces deux vers : mais si l'on fait réflexion que, depuis l'époque de son mariage jusqu'à celle d'*Esther* et d'*Athalie*, qui ne furent point représentées par les comédiens, Racine ne donna aucun ouvrage au public, et ne s'occupa même plus de revoir ceux qu'il lui avoit donnés, on ne verra dans les vers de Boileau que le développement de sa pensée, sans aucune application particulière.

[1] Ce magnifique tableau des progrès de la civilisation, dus en partie à la puissance de l'harmonie, est emprunté d'Horace (*Art poét.*, v. 391 et suiv.); mais le poëte françois le surpasse de beaucoup et par la richesse des développements, et par l'imposante majesté de la versification. Comparez avec le début de ce beau morceau les strophes suivantes de l'ode de J. B. Rousseau, sur la mort du prince de Conti :

Jadis tous les humains errants à l'aventure,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés,
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les desirs effrénés.

La raison, fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens, etc.

Lucrèce, liv. V, v. 929 et suiv., avoit esquissé à grands traits, et avec l'énergie qui le caractérise, ce tableau de la nature sauvage,

Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture;
La force tenoit lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace[1],

perfectionné par Horace, et achevé par Boileau :

> Multaque per cœlum solis volventia lustra,
> Volgivago vitam tractabant more ferarum.
> . . . . . .
> Setigerisque pares suibus, sylvestria membra
> Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti, etc.

Tous les historiens s'accordent à nous montrer les premiers humains menant une vie triste et malheureuse, au milieu des forêts et parmi les bêtes féroces. Diodore de Sicile nous représente les anciens Égyptiens se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'usage du feu. Les Scythes étoient dans l'usage, selon Hérodote, d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus, et de s'abreuver de leur sang, qu'ils buvoient dans leurs crânes. Et voilà ce que l'antiquité appeloit *l'âge d'or!*

> O le bon temps! que ce siècle de fer!
> VOLT.

[1] Les prodiges de la lyre d'Orphée, traînant à sa suite les ro-

Les tigres amollis dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient[1],
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur[2].

chers et les forêts, s'expliquent, dans Paléphate, de la manière suivante. Les Bacchantes, après avoir exercé toutes sortes de ravages dans la Thessalie, s'étoient retirées sur une montagne, d'où elles continuoient d'épouvanter toute la contrée Les malheureux habitants s'adressèrent à Orphée; et soudain, aux accents de sa voix, harmonieusement unie aux accords de sa lyre, on vit les Bacchantes se précipiter en foule du haut de la montagne, agitant dans leurs mains de longs feuillages. Voilà la tradition historique: l'imagination a fait le reste. C'est ainsi que dans la tragédie angloise de *Macbeth*, la forêt de Birnam s'avance toute entière au siège de *Dunsinane* (acte V, sc. VI); c'est-à-dire, que Malcome, pour mieux déguiser sa marche, fait prendre une branche d'arbre à chacun de ses soldats :

Let every soldier hew him down a bough, etc.

[1] La ville de Thèbes (en Béotie) avoit été fondée par Cadmus, 1400 ans environ avant J. C.; mais elle ne fut entourée de murailles que vingt-cinq ans plus tard, par les soins et sous la direction d'Amphion, dont la douce et persuasive éloquence convainquit les habitants de la nécessité de cette mesure, et les soumit sans murmure aux travaux qu'elle leur imposoit.

[2] Voyez, dans le sixième livre de *l'Énéide*, l'admirable peinture de la sibylle, en proie aux *fureurs* de l'inspiration : voyez-la s'agiter dans son antre,

Immanis in antro
Bacchatur vates :

se débattre sous l'effort du dieu qui s'est emparé d'elle, et qu'elle cherche en vain à repousser :

Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages [1].
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons [2],
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée [3];
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées

Magnum si pectore possit
Excussisse Deum.

Elle n'a plus rien d'une simple mortelle :

Non vultus, non color unus,
Nec mortale sonans.

Énée la conjure de ne point confier *ses vers* à la mobilité des feuilles, vains jouets des vents :

Foliis tantum ne *carmina* manda,
Ne turbata volent, rapidis ludibria ventis.

[1] Corneille avoit déja bien noblement consacré l'emploi du mot *courage* au pluriel. Voltaire a dit depuis, dans *la Mort de César :*

Héros, dont les images
A ce devoir pressant excitent *nos courages*.

[2] Dans son poëme intitulé *les Travaux et les Jours*, que Virgile a tant surpassé dans ses admirables *Géorgiques:* mais Virgile lui-même n'a rien de plus riant, de plus heureusement imaginé, de plus achevé, sous le rapport du style, que la charmante allégorie de *Pandore*, v. 37 et suiv. (Voyez l'imitation de Voltaire, *Quest. Encycl.*, art. ÉPOPÉE.)

[3] Le célèbre Brunck a fait un recueil précieux, sous le titre de *Gnomici poetæ græci*, des plus belles sentences de Solon, de Théognide, etc. C'est un petit cours de morale en vers harmonieux, ce qui ne gâte jamais rien.

Furent d'un juste encens dans la Gréce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse [1],
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et par-tout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse:
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerr
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
Mais quoi! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades:
Horace a bu son soûl [2] quand il voit les Ménades;

[1] Le poëte rentre ici dans son sujet, dont cette brillante digression vient de l'écarter un moment: mais on s'aperçoit trop de ses efforts pour s'y rattacher; il est obligé de revenir sur des idées déja exposées; et, ce qui arrive nécessairement en pareil cas, son expression est moins heureuse qu'elle ne l'avoit d'abord été. Mais il falloit amener de loin le magnifique *Épilogue* qui termine le poëme; et Boileau ne pouvoit mieux motiver l'éloge du roi, que sur la reconnoissance des écrivains, tirés par ses bienfaits de la triste et honteuse indigence qu'il vient de décrire.

[2] *A bu son soûl*, est beaucoup trop familier, même pour le

Et, libre du souci qui trouble Colletet[1],
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards,
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence[2] ?
Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.

style didactique. C'est, à la vérité, le *satur est* de Juvénal (sat. VII, v. 26) : mais la liberté du genre satirique devient souvent de la licence chez lui, personne ne l'ignore. C'est avec l'enthousiasme du poëte, et non dans le délire de l'ivresse, qu'Horace s'écrie (liv. II, od. XIX), à l'aspect supposé des Ménades :

Evoe ! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore, turbidum
Lætatur. Evoe ! parce, Liber,
Parce, gravi metuende thyrso !

[1] Encore le pauvre *Colletet!* encore l'indigence devenue l'objet d'un trait de satire! Que Juvénal a bien raison de dire, sat. III, v. 152 : « Le plus grand malheur attaché à la pauvreté, c'est de « faire du pauvre un homme ridicule :

Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod *ridiculos homines facit.*

[2] Opposons ici Boileau à Boileau lui-même, et rapprochons de ce morceau, ces beaux vers de l'épître I au roi (tome I, p. 288) :

Est-il quelque vertu dans les glaces de l'ourse,
Ni dans ces lieux brûlés, où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons n'aillent d'abord chercher ?
C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies
De leur longue disette à jamais affranchies.

Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille[1] et du Cid et d'Horace :
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux[2],
De ses héros sur lui forme tous les tableaux[3] :
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles[4] :
Que Segrais[5] dans l'églogue en charme les forêts;

[1] « Ne le suis-je donc plus? » s'écrioit avec humeur l'auteur du Cid, à la lecture de ces vers. Hélas! non; il n'étoit plus, à cette époque (en 1674), que le Corneille de *Suréna!* Il ne s'en flattoit pas moins, dans une épître au roi, que

Ces derniers vers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse voir indignes de leur père.

Voilà bien ce que Quintilien appelle si judicieusement « les sur-« prises de l'âge », *ætatis insidias.*

[2] *Phèdre* et *Athalie*, tels furent les *miracles enfantés* par Racine, depuis cette époque : mais quelle perte pour la scène françoise, que l'intervalle écoulé entre ces deux chefs-d'œuvre, quand on songe sur-tout, par qui, et comment il fut rempli!

[3] On n'a que trop reproché à Racine d'avoir fait uniquement la tragédie de la cour de Louis XIV; et ce préjugé étoit si bien établi, dans le siècle dernier, que Voltaire lui-même nous représente, dans *le Temple du Goût*,

Racine *observant* les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits :
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galants, doux, et discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit *des courtisans françois.*

[4] Allusion aux chansons de Benserade, mises en musique par le fameux *Lambert* (voyez la sat. III, tome I, p. 78), et chantées alors par les dames de la cour.

[5] Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire (*du Temple*

Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Énéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage [1],
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dôle et Salins[2] sous le joug ont ployé;
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues[3]

du Goût), en récitant ce vers de Despréaux:

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

« Mais la critique ayant lu par malheur pour lui quelques pages « de son Énéide en vers françois, le renvoya assez durement, et « laissa venir à sa place madame de La Fayette, qui avoit mis sous « le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, et celui de *la* « *Princesse de Clèves.* » (VOLTAIRE.) — Aussi Boileau ne parle-t-il point de *l'Énéide* de Segrais: mais il rend hommage et justice au naturel qui distingue ses *Églogues*, et son poëme d'*Athis*.

[1] Le passage du Rhin ayant rendu Louis XIV maître en quelques mois des provinces de Gueldre, d'Utrecht, et d'Over-Yssel, et de plus de quarante villes fortifiées, Amsterdam ne se garantit du même sort qu'en inondant tout son territoire.

[2] Seconde conquête de la Franche-Comté, déja conquise en 1668, mais rendue par le traité d'Aix-la-Chapelle.

[3] Cette *ligue*, qui ne devint que trop *fatale* à la France, se forma en 1672, et étoit composée de l'empereur, de l'Espagne, de la Hollande, et de l'électeur de Brandebourg.

Devoient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter[1]?
Que de remparts détruits! que de villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!
Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports:
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre[2],
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zéle,

[1] Allusion à la fameuse retraite dont s'applaudissoit Montécuculli, comme d'une victoire insigne; et application heureuse des paroles que met Horace (liv. IV, od. IV) dans la bouche d'Annibal, en parlant des Romains:

Sectamur ultro, quos *opimus*
Fallere et *effugere est triumphus*.

[2] On a vu avec quel succès Boileau avoit embouché *la trompette* héroïque, pour célébrer le passage du Rhin; et s'il fut moins heureux depuis en maniant *la lyre* (*Ode sur la prise de Namur*), c'est qu'il n'a pas été donné à tous les poëtes de pouvoir dire comme Malherbe:

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours:
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.
Ode au roi Louis XIII.

De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire [1].

[1] A l'exemple de Boileau, Pope termine son *Essai sur la Critique*, par l'aveu modeste que ses écrits ne sont point exempts de fautes, mais qu'il n'est pas assez vain pour ne point les corriger :

Not free from faults, nor yet too vain to mend.

Terminons ces remarques partielles sur *l'Art poétique*, par le jugement général qu'en porte Voltaire. « Poëme admirable, s'écrie-« t-il, parcequ'il dit toujours agréablement des choses vraies et « utiles ; parcequ'il donne toujours le précepte et l'exemple ; par-« cequ'il est varié, etc. — Si vous exceptez les tragédies de Ra-« cine, *l'Art poétique* de Boileau est, sans contredit, le poëme qui « fait le plus d'honneur à la langue françoise. » (*Quest. encycl.*, art. ART POÉTIQUE.)

FIN DE L'ART POÉTIQUE.

LE LUTRIN,

POËME HÉROÏ-COMIQUE

ESSAI ANALYTIQUE

SUR

LES POËMES HÉROÏ-COMIQUES

QUI ONT PRÉCÉDÉ ET SUIVI LE LUTRIN.

Idée générale de l'épopée héroï-comique (qu'il ne faut point confondre avec l'épopée *burlesque* ou *satirique*), empruntée du plus ancien monument qui nous reste de ce genre de poésie, *la Batrachomyomachie*, attribuée à Homère. Analyse critique du *Seau enlevé*, d'Alexandre Tassoni; de *la Boucle de cheveux*, de Pope; du *Mouchoir*, de Zacharie; du *Dispensaire*, du docteur Garth; du *Goupillon*, de Diniz. Quelques mots sur *la Défaite des bouts rimés*; *l'Allée de la Seringue*, et *les Cerises renversées*.

Dans un bas-relief antique, qui représente l'apothéose d'Homère, le ciseau de l'artiste a figuré des rats au pied du trône où le poëte vient d'être solennellement placé. Ingénieuse allégorie de l'impuissance des efforts qu'avoient déja faits, et devoient réitérer encore les Zoïles de tous les temps, pour attaquer un monument fondé par la reconnoissance et l'admiration des siècles. Quelques critiques ont néanmoins donné à la pensée de l'artiste une autre interprétation: ils ont cru y trouver une allusion au poëme de *la Batrachomyomachie*[1], et en ont con-

[1] Le Combat des Grenouilles et des Rats, ou *la Myobatrachomachie*, comme l'appelle Suidas.

clu que le chantre d'*Achille* et d'*Ulysse* fut aussi celui de *Psicharpax* et de *Physignathe*[1]. Ajoutez à cette espèce d'autorité monumentale le mot attribué par Plutarque[2] à Alexandre-le-Grand, qui traitoit de *myomachie* la rencontre d'Antipater avec Agis; et le témoignage du pseudo-Hérodote, chap. XXIV de son roman intitulé : *Vie d'Homère;* et vous aurez les seules probabilités en faveur de ceux qui prétendent que le génie d'Homère avoit préludé par cette ingénieuse bagatelle à ses immortelles conceptions de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. D'autres ont attribué *la Batrachomyomachie* au Carien Tigrès ou Pigrès, frère de la célèbre Artémise[3]: les plus prudents, tels entre autres que Proclus et Eustathe, se sont abstenus de prononcer; mais les critiques modernes les plus capables de diriger l'opinion à cet égard, n'ont pas balancé à ne voir, dans ce genre nouveau d'épopée, qu'une sorte de parodie de la manière et du style d'Homère, et de lui assigner même une époque bien postérieure à celle de ce grand poëte.

Quoi qu'il en soit, au surplus, du mérite littéraire de cet ouvrage, et de l'authenticité de son origine homérique, c'est un monument précieux, qui consacre la première alliance de *l'héroïque* et du *comique;* c'est-à-dire des sentiments, des actions et du langage des *héros*, appliqués à des actions et à des personnages tirés de l'ordre le plus commun; et c'est de ce contraste perpétuel entre la condition de ces prétendus *héros*, les discours et les actions que leur prête le poëte, que résulte ce plaisir de surprise, qui, renouvelé à chaque instant, n'en pique et n'en soutient que mieux l'attention du lecteur.

Qui ne croiroit, par exemple, à la gravité noble de ce

[1] *Pillemiettes, Jouesbouffies*, deux héros de *la Batrachomyomachie*.

[2] Dans la vie d'Agésilas.

[3] PLUT. *De la malignité d'Hérodote*.

début, à la majesté imposante de ce style[1] :

Quittez et l'Hélicon et les monts du Parnasse[2],
Descendez dans mon sein, secondez mon audace,
Muses ; je vais chanter un horrible combat.
Vous, mortels, apprenez...

Qui ne croiroit, dis-je, qu'il s'agit d'une guerre de la plus haute importance, et qui devoit donner *aux mortels* une de ces grandes leçons, qu'ils ne reçoivent.... et n'oublient que trop souvent! Le lecteur saura bientôt à quoi s'en tenir.

Vous, mortels, apprenez comment *le peuple rat*
Jusques *chez la grenouille* osa porter la guerre,
Et marcha sur les pas des enfants de la terre[3].

La narration commence :

Un jeune aventurier, de la race des rats,
Un jour, trompant les yeux et l'adresse des chats,
Vint, pour calmer sa soif, au bord d'un marécage.
« Qui va là? que fais-tu, mortel, sur ce rivage?
(Lui crie un habitant du limoneux séjour.)
« Où vas-tu? d'où viens-tu? qui t'a donné le jour?

[1] Voyez le texte grec, édition de Wolf, tome IV, p. 281.

[2] Cette traduction est de Jean Boivin, savant distingué, auquel le célèbre Rollin accordoit le rare mérite de réunir *la délicatesse de la littérature à la profondeur de l'érudition.* On attribua long-temps à Racine la traduction en vers françois du *Santolius pœnitens*, dont Boivin étoit l'auteur; et lorsque Brossette fit connoître *la Batrachomyomachie* à J. B. Rousseau, ce grand poëte la qualifia de *chef-d'œuvre;* éloge exagéré, sans doute, mais qui n'a rien de suspect: Boivin étoit mort depuis six ans, quand Rousseau le jugeoit ainsi.

[3] C'est-à-dire, des géants (v. 7).

Γηγενέων ἀνδρῶν μιμούμενοι ἔργα Γιγάντων.

Le texte dit ensuite : « Si l'on en croit la renommée, voici l'origine de cette « guerre mémorable. » Ce qui ajoute encore à l'importance gravement comique de ce début.

« Sois sincère; à ce prix, ma maison t'est ouverte;
« Accepte, digne ami, la foi qui t'est offerte:
« De l'hospitalité je sais quels sont les droits.
« Je suis *Bouffard*: ces bords sont soumis à mes lois.
« L'Éridan m'a vu naître et régner sur sa rive:
« J'eus pour père *Fossard*: ma mère est *Aquavive*.
« Mais toi, quel est ton nom, ta naissance, ton rang?
« Parle. Déja ton front de mon cœur m'est garant:
« Ce port majestueux, les traits de ton visage,
« N'ont rien qui d'un héros ne retrace l'image.

La réponse du rat n'est ni moins héroïque, ni moins plaisante par conséquent:

« Mon nom, ce nom fameux, des dieux même connu,
« Jusqu'à toi, dit le rat, n'est donc point parvenu?
« Je suis ce *Psicharpax*, qui, né dans l'opulence,
« De figues et de noix vis nourrir mon enfance.
« Mon père, roi des rats, est le grand *Rodilard*:
« J'ai pour mère *Trottine* [1], et pour aïeul *Pansard*.
« Tu parles d'amitié; mais d'humeur si diverse,
« Pourrions-nous être unis par cet étroit commerce?
« Vous vivez sous les eaux dans un séjour fangeux:
« Je vis chez les humains; je converse avec eux.
« Jamais enfant des rats, d'une adresse pareille,
« Ne trouva le biscuit dans la ronde corbeille,
« Ni le friand gâteau, dont les divers replis
« Sont d'un jus succulent enivrés et remplis;
« Ni du jambon salé la délicate tranche,
« Ni du foie en ragoût la robe molle et blanche;
« Ni ce pain que l'on fait d'un miel délicieux,
« Ce pain tendre et sucré, chéri même des dieux;
« Ni le fromage mou, dont la douceur extrême

[1] Dans le texte, v. 29, Λειχομύλη, *lèche-gâteaux*; mais *Trottine* est plus plaisant. La Fontaine avoit déja appelé les souris la gent *trotte-menu*; ce que le traducteur latin des fables (le P. Giraud) avoit fort bien rendu: *gens pede prompta brevi.*

« Rassemble les douceurs du lait et de la crême.
« Tout ce qu'en cent façons, par un art enchanteur,
« Tous les jours, à grands frais, assaisonne un traiteur,
« Sans cesse offre à mon *goût* de nouvelles délices :
« J'en exige des droits ; j'en *goûte* les prémices. »

Une des grandes difficultés, mais aussi l'un des premiers mérites du style héroï-comique, est de relever, comme ici, la petitesse ou la trivialité des détails, par la noblesse et la dignité soutenues de l'expression ; et l'on ne sauroit nier que le traducteur françois n'y soit parvenu, dans ce morceau, et dans plusieurs autres endroits du poëme, avec assez de bonheur. Psicharpax continue :

« Pour brave, je le suis. Dans les travaux de Mars
« On m'a vu mille fois affronter les hasards,
« Percer des murs épais, et, forçant vingt barrières,
« De l'empire des rats étendre les frontières.
« L'homme est grand : tout le craint : seul, je ne le crains pas.
« Souvent jusqu'à son lit j'ose porter mes pas :
« Souvent, lorsqu'en repos sur la plume il sommeille,
« J'ose insulter son front, sa joue, ou son oreille.

Ne semble-t-il pas qu'on entende un des héros de l'Iliade, faisant, avec la franchise de ces premiers temps, l'éloge de sa valeur, et l'énumération de ses propres exploits? Ce n'est plus le rat qui parle; c'est Homère, ou l'ingénieux parodiste de son éloquence un peu verbeuse. Mais avec un pareil style et de si nobles pensées, le lecteur perdroit bientôt de vue et le sujet et le héros du poëme : aussi le poëte s'empresse-t-il de l'y ramener, en faisant dire à Psicharpax,

« Je hais l'odeur du chou ; je laisse à la grenouille
« Et le persil amer et la fade citrouille :
« Ces mets... »

Justement piqué de ce ton dédaigneux, Physignathe lui

oppose à son tour tous ses titres à la prééminence :

« Notre empire s'étend sur la terre et sur l'onde.
« L'un et l'autre élément nous offre un libre accès :
« Nous marchons, nous nageons avec pareil succès.
« Je veux vous le prouver par une illustre marque :
« Passons ce lac : mon dos vous servira de barque.
« Bientôt avec plaisir vous verrez mon palais. »

Le *palais* d'une grenouille ! et cette magnifique périphrase d'un *empire*, étendu *sur la terre et sur l'onde*, pour exprimer l'avantage dont jouit la grenouille de vivre également dans l'eau et sur la terre ! voilà les ressources et les secrets du genre. La Fontaine, dans sa jolie fable du *Rat* et *de la Grenouille* (liv. IV, fab. XI), donne un autre motif à la grenouille ; mais elle allègue aussi au rat, pour le déterminer à entreprendre ce voyage périlleux,

Cent raretés à voir le long du marécage.
Un jour il conteroit à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.

Aisément persuadé, Psicharpax s'élance avec légèreté sur le dos de Physignathe [1] : mais il ne tarde pas à se repentir de sa témérité :

O qu'un prompt repentir lui fit verser de larmes !
Qu'il trembla, qu'il gémit, en proie à ses alarmes !
Que d'inutiles vœux vers le ciel adressés !
Que de soupirs ardents vers la terre poussés !

Cependant le trajet devient de plus en plus périlleux ; et

[1] Il faut remarquer la légèreté du vers grec (64), presque tout composé de dactyles :

Ὡς ἀρ' ἔφη, καὶ νῶτ' ἐδίδου· ὁ δ' ἔβαινε τάχιστα.

Et Horace, liv. II, sat. VI, v. 97 :

Agrestem pepulere : *domo levis exilit.*

le malheureux passager ne savoit déja plus quels dieux implorer, lorsque, effrayée tout-à-coup à la vue d'un énorme serpent, la grenouille s'enfuit précipitamment dans les profondeurs du marais. En vain Psicharpax, abandonné seul et sans secours sur la surface de l'onde, lutte encore quelques instants contre le sort qui le menace; il succombe, et sa voix mourante fait entendre ces derniers mots :

« N'espère pas, dit-il, cacher ton crime aux dieux,
« Cruel! un Dieu vengeur voit tout du haut des cieux.
. . . . . .
« Sur terre, tu craignois d'éprouver mon courage.
« Mieux que toi j'aurois su lutter, sauter, courir.
« Ma valeur sur les eaux ne peut me secourir...
« Mais je serai vengé! les rats sauront ton crime;
« Et toi-même dans peu tu seras ma victime.»

Ces dernières imprécations d'un mourant, toujours sacrées devant les dieux, ne tardent pas à recevoir leur accomplissement. *Lècheplat*, qui avoit suivi de loin Psicharpax, son maître, court annoncer sa fin tragique au peuple des rats. Grande rumeur! indignation générale; les états s'assemblent à la hâte, et Rodilard y tient ce discours [1] :

« Amis, quoiqu'aujourd'hui perdant un fils unique,
« Je sois seul outragé par la gent aquatique,
« Mon malheur toutefois est celui de l'état.
« Que je suis malheureux! J'avois trois fils [2] : un chat
« Me ravit le premier, à ma porte, à ma vue!
« Le second, rencontrant une embûche imprévue,
« Que l'on appelle piège, écueil fatal aux rats,
« Par des hommes cruels fut conduit au trépas.
« Le dernier m'étoit cher, aussi bien qu'à la reine :

[1] Texte grec, v. 109 et suiv.
[2] Voyez le Discours de Priam à Achille, liv. XXIV, v. 495 et suiv.

« Il flotte maintenant, sans pouls et sans haleine,
« Séduit par les discours d'un perfide étranger!...
« Mais çà, mes chers amis, songeons à nous venger :
« Il faut verser du sang, non d'inutiles larmes.
« Armons-nous ! »

Des cris de vengeance répondent au cri de la douleur paternelle, et l'on court aux armes. Description de ces étranges armures :

La botte, dont la jambe avant tout est couverte,
De légumes nouveaux est la dépouille verte.
. . . . . .
De poussière et de sang la cuirasse émaillée;
Sur la peau d'un vieux chat en plein cuir fut taillée :
Des lampes, qui d'un temple éclairoient les piliers,
Leur fournissent à tous d'énormes boucliers :
De plumets éclatants leur tête empanachée,
Sous des coques de noix est à demi cachée;
Ils ont de longs poinçons pour piques et pour dards,
Funestes instruments de la rage de Mars.

Conformément aux usages alors pratiqués, un héraut s'avance, et vient, le sceptre en main, déclarer de la part des rats la guerre aux grenouilles, qui se mettent sous les armes, et font de leur côté leurs dispositions militaires.

Tandis que l'univers est dans l'attente de ces grands événements, Jupiter convoque l'assemblée des dieux, et engage Pallas à prendre parti dans la noble querelle : mais la déesse, qui a de justes sujets de plainte contre les rats, qui lui ont rongé un voile du fil le plus fin, et contre les grenouilles, qui ont récemment encore troublé son repos, se renferme dans la plus stricte neutralité. Son exemple entraîne le reste de l'Olympe, qui demeure spectateur tranquille de ces fameux débats. Cependant

De moucherons hardis une troupe bruyante
Fait retentir par-tout la trompette effrayante ;

et le combat commence. Fidèle imitateur d'Homère, l'auteur s'élance sur les pas des guerriers, signale les hauts faits de ses héros, compte leurs blessures, et décrit leur mort en style vraiment homérique (v. 226 et suiv.).

D'un horrible caillou, que lance *Barboteau*,
Le prince *Croquelard* est atteint au cerveau.
Le crâne est enfoncé : la cervelle fumante
Tombe du nez sanglant dans la bouche écumante;
Le sang souille la terre, et roule à gros bouillons.

Mais rien n'égale les exploits du vaillant *Méridarpax*, l'Ajax de l'armée des rats : tout tremble, recule ou tombe devant lui ; et c'en étoit fait de la gent aquatique : la foudre même de Jupiter n'avoit que foiblement ralenti l'ardeur belliqueuse des rats, lorsque le souverain des dieux s'avise de faire marcher au secours des grenouilles (v. 291),

Un horrible escadron d'épouvantables bêtes.
Ces nouveaux combattants ont huit pieds et deux têtes:
Leur dos est une enclume; et, comme leur regard,
Leurs pas de tous côtés s'adressent au hasard.
Leur corps est revêtu de solides écailles:
Leurs dents sont des ciseaux; leurs pieds sont des tenailles.

A l'aspect imprévu de cette armée de *cancres*, le désordre s'empare des rats; le plus brave cherche son salut dans la fuite : la victoire demeure aux grenouilles;

Le soleil d'autre part se cache sous la terre,
Et l'espace d'un jour termine cette guerre [1].

Tel est l'ingénieux badinage [2] qui nous a peut-être

[1] πολέμου μονοημέρου. V. 294.

[2] Expressions de l'abbé Massieu, dans son *Approbation* du poëme de la Batrachomyomachie.

valu le chef-d'œuvre du *Lutrin*, en donnant à Boileau, admirateur éclairé et zélé défenseur d'Homère, l'idée et l'exemple de la manière dont on peut ennoblir, étendre et varier, par la richesse des accessoires et la dignité de l'expression, le sujet le plus simple, et en apparence le plus stérile. Les traces de l'imitation directe sont, et devoient être rares ici; mais on reconnoît par-tout, dans le poëte françois, l'inspiration homérique, à la vigueur de son pinceau, à la vérité de son coloris.

Il faut dire un mot de la *Galéomyomachie* de Théodore Prodrome[1], auteur du roman grec des amours *de Rhodante et Drosiclès*. C'est un petit poëme dramatique de 382 vers ïambes, dont voici le sujet.

Tranquille et retiré dans un trou solitaire, ignoré des mortels, *Créile* gouvernoit en paix l'empire des rats; mais sa retraite est bientôt troublée par l'arrivée d'un jeune chat, qui le guette, l'observe, épie tous ses pas et jusqu'à ses moindres mouvements. Justement fatigué de cet espionnage de tous les moments, *Créile* va trouver son parent et son ami *Tyroclope;* et tous deux se déterminent à déclarer à l'ennemi commun une guerre qui n'aura point de trève. Bientôt une armée formidable est en campagne; et le combat commence. Au fort de la mêlée, le fils unique de Créile, jeune rat de la plus belle espérance, tombe entre les pattes du redoutable chat, qui le déchire de ses griffes, et le croque impitoyablement. Un messager court porter cette nouvelle à la malheureuse épouse de Créile; elle se livre, en l'apprenant, au désespoir le plus comiquement tragique. Le combat se ranimoit avec un nouvel acharnement, lorsqu'une énorme poutre, détachée tout-à-coup du faîte de l'édifice, tombe sur le chat, lui fracasse les reins, et procure ainsi la victoire à l'armée des rats.

[1] Villois., *Anecdot. Græc.*, tome II, p. 243.

L'auteur de ce poëme n'y a pas fait, comme l'on voit, de grands frais d'imagination ; et l'exécution ne rachète pas, il s'en faut bien, la stérilité de l'invention [1]. Ce n'est plus ici la manière d'Homère, finement, spirituellement parodiée : c'est une caricature souvent forcée du style et des formes de la tragédie grecque, et qui ne mérite pas de nous occuper davantage.

Nous nous arrêterons bien moins encore sur les nombreuses imitations que produisit ensuite le petit chef-d'œuvre de la *Batrachomyomachie;* telles que *la Guerre des mouches et des fourmis*, en vers élégiaques macaroniques, par Merlin Coccaie; *le Combat des aigles et des corneilles*, par J. Posselius, etc., et nous passerons immédiatement à un ouvrage beaucoup plus célèbre, quoiqu'il ne soit guère plus connu en France : c'est *la Secchia rapita* (*le Seau enlevé*) d'Alexandre Tassoni.

Dans l'un de ces petits combats que se livroient si fréquemment les villes d'Italie, lorsqu'elle étoit déchirée par les guerres de l'empire et du sacerdoce, lorsque Guelfes et Gibelins, également acharnés à leur perte commune, combattoient à outrance,

Pour de vains arguments qu'ils ne comprenoient pas;

ou pour de prétendus droits, qu'ils ne comprenoient guère mieux; les habitants de Modène repoussèrent un jour ceux de Bologne jusque sous les murs de leur ville, qui s'empressa d'ouvrir ses portes aux fuyards : vainqueurs et vaincus s'y précipitent pêle-mêle [2]. Épuisés par la fatigue et dévorés de soif, quelques guerriers modénois rencontrent un puits : ils y descendent *le seau* à la

[1] Voyez le texte grec, dans l'édition critique des *Hymnes d'Homère*, publiée par M. Ilgen; Hâles, 1796, p. 165 et suiv.

[2] SECCH. RAP., cant. I, s. XLII, e seg. La première édition de ce poëme est celle de Paris, 1622.

hâte, et le retirent encore plus vite; mais, tandis qu'ils étanchent à l'envi leur soif, les vaincus se rallient, et viennent fondre sur les vainqueurs, qui n'ont que le temps de remonter à cheval, et de saisir promptement leurs armes. L'un d'eux, le brave Spinamont, qui s'étoit emparé du *seau*, verse l'eau par terre, coupe la corde qui l'attachoit, et s'en sert en guise de bouclier. En vain les chefs ennemis leur crient : « Holà ! enragés ; laissez ce « seau où il étoit, ou nous allons vous apprendre à vi- « vre. » — « Approchez, approchez, leur répond Fouquier, « et l'on va vous le rendre ! » Le combat devient furieux autour du puits; et « jamais, dit le poëte, la belle Hé- « lène, jamais la chaste Aristoclée [1], ne furent disputées « à leurs ravisseurs avec la rage qu'excite ici l'enlève- « ment d'un misérable *seau :* »

Non fu rapita mai con più fatica
Elena bella....
Nè combattuta Aristoclea pudica,
Al par di quella secchia da un bajocco.
St. XLVIII.

C'en étoit fait des *Géminiens* [2], si le vaillant Manfréde ne fût très à propos arrivé à leur secours, et n'eût décidé la victoire en leur faveur. Le seau, devenu l'objet et le prix de tant d'efforts, lui paroît le plus beau trophée qu'il puisse ériger en mémoire de cette célèbre journée : il le fait placer au bout d'une pique, et dépêche un courrier à Modène, pour l'instruire de la victoire et de la conquête. A cette grande nouvelle, l'évêque prend sa plus belle chape, celle qu'il ne mettoit qu'aux grands jours de Pâques et de Noël ; le Potta [3] endosse sa superbe

[1] Voyez PLUT., *OEuv. moral.*, tome X, p. 139.

[2] Les Modénois, ainsi désignés dans le cours du poëme, parcequ'un grand nombre d'entre eux portoient le nom de *Saint-Géminien*.

[3] Abréviation du mot *Potesta*, que les Modénois prononçoient *Potta*.

robe écarlate, met son bonnet de velours noir, et s'achemine au devant des vainqueurs, à la tête d'un cortège aussi imposant que nombreux.

« Les anciens suivoient en file, affublés de longues ro-
« bes, et montés sur des mules tristes et affamées. Un
« page portoit devant le Potta l'épée nue, et la ronda-
« che blanche.... Deux escadrons armés de lances et de
« cuirasses formoient l'avant et l'arrière-garde. Les be-
« deaux de la ville avec leurs masses faisoient retirer le
« menu peuple, attiré par l'empressement de voir le seau
« merveilleux. Cinquante villageoises en cotillons blancs
« fermoient le cortége. Elles portoient, dans des paniers
« de fin osier, du pain, du vin, des gâteaux, de la gelée,
« et des œufs durs, présents destinés aux vainqueurs. »
(St. LIV-LVIII.) Toujours caquetant, elles arrivent à Fossalte, et Manfrède paroît à la tête de sa troupe, au milieu de laquelle on distingue de loin le noble trophée, porté par Spinamont, et environné de guirlandes de fleurs. Les compliments échangés de part et d'autre, la troupe héroïque satisfait l'appétit dont elle est pressée, et le cortége, remis en ordre, arrive aux portes de la ville, où monseigneur les attendoit, le goupillon en main. Il entonne le *Te Deum*. On se rend à la cathédrale, et Manfrède dépose avec respect le seau sur le grand autel : il y reste quelques heures exposé à la vénération du peuple ; après quoi on le transporte dans la grande tour, où on le voyoit encore *vieux et vermoulu*, lorsque Tassoni écrivoit son poëme :

Dove si trova ancor vecchia e tralatta.

On pense bien qu'une conquête aussi glorieuse, aussi péniblement acquise, n'est pas de celles qu'on laisse échapper sans regret, ou que l'on rend sans de graves motifs. Aussi l'éloquence des députés bolonois échoue-

t-elle complétement devant l'inflexible sénat de Modène. Le docteur Baldi, quoique fin *comme un vieux renard*, et aussi insinuant pour le moins que le vieux Nestor, n'obtient rien lui-même, quoiqu'il mêle adroitement dans sa harangue les menaces et les promesses, les reproches et les éloges. En vain il offre en échange du seau fatal le château et la terre de *Crève-cœur*, « cette terre si « pleine de charmes, et d'un rapport si considérable »; et peut-être cette offre eût-elle déterminé le sénat; mais la condition humiliante de venir *en plein jour rattacher à la corde du puits le seau qui en avoit été enlevé*, révolte tous les esprits; et voilà décidément l'Italie *en feu, pour la perte d'un seau*.

Jusqu'ici, le poëte s'est borné à suivre la marche historique des événements; mais il va songer à mettre en mouvement la machine du *merveilleux*, avec une habileté dont le lecteur jugera.

La renommée porte au souverain de l'Olympe la nouvelle de ce qui se passe en Italie [1], et lui raconte (comme s'il ne devoit pas le savoir d'avance) les calamités que le sort va tirer d'un seau:

Che d'una secchia era per trar la sorte.

« Aussitôt Jupiter *fait sonner les cloches* de son empire [2]; « et bientôt *des remises* du ciel sort une multitude *de car-* « *rosses* avec des roues étoilées; des mulets, des litiè- « res, etc. Le prince de Délos en petit manteau rose, et « la toison d'or autour du cou, devançoit de bien loin « tous ses confrères. Pallas, montée sur une haquenée « d'Angleterre, s'avançoit d'un air fier et menaçant: elle « étoit vêtue moitié à la grecque, moitié à l'espagnole; « le cotillon relevé jusqu'au genou: une partie de sa che-

[1] Cant. II, s. XIV e seg. — [2] Cant. II, s. XXVIII.

« velure étoit nouée, l'autre voltigeoit; elle portoit sur « l'oreille gauche une plume de héron, à la dragonne, « et son cimeterre pendoit à l'arçon. Suivoit la déesse d'a- « mour avec deux de ses carrosses : dans le premier, où « éclatoient l'or et la pourpre, elle brilloit avec son fils et « les trois Graces : dans l'autre étoient ses courtisans de « robe et d'épée, son écuyer, le gouverneur du petit « prince, et le chef de cuisine. » (St. XXIX-XXXII.) Voilà le style de l'auteur, quand il veut être plaisant; et il faut convenir que cela ressemble plus au *Virgile travesti* de Scarron, qu'au *Lutrin* de Boileau. Ce qui suit n'est pas indigne de ce qui précède. Diane ne paroît point, parcequ'elle étoit allée de grand matin laver son linge à la fontaine; mais Latone, sa mère, vient l'excuser à la hâte, *en tricotant sa paire de bas.* Pour le vieux Saturne, il venoit en litière fermée, un bassin sous le siége par précaution :

Che sotto la seggetta avea il pitale.

Il s'étoit même fait donner un remède avant de partir :

E s'avea messo dianzi un serviziale.

Les Parques ne se trouvoient pas à l'assemblée, parcequ'elles avoient *le pain à faire*, et beaucoup d'étoupes à filer; quant à Silène, il resta pour baptiser le vin des laquais :

Per inacquare il vin de' servidori.

Les habitants du ciel ayant pris leurs places sur des estrades semées d'étoiles, les timbales et les trompettes annoncèrent l'arrivée du roi : Jupiter paroît revêtu d'une robe de soie, présent de l'empereur de la Chine. « Mer- « cure portoit son chapeau et ses lunettes : il tenoit à la « main une grande bourse, où il entassoit toutes les sup- « pliques des mortels, et les distribuoit ensuite dans deux

« cabinets secrets, où le souverain des dieux et des hom-
« mes leur imprimoit deux fois par jour son auguste si-
« gnature. » (St. XL.) Il prend place sur son trône. « A sa
« gauche étoit la Fortune; le Destin, à sa droite: le Temps
« et la Mort, pâles et défigurés, lui servoient de marche-
« pied: »

Gli sedea la Fortuna in eminente
Loco a sinistra, ed a destra il Fato;
La Morte e'l Tempo gli facean predella,
E mostravan d'aver *la cacarella*.
St. XLII.

On est fâché que le dernier trait de l'original (*la cacarella*) vienne gâter mal-à-propos cette belle image, où la dignité de l'expression relevoit encore celle de l'idée. Jupiter prend enfin la parole, et « aux accents de sa « voix divine, la terre s'ébranle, l'océan s'émeut jusque « dans ses plus profonds abîmes: »

E la terra si scosse, e l'ampio seno
De l'oceano, a' suoi divini accenti.

Il n'y avoit cependant pas de quoi, à en juger par le discours que lui prête ici le poëte italien. Après une contestation plus que bourgeoise entre les dieux, Mars, Vénus et Bacchus se déclarent pour les Modénois, et se partagent leur défense. Bacchus se charge de l'Allemagne; Mars reste en Italie, et Vénus passe en Sardaigne. Là, elle s'offre en songe au jeune roi, et lui inspire une grande avidité de gloire et de combats: il répond à cet appel de l'honneur, et se met lui-même à la tête du secours que Frédéric son père lui commande d'envoyer aux Modénois. Mais comme il est dans la destinée de notre poëte de prendre sans cesse pour du plaisant le burlesque le plus grossier, il ne manque pas de nous dire ici

qu'à peine éveillé, le jeune prince saisit son épée, et « en « décharge un grand coup *sur son pot de chambre »; e ferì sù l'orinale* [1]. En vain croit-il relever ce que cette circonstance a d'ignoble, en couvrant le vase d'un voile de *satin cramoisi;* de pareils traits (et ils ne sont pas rares ici) déconcertent le lecteur délicat, et lui inspirent à-la-fois du dégoût pour le livre, et du mépris pour l'écrivain.

Le dénombrement des troupes modénoises est l'un des endroits du poëme les mieux traités: c'est la manière d'Homère et de Virgile, mais rajeunie et rendue plus piquante par une foule d'allusions satiriques aux mœurs et au caractère des peuples et des individus amenés sur la scène. Tassoni n'épargne personne: il répand à pleines mains le sel et le ridicule sur tous ceux dont il avoit, ou croyoit avoir à se plaindre. On en jugera par ce portrait du comte de *Culagne*, « Philosophe, poëte et « quelque chose de plus; vrai Sacripant hors du danger; « dans le péril, grand amateur de la vie. Il avoit tou- « jours pourfendu quelque géant; ses rêves passoient « dans son esprit pour des réalités, et les polissons crioient « derrière lui, vive le capitaine Martan [2]! » Il eût manqué quelque chose au ridicule d'un tel personnage, si sa femme ne l'eût pas traité comme il le méritoit; mais le poëte y met bon ordre (cant. X, s. LXVIII et suiv.), et de la manière la plus plaisante. La dame s'est enfuie de chez son aimable époux, et a suivi Titta, son amant, dans le camp modénois. Le comte, qui s'est aperçu de sa fuite, mais qui n'ose avouer sa honte, va réclamant par-tout *un beau coursier blanc,* échappé de ses écuries. Personne ne l'a vu, comme de raison, et Titta pas plus que les autres; mais Titta possède une esclave africaine,

[1] Cant. III, s. V.

[2] Cant. III, s. XII. Martano est un lâche coquin qui figure dans le poëme de l'Arioste.

aussi fière, aussi intraitable, qu'elle est grande, belle et bien faite. Il la montre au comte, son ami, et l'engage à joindre ses prières aux siennes, pour la fléchir en faveur de son nouveau maître. Le comte se rend volontiers aux desirs de son ami, et conjure la belle inconnue de ne pas faire languir plus long-temps un amant si tendre et si passionné. Or, la belle Africaine n'est autre que la femme du pauvre comte; et pour rendre la mystification plus complète, c'est en sa présence même que ses prières obtiennent un plein et entier effet.

Peu d'épisodes de ce genre égaient la tristesse un peu monotone de cette longue suite de combats, où les succès se balancent entre les deux partis, sans que la victoire se décide pour aucun. Ce n'est pas néanmoins que l'auteur ne saisisse volontiers, quand elle entre dans son plan, l'occasion de varier les plaisirs du lecteur. C'est ainsi qu'au huitième chant, lorsqu'une seconde députation est envoyée à Modène pour proposer inutilement un nouvel échange du *seau* contre les prisonniers marquants, faits par l'armée bolonnoise, les ambassadeurs sont reçus et fêtés chez l'amazone Renoppia, où l'improvisateur *Scarpinel* leur chante, en s'accompagnant de sa harpe, l'aventure d'Endymion. Mais la sévere et pudique amazone s'indigne bientôt de la mollesse de ces chants voluptueux, et demande l'histoire de Lucrèce. C'est ainsi que l'espace de temps accordé par la trève est occupé, dans les chants IX, X et XI, par des joûtes en champ clos, et par des intrigues galantes. La trève expire au XIIe: on reprend les armes, et les Bolonnois complètement battus sont forcés de demander la paix; ils l'obtiennent par l'entremise du légat du pape. *Le seau* reste à Modène; le roi de Sardaigne, fait prisonnier au sixième chant, demeure en otage à Bologne; et chacun *va manger gaiement son oie:*

E tornò lieto a mangiar l'oca a casa.

Ainsi se termine ce poëme *héroï-satiro-comique*, dont la *satire* est entièrement perdue pour nous, et pour les Italiens eux-mêmes; le *comique* rarement plaisant, et le burlesque au-dessous quelquefois de celui de Scarron. Le lecteur a pu s'en convaincre; encore avons-nous épargné à la délicatesse françoise une foule de mauvais quolibets et de sarcasmes grossiers, lancés à tout propos contre les objets les plus respectables.

Il n'en est pas ainsi de *la Boucle de cheveux enlevée*[1], badinage charmant, plein de grace, d'esprit, d'imagination, et dans lequel le goût le plus sévère trouveroit à peine trois ou quatre traits qu'il voulût effacer. Rien de plus léger que le sujet de ce poëme. Un jeune lord se prend d'une belle passion pour la chevelure merveilleusement bouclée d'une jeune et jolie dame: ses vœux ne seront remplis, son ambition ne sera satisfaite, que du moment où il obtiendra *une boucle* au moins de ces cheveux qu'il idolâtre. Mais Bélinde est fière, inexorable sur cet article; et le baron se trouve réduit à l'alternative de la ruse ou de l'audace. Ses tentatives pour réussir dans son galant projet, les obstacles que lui opposent la fierté de Bélinde, et la puissance qui veille invisiblement à la défense de ses charmes, voilà le nœud de l'intrigue: le succès du baron, le désespoir et la vengeance de la belle, en voilà le dénouement. Comme dans *le Lutrin*, une aventure réelle fournit au poëte l'idée première de son sujet. Lord Pètre s'étant avisé de couper à mistriss Arabelle Fermor une *boucle* de ses cheveux, cette galanterie, d'un genre en effet assez nouveau, devint entre les deux familles la matière d'une querelle sérieuse, et

[1] THE RAPE OF THE LOCK.

les brouilla même quelque temps. Ce fut dans l'intention de les réconcilier, qu'un seigneur de la cour, lord Caryl, engagea Pope, alors très jeune, à faire quelques vers sur ce sujet. Pope ne se fit pas prier, et composa en quinze jours (*in a fortnight*) un poëme, d'abord en deux chants, et qu'il dédia à la personne offensée, qui en fut assez contente pour en permettre la publication. On fit honneur à la poésie de la paix rétablie entre les deux familles; mais le docteur Johnson élève quelques doutes sur la sincérité de cette réconciliation[1], et cite à l'appui de son opinion une petite nièce de mistriss Fermor, qui, long-temps après l'événement, ne parloit qu'avec mépris de l'ouvrage de Pope, et sembloit, dit-il, avoir hérité, à cet égard, des sentiments de la famille. Au surplus, tous ces petits différents sont oubliés aujourd'hui en Angleterre, et de ceux mêmes probablement qu'ils avoient intéressés dans le principe; et l'ouvrage de Pope fait depuis un siècle l'admiration et le charme de l'Europe lettrée qui l'a traduit dans toutes ses langues. Malgré l'accueil flatteur que le public avoit fait à l'esquisse publiée par Pope en 1711, il sentit lui-même qu'il n'avoit pas tiré de son sujet tout le parti dont il étoit susceptible; et l'année suivante il fit reparoître l'ouvrage orne de tous les embellissements qui l'ont placé pour jamais à côté de notre immortel Lutrin. Peut-être même lui pourroit-on accorder quelque supériorité, sous le rapport du choix et de l'emploi du *merveilleux*. Il a ici le double mérite de la nouveauté et d'une convenance parfaite avec le sujet du poëme: il est emprunté du *système cabalistique*, récemment développé alors par l'abbé de Villars, dans son *Comte de Cabalis*. Écoutons le sylphe *Ariel* en exposer lui-même la théorie, dans un songe où il apparoît à Bélinde:

[1] THE LIVES of the most eminent english poets, tome IV, p. 17.

« Apprends[1], lui dit-il, que des légions innombrables « d'esprits t'environnent sans cesse. Cette milice légère « de la région inférieure de l'air, quoique invisible à « tes yeux, t'accompagne par-tout, même aux cercles et « aux spectacles. Pense à ce brillant cortége qui plane « autour de toi, et ne regarde plus qu'avec mépris une « chaise à porteurs, fût-elle escortée de deux pages. »

Un grand malheur menace Bélinde; Ariel le sait, et il l'en instruit : mais de quelle nature sera ce malheur, voilà ce qu'il ne lui dit point, parcequ'il l'ignore. A tout évènement, il assemble les sylphes subalternes soumis à ses ordres, et leur parle en ces termes :

[2] « O vous, sylphes et sylphides, prêtez l'oreille à la « voix de votre chef; et vous, génies, fées et lutins, écou- « tez attentivement. Vous connoissez les sphères et les dif- « férents emplois que le ciel a assignés au peuple aérien : « les uns se jouent dans les campagnes de l'air le plus « pur; d'autres s'embellissent aux rayons du soleil : ceux- « ci guident dans l'immensité des cieux le cours des pla- « nètes; ceux-là courent après les étoiles qui s'égarent « pendant la nuit.... Pour nous, partage moins glorieux « en apparence, mais plus doux en effet, notre emploi « est de veiller sur les belles; de garantir du vent du nord « la poudre de leurs cheveux; d'empêcher que le parfum « des essences ne s'évapore, etc., etc.[3]. Mais, hélas! un pré- « sage sinistre menace aujourd'hui la plus aimable des « mortelles, dont jamais les sylphes aient pris soin! Quel

[1] Know then, unnumber'd spirits round thee fly, etc.
Cant. I, v. 41 et suiv.

[2] Ye sylphs and sylphids, to your chief give ear, etc.
Cant. II, v. 73.

[3] C'est dans l'original même qu'il faut chercher et lire tous ces détails, où la fraîcheur du coloris et le brillant du pinceau en égalent la suavité. Voyez ch. II, v. 91 et suiv.

« sera ce malheur? par qui et comment sera-t-il occa-
« sioné? Voilà ce que les destinées ne m'ont point en-
« core révélé. Hâtez-vous donc, esprits légers, de vous
« rendre à votre poste. Que l'éventail de Bélinde soit com-
« mis aux soins de Zephiretta; Brillante, je te confie le
« flacon des sels : Momentilla veillera sur la montre;
« Crispissa sur la boucle favorite: mais je confie à cin-
« quante sylphes d'élite, et d'un rang distingué, une
« garde plus importante, celle du jupon. »

Tandis que la légion céleste s'occupe ainsi de la défense de Bélinde, la belle s'éveille, et déja le songe prophétique est bien loin de sa mémoire. Elle passe à sa toilette. C'est ici que la prose du traducteur désespère avec raison d'atteindre aux graces légères, et de reproduire la touche fine et spirituelle du poëte anglois. Essayons, malgré cela, d'en donner une idée.

« Bélinde[1] sort du lit à demi-nue, et s'approche d'une
« table où mille vases d'argent étoient rangés dans un
« ordre mystérieux. Vêtue de blanc et la tête nue, elle
« contemple et calcule les merveilleux effets des puis-
« sances cosmétiques rassemblées sous ses yeux : une cé-
« leste image lui apparoît, fidèlement réfléchie dans une
« glace; elle attire, elle arrête tous ses regards; tandis
« que debout derrière elle, et dans une attitude respec-
« tueuse, une jeune prêtresse attend en silence que les
« rites sacrés commencent enfin. Quels trésors précieux
« vont s'ouvrir sous sa main! c'est le tribut du monde
« entier offert à la beauté. Là brillent dans de petits
« coffrets les perles et les plus riches pierreries des Indes;
« ici des flacons d'or épanchent tous les parfums de l'A-
« rabie. La tortue et l'éléphant se sont transformés en pei-

[1] And now, unveil'd, etc.
Cant. I, v. 121 et suiv.

« gnes magnifiques; et plus loin on trouve confondus la « poudre et les pâtes, la Bible et les billets-doux[1]. »

Nous n'avons dans notre langue qu'un modèle de ce style pétillant à-la-fois d'esprit et de poésie; mais la toilette d'une jeune nonne n'est pas décrite dans Gresset[2] avec moins de grace, que celle de Bélinde dans Pope:

A son réveil (*Vert-Vert*), de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette :
Je dis toilette, et je le dis tout bas.
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles,
Qu'aux fronts ornés de pompons, de dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile :
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante;
Un air galant à la guimpe flottante :
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.

La redoutable Bélinde est enfin sous les armes; elle sort pour aller prendre sur la Tamise les plaisirs de la promenade. Rien de plus frais, de plus galant, que la description de cette petite navigation. C'est là qu'Ariel et ses sylphes redoublent de soins et de vigilance pour la beauté commise à leur garde. « Ceux-là se nichent dans « ses cheveux; ceux-ci se perchent sur son éventail; d'au- « tres accourent aux boucles d'oreilles; et tous attendent,

[1] Cette description de *la Toilette* a été traduite en vers latins par le doct. Parnell.

[2] *Vert-Vert*, ch. I.

« dans une douloureuse anxiété, ce que vont ordonner « les destins [1]. »

Après quelques heures évaporées dans les futilités d'une conversation où chaque mot *tue en passant une réputation* [2], une partie au jeu d'hombre occupe le reste de la soirée; et c'est là que le poëte, préludant, sans le savoir, à la traduction d'Homère, qui devoit l'immortaliser peu d'années après, déploie toutes les richesses de son imagination, et décrit les exploits des rois *de pique* et *de carreau*, comme il décrivit ensuite ceux d'Ajax, d'Hector et d'Achille. Bélinde gagne la partie : elle triomphe; mais, ô foiblesse, ô vanité des mortelles! à l'instant même où l'orgueilleuse beauté s'applaudit de cette victoire, celui de sa défaite approche, et l'aventureux baron va posséder bientôt la boucle, bizarre objet de tant de vœux, et d'un espoir jusqu'alors toujours trompé. Tandis que Bélinde, la tête inclinée sur sa tasse, respire avec délices les parfums qu'exhale le moka, armé du fatal instrument, le baron enferme la boucle entre les deux lames d'une paire de ciseaux, en rapproche les pointes; et la boucle est impitoyablement coupée [3]..... « Dans cet instant la foudre semble s'élancer des yeux de « Bélinde, et un cri d'horreur ébranla les sphères célestes. » Ainsi dans Milton [4], lorsque Ève eut détaché le fruit défendu, la nature entière poussa un long soupir de douleur; et tout s'écria que *tout étoit perdu*. Que faisoient cependant Ariel et sa vigilante escorte; et comment ont-ils abandonné leur protégée au milieu du péril? A force de l'observer, le sensible, le délicat Ariel a surpris dans

[1] Some, orb in orb, around the nymph extend, etc.
Cant. II, v. 138.

[2] At ev'ry word a reputation dies.
Cant. III, v. 16.

[3] Cant. III, v. 155. — [4] Paradise lost, Book X.

le cœur de Bélinde un penchant secret pour un amant terrestre [1]; il se trouve alors sans pouvoir, et cède en gémissant la belle à l'ascendant d'une force supérieure.

Cette force supérieure, cette puissance rivale, et victorieuse des légers habitants de l'air, ce sont les *gnomes*, dont les pensées et les inclinations toutes terrestres sont dignes en tout de leur grossière origine. A l'instant, Umbriel, leur chef,

Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné [2],
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour :
Et le souffle malsain de leur humide haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins, sans en savoir la cause;
N'ayant jamais pensé, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypocondre enflé.
. . . . . .
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
C'est l'Affectation, qui grasseye en parlant,
Écoute sans entendre, et lorgne en regardant;
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,
De cent maux différents prétend qu'elle est la proie;
Et, pleine de santé, sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse, et se pâme avec art [3].

1 An earthly lover lurking at her heart.
Cant. III, v. 144.

2 Swift on his sooty pinions flits the Gnome, etc.
Cant. IV, v. 17.

3 VOLTAIRE, lettre XXII *sur les Anglois*; et *Dict. phil.*, art. POPE.

Voltaire, à qui nous devons la traduction de ce joli morceau, ne craint pas d'engager son lecteur à comparer cette description à celle de la Mollesse dans *le Lutrin*; mais c'est à l'original même qu'il veut que l'on ait recours; et le rapprochement plus direct que nous serons dans le cas d'en faire avec l'épisode de Boileau, décidera, je l'espère, la question en faveur du goût et de la justice.

Cependant les compagnes de Bélinde irritent ses ressentiments, et l'excitent à la vengeance. L'altière Talestris ne veut pas sur-tout qu'un pareil affront demeure impuni : elle court en fureur chez le chevalier Plume [1], son amant, et lui ordonne de reconquérir la boucle enlevée à son amie. Le chevalier, gravement occupé alors de faire admirer une tabatière d'ambre, et une canne de jaspe, consent néanmoins à tenter quelques efforts auprès du baron : ils sont inutiles; et le vainqueur jure par cette boucle sacrée qu'elle ne sera jamais unie de nouveau au chef dont le fer l'a séparée [2]. Umbriel casse à l'instant le flacon que lui a remis la déesse des vapeurs : le dépit jaloux, la rage, les noirs chagrins en sortent à flots pressés. Grande discorde dans le camp des femmes : des mots piquants on en vient aux injures, et des injures à un combat réel. « Les éventails se joignent : les robes de soie et « la baleine des corps de jupe font entendre un bruit af- « freux; hommes et femmes, tout se mêle; et les cris des « combattants retentissent jusqu'aux cieux. » L'Olympe, la terre et les mers ne furent pas plus épouvantés, lorsque les dieux se trouvèrent aux prises dans les plaines de Troie; et Pope n'est pas moins grand poëte ici, que

[1] Sir George Browne, qui se plaignit amèrement du rôle que le poëte lui fait jouer ici. *Johnson.*

[2] Voyez le serment d'Achille, *Iliade*, liv. I, v. 234; et Virgile, *Énéide*, XII, 206.

lorsqu'il traduit en si beaux vers ce passage sublime d'Homère [1]. Au fort de la mêlée Bélinde terrasse le baron, et le force de rendre la boucle; mais on la cherche inutilement; et le bruit se répand que, placée désormais parmi les astres, elle y a pour jamais immortalisé le beau nom de Bélinde [2]. Je ne sais au juste ce qu'il en est; mais ce dont je suis bien sûr, c'est que le poëme de Pope lui assure dans les archives du Pinde une immortelle renommée.

Substituez un *Mouchoir* à *la Boucle de cheveux*, le jeune comte de Hold au baron anglois, et la Discorde au gnome Umbriel; et vous aurez, aux détails près, une idée assez juste du poëme de Zacharie, intitulé *le Mouchoir*. Il ne sera pas même nécessaire de rien changer au nom de l'héroïne; mais la *Bélinde* allemande aime le comte; et si elle se fâche, ce n'est pas qu'il ait pris, c'est qu'il lui renvoie *le mouchoir*. Fidèle aux lois de l'épopée, le poëte transporte d'abord le lecteur au milieu de l'action; et déja l'heureux amant est possesseur du trésor desiré, quand le poëme commence. Tout plein de son bonheur, et bercé par les songes les plus aimables, il s'abandonnoit aux charmes du sommeil, lorsque son coureur vient lui annoncer l'arrivée d'une jeune fille... C'est la suivante de Bélinde, qui vient réclamer le mouchoir de la part de sa maîtresse. A cette nouvelle, à cette demande, le jeune comte se lève enflammé d'amour et de ressentiment, et s'obstine à garder, à défendre, s'il le faut, jusqu'à la mort, une conquête qui est pour lui le prix de l'adresse et du courage. Mais Strom, son gouverneur, interpose son irrésistible autorité; il faut obéir, et rendre le fatal *mouchoir*, unique et merveilleux ouvrage d'un

[1] *Iliade*, liv. XXI.

[2] And 'midst the stars inscribe Belinda's name.
Cant. V, v. 150.

monarque africain, que le poëte nomme *Brama Kinkinhan*. En vain un sylphe officieux s'efforce d'adoucir et de consoler le comte : il jure, par son bonnet, que jamais il ne reverra Bélinde ; et voilà les deux amants sérieusement brouillés.

La belle cependant avoit plusieurs fois déja, et toujours inutilement, sonné Lisette : c'étoit l'heure du lever, et le café n'est pas prêt ! Que penser de cette négligence, et sur-tout de l'absence de Lisette ! Elle entre au même instant.—D'où venez-vous ?—Lisette, pour réponse, tire le mouchoir de dessous son mantelet, et l'étale sur la toilette, en rappelant à sa maîtresse l'ordre qu'elle en a reçu, pendant la nuit même, d'aller, dès le grand matin, le redemander au comte. Bélinde tombe des nues : elle a paisiblement reposé la nuit entière, n'a donné aucun ordre, et n'eût jamais songé à prescrire celui-là. C'étoit l'affreuse Discorde qui, jalouse du bonheur des deux amants, avoit pris les traits de Bélinde, et donné, sous son nom, l'ordre fatal. Bélinde est au désespoir : que faire ? quel parti prendre ? celui de renvoyer immédiatement le mouchoir, avec un petit mot d'écrit, bien tendre, bien passionné : la réconciliation paroît infaillible.... La Discorde le voit, et elle en frémit. Habile à se multiplier, quand il s'agit de nuire, elle plonge Bélinde dans un sommeil d'accablement, suite naturelle des commotions trop violentes, et vient s'offrir à elle sous les traits de la prude et médisante Léonore. Elle empoisonne de soupçons jaloux l'esprit de sa jeune amie, et la détermine à punir l'orgueil du comte en ne lui renvoyant pas le mouchoir. La belle s'arrête à ce dernier parti ; déja le mouchoir est jeté dans le fond d'une armoire, et le sylphe commis à sa garde se précipite avec lui dans le séjour ténébreux.

Que fait, que devient cependant le malheureux comte de Hold ? En vain il cherche à son *piano* quelques conso-

lations, quelque allégement du moins à ses douleurs.... On annonce un message : il est de madame de Lins, de la mère de Bélinde; et toutes deux attendent, dit-on, impatiemment la soirée, pour recevoir le comte. « Qu'on « me frise, s'écria-t-il aussitôt, qu'on me frise! Et son « toupet frémit de plaisir; la boîte à poudre tressaille d'a- « légresse, et la toilette entière du petit-maître éclate en « transports joyeux. » Mais, ô revers imprévu! déja plus d'une boucle étoit artistement disposée, lorsqu'il apprend que le message n'est pas de Bélinde, et que la paix n'est point faite entre eux. C'en est fait: plus de projets, plus de toilette; et ce rapide éclair de joie et de bonheur va se perdre, s'éteindre dans le plus sombre ennui.

Nous avons vu, dans Pope, la caverne de la déesse aux vapeurs: nous retrouvons ici le palais de l'Ennui.

« Au sein de la Westphalie est une antique forêt, que « ne pénétrèrent jamais les rayons du jour. Là s'élève un « palais, dont la masse gothique presse lourdement la « terre : c'est la demeure de l'Ennui. Son vaste empire « s'étend d'un bout à l'autre du monde connu : il s'exerce « sur-tout dans le temple de Thémis, et dans les assem- « blées de cérémonie. Autour du palais rôdent des légions « d'auteurs, ministres fidèles, ou puissants auxiliaires du « dieu. Ici, des amants doucereux bâillent auprès de « leurs stupides maîtresses : là, de petits-maîtres portent « sous le bras, en guise de chapeau, leurs têtes écervelées, « et marchent sans s'apercevoir qu'elle leur manque. « Plus loin voltige le nuage mobile des fantaisies et des « caprices, caractérisés par les formes les plus bizarres; « les craintes chimériques de l'ambition, et les tourments « inquiets de l'amour; en un mot, tout ce qui affecte l'es- « prit ou déchire le cœur. A la porte du palais, veillent « en sentinelle les vapeurs chagrines; l'accès cependant « n'en est point difficile, etc., etc. »

Député par Ariel, le sylphe Charmant conjure le dieu de faire sentir enfin son pouvoir à une jeune nymphe, qui l'a jusqu'alors impunément bravé. L'Ennui déja prévenu contre le comte de Hold, qui conduit par-tout sur ses pas les ris et les jeux, se rend sans peine aux vœux de *Charmant*, et lui remet un noir cornet, rempli de caprices, de vapeurs, etc. Le salon de Bélinde se remplit insensiblement : tous les yeux cherchent, demandent, desirent le comte de Hold; toutes les voix se réunissent pour faire son éloge.... Mais à ces foudroyantes paroles : *Le comte ne viendra pas*, le cornet éclate entre les mains du sylphe; et l'on n'entend plus dans l'assemblée que ce sourd murmure, *il ne viendra pas!* L'une demande sa chaise, l'autre son équipage; celui-ci prend sa canne, celui-là son chapeau, et l'on se sépare en bâillant.

Tandis que Bélinde, retirée dans sa chambre à huit heures du soir, combat inutilement l'ennui qui s'est emparé d'elle pour le reste de la soirée, le génie tutélaire du jeune comte lui inspire en songe le projet d'aller trouver sa maîtresse au milieu de la nuit.... Il hésite, il réfléchit un moment sur l'audace et les périls de l'entreprise; mais l'amour l'emporte. Il part, il arrive enfin à travers tous les dangers jusque dans la chambre même, où, d'accord avec l'ennui, le sommeil livroit sans défense la belle aux indiscrétions d'un amant. Déja le comte alloit lui ravir un baiser.... Mais il heurte, en s'approchant, un guéridon chargé de porcelaines : sa chute et le fracas des porcelaines brisées réveillent Bélinde en sursaut. On peut juger de sa surprise et de sa colère : un homme chez elle! dans sa chambre! au milieu de la nuit! et cet homme, c'est le comte! — Que voulez-vous? que venez-vous faire ici?—Savoir de votre belle bouche si c'est par votre ordre que le mouchoir m'a été enlevé. — Vous ne vouliez donc que cela? Oui, c'est par mon ordre. Elle

dit, et disparoît; et le comte furieux rentre chez lui, plus offensé, plus implacable que jamais.

Cependant la mère de Bélinde qui aimoit le jeune comte, dont la seule présence peuploit la solitude de ses soirées, ne veut pas qu'un pareil sujet soit la cause d'une plus longue rupture. Elle exige de sa fille la restitution du mouchoir: Bélinde feint quelque résistance; mais son cœur avoit déja cédé, et le mouchoir est renvoyé sous l'invisible escorte du sylphe, son fidèle gardien. Mais, ô surprise! ô prodige! la Discorde en a terni les belles couleurs par le souffle empesté de sa bouche; et le comte prend cet envoi pour un nouvel outrage. Le sylphe a reconnu la Discorde à ce dernier trait: il l'apostrophe vigoureusement; un combat s'engage entre eux; elle tombe sous les coups du sylphe, et le mouchoir reprend soudain son premier éclat: mais il ne sera plus parmi les mortels le sujet de nouvelles dissensions; Ariel s'en est emparé, et ordonne au sylphe *Charmant* de l'appendre aux voûtes du temple de la renommée.

Il y est resté depuis; et ce n'est pas à moi qu'il appartient d'essayer de l'en détacher. Complètement étranger à la langue allemande, je ne puis hasarder ici aucun jugement sur le mérite du style, mérite essentiel toutefois en traitant ces sortes de sujets, qui ne rachètent la légèreté du fond que par la variété et la perfection des détails. On ne peut refuser à l'auteur du *Mouchoir* infiniment d'esprit, de la grace dans l'imagination, et une grande habileté à manier le trait satirique; mais on doit penser avec son traducteur, M. Huber, qu'un écrivain qui a composé sept poëmes héroï-comiques, en a trop fait, pour faire toujours également bien. Boileau n'a donné que *le Lutrin;* Pope, que *la Boucle de cheveux.*

Je ne serai ni plus hardi, ni plus tranchant, mais je me trouverai plus à mon aise avec le docteur Garth, dont

la langue m'est plus familière. Son poëme du *Dispensaire* (*la Pharmacie*) n'est guère connu en France que par le peu de mots qu'en a dit Voltaire, et par le début même de l'ouvrage, qu'il a traduit, ou plutôt imité, de la manière suivante :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre et des apothicaires.
Contre le genre humain si long-temps réunis,
Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet [1] ?
Ils connurent la gloire : acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguoient leur vie, et nous laissoient la nôtre.

On sait en général qu'une contestation, élevée entre les médecins et les apothicaires de Londres, est le sujet de ce petit poëme; mais on ignore assez communément quelle fut la cause de cette querelle. Je vais l'exposer en peu de mots.

Vers le mois de juillet 1687, le collége des médecins adressa à tous les praticiens de Londres une invitation par laquelle il les engageoit à donner gratuitement leurs consultations aux pauvres de leurs arrondissements respectifs. Cette pensée généreuse fut secondée, protégée par les aldermen, et bientôt mise à exécution; mais elle

[1] Il n'est question, dans le texte anglois, ni de *seringue* ni de *canon*, ni de *pilule*, ni de *boulet*. Le voici :

Speak, Goddess! since 'tis thou that best canst tell,
How ancient leagues to modern discord fell;
An why physicians were so cautious grown
Of other's lives, and lavish of their own :
How by a journey to th' Elysian plain
Peace triumph'd, and old Time return'd again.

trouva, et devoit trouver de grands obstacles dans la cupidité de certains membres de la faculté, qui ne partageoient pas les sentiments philanthropiques de leurs confrères; les pharmaciens se liguèrent avec eux contre le projet, soit en refusant de s'y prêter, soit en élevant les médicaments à des prix qui les rendoient inaccessibles aux indigents. Les médecins prirent alors le parti d'établir, dans l'enceinte même du collége, une salle pour la préparation des drogues, et une autre pour recevoir et traiter les malades. Nouvelle opposition de la part des apothicaires, qui déclarèrent traîtres envers *le corps* ceux d'entre eux qui avoient traité avec le collége pour la fourniture et la préparation des médicaments. Toujours fatigués, contrariés, mais jamais découragés dans leur projet, les médecins s'imposèrent une souscription pour assurer le traitement gratuit des malades de la classe indigente. On ignore quelle fut la durée de ce louable établissement : celle probablement de toutes les institutions qui ne sont dues qu'au zèle de quelques particuliers.

Poëte et médecin, le docteur Garth ne pouvoit rester indifférent ni au projet lui-même qui entroit dans ses vues bienfaisantes, ni aux contrariétés qu'il éprouvoit de la part de ses confrères. Il seconda l'un avec courage, et livra les autres au ridicule, avec beaucoup d'esprit et de talent, dans son *Dispensaire*, poëme en six chants, publié pour la première fois en 1699. L'ouvrage fut extrêmement goûté dans sa nouveauté; et cela s'explique sans peine. Indépendamment de son mérite réel, il en avoit un grand alors, celui de parler aux passions du moment, et de signaler à la reconnoissance, comme à l'animadversion publique, les amis et les ennemis de l'humanité souffrante. Mais ce genre d'intérêt a dû s'affoiblir de plus en plus, à mesure qu'on s'éloignoit davan-

tage des époques et des évènements qu'il célèbre. Dépouillé depuis long-temps de ce prestige, et uniquement jugé comme production littéraire, ce poëme a paru aux critiques anglois manquer de régularité dans son plan, de justesse et d'harmonie dans ses proportions, d'accord entre les moyens et les effets, et se réduire enfin au mérite de quelques détails, et à la correction d'un style où le travail néanmoins se fait trop sentir. L'auteur, dit Johnson[1], n'est jamais au-dessus, ni au-dessous de la médiocrité : il y a en général de la douceur dans sa versification; mais peu de vers se font remarquer par leur élégance. On lui reproche aussi d'avoir si peu connu l'art de tracer et de soutenir les caractères, que ce que fait ou dit l'un de ses personnages, pourroit tout aussi bien être dit ou fait par un autre. *Le Dispensaire* est peu lu aujourd'hui, même en Angleterre, et n'a, je crois, été traduit dans aucune des langues de l'Europe.

Tel est cependant le poëme que Voltaire ne craint pas de mettre à côté, et, sous certains rapports, au-dessus du *Lutrin*. « Il y a peut-être plus de finesse et de pensées que « dans *le Lutrin*. » Mais le goût et la justice ne tardent pas à reprendre leurs droits; et le même critique dit ailleurs: « Le poëte anglois se jette quelquefois dans des plaisan- « teries si basses, ou dans des digressions si savantes, « qu'on perd à tout moment son dessein de vue, et que « tour-à-tour on s'imagine lire un poëme ou purement « comique, ou purement sérieux; au lieu que, dans *le* « *Lutrin*, *l'héroïque* et le *comique* sont, pour ainsi dire, « *entrelacés avec tant d'art*, qu'on n'y aperçoit jamais l'un « sans l'autre, et que *deux genres si opposés* semblent *se* « *prêter* réciproquement *des graces mutuelles*. » C'est ainsi que juge Voltaire, quand le préjugé ou la passion n'al-

[1] *English Poets*, tom. II, p. 193.

tèrent en rien l'exquise pureté de son goût naturel. Le fait est qu'il n'y a, et pour les Anglois seulement, dans le poëme de Garth, qu'un seul chant de lisible; et c'est le sixième : tandis que l'Europe entière ne cesse de traduire et de relire *le Lutrin* de Boileau. Il avoit, du vivant même de l'auteur, trouvé déja en Portugal un traducteur habile, dans le comte d'Ériceyra; il vient tout récemment de rencontrer mieux encore, un imitateur ingénieux, dans l'auteur du *Goupillon*, poëme heroï-comique en huit chants [4].

Le doyen du chapitre d'Elvas, en Portugal, s'impose, pour faire la cour à son évêque, l'obligation de lui présenter *le goupillon* à la porte de la cathédrale, toutes les fois qu'il s'y présentera pour officier. Mais, soit par suite de ses propres réflexions, soit par une impulsion étrangère, le trop obséquieux doyen se reproche bientôt cet excès de déférence, et refuse de se soumettre à cette humiliante formalité. L'évêque réclame : grande rumeur dans le chapitre; le doyen est condamné; il en appelle, et perd définitivement son procès.

A ce simple exposé, le lecteur a déja saisi sans doute les traits principaux de ressemblance entre ce poëme et celui de Boileau. Ici *le Goupillon* remplace *le Lutrin;* le *doyen et l'évêque, le chantre et le trésorier;* et l'église *d'Elvas*, la Sainte-Chapelle *de Paris.* L'imitation est bien plus sensible encore dans certains détails, qui trouveront leur place dans les notes sur le Lutrin. Quant à l'intention morale, elle est la même chez les deux poëtes : c'est de jeter le ridicule sur certains abus qui n'existent pas plus aujourd'hui en Portugal qu'en France, et qu'il eût fallu peut-être respecter dans tous les pays. Au surplus, le poëte portugais ne dissimule pas plus ce qu'il doit à Boi-

[4] *O Hyssope*, poema heroï-comico, de Antonio Diniz, da Cruz e Silva.

leau, que l'auteur du *Mouchoir* ses obligations à celui de *la Boucle de cheveux*. C'est même la muse de Boileau qu'invoque M. Diniz.

[1] « O toi, lui dit-il, qui, sur les bords chéris où la « Seine promène ses eaux sous de frais ombrages, en- « flammas jadis le génie fécond de Boileau, viens, en- « flamme le mien, etc. ! »

Ne croyons pas cependant que le chantre du *Goupillon* soit redevable au poëte françois de toutes les beautés de son ouvrage; il s'en faut de beaucoup; et une rapide analyse ne tardera pas à nous en convaincre. La scène s'ouvre, et le poëme commence dans le vaste empire des chimères. Là, régne despotiquement le génie des bagatelles. Ses sujets sont nombreux, on peut le croire; et, quoique sensiblement diminuée par les conquêtes du bon sens, qui lui ont enlevé les rêveries de la philosophie scolastique, de la mysticité, du magnétisme, etc., sa population est encore immense, puisqu'elle rassemble les faiseurs de vers qui se croient et se proclament poëtes; les antiquaires qui n'ont jamais lu l'histoire de leur temps; les beaux esprits qui inhument périodiquement leur *logogryphe* dans le journal de la semaine; les commentateurs qui admirent des beautés, ou relèvent des fautes, où il n'y en eut jamais; les traducteurs qui mettent leur esprit à la place du génie de leurs auteurs; les femmes qui cherchent la célébrité ailleurs que dans leurs devoirs, etc., etc. Les principaux dignitaires de cet étrange empire sont la Flatterie, l'Excellence, la Seigneurie, la vaine Politesse, et lá froide Étiquette, qui, le *cérémonial* à la main, assigne à chacun le rang qu'il doit occuper.

[1] Musa, tu, que nas margens apraziveis
Que o Sena bordam de arvores viçosas,
Do famoso *Boileau* a fertil mente
Inflammaste benigna, tu me inflamma, etc.

A la voix du capricieux monarque, le conseil s'assemble. [1] « Illustres appuis de ce vaste et glorieux empire, « dit le Génie du haut de son trône, aucun de vous n'i- « gnore ce que je dois, ce que vous devez au digne pas- « teur des brebis d'Elvas. Vous savez tous l'honorable « préférence qu'il accorde à nos bagatelles sur les soins « qu'il doit à son troupeau; vous savez avec quelle com- « plaisance il rappelle sa royale généalogie, se mire dans « les pierreries qui étincellent à ses doigts, et dans sa su- « perbe tabatière! C'est de tous les mortels celui qui me « rend le culte le plus fidèle. Il faut récompenser enfin « un zèle aussi pieux, aussi constant; et j'ai résolu « d'offrir à sa noble vanité un nouvel aliment. Je veux « donc et j'ordonne que désormais le doyen du chapitre « l'attende, le goupillon à la main, aux portes de la ca- « thédrale. C'est ce dont j'ai cru devoir vous faire part, « non pour savoir ce que vous en pensez, mais pour « vous apprendre que vous servez un dieu qui n'est point « ingrat. » Déja un doux murmure d'approbation générale circuloit dans l'assemblée; mais la Seigneurie, qui se rappelle les bons traitements, les égards distingués, dont elle a toujours été l'objet chez le doyen, se lève et prend hautement la défense de ses droits. « Si vous voulez, dit- « elle, honorer le prélat, n'avez-vous pas, dans ce même « chapitre d'Elvas, des *Bastos*, des *Pittas*, des *Aporros*, dé- « voués d'avance à toutes les bassesses que l'on exigera « d'eux? »

Elle en eût dit davantage; mais l'altière Excellence, les yeux et le visage rouges de colère, éclate en ces mots: « Qu'entends-je? est-il possible? Et c'est dans cette assem- « blée que l'on ose s'opposer aux honneurs accordés à un « si grand prélat, à une *excellence* si digne de nos res-

[1] Illustres moradores, etc.
Cant. I, p. 5.

« pects! Un doyen comparé avec un évêque! Oui : si le « dieu lui-même abandonnoit son projet, je saurois »...— « Ce que j'ai dit une fois, je ne le rétracte jamais, répli- « qua le Génie; et ce qui est écrit, est écrit. » On sent qu'il n'y a plus de réponse à cela : aussi le conseil se sépare aussitôt, à l'exception cependant de la Flatterie, qui s'approche en rampant du maître, lui demande, et obtient sans peine d'exécuter elle-même l'ordre qu'il vient de donner.

Elle part, plus légère que la flèche lancée par un arc ituréen, ou que l'étoile que l'on croit voir tomber du ciel. Elle traverse en passant les états de la *Dépendance*, s'arrête sur les bords du fleuve bourbeux qui les arrose, et remplit de son eau une petite fiole. Arrivée chez le doyen, elle trouve bientôt l'occasion de lui verser, avec la liqueur fatale, le desir de flatter son prélat, en lui présentant le goupillon.

Cependant la Seigneurie, profondément blessée des propos de l'Excellence, se prépare à traverser les projets de la Flatterie. Dans ce dessein, elle va trouver la Discorde, retirée dans les cavernes du mont Rhodope, et l'engage à servir sa vengeance. Le discours qu'elle lui adresse [1] est également remarquable par la force et la beauté de l'expression. La Discorde ne se fait pas prier : elle part, montée sur un dragon ailé, et sème, chemin faisant, l'esprit de révolte et de dissension dans les couvents qui se trouvent sur son passage. Arrivée chez le doyen au moment où, mollement étendu sur un sofa, il s'abandonnoit aux charmes du sommeil, elle prend la figure, la voix et les habits de la vieille nourrice du seigneur de Lara, et, un rosaire à la main, lui adresse ces mots : « Eh quoi! votre

[1] Nume terrivel,
Cujo grande poder, etc.
Cant. II, p. 16.

« seigneurie peut goûter ce repos, tandis que son nom « est l'objet de toutes les railleries, de tous les sarcasmes! « Est-il possible qu'un homme qui a vu le pape, qui a « vécu familièrement avec tout ce que Rome compte de « plus grands personnages; qui joue si bien *le trente et « un*, et mieux encore *le wisk;* que le chef, en un mot, « d'un chapitre tel que celui d'Elvas, oublie à ce point « son rang et sa dignité! Sortez, sortez, il en est temps, « de ce lâche repos; songez à ce que vous vous devez, à « ce que vous devez à vos aïeux, et rompez, sans balan- « cer, les liens où vous arrête la flatterie.» A peine éveillé, le doyen balbutie quelques mots sans suite; et croyant reconnoître sa nourrice, la congédie brusquement. Comme l'Alecto de Virgile[1], la Discorde arrache alors un des serpents qui forment sa chevelure, et le lance en fureur dans le sein du malheureux doyen, qui saute, furieux lui-même, en bas de son sofa, en criant d'une voix ter- « rible : Guerre! guerre! aux armes, aux armes! »

Il étoit jour de fête; et déja le son de vingt cloches appeloit à grand bruit les fidéles à la grand'messe. Porté dans une superbe litière, que l'art du poëte décore calomnieusement sans doute d'attributs un peu profanes, le prélat arrive aux portes de la cathédrale.... Mais ô surprise, ô fureurs de la vanité trompée! la Discorde a triomphé, et le doyen n'attend pas son évêque, le goupillon à la main. On convoque un chapitre extraordinaire: l'Intrigue et la Flatterie y parlent en faveur du prélat; et le doyen est condamné, sous peine d'une forte amende, à présenter désormais le goupillon.

Bientôt la Renommée lui apporte la fatale nouvelle du décret rendu contre lui. Il faisoit alors sa partie : les cartes lui tombent des mains; il écume de rage, il grince des dents : « On ne veut pas la paix! Eh bien, on aura la

[1] *Énéide*, VII, 445.

« guerre! » Et sa fureur s'exhale en termes injurieux contre l'évêque, et sur-tout contre l'indigne chapitre, qui le dégrade et l'humilie à ce point. En vain on charge devant lui une table somptueuse des mets les plus exquis : en vain il cherche sur son sofa un repos qui le fuit : témoin affligée des peines qu'elle lui cause, la Seigneurie va trouver le dieu du sommeil [1]; elle saisit un songe par les ailes, lui prête son langage, et parle ainsi au doyen sommeillant [2] : « Qu'est-ce ceci, seigneur de Lara? Est-ce « ainsi que le courage vous abandonne au besoin? etc. » Et dans son cœur, qui brûle déja *de la soif de plaider*, elle verse

L'amour de nuire, et la peur de céder [3].

Il se lève, il s'habille à la hâte, et va trouver les jurisconsultes les plus habiles, pour concerter avec eux son opposition au décret du chapitre. On lui conseille de s'adresser de préférence au gardien des capucins, au recteur *des paulistes*, ou au prieur des cordeliers : il se décide pour le gardien, et s'achemine vers le couvent des capucins [4]. Après une longue et savante discussion sur les divers personnages représentés en marbre dans le jardin des RR. PP., le doyen arrive enfin au véritable sujet qui l'amène; mais au seul exposé de l'affaire, au seul nom d'évêque, le gardien recule épouvanté. « Non, « non, dit-il, ne comptez pas sur moi. Moi, braver un « évêque! une pareille entreprise surpasse mes forces; « elle excéderoit celles même d'Achille, de Mandricard, « de Gradasse et de Sacripant. Daignez m'en dispenser. »

[1] Voyez Ovide, *Metam.* XI, v. 592 et suiv.

[2] Que he isto, illustre Lara, etc.
Cant. IV, p. 39.

[3] *Le Lutrin*, ch. IV. — [4] Cant. V, p. 49 et suiv.

Le doyen se retire, indigné de sa lâcheté, et songe à qui il pourra remettre cette commission difficile, périlleuse même.... Une inspiration subite lui révèle, dans un certain *Gonsalves*, le plus impudent des huissiers, et un homme capable d'assigner, en cas de besoin, *Jésus-Christ* lui-même[1]. Le danger de la mission n'effraie point son audace : il s'en charge volontiers.

L'Excellence, qui voit s'approcher le coup fatal, suscite cent prodiges divers, pour retenir le prélat dans son palais. Le meilleur vin de Madère se change, dans sa bouche, en méchant vinaigre : un gros vilain chat noir saute sur le buffet chargé de porcelaines et de cristaux, et les brise avec fracas, etc. Au moment de monter en voiture, un énorme scarabée vient s'abattre avec bruit sur le bout de son nez, et un moineau laisse tomber dans le pan de sa robe ce que la prose ni les vers ne sauroient décemment nommer. Mais que peuvent sur une ame forte de vains prodiges? L'intrépide prélat n'en persiste pas moins dans le projet de sortir de chez lui.

Tandis que tout cela se passe dans le palais épiscopal, la femme de Gonsalves s'efforce, comme la perruquière du *Lutrin*, de détourner son mari d'une entreprise que tout lui présente sous un aspect funeste; et non moins brave que le perruquier l'Amour, Gonsalves s'arrache aux embrassements de sa femme, et court où l'appellent les devoirs de sa noble profession. Il rencontre le prélat, s'approche avec respect de la litière, lui remet sous enveloppe le papier fatal, et se retire plus promptement encore qu'il n'étoit venu. « Intrépide Gonsalves, s'écrie « le poëte, si mes vers ont quelque pouvoir, s'ils percent « la nuit obscure qui renferme les événements qui doi- « vent un jour se passer sur la terre, ton nom sera à ja-

[1] Que he capaz de citar a *Jesus-Christo*.
Cant. V, p. 72.

« mais fameux; à jamais on parlera du courage héroïque « que tu déployas dans cette circonstance[1]. »

L'agile Renommée porte aussitôt cette heureuse nouvelle au doyen; et un repas magnifique, précédé d'un brillant concert, célèbre ce grand événement avec la pompe et la dignité convenables. Mais ô revers inattendu! ô fragilité des prospérités mondaines! tandis que la joie, les bons mots, et le bon vin qui les fournit, circulent à l'envi dans la salle du festin; tandis que l'on s'égaie à qui mieux mieux sur le compte du malheureux prélat, tout-à-coup!... prodige épouvantable!... un vieux coq, qui figuroit sur la table, à côté des poulets et des pigeons, rôtis et bardés comme lui, se dresse sur ses pattes, agite de nouvelles ailes, et fait retentir ces effroyables paroles:

« En vain[2], doyen cruel, tu verses notre sang pour « célébrer la victoire que tu te flattes d'avoir remportée. « Tremble! elle t'échappera, et tu seras contraint de cé- « der à ton adversaire. » Il dit, et reprend paisiblement sa première place. On se figure sans peine l'effet que dûrent produire sur l'assemblée l'apparition et l'oracle menaçant qui venoit d'être prononcé. C'est à qui s'enfuira le premier, en donnant mille fois au diable le lieu, l'objet et le héros de la fête.

Cependant la procédure s'instruit. Le génie des bagatelles prend ses fidèles balances; pose dans l'un des bassins les destinées du doyen; dans l'autre, celles du prélat: et voyant que celles-ci l'emportent décidément, il convoque son conseil pour défendre à tous ceux qui le composent de s'interposer désormais dans cette querelle fameuse. Qui essaieroit de peindre, et pourroit sur-tout

[1] Denodado Gonsalves, etc.
Cant. VI, p. 83.

[2] Cant. VII, p. 101.

se flatter de rendre la douleur du pauvre doyen! C'en est fait : plus de jeu pour lui, plus de thé, plus de café! Déterminé enfin par les conseils de sa vieille nourrice, il se décide à consulter le fameux devin *Abracadabro*. La description de cet étrange voyage, de la demeure du devin, et de ses opérations magiques, est l'un des morceaux du poëme où brille avec éclat le rare talent de l'auteur, pour varier habilement les formes et les couleurs de son style. Mais le doyen n'est pas plus heureux dans la grotte d'Abracadabro, que dans l'antre de la chicane; il perd par-tout son procès, et le devin le lui annonce en ces termes :

« Il n'est plus de remède : n'en cherche pas. Tous mes « efforts sont vains contre l'inexorable destinée. Il est « écrit sur le diamant que *tu perdras ton procès* [1]. »

Mais pour adoucir ce que la sentence auroit de trop dur, il lui prédit en même temps qu'un héros, sorti de sa race, lui succédera en qualité de doyen; et que ce digne vengeur de l'injure faite à son parent, intentera à l'orgueilleux évêque un nouveau procès, dont l'issue lui sera favorable. Cet espoir d'une vengeance assurée, quoique tardive, calme un peu le dépit du vaincu, et le prépare à recevoir, sans pâlir, la nouvelle du triomphe de son adversaire.

Après cette excursion dans le domaine des littératures étrangères [2], son objet même nous ramène dans celui des

[1] Em fim não ha remedio, etc.
Cant. VII, p. 113.

[2] On ne sera pas surpris, sans doute, et les Anglois instruits, bien moins que tout autre, de n'avoir pas vu figurer dans cette impartiale revue des principales Épopées héroï-comiques, *l'Hudibras* de Butler; production plus bizarre que singulière, espèce de monstruosité littéraire, qui n'appartient ni à l'épopée, ni à l'histoire, ni au roman, et par-dessus tout, mortellement ennuyeuse.

lettres françoises, où nous trouvons, avant d'arriver au *Lutrin*, deux autres poëmes du même genre: *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des bouts-rimés*, par Sarasin; et *l'Allée de la Seringue*, ou *des Noyers*, par Lenoble. Il y a dans le premier quelques détails agréables, et des passages entiers assez bien versifiés; mais la bizarrerie du sujet; l'idée burlesque de mettre au prise l'épopée, l'ode, les stances, etc., avec vingt-quatre *bouts-rimés*, descendus de la lune à la suite de *Dulot*, et les fréquentes inégalités du style, ont relégué depuis long-temps ce poëme parmi ceux qu'un trop petit nombre de traits ingénieux et de beautés de détail n'ont pu garantir du naufrage commun. On trouve dans *l'Allée de la Seringue* plus de verve et d'imagination; et voilà tout ce que Boileau pouvoit en estimer; mais cette verve et cette imagination n'étant presque jamais réglées par le goût et par le bon sens, on est peu tenté d'exhumer cette triste production de la trop volumineuse collection des œuvres de l'auteur [1]. On ne lit guère plus *les Cerises renversées* de mademoiselle Chéron, malgré le cas particulier que faisoit J.-B. Rousseau de l'auteur et de l'ouvrage [2].

Ainsi Boileau a trouvé des modèles, et fait des imitateurs: mais est-il resté inférieur à ces modèles? a-t-il été surpassé par ces imitateurs? C'est la question qui nous reste maintenant à résoudre par l'examen critique et raisonné du *Lutrin*.

[1] Elle forme 20 volumes in-12, et renferme des ouvrages de politique, de morale, et d'histoire; des romans, des contes en vers, des fables, des poëmes, des satires, des pièces de théâtre, etc. — C'est sur-tout de Lenoble que l'on a pu dire avec vérité:

Pour vivre pauvre et malheureux,
Il s'est donné bien de la peine!

VOLT.

[2] Lettre à Brossette, du 4 juillet 1730.

AVIS AU LECTEUR

POUR LA PREMIÈRE ÉDITION DU LUTRIN, EN 1674 [1].

Je ne ferai point ici comme l'Arioste, qui, quelquefois sur le point de débiter la fable du monde la plus absurde, la garantit vraie d'une vérité reconnue, et l'appuie même de l'autorité de l'archevêque Turpin [2]. Pour moi, je déclare franchement que tout le poëme du Lutrin n'est qu'une pure fiction, et que tout y est inventé, jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appelé Pourges [3], du nom d'une petite chapelle qui étoit autrefois proche Montlhéry. C'est pourquoi le lecteur ne doit pas s'étonner que, pour y arriver de Bourgogne, la Nuit prenne le chemin de Paris et de Montlhéry.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu à ce poëme. Il n'y a pas long-temps que dans une assemblée où j'étois, la conversation tomba sur le poëme héroïque. Chacun en parla suivant ses lumières. A

[1] Cet avis est placé avant *le Lutrin* dans les éditions des œuvres de Boileau, publiées en 1674 et 1675.

[2] Turpin, Tulpin ou Tilpin, moine de Saint-Denys, puis archevêque de Reims, mourut à la fin du huitième siècle. Il n'y a nulle apparence qu'il soit l'auteur du roman qui porte son nom. On croit que ce livre n'a été composé que vers l'an 1092.

[3] Le poëte ne voulant pas nommer la Sainte-Chapelle de Paris, avoit d'abord indiqué celle de Bourges : il jugea ensuite à propos de changer Bourges en Pourges.

l'égard de moi, comme on m'en eut demandé mon avis, je soutins ce que j'ai avancé dans ma poétique : qu'un poëme héroïque, pour être excellent, devoit être chargé de peu de matière, et que c'étoit à l'invention à la soutenir et à l'étendre. La chose fut fort contestée. On s'échauffa beaucoup ; mais, après bien des raisons alléguées pour et contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces sortes de disputes : je veux dire qu'on ne se persuada point l'un l'autre, et que chacun demeura ferme dans son opinion. La chaleur de la dispute étant passée, on parla d'autre chose, et on se mit à rire de la manière dont on s'étoit échauffé sur une question aussi peu importante que celle-là. On moralisa fort sur la folie des hommes qui passent presque toute leur vie à faire sérieusement de très grandes bagatelles, et qui se font souvent une affaire considérable d'une chose indifférente. A propos de cela un provincial raconta un démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite église de sa province, entre le trésorier et le chantre, qui sont les deux premières dignités de cette église, pour savoir si un lutrin seroit placé à un endroit ou à un autre. La chose fut trouvée plaisante. Sur cela un des savants de l'assemblée, qui ne pouvoit pas oublier sitôt la dispute, me demanda si moi qui voulois si peu de matière pour un poëme héroïque, j'entreprendrois d'en faire un sur un démêlé aussi peu chargé d'incidents que celui de cette église. J'eus plus tôt dit, pourquoi non? que je n'eus fait réflexion sur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, et je ne pus m'empêcher de rire comme les au-

tres, ne pensant pas en effet moi-même que je dusse jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le soir me trouvant de loisir, je rêvai à la chose, et ayant imaginé en général la plaisanterie que le lecteur va voir, j'en fis vingt vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient m'en fit faire encore vingt autres : ainsi de vingt vers en vingt vers, j'ai poussé enfin l'ouvrage à près de neuf cents vers[1]. Voilà toute l'histoire de la bagatelle que je donne au public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée; mais des raisons très secrètes, dont le lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché. Je ne me serois pourtant pas pressé de le donner imparfait, comme il est, n'eût été les misérables fragments qui en ont couru[2]. C'est un burlesque nouveau, dont je me suis avisé dans notre langue : car, au lieu que dans l'autre burlesque, Didon et Énée parloient comme des harengères et des crocheteurs; dans celui-ci, une horlogère et un horloger[3] parlent comme Didon et Énée. Je ne sais donc si mon poëme aura les qualités propres à satisfaire un lecteur : mais j'ose me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'ouvrage de cette na-

[1] Il y en a plus de douze cents aujourd'hui ; mais *le Lutrin* n'avoit encore que quatre chants, quand ce premier avis au lecteur fut composé.

[2] Ces fragments avoient même été imprimés en 1673, à la suite de la *Réponse au Pain bénit* du sieur de Marigny. Nous les donnerons dans les variantes du *Lutrin*.

[3] L'auteur leur substitua dans la suite un perruquier et une perruquière.

ture en notre langue; *la Défaite des bouts-rimés* de Sarasin étant plutôt une pure allégorie, qu'un poème comme celui-ci.

SECOND AVIS AU LECTEUR[1].

1701.

Il seroit inutile maintenant de nier que le poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émut, dans une des plus célèbres églises de Paris, entre le trésorier et le chantre[2]. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction : et tous les personnages y sont non seulement inventés, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette église[3], dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens, non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de messieurs de l'académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guère de s'offenser de voir rire d'un

[1] Cet avis terminoit la préface générale que Boileau avoit mise à la tête de ses œuvres dans l'édition de 1683. (Voyez ci-dessus, tome I, p. 11.)

[2] Le trésorier étoit le premier dignitaire de ce chapitre, et le chantre le second. L'objet du différent qui s'éleva entre eux est assez indiqué par le poëme : il s'agissoit de savoir si l'on replaceroit un gros pupitre devant la place du chantre.

[3] On les a toutefois parfaitement bien reconnus : nous en nommerons plusieurs dans les notes.

avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le temps que mes satires faisoient le plus de bruit; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité, et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaie, et n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satire que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissements, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité et de justice! Quel fonds

inépuisable de piété et de zèle! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au-dehors, c'étoit tout autre chose au-dedans; et on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables; et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire; et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en son plus haut point; et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient sitôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse! Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste: car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espéce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le temps que mes satires faisoient le plus de bruit; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité, et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaie, et n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satire que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissements, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité et de justice! Quel fonds

inépuisable de piété et de zèle! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au-dehors, c'étoit tout autre chose au-dedans; et on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables; et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire; et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en son plus haut point; et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient sitôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse! Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste: car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

Le Prélat se réveille; et plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.

Le Lutrin, Ch. IV.

LE LUTRIN.

CHANT PREMIER.

[illegible]

il y eut infidélité de mémoire, ou peut-être perfidie d'intention, de la part de ceux qui les publièrent.

C'est en vain que le chantre [1], abusant d'un faux titre [2],
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance [3]
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots [4]?

fait que mieux ressortir ensuite le contraste entre la petitesse réelle des choses, et la grandeur des paroles. Nous avons remarqué le même artifice dans le chantre *des Rats et des Grenouilles*.

[1] *Jacques Barrin*, fils du maître des requêtes La Galissonnière. L'abbé Boileau le désigne à Brossette (lettre du 12 février 1703) comme « un homme de qualité, distingué dans l'épée et dans la « robe. »

[2] VAR. En vain deux fois le chantre, appuyé d'un vain titre,
Contre ses hauts projets arma tout son chapitre;
Ce prélat généreux, aidé d'un horloger,
Soutint jusques au bout l'honneur de son clocher.

[3] VIRGILE, *Énéide*, I, v. 12 :

Musa, mihi causas memora, etc.

ou Homère, dès le premier vers de *l'Odyssée :*

Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα κ. τ. λ.

[4] VIRGILE, *ibid.*, V, 15 :

Tantæne animis cælestibus iræ !

et Pope, *Boucle de cheveux*, ch. I, v. 12 :

And in soft bosoms dwells such mighty rage !

C'est la figure que les rhéteurs appellent *épiphonème :* elle consiste à terminer un récit, ou une description quelconque, par une réflexion vive et profonde, qui, quoique sortie d'une circonstance particulière, devient une sentence d'une application générale.

Et toi, fameux héros[1], dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'Église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet[2],
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.
Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle
Paris voyoit fleurir son antique chapelle[3] :
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté[4] :
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu ;
Quand la Discorde[5], encor toute noire de crimes,

[1] Fragm. de 1673 :

VAR. Illustre Lamoignon.

Édition de 1674 :

Et toi, grand Lamoignon.

[2] Fragm. de 1673 :

Viens *anoblir* ma muse en ce *noble* projet.

L'ineptie ou la mauvaise foi du copiste n'est plus douteuse ici ; et personne ne croira que Boileau ait fait jamais ce vers ridicule.

[3] VAR. Le calme fleurissoit dans la Sainte-Chapelle.

Édition de 1674 :

Pourges voyoit fleurir, etc.

[4] Ainsi dans le poëme du *Goupillon*, le prélat et le doyen vivoient en paix, et consumoient leur vie dans les douceurs d'une *sainte oisiveté* :

A vida *em ocio santo* consumiam.
Cant. II.

[5] En personnifiant la Discorde, le poëte ne fait que mettre en

Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes [1],
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Évreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands [2] :

action, et développer par des actes extérieurs la cause morale de l'évènement qu'il célèbre; et il a fait, en cela, preuve de goût comme de jugement. De tant de passions diverses qui agitent les héros d'Homère, ce grand poëte n'a personnifié que la Discorde : elle est (*Il.*, IV, v. 441) la sœur, la compagne inséparable du cruel dieu de la guerre :

Ἄρεος ἀνδροφόνοιο κασιγνήτη, ἑτάρη τε.

Il nous la représente (*ibid.*, v. 440) toujours en fureur, ἄμοτον μεμανῖα; et Boileau nous la montre *toute noire de crimes*. L'esprit se prête volontiers à ces sortes de fictions, parcequ'il les conçoit sans peine : mais jamais Homère n'eût songé à donner *un corps*, *une ame*, et sur-tout *un visage*, à des passions aussi mobiles dans leurs formes et dans leurs caractères, que *l'ambition*, *la colère*, *la vengeance*, etc. ; et bien moins encore à des titres purement honorifiques, tels que *l'excellence* et *la seigneurie*, comme nous l'avons vu dans le poëme du *Goupillon*.

[1] L'Arioste est, je crois, le premier qui ait fait des cloîtres la résidence habituelle de la Discorde. Voyez le *Roland furieux*, ch. XIV, st. 82-84; et ch. XVIII, st. 37. Chargé de commander au Silence d'accompagner l'armée chrétienne jusque sous les murs de Paris, l'ange Saint-Michel va d'abord le chercher dans un cloître : mais il apprend, à sa grande surprise, qu'il en est banni depuis long-temps, et qu'il a été remplacé par la Discorde, qui, condamnée à habiter l'enfer, n'avoit pas, dit le poëte, changé de domicile.

[2] Petit trait de satire, que n'admettroit pas la gravité de l'épopée héroïque, mais qui occupe ici sa place naturelle.

Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse;
Et par-tout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule à ses yeux immobile
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille:
Elle seule la brave; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance[1]:
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
« Quoi! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres[2],
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins[3];

[1] On voit la Discorde *s'exciter* à la vengeance; on entend *siffler ses serpents*. Le tableau est achevé, et la poésie a décidément l'avantage ici sur la peinture.

[2] Dans Homère (*Il.*, XI, v. 3 et suiv.) « Jupiter précipite sur « la flotte des Grecs la Discorde funeste, portant dans ses mains « le sceptre de la guerre. Elle s'arrête au vaisseau d'Ulysse..... « L'horrible déesse pousse un cri affreux, épouvantable, et jette « dans tous les cœurs la rage des combats. » — *Qui fit trembler les vitres.* Il résulte de cette heureuse disposition des mots, une sorte de vibration qui se prolonge à la fin du vers, et fait entendre le bruit des *vitres*, ébranlées en effet par le *ton* que prend ici la Discorde.

[3] Elle les avoit si bien *divisés*, que l'autorité fut obligée d'intervenir dans ces querelles scandaleuses, et que, sur le réquisitoire de l'avocat-général Talon, le parlement rendit, au mois d'avril 1667, un arrêt tendant à rétablir l'ordre et à ramener la paix dans ces différents monastères. — L'auteur du *Goupillon*, développant l'idée de Boileau, nous décrit, dans le second chant de

J'aurai fait soutenir un siége aux Augustins[1] :
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!

son poëme, les rapides et funestes effets de la présence de la Discorde chez les dominicains. « A peine elle a paru, et déja le prieur « et les moines sont *divises :* les uns murmurent tout bas que sa « révérence ruine le couvent; que l'esprit de la vie religieuse se « refroidit sensiblement, etc. — Les autres crient tout haut qu'il « dissipe au *wisk* et en fines collations les revenus de la maison, « tandis que la faim les consume au réfectoire. Cependant le père « prieur, modèle admirable de patience et de modération, laisse « crier les moines..... et va faire sa partie. »

Vociferar os deixa..... e vai jogando.

[1] Tous les deux ans les Augustins du grand couvent nommoient, en chapitre, trois jeunes religieux pour faire leur licence en Sorbonne. L'an 1658, le chapitre, au lieu de trois, en nomma neuf, pour trois licences consécutives. Le parlement cassa cette élection prématurée, ordonna aux Augustins de procéder à une nomination plus régulière, c'est-à-dire pour une seule licence, et, sur leur refus, envoya des archers pour les y contraindre. Les religieux se mettent en défense, sonnent le tocsin, tirent sur les archers, apportent le saint sacrement sur le champ de bataille, et sont pourtant forcés de capituler. On se donne des otages de part et d'autre; on convient que les assiégés auront la vie sauve. Les commissaires du parlement entrent dans le monastère; ils font arrêter et conduire à la conciergerie onze religieux. Mais vingt-sept jours après, le cardinal Mazarin, l'ennemi du parlement, met en liberté les onze prisonniers, qui sont reconduits en triomphe, et dans les carrosses du roi, à leur couvent. Leurs confrères vont les recevoir en procession, les palmes à la main, sonnent toutes les cloches, et chantent le *Te Deum*. La Fontaine a composé sur cet évènement une *Ballade*, dont le refrain est,

Les Augustins sont serviteurs du roi.

et dans laquelle un conseiller clerc fait cette petite semonce aux RR. PP. :

Suis-je donc la Discorde? et parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels[1]? »
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme[2],
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme:
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée[3]
S'élève un lit de plume à grands frais amassée:

Vous êtes troupe en ce monde inutile;
Le *tronc* vous perd depuis ne sais combien:
Vous vous battez, faisant un bruit de chien, etc.
Mais que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi;
Et, n'en déplaise aux suppôts de saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

[1] « On est agréablement surpris, dit Marmontel, d'entendre « la Discorde tenir ici les discours que tient Junon dans *l'Énéide*, « et parler d'une querelle de chanoines, comme l'altière et impé- « rieuse déesse parle de la fondation de Troie, et de sa haine « contre Énée »:

Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem?
Énéid., I, v. 51.

[2] Le songe envoyé par Jupiter à Agamemnon, se présente à lui sous la figure de Nestor, fils de Nélée, celui de tous les vieillards que le roi des rois honoroit le plus:

Τῷ μιν ἐεισάμενος προσεφώνεε θεῖος Ὄνειρος.
Iliad., II, v. 22.

[3] Ces vers, admirables par la beauté, la justesse, et le pittoresque de l'expression, sont dans la mémoire de ceux même qui n'ont de notre riche et belle littérature qu'une teinture superficielle. L'imitateur portugais nous semble rester ici bien loin de son modèle. Quand la Discorde se présente au doyen, sous les traits de sa vieille nourrice, « il faisoit sa méridienne, mollement

Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Régne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage[1] :
Son menton sur son sein descend à double étage;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'Église[2];
Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :

« étendu sur un sofa, ronfloit à son aise; et le vaste salon répé-
« toit au loin ses ronflements. »

Sobre um molle sopha dormia a sesta :
Roncava mui folgado, e cado ronco
A grande sala estremecer fazia.
Cant. II.

L'abbé Le Batteux a donné (*Principes de Litt.*, tome II, p. 337) de cette admirable description, une analyse, un peu trop minutieuse peut-être pour les lecteurs auxquels je m'adresse, mais qui est un vrai modèle de la manière de développer tout l'artifice d'un style aussi soigné dans toutes ses parties.

[1] Le trésorier étoit, au contraire, vieux, grand, sec et maigre. C'est donc ici un portrait de fantaisie : mais il n'est pas donné à tous les poëtes d'en avoir de semblables, ni sur-tout de les réaliser avec un pareil bonheur.

[2] Ce trait, et quelques autres du même genre, n'effarouchèrent point la piété de Louis XIV, ni celle du président de Lamoignon : elle étoit trop éclairée, pour ne pas sentir que les abus qui peu-

« Tu dors, prélat, tu dors [1], et là-haut à ta place
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les OREMUS, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions!
Tu dors! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,

vent s'introduire dans l'église, comme ailleurs, ne sont pas *l'église* même, et qu'ils ont, au contraire, pour ennemis naturels les hommes doués d'une piété solide et sincère. La satire est bien plus forte et bien plus crûment exprimée dans *la Secchia Rapita*. Ici, c'est un évêque qui oublie son bréviaire, en jouant au trictrac les bénéfices vacants dans son diocèse :

Che'n cambio di dir vespro e mattutino,
Giucasse tutto' l giorno a sbarraglino.
Cant. I, s. LII.

Là, c'est un bon curé qui débarrasse les mourants de leurs bijoux et de leur argent, dans la crainte qu'ils ne tombent entre les mains des ennemis :

E per guardarli da li furti altrui,
Li togliea in serbo, e li mettea co' sui.
Ibid., s. LVIII.

Ces traits, et cent autres de pareille force, n'empêchèrent pas le pape Benoît XIV, l'illustre Ganganelli, d'accepter la dédicace d'une belle édition de ce poëme.

[1] Le songe funeste, ἶλος ὄνειρος, qui vient tromper Agamemnon de la part de Jupiter, l'aborde en ces mots (*Il.*, II, v. 23) : « Tu « dors, fils du puissant et belliqueux Atrée! Tu dors! Convient-il « qu'un chef, qu'un homme chargé des destinées de tant d'autres, « s'abandonne la nuit entière aux langueurs du repos! Lève-toi : « fais prendre les armes aux enfants des Grecs; Jupiter l'or- « donne, etc. » C'est, en d'autres termes, ce que dit le vieux chantre au prélat :

Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.

Et renonce au repos, ou bien à l'évêché[1]. »
Elle dit; et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane[2].
Le prélat se réveille, et plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction[3].
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie[4];

[1] Au droit d'officier pontificalement aux grandes fêtes de l'année, *dedans le pourpris de la Sainte-Chapelle*: droit qui avoit été accordé par l'antipape Benoît XIII, au trésorier, dans la personne de Hugues Boileau, confesseur du roi Charles V, et l'un des ancêtres de notre poëte. Voyez PASQUIER, *Recherches de la France*, liv. III, chap. XXXIX.

[2] Comme Alecto à Turnus la rage des combats: à peine lui a-t-elle lancé le brandon fatal,

Arma amens fremit : arma toro tectisque requirit.
Sævit amor ferri, et scelerata insania belli,
Ira super.
Enéid., VII, 460.

[3] Il faut remarquer ce trait de caractère. Le prélat n'est pas encore bien éveillé : il ne sait encore ni qui lui parle, ni ce qu'on lui dit; *toutefois* la vanité a déja repris ses droits; tout plein de sa dignité, et des droits qu'elle lui donne, il se croit toujours dans l'exercice de ses fonctions, et fait par instinct, en dormant, ce qu'il fait en plein jour, par calcul et par réflexion.

4 Cela n'étoit bien démontré que pour l'abeille, quand Boileau fit ces vers. Virgile et Pline nous l'avoient appris :

Læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Adfixæ venis, vitamque in vulnere ponunt.
Géorg., IV, v. 231.

Mais des expériences postérieures ont prouvé que cela étoit également vrai de la guêpe. Voyez, dans la correspondance, la lettre de Boileau à Brossette, du 13 décembre 1704.

Le superbe[1] animal, agité de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements :
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante[2],
Querelle, en se levant, et laquais et servante;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner parle d'aller au chœur[3].

[1] Desmarets condamne cette épithète (*superbe*) donnée au taureau, qui est, dit-il, un animal *pesant* et *triste*. Si Desmarets s'étoit donné la peine d'ouvrir Virgile, il auroit trouvé (*Géorg.*, III, v. 217), à propos de deux *taureaux* qui se disputent une belle génisse :

Sæpe *superbos*
Cornibus inter se subigit decernere amantes.

C'est dans Virgile encore (*Géorg.*, II, v. 470), qu'il eût découvert le germe de ce vers, si remarquable par l'harmonie imitative des sons :

Exhale sa douleur *en longs mugissements*.
Mugitusque boum.

[2] Le réveil d'Agamemnon est plein de noblesse et de dignité, tel qu'il convenoit au roi des rois, et à la majesté du poëme héroïque. Tout rempli du message céleste qu'il vient de recevoir, il exécute avec un calme tranquille ce qu'il doit croire la volonté de Jupiter. Le prélat, au contraire,

Querelle, en se levant, et laquais et servante.

Le doyen ne se réveille pas de meilleure humeur, dans *le Goupillon*. « Il s'élance de son sofa, court furieux tout son appartement, « en criant : aux armes ! aux armes ! guerre ! guerre ! »

Do sopha salta ;
Correndo furioso toda a sala,
« Armas, armas (bradava), guerra, guerra ! »
Cant. II.

[3] A quel point la colère a déja égaré les sens et la raison du malheureux prélat ! Il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Aller au chœur, *avant dîner!* quel oubli de soi-même et des con-

Le prudent Gilotin[1], son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle;
Lui montre le péril; que midi va sonner;
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
« Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat:
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile?
Reprenez vos esprits; et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. »
Ainsi dit Gilotin; et ce ministre sage
Sur table[2], au même instant, fait servir le potage.
Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect[3],

venances! la démence est vraiment complète. Que fût-il arrivé, si le *prudent* Gilotin n'eût vivement représenté à sa grandeur l'urgence du péril *que midi va sonner*, et l'irréparable malheur de laisser *refroidir le dîner!* Quelle chaleur, quelle véhémence dans son discours! comme il parle en homme pénétré de son sujet, et profondément imbu de cette grande maxime,

Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien!

Il ne falloit rien moins qu'un motif aussi puissant, aussi décisif, pour déterminer le trésorier.

[1] Son véritable nom étoit *Guéronet*. Le trésorier récompensa son zèle dans la suite, en lui donnant la cure de la Sainte-Chapelle.

[2] « Le poëte, dit Le Brun, pouvoit mettre *sur la table*, *à l'instant*; mais, *sur table*, *à l'instant*, est bien plus vif. » Cette remarque est d'un homme savamment initié dans les plus secrets mystères du mécanisme de la versification.

[3] Plus éloquent que Gilotin lui-même, plus puissant que tous les motifs allégués par l'*aumônier fidèle*, l'aspect seul *de la soupe*

Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues [1],
Quand le Pygmée altier [2], redoublant ses efforts,

achève de déterminer le prélat, et lui inspire ce *saint respect*, qui le laisse sans réponse et sans objection. *Il cède, il dîne enfin.* Quel effort de courage ! quelle résignation !

Mais toujours *plus farouche,*
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.

Et le trouble, la précipitation du personnage se manifestent jusque dans cette forme elliptique, où les mots semblent *se presser* sans liaison, comme *les morceaux* dans la bouche du prélat.

[1] « Les Troyens, dit Homère (*Iliad.*, III, v. 2 et suiv.), s'avan-« cent en poussant d'horribles clameurs ; tels on voit des batail-« lons de grues, fuyant l'hiver et ses frimas, voler vers les rivages « de l'Océan, et, du sein des airs, porter aux Pygmées et la guerre « et la mort. »

Ἀνδάσι Πυγμαίοισι φόνον καὶ κῆρα φέρουσαι.

Il y a, comme l'on voit, quelque différence entre le récit d'Homère qui fait marcher les grues contre les Pygmées, et celui de Boileau, qui semble donner l'initiative à ces peuples. Mais on sent combien cette différence est en elle-même peu importante, lorsqu'il s'agit d'un fait aussi problématique que l'existence des Pygmées, et leur état prétendu de guerre habituelle avec les grues.

[2] *Le Pygmée altier* est très plaisant, quand on songe que, chez ce peuple fabuleux, les hommes n'avoient qu'un pied de haut ; que leurs femmes, mères à trois ans, étoient déja vieilles à huit ; et qu'ils s'avançoient à la guerre, montés sur des perdrix, ou sur des chèvres d'une taille proportionnée à la leur, etc. Leur reine

De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe;
Il l'avale d'un trait [1]; et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,

Gérana fut, dit-on, changée en grue (γέρανος) par Junon, pour avoir osé disputer à la déesse le prix de la beauté. Philostrate raconte (*Icon.*, II, c. XXII) bien d'autres prodiges encore des Pygmées, et de leur combat avec Hercule : on croiroit lire le chapitre VI de *Micromégas*. Il est souvent fait mention des Pygmées dans l'Écriture. Voyez Aristote, *de Nat. anim.*, liv. VIII, ch. XII; et Strabon, liv. II.

[1] La précision de cet hémistiche, tout composé de syllabes brèves, qui se précipitent rapidement les unes sur les autres; la coupe de la phrase, habilement arrêtée au milieu du vers, tout est à remarquer ici. Virgile a tracé le même tableau (*Énéid.*, I, v. 742), mais avec des différences dans la circonstance, qui en ont nécessairement amené dans l'expression. Didon, après avoir légèrement effleuré de ses lèvres la coupe sacrée, la donne à Bitias : celui-ci, dit le poëte,

Impiger hausit
Spumantem pateram...

mais cette coupe étoit d'or; et la richesse de l'expression poétique égale ici celle du précieux métal : ce n'est pas de vin, c'est *d'or* que Bitias *s'abreuve largement* :

Et pleno se proluit auro.

La cruche *au large ventre* est plaisante dans Boileau : la coupe *aux riches bords* est admirable dans Virgile.

On dessert; et soudain, la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur:
« Illustres compagnons de mes longues fatigues [1],
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à MAGNIFICAT je me vois encensé;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage;
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi [2]?

[1] « Amis, compagnons, auxquels le destin a rendu communs « les biens et les maux qui m'arrivent, vous n'ignorez point sans « doute l'exécrable attentat, dont le monde, jusqu'à ce jour, n'a« voit pas encore été témoin! Le doyen... » (Un profond soupir s'échappe alors de son sein, et des pleurs amers baignent son visage: il s'arrête un moment, et reprend enfin son discours.) « Le « superbe doyen, scrupuleux observateur jusqu'ici de ce qu'il « doit à ma dignité, au sang royal qui coule dans mes veines hé« roïques, avoit coutume de m'attendre à la porte du chapitre, « pour me présenter le goupillon sacré... eh bien! orgueilleusement « assis à sa place, il me brave, il m'insulte aujourd'hui, entonne « l'office, et me foudroie de ses regards. Le dépit, la rage... je ne « me connois plus; je ne sais à quel projet de vengeance m'arrêter. « Conseillez-moi, mes chers amis; l'affront que l'on me fait vous « touche comme moi: c'est à vous de me fournir les moyens de « confondre tant d'audace. » (*Le Goupillon*, ch. II.) — Voyez aussi le discours où Agamemnon (*Iliad.*, II, v. 110 et suiv.) expose aux Grecs assemblés les prétendus motifs qui l'engagent à lever le siège de Troie. La distance paroîtra d'abord immense; on n'en sentira que mieux ensuite l'habileté du parodiste.

[2] Il est tout simple que le chantre donne *le ton* au *Lutrin*: mais qu'il prétende aussi donner *la loi* au chapitre, voilà ce que le trésorier ne peut ni ne doit lui pardonner.

Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe;
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le BENEDICAT VOS[1]!
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours;
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire;
Quand Sidrac[2], à qui l'âge alonge le chemin[3],
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déja vu quatre âges[4]:
Il sait de tous les temps les différents usages:

[1] Voilà le grand sujet de la querelle: l'usurpation de celle de toutes les fonctions épiscopales qui flatte le plus la vanité du prélat; aussi sera-ce de l'exercice même de ce droit précieux, que sa vengeance empruntera ses armes, et son triomphe tout son éclat.

[2] « *Sidrac* est le vrai nom d'un vieux chapelain-clerc de la Sainte-« Chapelle, c'est-à-dire un chantre musicien, dont la voix étoit « une taille fort belle : son personnage n'est point feint. » (*Lettre de l'abbé Boileau à Brossette*, 12 *février* 1703.)

[3] La coupe et la marche du vers ne semblent-elles pas *l'alonger* en effet, comme l'âge *alonge le chemin* pour le vieux Sidrac? Quelle vérité dans les caractères! quelle perfection dans les détails!

[4] C'est vraiment le Nestor du chapitre; et si, comme celui de *l'Iliade*, il eût pu dire aux chanoines, *j'ai vécu avec des gens qui valoient mieux que vous*, le prélat de son côté pouvoit lui répondre: *avec dix chanoines comme vous*, je serois bientôt maître de tout le chapitre (*Iliad.*, II, v. 372). Son éloquence est aussi douce, aussi persuasive que celle du fils de Nélée (*Id.*, I, v. 249), ou d'Alètes, dans *la Jérusalem délivrée* (Cant. II, s. 61); et le

Et son rare savoir, de simple marguillier[1],
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance;
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :
« Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prélat; et, pour sauver tes droits et ton empire,
Écoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux[2];
Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture,
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour[3].

poids que l'expérience ajoute à ses conseils, détermine d'avance les suffrages en sa faveur. Son rôle est absolument ici celui de Nestor, au second livre de *l'Iliade*, v. 337 et suiv.

[1] Les reliques étoient confiées aux soins du marguillier : les chapes et la cire, à celui du *chevecier*, ou *chefcier*, en latin *primicerius*, c'est-à-dire *primus in cera*, porté *le premier* sur les tablettes *de cire* où l'on inscrivoit les noms des ecclésiastiques, dans l'ordre de leurs dignités. *Marguillier*, autrefois *marreglier*, du latin *matricularius*, parceque, chargés d'administrer les deniers d'une église, ils tenoient registre (*matricula*) de leurs recettes et de leurs dépenses.

[2] Saint-Marc trouve cet hémistiche *bien dur* et *bien désagréable à l'oreille :* il ne *forme* d'ailleurs, selon lui, *aucune image* en cet endroit. Il suffit, pour la réfuter complètement, de rapporter une pareille critique.

[3] C'est ce que dit Virgile, en parlant du chêne, dans ces vers admirables (*Géorg.*, II, v. 296) :

Tum fortes late ramos et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.

Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre[1],
A peine sur son banc on discernoit le chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
Découvert au grand jour, attiroit tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie :
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abîme tout plutôt ; c'est l'esprit de l'Église[2] :

Et loin de tous côtés tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette à l'entour une immensité d'ombres.
DELILLE.

[1] La difficulté de la rime ajoute encore au mérite d'avoir su rendre de pareils détails avec tant de justesse et d'élégance.

[2] « Desmarets et Pradon ne manquèrent pas de crier au scan-« dale, et d'accuser Boileau d'impiété : il répondit qu'il entendoit « ici par le mot *église*, non des pasteurs éclairés et vertueux, mais « une troupe de ministres ignorants et calomniateurs, qui ne sont

C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur :
Ces vertus dans Aleth [1] peuvent être en usage;
Mais dans Paris, plaidons : c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent,
Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-même [2]. »
Ce discours aussitôt frappe tous les esprits;
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office :
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
« Le sort, dit le prélat, vous servira de loi [3].

« pas plus la véritable *église*, que le parterre de la foire n'est le « public. » (D'ALEMBERT.)

[1] Éloge aussi juste que mérité de *Nicolas Pavillon*, alors évêque d'Aleth. Il mourut peu de temps après la publication du *Lutrin*, âgé de quatre-vingts ans, et après trente-huit années d'un épiscopat illustré par toutes les vertus qui ont à jamais recommandé son nom à la postérité. *Étienne Pavillon*, de l'académie françoise, et l'un de nos poëtes les plus aimables dans le genre léger, étoit neveu de ce digne prélat.

[2] Un espoir aussi doux, aussi flatteur pour la vanité du trésorier, suffit pour relever son courage abattu, et pour le rendre tout entier à lui-même.

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!
RACINE.

[3] Hector s'avance au milieu des deux armées (*Iliad.*, VII, v. 66), et défie au combat le plus intrépide des héros grecs. Un morne silence accueille d'abord cette formidable provocation; mais ranimés bientôt par les reproches du sage Nestor, neuf guer-

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.»
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms [1], sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur [2],
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue [3].
Il tourne le bonnet : l'enfant tire [4]; et Brontin

riers se lèvent, Atride, Diomède, les deux Ajax, Idoménée, etc., briguant à l'envi l'honneur de combattre Hector. « Généreux « guerriers, leur dit le sage roi de Pylos (*Ibid.* v. 171), que le « sort décide entre vous :

Κλήρῳ νῦν πεπάλαχθε διαμπερὲς, ὅς κε λάχῃσιν.

« qu'il nomme le vengeur de la Grèce. »

[1] « Il dit (Nestor, *ibid.*, v. 175); et tous jettent leurs marques « (κλήρον ἐσημήναντο) dans le casque d'Atride. »

[2] Peinture charmante dans son genre. Ces vers respirent, suivant Le Brun, toute la naïveté de l'innocence. Ils ont de plus le mérite du contraste ; et cette image gracieuse de la jeunesse dans sa première fleur, opposée à la décrépitude du vieux Sidrac, vient égayer à propos ce que l'ensemble du tableau pourroit avoir de trop sérieux.

[3] C'est Nestor qui agite, dans Homère (*Ibid.*, v. 181), le casque où sont déposés les noms ; et s'il ne les *bénit* pas, il invoque du moins Jupiter, pour que le sort désigne Ajax, ou le fils de Tydée, ou Agamemnon.

4 On ne se lasse point d'admirer avec quelle adresse savante Boileau varie les formes de sa versification : cet exemple en est l'un des plus remarquables. L'*enfant tire*... Tout le monde est dans l'attente, et le vers s'arrête, suspendu, pour ainsi dire,

Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure[1].
On se tait; et bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour[2].
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière[3].

comme l'attention des spectateurs. — *Et Brontin.* Son véritable nom étoit *Frontin*, prêtre du diocèse de Chartres, et sous-marguillier de la Sainte-Chapelle.

[1] Les Grecs ne témoignèrent pas plus de joie, lorsque le nom d'Ajax sortit le premier du casque d'Agamemnon (*Iliad.*, VII, v. 182.)

[2] VAR. De l'horloger La Tour.

Marmontel (*Élém. de litt.*, art. PARODIE) n'approuve point la substitution du *perruquier* à l'*horloger,* comme personnage *plus comique.* Marmontel se trompe (ce qui lui arrive souvent, dans ses jugements sur Boileau): l'horloger étoit triste et froid; tandis que le caractère original du perruquier anime toutes les scènes du poëme, où il figure, et donne à tout l'ouvrage une couleur plaisamment historique, qui est un mérite de plus. Ce Didier l'Amour demeuroit en effet dans la cour du palais: il avoit sa boutique sous l'escalier même de la Sainte-Chapelle: il avoit été témoin, et peut-être acteur, dans ces fameuses querelles. Que de motifs pour lui donner, dans *le Lutrin*, la place et le rôle qu'il y remplit si bien, et qui sont, d'ailleurs, si conformes à son caractère connu!

[3] Anne du Buisson, seconde femme de Didier l'Amour. C'est avec la première qu'il se conduisoit à-peu-près comme Sganarelle avec la sienne, c'est-à-dire qu'il *l'étrilloit sans s'émouvoir;* et ce fut, si l'on en croit Ménage, ce personnage qui donna à Molière l'idée de mettre sur la scène un mari qui bat de sang-froid sa femme (*Médecin malgré lui*, act. I, sc. I.) — *Sa perruquière*, ou comme il y avoit d'abord, *son horlogère*. Saint-Marc ne voit là

Ils s'adorent l'un l'autre; et ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement :
Mais, depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier[1],
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, et le prélat par grace
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point[2], ô puissant porte-croix,
Boirude[3], sacristain, cher appui de ton maître,

qu'*un froid jeu de mots*, qu'une *ridicule imitation* de cette mauvaise *turlupinade*,

> Et le pauvre Lustucru
> Trouve enfin *sa lustucrue.*

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui juge ainsi Boileau, trouve beaucoup *de solidité* dans les critiques de Pradon et de Desmarets.

[1] Il exerçoit une sorte de police dans la cour du palais : armé d'un long fouet, il en chassoit impitoyablement les enfants et les chiens qui venoient y faire du bruit. Mais son courage n'avoit pas toujours été renfermé dans une enceinte aussi bornée. Le peuple ayant, pendant les troubles de Paris, mis le feu aux portes de l'Hôtel-de-Ville, l'intrépide Didier se fit jour à travers la populace, et tira deux ou trois de ses amis de l'Hôtel-de-Ville. De pareils exploits méritoient pour leur héros l'immortalité que lui assure à jamais *le Lutrin*.

[2] Il dut au moins s'écrier comme Ajax, dans la même circonstance : « Que je suis heureux ! je vais triompher d'Hector ! »

> δοκέω νικησέμεν Ἕκτορα δῖον.
> *Iliad.*, VII, v. 192.

[3] François Sirude, sous-marguillier, ou sous-sacristain de la

Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paroître!
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se léve; et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule[1].
Le prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit[2].

Sainte-Chapelle. C'étoit lui qui portoit ordinairement la croix aux processions.

[1] *Le fumier* de Chapelain n'a pas toujours été inutile à notre Virgile-Boileau. Il avoit lu dans *la Pucelle*, liv. VIII :

On quitte alors le temple, et l'innombrable foule
Par le triple portail avec peine s'écoule.

C'étoit le germe, mais le germe seulement de deux beaux vers : il s'agissoit de le développer ; et Boileau se sera dit sans doute : l'*innombrable foule* nous apprend seulement que cette foule étoit nombreuse ; il faut la peindre se pressant pour sortir. Ce n'est point encore assez : il faut faire entendre ce murmure confus de plusieurs personnes qui sortent à-la-fois. Je dirai donc :

Et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.

Je suis surpris que Pradon ou Perrault n'aient pas crié au plagiat, et que Saint-Marc n'ait pas découvert ce nouveau chef d'accusation contre Boileau.

[2] Le vers tombe avec ces syllabes lourdes et traînantes : la rime expire dans un son foible, à peine articulé : on voit le prélat s'endormir. Quelle foule immense de beautés dans tous les genres

de diction ! Et si l'on ajoute à ce prodigieux mérite la supériorité du plan, la variété des caractères, et la richesse descriptive jusque dans les moindres détails, quelle idée ce premier chant ne doit-il pas donner du reste de l'ouvrage !

Il faut partir: j'y cours . . . . . .

Lutrin, Ch. II.

CHANT II.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles [1],
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas;
La Renommée enfin, cette prompte courrière [2],
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière;
Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,

[1] Voltaire, dans *la Henriade*, chant VIII :

Ce monstre, composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles;
Qui rassemble *sous lui* la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité.

Mais Virgile, de qui les deux poëtes françois ont emprunté les traits principaux de leur description (*Énéid.*, IV, v. 173), ne se borne pas à nous dire que le monstre est *composé d'yeux*, etc.; il nous montre ces yeux toujours ouverts, ces oreilles dressées, ces langues innombrables, sans cesse en mouvement :

Quot sunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi subter, mirabile dictu,
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.

A thousand busy tongues the Goddess bears,
And thousand open eyes, and thousand list'ning ears.
Pope, *Temple of Fame*.

Voyez Ovide, *Métam.*, XII, v. 39; Stace, *Théb.*, III, v. 426; et Valer. Flacc., *Argonaut.*, II, v. 116 et suiv.

[2] Var. La Renommée enfin, d'une course légère,
Va porter la terreur au sein de l'horlogère.

Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit[1].
A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :
« Oses-tu bien encor, traître, dissimuler[2]?
Dit-elle : et ni la foi que ta main m'a donnée[3],
Ni nos embrassements qu'a suivis l'hyménée,
Ni ton épouse enfin toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir!

[1] Après ce vers, on lisoit les quatre suivants, dans les premières éditions :

Que sous ce piége adroit, cet amant infidèle
Trame le noir complot d'une flamme nouvelle,
Las des baisers permis qu'en ses bras il reçoit,
Et porte en d'autres lieux le tribut qu'il lui doit.

La décence et le goût prescrivoient également le sacrifice de ce morceau.

[2] Le premier chant nous a montré le talent de Boileau aux prises avec le génie d'Homère, et nous a donné lieu de remarquer avec quelle heureuse facilité les beautés originales prenoient, sous les mains de l'habile imitateur, de nouveaux traits, un caractère nouveau, sans rien perdre malgré cela de la noblesse de leur origine. C'est Virgile qui va subir maintenant la même métamorphose; mais l'imitation, plus détournée d'abord, sera plus directe ici; la traduction sera presque littérale; et plus *la perruquière* parlera le langage de *Didon*, plus le comique sera vrai, parcequ'il résultera alors de l'opposition bien saisie entre la dignité du style, et la trivialité du personnage. Dans Scarron, au contraire, Didon parlera comme une perruquière; et les deux parodistes auront également atteint leur but.

[3] Virgile, *Énéid.*, IV, v. 307 :

Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido!

Perfide! si du moins, à ton devoir fidèle[1],
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle[2]!
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église?
Où vas-tu, cher époux? est-ce que tu me fuis[3]?

[1] Ce motif est digne de celle qui parle; et elle ne dissimule pas que *l'espoir du gain* lui feroit trouver moins longue l'absence de son mari. Didon consentiroit avec moins de regret au départ d'Énée, s'il la quittoit pour relever les murs de Troie:

Quid? si non arva aliena domosque
Ignotas peteres, et Troja antiqua maneret, etc.

Fragments de 1673.

Oh! si ta main, du moins, sous un rasoir fidèle,
Alloit faire tomber quelque barbe nouvelle,
L'espoir du gain pourroit soulager mes ennuis.

[2] VAR. Tu veillois pour régler quelque horloge nouvelle.

[3] Mene fugis! per ego has lacrymas, dextramque tuam, te,
(Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipsa reliqui);
Per connubia nostra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
Dulce meum, miserere domus labentis; et istam,
Oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem.

Pour mettre le lecteur à portée de mieux apprécier encore le mérite de ce genre d'imitation, nous citerons ici la traduction de Delille:

Est-ce moi que tu fuis! par ces pleurs, par ta foi,
(Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi),
Par l'amour, dont mon cœur éprouva les supplices,
Par l'hymen, dont à peine il goûtoit les délices,
. . . . . .
Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir!

Boileau est, pour le moins, aussi noble, aussi élevé dans tout ce

As-tu donc oublié tant de si douces nuits?
Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout temps facile à tes desirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni serments, ni promesses,
Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ[1]. »
En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu

morceau, que le traducteur même de Virgile: et l'on oublieroit aisément la perruquière, pour n'entendre que Didon, sans les *douces nuits*, *les baisers pleins de charmes*, et la fidélité conjugale, si plaisamment rappelés.

[1] Dans le poëme du *Goupillon*, ch. VI, la femme de Gonsalves, cet huissier intrépide qui s'est chargé d'assigner l'évêque à la requête du doyen, s'efforce de détourner son mari de ce projet téméraire, par la considération des périls auxquels il s'expose, et par tout ce que l'amour lui peut inspirer de plus tendre et de plus pressant:

Ah! não, amado sposo, per aquelles
Primeiros e suavissimos instantes
Do nosso doce amor, pela fé pura,
Que no sagrado laço me juraste;
Per estas ternas lagrimas que choro,
Que a tanto não te exponhas, etc.

« Ah! cher époux, je t'en conjure, au nom des douces prémices « de nos amours; au nom de la foi que tu m'as jurée au pied des « autels, et des tendres pleurs que tu me vois répandre, garde-toi « d'affronter un pareil danger! »

Entre deux passions demeure suspendu[1];
Mais enfin rappelant son audace première :
« Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire[2],
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi :
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée[3];
Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre :

[1] Énée est touché des plaintes de Didon; mais, plein de l'ordre des dieux, il affecte un calme qui n'est pas dans son ame :

Obnixus curam sub corde premebat.
Énéid., IV, v. 332.

[2] Énée se borne à dire, avec une noble simplicité, que sa reconnoissance pour les bienfaits de Didon n'aura de terme que celui de ses jours :

Nec me meminisse pigebit Elisæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos regit artus.

Mais cela est beaucoup trop simple pour notre héros comique; et les figures les plus hardies n'ont rien de trop exagéré pour peindre sa reconnoissance des *solides bienfaits* que lui a *prodigués* une épouse, *de tout temps* facile à ses desirs. Il falloit que son aversion pour Boileau eût bien aveuglé Marmontel, pour qu'il ne trouvât ici rien *de plaisant* ni *de vraisemblable*.

[3] Fragments de 1673 :

Les lois de l'hyménée;
Et malgré tous ses soins vainement prétendus, etc.

Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre [1];
Et toi-même, donnant un frein à tes desirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin? c'est le ciel qui m'appelle.
Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs [2]. »
Il la quitte à ces mots. Son amante effarée [3]
Demeure le teint pâle, et la vue égarée :

[1] L'honneur *d'élever un pupitre* est pour le perruquier l'Amour ce qu'étoit pour le héros troyen la gloire de fonder un grand empire. Aussi conjure-t-il Didon de ne point le lui envier :

> Quæ tandem Ausonia Teucros considere terra
> Invidia est?
> *Enéid.*, IV, v. 348.

[2] Desine meque tuis incendere, teque querelis.
Ibid., v. 360.

« Rassure-toi, dit à sa femme l'héroïque Gonsalves; ce n'est point « un géant que je vais attaquer : ce n'est point un Tamerlan que » j'ai à combattre. Je ne me dissimule pas néanmoins les dangers « qui m'attendent : mais que diroit l'Univers, s'il me voyoit reculer « pour la première fois devant mon devoir?..... Les années s'écou- « lent, les moments sont chers; il faut saisir une occasion que le « hasard nous présente si rarement! Les censures, l'évêque, sa « colère! vains épouvantails que je saurai braver..... Calme donc « le trouble qui t'agite; quelques instants seulement, et je suis tout « à toi, tout à l'amour. Il dit, s'arrache de ses bras, etc. » (*Le Goup.*, ch. VI.)

[3] Au lieu de ce vers et des trois suivants, on lit dans les premières éditions :

> Pendant tout ce discours, l'horlogère éplorée
> A le visage pâle et la vue égarée.
> Elle tremble, et sur lui roulant des yeux hagards,
> Quelque temps, sans parler, laisse errer ses regards;

La force l'abandonne; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit; et, de pleurs inondant son visage,

Mais enfin sa douleur se faisant un passage,
Elle éclate en ces mots que lui dicte la rage :
« Non, ton père à Paris ne fut point boulanger,
« Et tu n'es point du sang de Gervais l'horloger :
« Ta mère ne fut point la maîtresse d'un coche ;
« Caucase dans ses flancs te forma d'une roche :
« Une tigresse affreuse, en quelque antre écarté,
« Te fit, avec son lait, sucer sa cruauté.
« Car pourquoi désormais flatter un infidèle?
« En attendrai-je encor quelque injure nouvelle?
« L'ingrat a-t-il du moins, en violant sa foi,
« Balancé quelque temps entre un lutrin et moi?
« A-t-il, pour me quitter, témoigné quelque alarme?
« Ai-je pu de ses yeux arracher une larme?
« Mais que servent ici ces discours superflus?
« Va, cours à ton lutrin, je ne te retiens plus.
« Ris des justes douleurs d'une amante jalouse ;
« Mais ne crois plus en moi retrouver une épouse.
« Tu me verras toujours constante à me venger,
« De reproches hargneux sans cesse t'affliger ;
« Et quand la mort bientôt, dans le fond d'une bière,
« D'une éternelle nuit couvrira ma paupière,
« Mon ombre chaque jour reviendra dans ces lieux,
« Un pupitre à la main, se montrer à tes yeux,
« Rôder autour de toi dans l'horreur des ténèbres,
« Et remplir ta maison de hurlements funèbres.
« C'est alors, mais trop tard, qu'en proie à tes chagrins,
« Ton cœur froid et glacé maudira les lutrins;
« Et mes mânes contents, aux bords de l'onde noire,
« Se feront de ta peur une agréable histoire. »
En achevant ces mots, cette amante aux abois
Succombe à la douleur qui lui coupe la voix.
Elle fuit, etc.

Boileau avoit trop aisément cédé au plaisir de poursuivre l'imitation de Virgile : mais son excellent goût lui fit bientôt sentir que

Seule pour s'enfermer monte au cinquième étage;
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape, et la suit[1].
Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues[2];
Le souper hors du chœur chasse les chapelains[3],
Et de chantres buvants les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude[4]:
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur

la parodie descendoit ici jusqu'à la charge; que ce n'étoit plus imiter, mais *travestir* l'un des plus beaux morceaux du poëte latin; et que *le boulanger, l'horloger, la maîtresse d'un coche*, etc., étoient autant de traits qu'il falloit renvoyer à Scarron; et il les lui renvoya.

[1] Le vers court aussi vite que *la servante Alizon*, et échappe, pour ainsi dire, avec elle, à la poursuite du lecteur.

[2] Heureuse imitation du beau vers de Virgile (*Égl.* I, v. 84):

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

[3] Le Brun trouve l'expression *hardie:* elle est de plus très juste, et caractérise plaisamment l'impérieux appétit, qui *chasse* les chapelains hors du chœur, pour les envoyer souper.

[4] Quelle attention scrupuleuse à relever constamment les plus petits détails, les circonstances les plus communes, par l'élégance poétique du style, par le charme et la vérité des accessoires! Vous voyez Brontin marcher lestement, quoique *chargé* de la *triple bouteille;* et le poëte vous en donne la raison:

L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.

Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
« Partons, lui dit Brontin[1] : déja le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi! le pardon sonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'alégresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend. »
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde coignée[2];

[1] C'est Mercure qui vient, par l'ordre de Jupiter, presser de nouveau le départ d'Énée.

Nate Dea, potes hoc sub casu ducere somnos!
. . . . . .
. . . nec zephyros audis spirare secundos?
. . . . . .
Eia age, rumpe moras.
Énéid., IV, v. 560 et suiv.

« Que fais-tu, fils de Vénus? eh quoi! tu dors, et les périls t'en-« vironnent! N'entends-tu pas souffler les vents qui t'appellent? « Plus de délais : partons. » Les pleurs de la perruquière avoient, à ce qu'il paroît, produit sur le courage de son époux l'effet du désespoir de Didon sur le cœur d'Énée : il hésitoit encore; mais le petit discours de Brontin lui rend bientôt son audace première, et, comme le héros de l'Énéide, il part sans balancer.

[2] Substituez au premier hémistiche de ce vers,

Il met sur son épaule une lourde coignée :

vous n'avez plus d'image, ni par conséquent de poésie : à quoi tient donc ici l'art du versificateur? au bonheur de cette inversion,

Sur son épaule il charge;

qui, en renvoyant à l'hémistiche le mot qui fait image, nous peint les efforts du perruquier, pour *se charger* de la *lourde* coignée. La

Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois :
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête :
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau ;
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière [1].
La Discorde en sourit [2], et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Citeaux [3] réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour [4];

scie, attachée *en forme de carquois*, complète agréablement le tableau.

[1] VIRGILE, *Énéid.*, VI, v. 268 :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

et VOLTAIRE, *Henriade*, ch. II :

De ce mois malheureux l'inégale courrière
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière.

[2] On avoit un peu perdu de vue la Discorde : avec quel art le poëte la ramène ici sur la scène, en lui faisant pousser un cri de joie, à l'aspect *des trois guerriers* qui vont exécuter ses projets ! Ce cri réveille la Mollesse, et lie ainsi de la manière la plus naturelle ce bel épisode au reste de l'ouvrage.

[3] Célèbre abbaye de Bernardins, dont les religieux n'avoient point embrassé *la réforme* établie dans plusieurs maisons de leur ordre.

[4] Ce joli tableau, digne de l'Albane ou du Corrège, avoit son pendant dans les premières éditions de *la Henriade*, ch. IX :

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres plaisirs désarmer le héros ;

L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines:
La Volupté la sert avec des yeux dévots [1],
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble:
Quand la Nuit [2], qui déja va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;

L'un tenoit sa cuirasse, encor de sang trempée;
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
Et rioit, en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

Il paroît hors de doute que l'auteur de *la Henriade* se soit proposé d'abord de lutter ici contre celui du *Lutrin;* mais convaincu dans la suite de l'infériorité de la copie, il aima mieux sacrifier un morceau de luxe, que de laisser subsister un fâcheux objet de comparaison. Peut-être aussi ce tableau, purement *de genre*, lui aura-t-il semblé un peu mesquin dans une galerie historique, tandis qu'il est à sa véritable place dans *le Lutrin*, où il a de plus le mérite de l'allusion satirique.

[1] « Expression d'une délicatesse charmante, dit Le Brun; en « effet la Volupté a, pour être plus engageante, presque *de la « dévotion dans les yeux.* » Le Brun eût beaucoup mieux expliqué la pensée du poëte et la beauté de son expression, en disant tout simplement, qu'elle peint à merveille ce *dévouement* tendre, affectueux, qui est de tous les instants; ces petits soins, auxquels la Volupté prête un tour si délicat et des formes si séduisantes.

[2] La nuit personnifiée n'a rien qui blesse ici les convenances poétiques. On sait que les anciens la faisoient fille du Chaos et mère du Jour et de l'Éther (*Hésiod. Théog.*, v. 123); et qu'ils la représentoient sous l'emblème ingénieux d'une femme qui tient entre ses bras deux enfants, l'un blanc et l'autre noir, qui figurent le sommeil et la mort; le jour et la nuit. Ce n'est plus ici un être de raison, un fantôme allégorique: c'est un agent nécessaire, indispensable;

Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle :
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais :
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître [1] :
Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achéve,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots [2], qu'elle interrompt vingt fois :

habilement mis en œuvre par le poëte. C'est la Discorde qui a réveillé la Mollesse ; c'est la Nuit qui lui vient révéler l'entreprise du prélat ; c'est elle qui va placer dans *le Lutrin* ce hibou, qui déconcertera un moment l'audace de Boirude et de ses compagnons. Voilà toute la machine du merveilleux en action ; et son mouvement s'accélère avec une progression successive, qui entraîne le lecteur dans la rapidité de sa marche. Voilà l'Épopée.

[1] On prononçoit alors *s'accraître*, en faveur de la rime. On trouve dans madame Deshoulière :

Puisse durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment !

Mais ce qu'il y a de plus singulier, dit Marmontel (*Préf. de la Henriade*), c'est que *paroître*, en faveur de qui on prononçoit *s'accraître*, changeoit lui-même de prononciation en faveur de *cloître*. Nous avons vu dans Boileau, ép. IV :

L'honneur et la vertu n'osèrent plus *paroître* :
La piété chercha les déserts et le *cloître*.

[2] C'est l'expression de Virgile (*Énéid.*, VI, v. 686), en parlant

« O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre [1]?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps [2],
Où les rois s'honoroient du nom de fainéants;
S'endormoient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte [3]?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour:

d'Anchise, ému à-la-fois de surprise, de tendresse et de joie, à l'aspect de son fils:

Effusæque genis lacrymæ, et *vox excidit ore.*

[1] *Souffler la fatigue* est une de ces hardiesses elliptiques, qui étonnent et déconcertent d'abord le lecteur: mais *souffler* n'est autre chose ici qu'*inspirer*; et *souffler la fatigue et la guerre*, c'est *inspirer le mépris des fatigues de la guerre.*

[2] Le discours de la Politique, chant IV de *la Henriade*, est fidèlement imité de celui de la Mollesse: le fond des idées, les formes du style et le mouvement oratoire, tout est emprunté de Boileau, à l'exception de la beauté continue des vers, dont il s'étoit réservé le secret. A peine la Politique a reconnu la Discorde, qu'elle court dans ses bras; et après quelques mots de compliment:

Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
Où les peuples séduits me présentoient leurs vœux;
Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,
Confondoit dans mes lois les lois de son église.
Je parlois; et soudain les rois humiliés
Du trône en frémissant descendoient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres;
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres;
Je tenois dans mes mains la vie et le trépas:
Je donnois, j'enlevois, je rendois les états.

[3] On sait de quelle autorité jouissoient les *maires du palais* (*majores palatii*) sous les rois de la première race; et comment ils finirent par usurper la souveraineté, dans la personne de Pepin-Héristel. Le *comte* étoit le second officier de la couronne, et ren-

On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent[1].
Ce doux siècle n'est plus[2]. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.

doit la justice pour le roi. — Voyez *sur les rois fainéants*, une dissertation de l'abbé de Vertot (*Mém. de l'acad. des Inscript.*, t. VI, p. 526.)

[1] Jamais, et dans aucun poëte, la perfection de l'art des vers n'a été portée plus loin. Homère et Virgile lui-même n'ont rien de plus achevé en ce genre; et Boileau se place ici à côté d'eux. Le premier ne se montre ni plus grand peintre, ni plus profondément versé dans la science de l'harmonie des nombres et des couleurs, quand il nous décrit les efforts de l'infortuné Sisyphe, condamné à porter sans relâche au sommet d'un mont un énorme rocher, qui lui échappe sans cesse (*Odyss.*, XI, v. 592); et le second ne réussit pas plus heureusement à nous faire entendre le cri d'un lourd chariot, péniblement traîné :

Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.
Géorg., III, v. 536.

Mais dans leurs langues, si harmonieuses, si riches d'expressions pittoresques, le style empruntoit sans effort la teinte du sujet; tandis que Boileau et Racine avoient à lutter sans cesse contre un idiome rebelle au joug de la poésie, et qu'aucun de leurs devanciers, sans même en excepter Malherbe, n'étoit encore parvenu à subjuguer aussi victorieusement.

[2] Voltaire, au même chant de *la Henriade;* c'est toujours la Politique qui parle :

Cet heureux temps n'est plus! Le sénat de la France
Éteint presque en mes mains les foudres que je lance :
Plein d'amour pour l'église, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits [1].
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace [2].
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assuroit un asile [3] :
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi;

C'est lui qui, le premier, démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image, etc.

[1] Rien de plus ingénieusement amené que ce magnifique éloge de Louis XIV, où chaque mot est une plainte amère, et chaque plainte, un trait de louange d'autant plus flatteur, qu'il étoit impossible que la Mollesse parlât autrement d'un prince *infatigable*, qui lui faisoit tous les jours de *si cruels outrages*. Louis XIV, qui aimoit passionnément la gloire, mais qui malgré cela se connoissoit en éloges, ayant entendu la lecture de ce beau morceau, desira en voir l'auteur; et telle fut l'origine de la fortune de Boileau à la cour, où il n'étoit connu encore que par ses satires.

[2] Cela étoit rigoureusement vrai, et nous l'avons vu en son lieu. Ce n'est donc point ici une vaine antithèse, une simple opposition de mots, telle, par exemple, que ce vers que l'on est si surpris et si fâché de rencontrer dans le chef-d'œuvre de Phèdre, et sur-tout dans la bouche d'Hippolyte, qui dit à son Aricie, et presque au moment de la catastrophe :

Quand je suis *tout de feu*, d'où vous vient *cette glace?*

[3] Avec quel art le poëte rentre, et nous ramène avec lui dans

Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie[1];
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie;
Le Carme, le Feuillant, s'endurcit aux travaux;
Et la régle déja se remet dans Clairvaux.
Citeaux dormoit encore, et la Sainte-Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidéle:
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser!
O toi! de mon repos compagne aimable et sombre[2],
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour,
Du moins ne permets pas... » La Mollesse oppressée[3]

son sujet, dont l'éloge du roi sembloit l'avoir écarté un moment! Mais cet art n'est connu que des grands maîtres.

[1] Allusion aux différentes réformes opérées dans l'abbaye de La Trappe, par l'abbé de Rancé; à Saint-Denis et à Clairvaux, par le cardinal de La Rochefoucauld.

[2] Dans *la Henriade*, ch. IV, la Politique conjure également la Discorde d'unir ses efforts aux siens, pour venger leur outrage commun:

Allons; que tes flambeaux rallument mon tonnerre!
Commençons par la France à ravager la terre;
Que le prince et l'état retombent dans nos fers.

[3] Voltaire avoit évidemment ce tableau sous les yeux, quand il traçoit ce portrait de Valois, si justement admiré par La Harpe:

Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis:
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguèrent point au fort de la tempête
Les foudres menaçants qui grondoient sur sa tête;

Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil. et s'endort[1].

Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.
Henr., ch. III.

Le disciple, il faut en convenir, n'est pas indigne de marcher ici à côté du maître ; ou plutôt c'est un maître nouveau, qui, formé d'abord à l'école de Boileau, et plein d'admiration pour son génie, s'efforce de le suivre, autant que pouvoit le permettre la fougue d'une imagination incapable de s'asservir long-temps au joug d'une savante et laborieuse imitation.

[1] Brossette rapporte que la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, ayant un jour aperçu Boileau dans la galerie de Versailles, lui fit signe d'approcher, et lui dit à l'oreille :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Il ne manque, dit-on, à cette jolie anecdote, qu'une condition, la vérité, ou du moins la vraisemblance : car l'illustre et infortunée princesse dont il s'agit, étoit morte en 1670, et *le Lutrin* ne parut qu'en 1674. On peut dire, il est vrai, pour justifier Brossette, et ceux qui l'ont copié avec une confiance d'autant plus excusable qu'il écrivoit sous les yeux et presque sous la dictée de Boileau, qu'il est très possible que l'auteur du *Lutrin*, qui n'étoit jamais pressé de publier ses ouvrages, ait gardé trois ou quatre ans, en porte-feuille, un poëme qu'il n'acheva que neuf ou dix ans après. Lui-même nous apprend, dans l'avertissement de 1674, qu'il ne le fait paroître, quoique *non achevé*, que pour opposer son véritable ouvrage aux *misérables fragments* qui en couroient dans le monde. Rien n'empêche donc que MADAME n'ait assisté à la lecture que madame de Thiange avoit faite long-temps auparavant au roi, de cet épisode de *la Mollesse*. Ainsi tomberoient, devant une supposition très plausible, et que rien ne dément, les réclamations de ceux qui voient de graves torts dans ces légères inad-

vertances. — On a pu s'étonner, dans l'analyse que nous avons donnée de *la Boucle de cheveux* (p. 150), que Voltaire ait eu l'idée même d'un parallèle entre la description de *la Déesse aux vapeurs*, et l'épisode de *la Mollesse*. Mais il convient d'observer que c'est uniquement sous le rapport du style et de la versification, qu'il croit les deux poëtes comparables; et à cet égard il ne s'est point trompé. Pope est aussi étonnant que Boileau, dans la partie descriptive; aussi varié, aussi harmonieux, et mieux secondé par les libertés que lui permet la langue qu'il emploie. Mais il n'y a, d'ailleurs, aucune comparaison à établir entre deux épisodes également achevés dans leur genre, mais distingués par des beautés particulières, et que j'appellerois volontiers locales. Voilà tout ce que Voltaire a dit et voulu dire; et cette justice même rendue à Pope, est un hommage de plus pour Boileau. Que *le Lutrin* ait appris au poëte anglois comment l'imagination peut féconder et développer le germe en apparence le plus stérile; comment *un vain pupitre*, et une petite querelle de société, *from trivial things*, pouvoient fournir *une épopée entière;* voilà ce qui paroît incontestable : mais Pope s'est abandonné à son génie, comme Boileau a suivi l'impulsion du sien; aussi les deux poëtes se rencontrent-ils trop rarement d'assez près, pour donner lieu à des rapprochements suivis. Si Boileau, par exemple, donne *les plaisirs nonchalants* pour cortège à la Mollesse, Pope place *la médisance* et *l'affectation* à côté de sa mélancolique déesse : si l'un met les chanoines aux prises dans la boutique du libraire Barbin, l'autre fait un combat réel d'une partie au jeu d'hombre. Ce sont, comme l'on voit, des sujets différents, mais exécutés de part et d'autre avec une égale supériorité; et voilà, je le répète, en quoi l'on peut seulement comparer ici ces deux grands poëtes.

Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.

Le Lutrin, Ch. III.

Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.

Le Lutrin, Ch. III

CHANT III.

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses[1]
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses[2],
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déja de Montlhéri[3] voit la fameuse tour.
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc[4] s'alongent dans la nue,

[1] *Affreuses* est pris ici dans le véritable sens de son étymologie latine, *ater*, *noir*.

Nox *atra* cava circumvolat umbra.
Énéid., II, 360.

Caseneuve dérivoit *affreux*, d'*Afer*, Africain, à cause de la couleur de ces peuples : pourquoi, au contraire, *afer* ne se seroit-il pas formé d'*ater* ?

[2] Virgile, *Enéid.*, II, v. 250.

Ruit Oceano nox,
Involvens umbra magna terramque polumque,
Myrmidonumque dolos.

[3] *Mont-Lhéri*, ou Mont-Lehéri, ainsi nommé de son fondateur *Létheric* (dont on fit en latin *Mons Letherici*). La tour *fameuse* dont parle ici Boileau, faisoit partie du château fort bâti à Mont-Lhéri par Thibaud, premier baron de Montmorency ; assiégé, dans la suite, pris et ruiné par Louis-le-Gros, à l'exception de la tour, dont il ne reste plus que des ruines. Mont-Lhéri est encore célèbre par la sanglante bataille qui s'y livra, en 1465, entre Louis XI et le duc de Berry, son frère, secondé des ducs de Bourgogne et de Bretagne.

[4] Ce monosyllabe *roc*, ainsi placé à l'hémistiche, force les yeux et l'attention du lecteur de s'arrêter sur l'emplacement qu'occupe cette *tour* ; c'est une espèce de point de départ, d'où ils la suivent,

Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux [1].
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres [2].
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle,

et s'élèvent pour ainsi dire avec elle *dans la nue*. Ainsi quand Delille nous peint un clocher, dont la longue flèche

Court en sommet aigu se perdre dans les cieux;

son vers *court*, rapide et léger, comme l'objet qu'il décrit; tandis que celui de Boileau *s'alonge* péniblement: et les deux poëtes méritent et doivent partager ici le même éloge. Voltaire avoit dit dans *la Henriade*, ch. VI, en parlant des faubourgs de Paris:

D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés *se perdent dans les nues*.

L'expression de ces vers est noble et pompeuse; mais l'image manque de justesse; et si l'on conçoit parfaitement l'extrémité d'un clocher *perdue*, cachée dans les nuages, où l'œil l'a suivie, on ne s'y représente pas de même la masse imposante *d'un palais*.

[1] Image frappante de vérité, et dans laquelle les lois de la perspective sont aussi exactement observées, que celles de la poésie.

[2] Les corbeaux *funèbres*, *les ténèbres des murs*, *semer le présage*, sont autant de tours figurés, qui donnent successivement de la grace, de la force, de la couleur au style, et sans lesquels enfin,

La poésie est morte, et rampe sans vigueur.

Nous trouvons immédiatement,

Un verre de vin qui *rit dans la fougère;*

et cette figure, qui étonne d'abord par sa hardiesse, n'est au fond que la chose du monde la plus simple. On se figure aisément la

Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendoit la nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit;
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'alégresse
Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit: et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité.
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,

joie du buveur, on voit naître *le sourire* sur les lèvres, à l'aspect de la liqueur vermeille qui couronne le verre d'une brillante écume; et la matière dont se compose le verre, prise ici pour le vérre lui-même, est une métonymie familière aux poëtes: c'est la cause pour l'effet. Ainsi Virgile a dit *les joyeuses moissons* (*lætas segetes*), parcequ'elles comblent *de joie* le laboureur, quand elles sont abondantes; ainsi il fait dire ailleurs à un simple berger (*Égl.* VII, v. 55), que la nature entière *sourit* autour de lui: *omnia nunc rident*. Et Delille, à son exemple:

> Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
> Quand *tout rit* de bonheur, d'espérance, et d'amour.
> *Jardins*, ch. I.

C'est la langue naturelle de la passion; et le poëte est passionné, quand il décrit: aussi les plus médiocres ont-ils eu quelquefois de ces bonnes fortunes. Qui croiroit, par exemple, que le beau vers de Boileau étoit tout entier dans celui-ci de Théophile:

> *Bacchus*, tout Dieu qu'il est, *riant* dans le crystal?

Il y a même une figure de plus: *Bacchus*, pour le vin qu'il donne; c'est le *Cererem corruptam undis* de Virgile. (*Énéid.*, I, v. 181.)

Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère;
Et chacun, tour-à-tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
« Ils triomphent! dit-elle; et leur ame abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée:
Mais allons : il est temps qu'ils connoissent la Nuit[1]. »
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée;
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée;
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal[2].
Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du palais cependant passent la grande place;

[1] Junon n'est pas plus impérieuse, pas plus concise dans l'énergie de sa colère, quand elle va trouver la plus implacable des Furies, pour lui commander de servir sa vengeance; quand elle lui dit :

Fecundum concute pectus;
Disjice compositam pacem, sere crimina belli.
Enéid., VII, v. 338.

Épuise tout ton art; déchaîne tout l'enfer :
Toi-même forge, aiguise, ensanglante le fer.

[2] Ainsi le pupitre renferme *dans son ventre creux* les projets de la Nuit, et la perte présumée des *trois champions*, comme le cheval fatal portoit dans ses flancs la ruine de Troie, et la vengeance de Junon. Tous ces rapprochements s'offrent d'eux-mêmes; et plus on les multiplie, plus on fait ressortir le mérite du poëte qui a su tirer de ces créations du génie un parti si ingénieux, féconder aussi richement la stérilité de son sujet, et s'égaler à ses maîtres par le talent de l'exécution.

Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déja le superbe portique
Où Ribou le libraire [1], au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs [2], garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut [3] :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et, tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou [4], qu'il frappe au même instant,

[1] Boileau devoit bien cette petite marque de souvenir au libraire Ribou, en reconnoissance du zèle qu'il avoit mis à publier et à répandre les sottises imprimées contre l'auteur du *Lutrin*, et entre autres *la Satire des satires*, comédie de Boursault, dont Boileau eut le crédit d'empêcher la représentation.

[2] Encore une perle déterrée dans le fumier! cette belle épithète, si heureusement trouvée, des *clefs fidèles*, appartient à Chapelain; vous lisez dans *la Pucelle*, liv. VIII :

Sous vingt fidèles clefs le saint vase est serré.

Mais Boileau, en s'en emparant, lui prête une intention satirique qu'elle n'avoit pas et ne pouvoit pas avoir d'abord; et c'est ainsi que fructifie l'emprunt entre les mains de l'homme de génie.

[3] VAR. Des écrits de *Bursost*.

On sait que Boursault et Perrault avoient d'abord précédé Hesnaut à la fin de ce vers; mais que, successivement réconcilié avec les deux premiers, Boileau fut obligé de s'en tenir à Hesnaut, de la part duquel il n'y avoit plus de réclamation à craindre, ou de réconciliation à espérer : il étoit mort depuis plusieurs années. Voyez, tome I, p. 171, notre note sur ce vers de la satire IX :

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut?

[4] On seroit tenté de croire, sur la foi des commentateurs précédents, que Virgile n'a fourni à Boileau que cette circonstance du caillou frappé, pour en faire jaillir l'étincelle. Je trouve, au con-

Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée[1].
Cet astre tremblotant[2], dont le jour les conduit,

traire, dans le poëte latin, tous les détails exprimés dans Boileau avec une si rare élégance. Achate frappe le caillou :

Ac primum silici scintillam excudit Achates.

Il recueille sur des feuilles sèches l'étincelle qui en sort :

Suscepitque ignem foliis.

donne des aliments à cette flamme naissante :

Atque arida circum
Nutrimenta dedit.

enfin le feu est allumé :

Rapuitque in fomite flammam.

Aussi Delille nous reproduira Boileau, en traduisant Virgile :

Achate, *au même instant*, prend un caillou qu'il frappe :
La rapide étincelle *en pétillant* s'échappe :
Des feuilles l'ont reçue, etc.
Et bientôt, au brasier d'une souche brûlante,
Cherche, attire et saisit la flamme étincelante.

[1] « Rien n'est oublié, dit La Harpe,... le poëte se sert des mots « les plus ordinaires ; *la mèche*, *le soufre*, *le caillou*, *la cire*, *le bra-* « *sier* : mais il les combine sans effort, de manière à leur donner « de l'élégance et du nombre. » On peut observer cependant que ces deux derniers vers,

Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée ;

sont d'une élégance un peu trop laborieuse; et que l'hémistiche de Virgile, *rapuitque in fomite flammam*, est d'une vivacité bien plus pittoresque.

[2] *Tremblotant* caractérise on ne peut mieux la lumière incertaine et vacillante d'une bougie, à peine encore bien *allumée;* et

Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude [1],
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur [2],
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin gît la machine énorme [3] :
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les moments précieux :
« Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux [4],
Dit-il : le temps est cher, portons-le dans le temple ;
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple. »
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable [5] !

cette foible lumière, devenue tout-à-coup *un astre*, et même *un soleil*, achève de relever tous ces petits détails, par la dignité plaisante de l'expression.

[1] Boileau se plaisoit, dit-on, à citer ce vers, comme une image merveilleuse de *la vaste solitude* d'une église pendant la nuit.

[2] Comme s'ils avoient un pressentiment de celle qu'ils vont bientôt éprouver. Le poëte prépare adroitement le lecteur aux évènements qui vont suivre ; et *la ténébreuse horreur* de cette sacristie, *le sinistre animal* placé dans le pupitre, promettent quelque chose d'extraordinaire. Le nœud de l'intrigue se serre de plus en plus, et le dénouement approche.

[3] « Cette épithète, dit La Harpe, si bien placée à la fin du vers, « présente le *Lutrin* dans toute sa masse. »

[4] La sibylle gourmande aussi Énée et son compagnon, qui s'arrêtoient avec trop de complaisance à examiner les ornements du temple d'Apollon :

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit.
Enéid., VI, 37.

[5] Indépendamment de la convenance parfaite de ce *merveilleux*

Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému; le sacristain pâlit;
Le perruquier commence à regretter son lit[1].
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine[2]
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,

avec le genre et le sujet, il a de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'empêche en effet que l'oiseau de nuit ait choisi sa retraite dans les cavités d'un vieux pupitre, oublié *depuis trente hivers* dans le coin d'une sacristie. Mais la circonstance de la nuit, la nature et le but de l'entreprise, le caractère de ceux qui l'exécutent, donneront tout l'air du prodige à un évènement qui, dans un autre temps, et avec d'autres hommes, paroîtroit ce qu'il est en effet, quelque chose d'assez ordinaire. Voilà l'art du poëte. Mais qu'un vieux coq, rôti et bardé, et déja servi sur un plat, reprenne tout-à-coup des ailes et des plumes nouvelles, se dresse sur ses pattes, et glace d'effroi les convives, en faisant retentir dans la salle du festin l'oracle menaçant de la défaite du doyen, ce n'est plus du merveilleux, c'est de l'absurde; et c'est cependant ce que nous avons vu dans le chant VII du *Goupillon*.

[1] VAR. Et l'horloger commence.

On a vu, chant II, aux reproches que lui adresse Brontin, que le perruquier avoit balancé un moment entre l'honneur d'élever un pupitre, et la douleur d'abandonner sa femme. Il est tout simple que le regret de son lit soit le premier qui l'occupe dans ce moment de trouble et d'épouvante.

[2] Nous avons remarqué un peu plus haut *la vaste solitude;* et nous retrouvons ici *la vaste machine.* Mais avant de condamner comme vicieuse la répétition trop voisine d'un même mot, il convient de l'examiner sous le rapport du sens littéral et du sens poétique. Point de doute, dans le premier cas, que ce ne soit une négligence qu'il faut éviter : c'est souvent, dans le second, une source de beautés nouvelles; et certainement *la vaste solitude de la nef*, et *la vaste machine du lutrin*, présentent à l'esprit deux images

Achéve d'étonner le barbier frémissant[1] :
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus :
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affoiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent[2];
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron[3] se dissipe et s'enfuit.
Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile[4],
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,

fort différentes, mais également justes, également bien rendues par le même mot. Il en est ainsi des *corps tremblotants*, et de *l'astre tremblotant :* c'est d'abord le *mihi frigidus horror membra quatit* de Virgile, *Énéid.*, III, v. 30; c'est ensuite le *tremulis flammis* de *l'Églogue* VIII, v. 105.

[1] VAR. L'horloger pâlissant.

[2] Obstupui, steteruntque comæ.
Énéid., II, 774; III, 48.

[3] Quel *escadron!* un marguillier, un sacristain et le perruquier l'Amour! et quel courage il vient de déployer!

[4] On trouve peu de *comparaisons* dans le *Lutrin;* mais celle-ci est neuve, en ce qu'au lieu de relever, par la comparaison même, l'objet comparé, elle semble, au contraire, le rabaisser, en ne nous montrant, dans le *timide escadron*, qu'une troupe d'écoliers, hardis, entreprenants, loin des regards du maître; timides et tremblants à sa seule approche, comme nos trois braves à l'aspect du hibou.

Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
La Discorde[1] qui voit leur honteuse disgrace,
Dans les airs, cependant, tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image[2] :

[1] La Nuit et la Mollesse ont triomphé : voilà l'ennemi en pleine déroute, et le nœud du poëme tranché par un incident digne du sujet :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Mais la Discorde ne l'entend pas ainsi ; et l'intrigue va se renouer plus fortement que jamais. Quelle fécondité, quelle variété dans les ressources du génie ! et que Boileau eût été bien fondé à dire de son *Lutrin*, ce que disoit Virgile en commençant le livre IV de ses immortelles *Géorgiques*, v. 6 :

In tenui labor ; at tenuis non gloria.
Moins le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.

[2] Pour se présenter, même en songe, au trésorier, la Discorde a pris la *taille et la forme* d'un vieux chantre : elle emprunte ici *l'image* de ce même Sidrac, qui a, le premier, ouvert l'avis de replacer le lutrin dans le chœur ; qui s'est trouvé, l'instant d'auparavant, chez le prélat avec Brontin, Boirude, et le perruquier ; et qui est sur-tout connu de tout le chapitre par l'amour et la science des procès. La Discorde ne pouvoit donc choisir un organe plus digne d'elle, plus capable de rallier sous ses étendards *ses soldats dispersés :* ainsi la fiction historique prend les couleurs et le caractère de l'exacte vérité. Ainsi la furie Alecto se présente à Turnus (*Énéid.*, VII, v. 416), sous les traits d'une vieille prêtresse de Junon :

Fit Calybe, Junonis anus, templique sacerdos.

Tel est l'usage que l'on doit faire de cette sorte de *merveilleux*, où figurent des êtres purement fantastiques, et, comme l'a dit

Elle ride son front, alonge son visage[1],
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts,
Prend un cierge en sa main, et, d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :
« Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat[2]?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat!
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace[3]?

J. B. Rousseau (qui pouvoit l'exprimer d'une manière moins bizarre),

Où les ames *incorporelles*
Se tracent aux sens corporels.

Mais quelle forme prend la Discorde dans *la Henriade*, quand elle aborde Mayenne; quand elle sauve d'Aumale d'un danger imminent; quand elle voyage avec la Politique? Et comment le poëte s'est-il flatté qu'une abstraction métaphysique pourroit agir sur les esprits, comme la chose même personnifiée?

[1] Le peintre achève ici le portrait qu'il n'avoit d'abord qu'ébauché, en amenant sur la scène ce vieux Sidrac,

A qui l'âge alonge le chemin.

Il nous le montre maintenant *le front ridé*, *le visage alongé, et laissant courber* son corps sur le bâton noueux, sans lequel il ne pourroit plus se soutenir.

[2] Une chaleur toujours croissante, et vraiment homérique, anime ce discours d'un bout à l'autre. C'est Ulysse qui arrête la fuite des Grecs; c'est Nestor qui gourmande les principaux chefs, intimidés par le défi d'Hector; ou qui s'efforce de rétablir la paix entre Achille et Agamemnon. *Iliad.*, I, v. 254; — VII, v. 124.

[3] La *grimace* ridiculise à dessein la terreur dont ils sont encore frappés. Ce n'étoit qu'une *grimace*, et elle étoit *impuissante;* y avoit-il là de quoi s'épouvanter?

Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi [1], vous traînoit au barreau;
S'il falloit, sans amis [2], briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès, hardi solliciteur,
Aborder, sans argent, un clerc de rapporteur [3]?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre:
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre [4];
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,

[1] Cet argument, tiré de la personne même qui parle, est parfaitement dans les règles de l'art oratoire.—*Vous traînoit au barreau.* Il ne dit pas vous *menoit*, vous *conduisoit*: ses forces, épuisées par l'âge, ne lui permettent plus que de se *traîner* au barreau; mais la passion de plaider l'y *traîne* néanmoins *chaque jour.*

[2] Les nombreux désagréments attachés au triste métier de plaideur se trouvoient énergiquement décrits dans ces vers, retranchés depuis par Racine de sa comédie des *Plaideurs*, acte III, sc. I:

Le beau plaisir d'aller, tout mourant de sommeil,
A la porte d'un juge attendre son réveil,
Et d'essuyer le vent qui vous souffle aux oreilles,
Tandis que monsieur dort, et cuve vos bouteilles!
Ou bien, si vous entrez, de passer tout le jour
A compter, en grondant, les carreaux de sa cour!

[3] Ce trait, si plaisamment satirique, rappelle celui de Perrin Dandin, qui dit gravement aux clients qui viennent le consulter:

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire.
Plaid., acte II, sc. VIII.

Cette formalité, alors indispensable, n'étoit pas, comme l'on croit bien, sans utilité pour le secrétaire, ni même quelquefois pour le juge:

Il est vrai qu'à monsieur j'en rendois quelque chose;

dit Petit-Jeau. *Plaid.*, act. I, sc. I.

[4] Comme Nestor avoit osé, dans ses jeunes ans, braver seul,

Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.
L'église étoit alors fertile en grands courages[1] :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou[2], vous sourire en parlant.
Votre ame, à ce penser, de colère murmure ;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure[3] ;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.

combattre, et étendre à ses pieds le redoutable géant Ereuthalion (*Iliad.*, VII, v. 152).

[1] Le même Nestor, liv. I de *l'Iliad.*, v. 262 : « Non, jamais je « ne vis, jamais je ne reverrai des héros tels que Pirithoüs, Dryas « le pasteur des peuples, Cénée, Exadius, le divin Polyphème, et « Thésée semblable aux dieux. — Il n'est point de mortel aujour- « d'hui qui osât se mesurer avec eux. »

[2] Nouveau motif, la crainte du ridicule ; et ce motif a bien aussi son importance. On oublie un tort, on pardonne une faute : le ridicule ne s'efface pas. Aussi tel a fait quelquefois, pour lui échapper, ce que le sentiment seul de l'honneur ou le desir de la gloire ne lui eussent peut-être pas fait entreprendre.

[3] Saint-Marc cherche ici, comme à son ordinaire, une mauvaise querelle à Boileau, sur l'acception du mot *injure*, qu'il affecte de prendre rigoureusement dans le sens de *reproche injuste ;*

Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle[1] :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront. »
En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière[2],
Rend aux trois champions leur intrépidité,

les chanoines, dit-il, ne leur eussent point *fait injure*, mais *rendu justice*, en leur souriant *au seul mot de hibou.* » Mais quand Racine fait dire à Ériphile, en parlant d'Iphigénie :

> Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures !
> Souffrirai-je à-la-fois ta gloire et *tes injures ?*
> *Iphigén.*, act. II, sc. VIII.

il est clair qu'elle veut dire *l'outrage, l'affront que me fait ton triomphe.* Ainsi le prétendu Sidrac effraie d'avance le barbier et ses compagnons, par la seule idée des sarcasmes *injurieux* dont leur conduite sera l'objet. Il dit ce qu'il devoit dire, et s'exprime comme il devoit s'exprimer.

[1] Est-ce bien le bonhomme Sidrac qui parle ainsi! est-ce là *cette voix cassée* qui sortoit à peine d'un corps dont la chicane sembloit seule *animer les ressorts!* Comme le discours s'élève, s'échauffe dans cette entraînante péroraison! *la déesse guerrière* se décèle tout entière dans ces vers énergiques :

> Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle :
> Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
> Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

et le personnage fictif a déja disparu.

[2] Voici la réflexion de Desmarets sur ce vers : « La Discorde devoit plutôt remplir tout *de ténèbres*, que de tracer un sillon de « lumière. » Et Saint-Marc croit *la réflexion juste;* parceque si la clarté est l'effet *de l'ordre*, l'obscurité doit être celui *du désordre.* C'est puissamment raisonner, il faut en convenir ; mais Saint-Marc devoit nous apprendre comment la Discorde auroit pu s'y prendre

Et les laisse tout pleins de sa divinité [1].

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre [2]
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Èbre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés

pour remplir *tout de ténèbres*, au milieu de la nuit profonde pendant laquelle se passe cette scène. Voltaire, qui la fait voyager en plein jour, *Henr.*, ch. IV, nous dit, à la vérité :

Le ciel *s'en obscurcit*, les astres *en pâlissent.*

Mais le même poëte nous dit ailleurs :

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue.

[1] De la présence, de l'esprit de la déesse elle-même. C'est le *numen* des Latins : c'est l'état où se trouve la sibylle,

Adflata est *numine* quando
Jam propiore Dei.
Enéid., VI, v. 50.

[2] La mémorable bataille de Lens, livrée par le prince de Condé, le 20 août 1648. La victoire qui la suivit inspira au poëte Sarrasin une très belle ode, dans laquelle on remarque sur-tout cette description du cheval que montoit le prince :

Il monte un cheval superbe,
Qui furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas :
Son regard semble farouche ;
L'écume sort de sa bouche ;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Voici encore une strophe que l'on croiroit volontiers de J. B. Rousseau :

Condé lance cette foudre,
Qui, pour affermir son roi,

Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives;
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux [1].

La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent; l'oiseau sort [2] : l'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.

Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi :
Avec lui vont la victoire,
L'honneur, la valeur, la gloire :
La fière Bellone et Mars
Font passage à cet Alcide;
Et Pallas de son égide
Le couvre dans les hasards.

[1] La noblesse de cette comparaison, relevée encore par la pompe harmonieuse du style, ramène le poëme à la dignité héroïque dont l'aventure du hibou l'avoit un peu éloigné; mais c'est de ce mélange même, aussi ingénieusement combiné, que ressort le principal mérite de ce genre d'épopée, dont *le Lutrin* est jusqu'ici le chef-d'œuvre, sous tous les rapports.

[2] La précision de l'hémistiche rend très bien la rapidité des deux actions simultanées, et sur-tout la prompte sortie de l'oiseau, du moment où la porte se trouve ouverte à son impatience. C'est par cette attention à soigner également jusqu'aux moindres détails, que Boileau et Racine ont élevé la perfection du style poétique à une hauteur si désespérante pour leurs imitateurs.

Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent :
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent;
Et l'orgue même en pousse un long gémissement[1].
Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment[2]?

[1] En s'appropriant l'expression, l'effet et l'artifice du vers de Boileau, Roucher a remplacé *l'orgue* par une *forêt;* et le *gémissement*, par le vieux mot *bruissement;* il a dit :

Et *la forêt* en pousse un long *bruissement.*

Mais *pousser un bruissement* a quelque chose de barbare; et il s'en faut de beaucoup que ce vieux mot ressuscité produise à la fin du vers l'effet du *long gémissement*, qui se prolonge et retentit dans l'oreille du lecteur, comme le son de l'orgue, dans *la vaste solitude* d'une église déserte. Non seulement chaque syllabe est *lourde*, chaque mot *se traîne*, suivant l'expression de Pope; mais ces syllabes ne rendent qu'un bruit sourd : *en pousse — un long — gémissement.* C'est par un autre artifice que Virgile nous fait entendre le bruit des armes qui retentissent sourdement dans les cavités du cheval de bois, lorsqu'un trait, lancé par Laocoon, vient de pénétrer dans ses flancs : c'est par la seule désinence des mots, que dans un vers, d'ailleurs tout composé de dactyles, il produit cet admirable effet :

Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.
Enéid., II, v. 53.

[2] « Quand on finit un sens, il le faut finir à la seconde rime, et « non pas faire que des deux rimes, l'une achève un sens, et l'autre « en commence un autre. » C'est Malherbe qui a écrit cette maxime; et, selon Saint-Marc, commentateur de Malherbe et de Boileau, c'est *une règle tirée de la nature même de notre versification.*

Boileau, qui avoit profondément étudié les secrets de notre versification, a méprisé cette prétendue règle; il finit souvent un sens, même un alinéa, par une première rime; et cette liberté, car nous ne croyons pas du tout que ce soit une licence, est presque toujours d'un très heureux effet dans ses poëmes. Mais jamais peut-être n'en a-t-il usé avec plus de grace que dans le vers

Tu dors d'un profond somme[1], et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes[2]?
Oh! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du lutrin le funeste appareil;
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrois en apôtre expirer dans ta place,
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau[3].

qui donne lieu à cette note :

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Le son de l'orgue paroît se prolonger durant tout l'espace qui sépare ce vers de celui qui suit,

Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment?

[1] Le Brun remarque avec goût qu'il n'est pas toujours indifférent que l'épithète précède ou suive le substantif, et qu'ici, par exemple, *un sommeil profond* ne seroit pas la même chose qu'*un profond somme*. Mais il n'en donne pas la raison; et la voici. C'est que le sommeil du chantre, dans un pareil moment, est l'idée principale sur laquelle il faut arrêter l'esprit du lecteur, parceque le réveil sera d'autant plus terrible, que le somme aura été plus profond. Ainsi le mot, sur lequel repose cette idée, a dû être placé le dernier, afin que son impression fût plus forte et plus durable.

[2] Figure d'une heureuse hardiesse, et qui a le double avantage d'ennoblir la cause de *ces larmes*, et d'annoncer d'avance les contestations dont le *pupitre* sera la source, en rappelant, dans le mot *instrument*, un terme usité en style de *pratique*.

[3] Fragments de 1673 :

Et donnant aux martyrs un successeur nouveau,
Offre ton corps aux clous, etc.

C'eût été pousser loin, sans doute, *le point d'honneur*, et sur-tout la soif du *martyre!* Mais cette apostrophe au chantre dormant;

Mais déja sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée :
Le sacristain achéve en deux coups de rabot,
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot [1].

ce contraste du sommeil paisible auquel il s'abandonne, tandis que l'on *remonte à grand bruit* la fatale machine ; ces mots pompeux d'*apôtre*, de *martyr*, de *point d'honneur*, prodigués à propos de si peu de chose, terminent le chant de la manière la plus heureuse, en conciliant toujours la gravité ironique du style avec le comique du sujet.

[1] La chose même est sous les yeux du lecteur : il a entendu les coups de maillet, il voit maintenant *tourner le pupitre*.

CHANT IV.

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,
Appeloient à grand bruit les chantres à matines [1];
Quand leur chef [2], agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse [3]:
Le vigilant Girot [4] court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier;

[1] Ces rimes sonores (*argentines, matines*), mais qui se perdent en sons maigres, et pour ainsi dire *argentins;* le battement réitéré du *t* sur la syllabe suivante, perdue elle-même dans une voyelle muette, et la prosodie même des deux vers, font entendre le carillon monotone de ces petites cloches, vulgairement nommées *babillardes*, qui appeloient les chanoines aux *offices* de nuit. — Les fragments de 1673 placent ici ces deux vers:

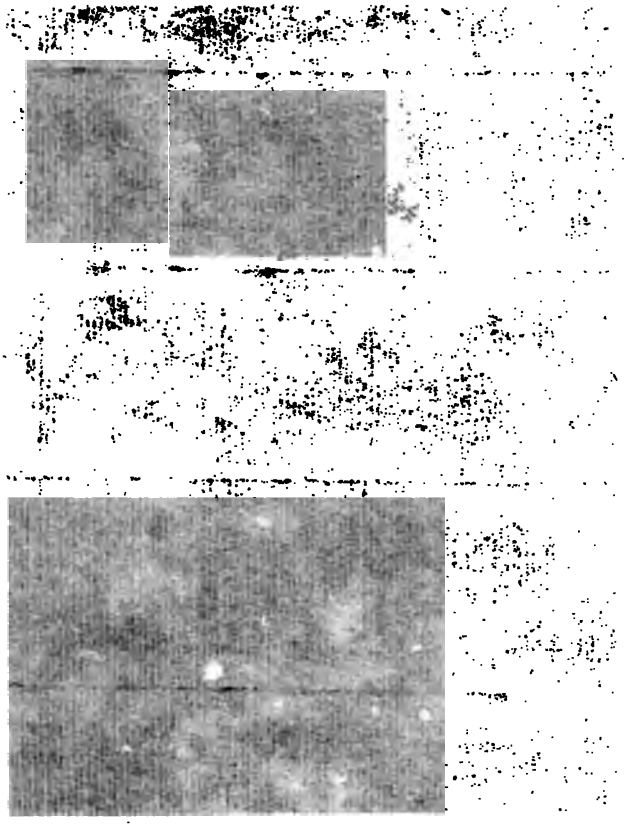
> Et les chanoines seuls, *dédaignant le soleil,*
> Étendus dans leur lit, *redoubloient leur sommeil.*

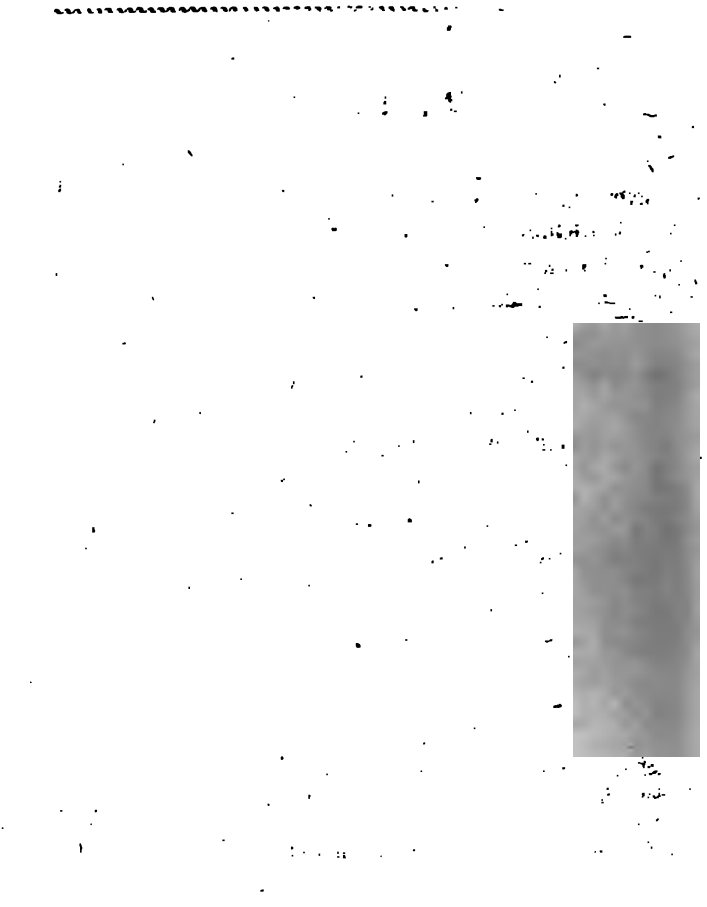
Il faudroit toute la crédulité du juif *Apella* (*credat judæus Apella*, Hor.), pour attribuer un moment de pareilles sottises à l'auteur du *Lutrin*.

[2] Le grand chantre, Jacques Barrin, dont il a déja été question.

[3] Le retour inévitable des mêmes expressions, pour rendre les mêmes idées, commence à se faire sentir ici; et le *lit oiseux* du prélat, la *plume oiseuse* des valets du chantre, sont une seule et même chose, exprimée dans les mêmes termes, et qui prouve l'impossibilité de redire *mieux*, ou même *autrement*, ce que l'on a eu le bonheur de dire *bien* une fois

[4] Il s'appeloit *Brunot*, et fut très fâché que Boileau ne l'eût pas





bilité de redire *mieux*, ou même *autrement*, ce que l'on a eu le bonheur de dire *bien* une fois

[4] Il s'appeloit *Brunot*, et fut très fâché que Boileau ne l'eût pas

Enfin, sous tant d'efforts, la machine succombe,
Et son corps, entr'ouvert, chancelle, éclate, et tombe.

Lutrin, Ch. IV.

La porte dans le chœur à sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier à l'église [1].
« Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil [2] ?
Quoi ! voulez-vous au chœur prévenir le soleil?
Ah ! dormez ; et laissez à des chantres vulgaires [3]

fait figurer ici sous son véritable nom. Chapelain, Cotin, et tant d'autres, lui eussent volontiers cédé cette triste prérogative.

[1] L'on a vu, l'on voit, et l'on verra encore, de ces *valets souples au logis*, complaisants et officieux à l'égard du maître; *fiers* et insolents par-tout ailleurs, et envers tout autre. C'est l'histoire ancienne et moderne de la bassesse, quelque rôle qu'elle joue, dans les palais comme à l'église. Ce Brunot étoit vraiment l'homme que peint ici le poëte, et que nous venons de signaler. Jamais le premier président de Lamoignon ne le voyoit à la Sainte-Chapelle, dans l'exercice de ses fonctions de bedeau qu'il ne se rappelât, et ne répétât involontairement le vers de Boileau :

Valet souple au logis, fier huissier à l'église.

[2] *Girot*, qui remplit auprès du chantre les fonctions de *Gilotin* auprès du trésorier, lui tient et lui doit tenir le même langage, dans la même circonstance. Si l'un dit au prélat,

Quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
. . . . . .
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?

l'autre doit dire à son maître :

Quoi ! vous voulez au chœur prévenir le soleil?
Ah ! dormez, etc.

C'étoit l'inconvénient du sujet; il falloit toute la souplesse, toute la fécondité du talent de Boileau, pour l'éluder aussi heureusement.

[3] Nous avons vu dans le premier chant :

Et laissoient en leur lieu,
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires. »
« Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur :
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble, en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux[1]
Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux :
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissants,
Je bénissois le peuple, et j'avalois l'encens[2] :
Lorsque du fond caché de notre sacristie,

[1] Les songes sont un des grands ressorts de la machine poétique, parcequ'ils tiennent essentiellement du *merveilleux*. Par eux le ciel daigne quelquefois révéler aux mortels le secret de leurs destinées : Énée est instruit que les Grecs sont dans Troie ; Athalie est menacée de tomber entre les redoutables mains du dieu des Juifs ; et Thyeste, averti du sort qui l'attend chez le barbare Atrée. C'est en songe que la Discorde a éveillé la jalousie du trésorier : c'est en songe qu'elle prévient le chantre du complot tramé contre lui, dans l'instant même où *un sommeil gracieux* berce sa vanité des plus douces illusions. Le contraste est habilement saisi ; et le réveil n'en devient que plus affreux.

[2] Comme la vanité du chantre semble se complaire à retracer avec la plus minutieuse exactitude les plus petites circonstances de son triomphe ! Il étoit au chœur ; il *bénissoit* le peuple ; il *avaloit* l'encens ; il n'en savouroit pas à loisir le parfum ; il *l'avaloit* à longs flots, et avec l'impatiente avidité d'un homme qui n'en sera jamais rassasié. Une *fumée* aussi *douce* pour lui ne pouvoit manquer d'enivrer bientôt son esprit....! et c'est dans le temple même, c'est sur le trône où triomphe l'orgueil satisfait, que le jaloux prélat va venir attaquer son trop heureux rival, et détruire l'enchantement d'un si beau rêve !

Une épaisse nuée à grands flots est sortie,
Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat[1]
M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre[2],
Une tête sortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance:

[1] Saint-Marc ne voit dans cet hémistiche que la nécessité de donner une rime *à prélat;* et qu'une *pure cheville* dans cet autre, *plein de soufre et de nitre.* — J'éprouve, en vérité, quelque honte pour moi et pour le lecteur, de me trouver si souvent dans la nécessité de relever de pareilles critiques: mais le Boileau de Saint-Marc usurpe, depuis près d'un siècle, une sorte d'autorité littéraire; et le mérite typographique de l'édition de 1747 l'a placée dans les bibliothèques d'un assez grand nombre de curieux: c'étoit donc pour moi un devoir indispensable d'indiquer au moins les bévues les plus lourdes, où l'ambition pédantesque de critiquer et de corriger Boileau entraîne si souvent cet étrange commentateur. Ce qui m'étonne seulement, c'est que parmi tant de voix éloquentes, élevées comme de concert dans ces derniers temps en faveur du poëte françois par excellence, aucune n'ait entrepris de le venger de Saint-Marc; et que La Harpe lui-même, qui déploie une si noble chaleur contre quelques pamphlets, déja oubliés quand il les combattoit, n'attaque nulle part un système complet de doctrines, fausses en elles-mêmes, et également injurieuses pour Boileau, la poésie, et la raison.

[2] Le Brun ne cherche pas, comme Saint-Marc, à dépouiller Boileau de ses beautés; mais il a souvent un autre tort, celui d'en voir où il ne s'en trouve pas, ou de ne pas présenter sous leur véritable aspect celles qu'il signale, et qui existent réellement. Voici, par exemple, sa note sur ce vers: « La rime de *nitre*, « déterminée par le sens, est *neuve*, et convient à la singularité « du *portrait.* » Il y avoit, ce me semble, autre chose à remarquer

Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain : et, fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur[1]. »
Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure[2], et, riant de sa peur,

dans cette description si *neuve* en effet, et si originale, que *la nouveauté* de la rime et *la singularité du portrait;* c'est le *bleuâtre éclat* occasioné par cette explosion subite *de soufre et de nitre*, qui lance le fatal lutrin sur le banc du chantre ; c'est la peinture même de ce *triangle affreux*, tout *hérissé de crins*, et que le chantre, dans son trouble, prend pour la tête du monstre. Voilà les hémistiches inutiles, voilà les *chevilles* que Saint-Marc condamne dans les vers de Boileau !

[1] Le *trouble* du chantre, l'*horreur* dont il est encore saisi en terminant ce fatal récit, passeroient aisément dans l'ame du lecteur, si l'objet même de *la peur* n'en détruisoit pas d'avance l'impression ; si l'habile contraste du sujet et des couleurs n'étoit pas combiné dans tout le tableau, de manière à tempérer l'un par l'autre les deux effets qu'il doit produire, et à faire *rire* le lecteur de ce qui *épouvante* le personnage.

[2] *Assurer* pour *rassurer*, est fréquemment employé par Corneille et Racine. Le premier a dit, dans *les Horaces :*

Un oracle *m'assure*, un songe me travaille.

Le second, dans *Athalie*, acte II, sc. VII :

Princesse, *assurez-vous ;* je les prends sous ma garde.

Et dans *Esther*, acte II, sc. VII :

O bonté *qui m'assure*, autant qu'elle m'honore !

M'assure, dit Voltaire, à ce sujet, ne signifie pas *me rassure;* et c'est *me rassure* que l'auteur entend. Je suis effrayé, *on me rassure* (c'est précisément le cas de Girot, à l'égard de son maître). *Assurer* avec un régime direct ne s'emploie que pour *certifier : j'assure ce fait.*

Nomme sa vision l'effet d'une vapeur [1] :
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis [2].
D'une longue soutane il endosse la moire,

[1] Athalie (acte II, sc. v), en parlant du songe dont elle vient de faire le récit :

> Moi-même, quelque temps, honteuse de ma peur,
> Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.

[2] Quel choix d'expression et de circonstances! l'*ouate*, que nous prononçons communément *ouette*, ne semble pas faite pour figurer dans un vers : mais le poëte, en faisant tomber doucement le sien sur *l'ouate molle*, et le relevant pour y faire *éclater le tabis*, vient à bout d'en tirer de l'élégance et de l'harmonie. Il emploie le même art pour ennoblir *la soutane* du chantre :

> D'une *longue* soutane *il endosse la moire.*

Prendre ses gants est sans doute une action bien triviale ; mais si le poëte vous dit :

> Prend ses gants violets, *les marques de sa gloire*,

ce ne sont plus des gants ordinaires, c'est l'un des *insignes* de la dignité épiscopale, et *les marques de la gloire* du chantre. Enfin, il mettra de l'intérêt jusque dans *ce rochet*,

> Qu'autrefois
> Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts!

Et tout cet intérêt résulte de l'artifice d'une césure :

> *Il saisit, en pleurant, ce rochet....! qu'autrefois, etc.*

Le souvenir amer de l'injure que lui fit le prélat, se renouvelle pour le chantre, et doit lui arracher un soupir toutes les fois qu'il prend son *rochet*. « Ce style, ajoute La Harpe, montre la « science de tout embellir. »

Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts [1].
Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise [2],
Déja l'aumusse en main il marche vers l'église,
Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et, le premier, arrive dans le chœur.
O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille [3],
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille;
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,

[1] Le trésorier avoit obtenu en effet un arrêt du parlement, qui condamnoit le chantre à porter un *rochet plus court que le sien;* mais il ne put lui faire ôter la prérogative de donner *les bénédictions* en son absence. *O curas hominum!*

[2] « Ce vers, dit Brossette, est remarquable par la critique dont « le roi l'a honoré. » Boileau avoit mis d'abord :

Alors d'un *domino* couvrant sa tête grise,
Déja *l'aumusse* en main, etc.

Mais le roi lui fit remarquer que *le domino* et *l'aumusse* ne pouvoient se trouver ensemble, attendu que l'un est l'habit de chœur que l'on porte l'hiver, et l'autre (*l'aumusse*), l'habit d'été. « Ne « soyez pas étonné, ajouta-t-il, que je sois si bien instruit de ces « sortes d'usages : je suis chanoine en plusieurs églises. » Il l'étoit en effet de Saint-Jean de Latran, de Saint-Jean de Lyon, des églises d'Angers, du Mans, de Saint-Martin de Tours, et de quelques autres. — Boileau substitua sur-le-champ *le bonnet* au *domino*.

[3] Le Tassoni appelle également à son secours (cant. V, s. XXIII) la Muse qui chanta les rats et les grenouilles :

Musa, tu che cantasti i fatti egregi
Del re de' Topi e de le Rane antiche,
Sì che ne sono ancor fioriti e fregi
Là per le piaggie d'Elicona apriche :
Tu dimmi i nomi e la possanza e i pregi

Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau;
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage[1],
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille[2]:
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots:
« La voilà donc, Girot[3], cette hydre épouvantable

De le superbe Nazion nemiche,
Che uniron l'armi a danno ed a ruina
De la città de la salsiccia fina.

« Muse, toi qui célébras jadis les exploits des rats et des grenouil-
« les; toi, par qui l'Hélicon résonne encore de leurs faits sublimes,
« dis-moi les noms, les forces, la vaillance de ces nations superbes,
« qui conjurèrent la ruine de la ville où se fit la première saucisse. »
— Cette chute, d'autant plus plaisante qu'elle est plus imprévue, ramène naturellement le style au ton général de l'ouvrage. Le poëte italien n'est pas toujours aussi heureux en transitions.

[1] Encore une remarque, et par conséquent une sottise de Saint-Marc, qui *n'a jamais pu comprendre* ce que cette *voix plus sauvage peut signifier en cet endroit.* Ce n'est certes pas la faute de Boileau, très clair, très intelligible pour ceux qui entendent la langue des poëtes, et qui comprennent fort bien qu'il faut nécessairement, pour rendre les fureurs du chantre, une voix *plus sauvage* que celle qui avoit exprimé les alarmes du trésorier.

[2] C'est l'effet naturel des grandes douleurs; *stupent*, dit Sénèque (*Hippol.*, v. 607); et elles laissent la plainte aux petits chagrins: *curæ leves loquuntur:*

Les foibles déplaisirs s'amusent à parler.
CORN.

[3] Athalie ne fut pas saisie d'un plus juste effroi, quand elle re-

Que m'a fait voir un songe, hélas! trop véritable!
Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager!
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse?
Quoi! même dans ton lit, cruel, entre deux draps [1],
Ta profane fureur [2] ne se repose pas!
O ciel! quoi! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place!
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu [3]!

connut, dans le jeune Éliacin, le fatal enfant qu'elle avoit vu en songe :

O surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu! etc.

Acte II, sc. v.

[1] Quoi! *même dans son lit*, même sur *ce duvet*, où rien ne devroit troubler *son heureuse indolence!* Que dis-je? *entre deux draps*, et lorsque la douce chaleur de la plume, le calme et le silence de la nuit sembleroient n'inviter qu'à des idées de paix et de bonheur, le prélat médite des projets de vengeance! Voilà ce qui étonne sur-tout le chantre, qui ne conçoit pas que l'on puisse chercher autre chose *entre deux draps* que les douceurs du repos.

[2] Cette épithète caractérise très bien la fureur du trésorier, doublement *profane* par son motif, la vanité mondaine; et par son objet, la personne sacrée du chantre.

[3] Quel affront en effet! n'être *vu que de Dieu*, dans son temple, et pendant le pieux exercice de la prière! tandis que ce sont les regards des hommes que l'on cherche, et que l'on voudroit attirer! comment survivre à la disgrace de les avoir perdus? Il me semble que le secret de la petitesse de l'homme s'échappe tout entier dans cette exclamation : N'être *vu que de Dieu!*

Ah! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse [1],
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus [2].
Sortons... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé!
Non, s'il n'est abattu, je ne saurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons, s'il le faut: mais de ses ais brisés

[1] On s'est beaucoup élevé contre la hardiesse de cette figure; et l'on a demandé comment *un affront* peut *obscurcir* quelqu'un? Mais répétons-le encore : ce n'est qu'avec la plus timide circonspection qu'il faut critiquer Boileau; et l'on devroit, avant de prononcer, se bien assurer que l'on a deux fois raison contre lui. Mettons-nous un moment à la place du personnage qui parle. Que veut le chantre? *briller*, et briller seul dans le chœur : de quoi se plaint-il? qu'*une honteuse masse*

Désormais va *lui* faire *un cachot* de sa place.

Et Sidrac nous a dit, en effet, que *derrière ce lutrin* que l'on vient de replacer,

Ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le chantre.

Voilà *l'affront* qui lui paroît d'autant plus cruel, qu'il tend à le replonger dans cette *obscurité* qu'il redoute, parcequ'elle est le plus grand supplice de la vanité trompée. Il n'y avoit pas, comme l'on voit, un chemin immense à faire, pour ramener à l'exactitude littérale l'expression du poëte, dans cette circonstance.

[2] Fragments de 1673 :

Retirons-nous d'un chœur où l'on ne nous voit plus.

Entraînons, en mourant, les restes divisés [1].»
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissoit déja [2] la machine ennemie,
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
Entrent Jean le choriste, et le sonneur Girard [3],
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience [4]
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront;
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt:
« Du lutrin, disent-ils, abattons la machine:
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine;
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit, sous trente mains, en plein jour accablé. »

[1] C'est le dernier vœu, le dernier espoir de la vengeance; et le chantre diroit volontiers comme la Cléopâtre de Corneille:

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

Ou avec la Didon de Virgile, *memet super ipsa dedissem!*

[2] VAR. Éditions antérieures à 1701:

Il alloit terrasser la machine ennemie.

[3] Le premier est un personnage supposé: quant au sonneur Girard, il étoit mort plusieurs années avant la composition de ce poëme, victime d'un pari par lequel il s'étoit engagé à traverser neuf fois la Seine à la nage. Il étoit né, à ce qu'il paroît, pour les entreprises périlleuses; car Boileau, encore écolier, l'avoit vu déboucher et vider gaiement une bouteille de vin, sur le bord du toit de la Sainte-Chapelle, en présence d'une foule immense, glacée d'effroi pour l'intrépide sonneur.

[4] VAR. Qui de tout temps pour lui brûlant d'un même zèle,
Gardent pour le prélat une haine fidèle.
A l'aspect du lutrin tous deux tremblent d'horreur:
Du vieillard toutefois ils blâment la fureur.
« Abattons, disent-ils, sa superbe machine, etc. »

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre[1].
J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlements[2],
Vous-mêmes appeler les chanoines dormants.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace[3].
« Nous! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager!
De notre complaisance osez-vous l'exiger?

[1] On pourroit s'étonner de la facilité avec laquelle deux orateurs, tels que Jean *le choriste* et *le sonneur* Girard, *arrachent le pupitre* des mains du chantre : le trésorier, du moins, ne cède qu'aux puissantes raisons d'un vétéran du chapitre et de la chicane, qui, à ce double titre, avoit d'avance quelque autorité sur son esprit. Mais la perspective prochaine d'une vengeance plus éclatante et plus complète, puisqu'elle aura lieu *en plein jour*, et qu'elle sera l'ouvrage *de tout le chapitre*, flatte à-la-fois l'ambition et la fureur du chantre; et *le choriste* est assez éloquent, puisqu'il sait persuader.

[2] Ce qui suit va prouver qu'il ne falloit pas moins que des *hurlements* pour réveiller les chanoines : voilà ce qui caractérise la difficulté de l'entreprise; et les *saints hurlements* en désignent l'objet. Ainsi s'allient heureusement, et sans effort, les mots en apparence les moins faits pour marcher réunis, quand l'esprit conçoit d'abord la liaison qui les rapproche.

[3] Ce vers et les trois suivants en ont remplacé huit, qui, dans les éditions antérieures à 1701, se lisent de cette manière :

Partez. Mais à ce mot les champions pâlissent;
De l'horreur du péril leurs courages frémissent.
Ah! seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?
De grace, modérez un aveugle courroux.
Nous pourrions réveiller des chantres et des moines;
Mais, même avant l'aurore, éveiller des chanoines!
Qui jamais l'entreprit? qui l'oseroit tenter?
Est-ce un projet, ô ciel! qu'on puisse exécuter?
Ah! seigneur, etc.

Hé! seigneur, quand nos cris pourroient, du fond des rues
De leurs appartements percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles,
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles [1]
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire? »
« Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le prélat vous fait peur.
Je vous ai vus cent fois, sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Eh bien! allez; sous lui fléchissez les genoux :
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle :
Prenons du saint jeudi [2] la bruyante crécelle [3].

[1] VAR. Pensez-vous, au moment que ces dormeurs paisibles,
De la tête une fois pressent un oreiller,
Que la voix d'un mortel puisse les réveiller?

[2] Au lieu d'applaudir à l'adresse du poëte, qui trouve le moyen d'ennoblir jusqu'aux termes du calendrier, Saint-Marc ne sait *quelle espèce d'élégance* l'auteur a pu trouver à dire, *saint jeudi* au lieu de *jeudi saint :* autant vaudroit, selon lui, dire *père beau*, au lieu de *beau-père*. Ainsi juge et s'exprime l'impitoyable censeur de Boileau.

[3] *Crécelle :* moulinet de bois avec lequel on fait du bruit, pour appeler les fidèles à l'office pendant les jours de la semaine sainte, où les cloches ne se font point entendre. Cet instrument a pris son nom de l'oiseau de proie (*la Crécerelle*) dont il imite le cri aigre et lugubre.

Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui[1]. »
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts[2].
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale[3]
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent;
Déja de toutes parts les chanoines s'éveillent:
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois[4];

[1] Du temps de Racine et de Boileau, la préposition *devant* s'employoit indifféremment pour marquer l'ordre du temps ou celui des places. L'usage en a depuis déterminé l'emploi; et d'après cette décision, c'est *avant lui*, que le soleil doit trouver le chapitre *éveillé*.

[2] Les R, multipliées à dessein dans ce vers, font subir à l'oreille le supplice même de la crécelle. Ainsi l'on entend *crier la scie* dans celui-ci de Virgile:

Tum *ferri rigor*, atque *argutæ* lamina *serræ*.
Géorg., I, v. 143.

[3] La Discorde va chercher dans la *grand'salle* le démon *du tumulte et du bruit*, comme la Nuit a été trouver la Mollesse dans un dortoir de moines: tout est dans l'ordre, dans celui du moins que l'auteur a adopté, et qui étoit poétiquement le meilleur qu'il pût choisir, pour rajeunir, par la piquante justesse de l'allégorie, des plaisanteries, déja usées de son temps, sur les gens de robe et d'église.

[4] Allusion à l'incendie qui consuma, en 1630, le toit de la Sainte-Chapelle.

L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres;
Et déja tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné[1].

Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles[2]
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphyrs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante[3]:
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prêt à se noyer[4].

[1] Peut-être le poëte revient-il un peu trop souvent sur cette idée; et quelque variété que lui prête le tour de l'expression, je ne sais s'il y a infiniment d'esprit à ne nous montrer jamais ces chanoines qu'à table ou au lit. Boileau a, ce me semble, épuisé dès le premier chant tout ce qu'il y avoit de plaisant à dire sur ce sujet.

[2] Ces beaux vers, cette magnifique comparaison, rappellent l'épisode qui termine les *Géorgiques*, IV, v. 559:

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque adfectat Olympo.

Et cet endroit n'est pas le seul où le poëte relève l'humble objet de ses chants par la noblesse des comparaisons avec les plus grands objets.

[3] Cette figure, qui prend les fleuves pour les contrées mêmes qu'ils arrosent, et leur prête les sentiments de trouble, d'épouvante qu'éprouvent les peuples qui les habitent, est une métonymie familière aux grands poëtes; Virgile, *Géorg.*, I, v. 509:

Hinc movet *Euphrates*, illinc *Germania* bellum.

[4] Voyez nos remarques sur les vers de *l'Art poét.*, ch. IV, où il

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant [1],
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeûner vaine et frivole attente [2] !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur [3],
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Évrard [4], d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.

est question du Batave,

Soi-même se noyant, pour sortir du naufrage.

[1] Le seul ami *resté fidèle* au chantre dans son malheur, doit *s'inquiéter* en effet, se donner du mouvement, pour assembler le chapitre au plus tôt. Le temps presse : il n'y a pas un moment à perdre ; et l'urgence du péril lui suggère l'expédient qui doit produire le plus sûr effet.

[2] On a ri de l'empressement des chanoines : on va rire de voir si cruellement trompé *le doux espoir* dont ils flattoient *leur appétit naissant*. C'est un véritable coup de théâtre, dans un drame plein de mouvement et d'intérêt.

[3] Le poëte avoit dit plus heureusement dans la satire III :

Lamentant tristement une chanson bachique.

Voyez, tome I, p. 87, notre remarque sur ce vers.

4 L'abbé d'Ense. Le portrait, comme on pense bien, est un peu chargé ; mais le personnage réel en avoit fourni les principaux traits.

Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand, le premier rompant ce silence profond,
Alain[1] tousse, et se lève; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni[2] vingt fois a lu toute la Somme,
Qui posséde Abéli, qui sait tout Raconis[3],
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis[4].
« N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le prélat le chapelain Garnier[5].
Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,

[1] Boileau désigne ici le chanoine Aubery, qui ne parloit jamais, sans avoir préalablement toussé deux ou trois fois. C'étoit un des plus fougueux adversaires du jansénisme : du reste, homme fort borné, et si simple, qu'il lut, dit-on, plusieurs fois le *Lutrin*, sans s'y reconnoître. Son frère, Antoine Aubery, avocat au conseil, est auteur d'une *Histoire générale des cardinaux;* des *Biographies spéciales des cardinaux de Joyeuse* et *de Richelieu*, et de plusieurs autres ouvrages estimables.

[2] Jésuite, auteur du livre intitulé : *la Somme des péchés que l'on peut commettre dans tous les états*, publié en 1634.

[3] Abra de Raconis, évêque de Lavaur, a fait imprimer un grand nombre de volumes, par exemple, trois in-4° contre le livre d'Arnauld sur la fréquente communion. Un des passe-temps du cardinal de Richelieu étoit de faire venir Raconis, et de lui ordonner de prêcher à l'instant sur un sujet indiqué et sur un texte qui n'avoit aucun rapport à ce sujet. Raconis commençoit de suite, et ne finissoit que lorsque Richelieu le faisoit taire.

[4] Rare effort de génie ! On sait assez que le mérite de la latinité n'est pas ce qui distingue l'excellent livre de *l'Imitation*, longtemps attribué, et vivement disputé depuis, au pieux A-Kempis.

[5] *Louis Le Fournier*, chapelain perpétuel de la Sainte-Chapelle. Il n'avoit pris aucune part dans les démêlés du chantre et du tré-

Par ce ministre adroit tente de le séduire :
Sans doute il aura lu dans son Saint-Augustin [1]
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin [2] ;
Il va nous inonder des torrents de sa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume [3].
Consultons sur ce point quelque auteur signalé ;
Voyons si des lutrins Bauni n'a point parlé :
Étudions enfin, il en est temps encore ;
Et, pour ce grand projet, tantôt, dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abéli [4]. »

sorier ; mais ses liaisons avec le docteur Arnauld lui donnoient, aux yeux de ses confrères, une teinte de jansénisme, qui lui attire ici ce petit mot de mention satirique.

[1] Double allusion à l'étude particulière que le docteur Arnauld avoit faite des ouvrages de saint Augustin, et à la chaleur avec laquelle il avoit embrassé et défendu ses doctrines sur la grace.

[2] *Le savant homme* tombe ici dans un terrible anachronisme ; car il y a un intervalle d'environ huit cents ans entre saint Augustin et saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

[3] Éloge ingénieusement amené de l'immense savoir de ce grand docteur.

[4] « L'auteur, dit Bayle (article Abelli), a mis une note qui ex-« plique la raison de l'épithète (moelleux) ; et il a bien fait. Quand « je songe aux conjectures que formeroient les critiques, si la lan-« gue françoise avoit un jour le destin qu'a eu la latine, et que « les œuvres de M. Despréaux se conservassent, je me représente « bien des chimères. Car supposons que la *Medulla theologica* (la « Moelle théologique) de M. Abelli fût entièrement perdue, et « qu'il n'y eût point de *note* à la marge du *Lutrin*, quels mouve-« ments les critiques ne se donneroient-ils pas pour trouver la « raison de cette épithète? Je m'imagine que quelqu'un, mal sa-« tisfait des conjectures de ses prédécesseurs, diroit enfin que

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :
Sur-tout le gras Évrard[1] d'épouvante en frissonne.
« Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran :
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an ;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothéque[2] :

« l'écrivain Abelli avoit été caractérisé par cette épithète, parce-« qu'on avoit voulu faire allusion *aux offrandes d'Abel*, qui ne « furent point *sèches* comme celles de Caïn, mais un véritable « sacrifice *de bêtes*, etc. Plus il seroit docte, plus on le verroit « courir d'extravagance en extravagance, et accumuler de chimè-« res. » — Au surplus, le *moelleux* théologien n'entendit point raillerie ; il se plaignit hautement, et cita Boileau au tribunal de Dieu. Abelli mourut, le 4 octobre 1691, dans la maison de Saint-Lazare, où il s'étoit retiré, après avoir donné la démission de son évêché de Rhodez.

[1] Nous avons retrouvé dans le vieux Sidrac le Nestor de *l'Iliade* : voici maintenant son Ajax. Cet intrépide Évrard, qui, seul, au milieu de l'abattement général,

Ose encor proposer qu'on apporte la table !

qui lit la *Bible autant que l'Alcoran ;* qui renverse ce qui lui nuit *par-tout où il le trouve*, nous représente assez bien l'impétueuse énergie du héros grec, et l'audace imperturbable de celui qui disoit à Jupiter :

Rends-nous le jour, et combats contre nous !

[2] « L'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, qui vaut seize mille « livres de revenu à la Sainte-Chapelle, ayant été unie par le roi « Louis XIII, du temps du cardinal de Richelieu, chaque chanoine « doit avoir tous les ans un muid de vin de Reims : mais cela s'ap-

Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser:
Mon bras seul, sans latin, saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve:
J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve:
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste déjeunons, messieurs, et buvons frais [1]. »
Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage:
Mais le chantre sur-tout en paroît rassuré.
« Oui, dit-il, le pupitre a déja trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance:
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence [2];
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Long-temps nous tienne à table, et s'unisse au dîner. »
Aussitôt il se léve, et la troupe fidéle
Par ces mots attirants sent redoubler son zéle.

« précie, et on emploie cet argent aux dépenses nécessaires à la « Sainte-Chapelle. — Comme les vendanges font un des princi- « paux revenus de cette abbaye, le capitulant avoit raison de « dire : *Je sais sur quelle vigne nous avons hypothèque.* » (*Lett. de l'abbé Boileau à Brossette, du* 12 *fév.* 1703.)

[1] *Déjeunons!* Voilà le grand point, l'objet essentiel, pour celui que l'on nous a d'abord annoncé,

d'abstinence incapable;

et *buvons frais*, caractérise la recherche du gourmand.

[2] Quel sacrifice! *une heure d'abstinence* donnée au *grand œuvre* d'abattre *le lutrin!* Mais aussi quelle perspective encourageante pour le retour! *un ample déjeuner*, qui les tiendra *long-temps à table*, et se prolongera *jusqu'au dîner!* Il ne falloit rien moins pour déterminer *le gras Évrard.*

Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte:
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte[1];
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancèle, éclate, et tombe.
Tel sur les monts glacés des farouches Gelons
Tombe un chêne battu des voisins aquilons;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

[1] La fureur qui anime les uns; l'impatience du déjeuner, qui excite les autres, a bientôt réuni tous les efforts contre *l'ennemi commun*. Aussi sa ruine est-elle l'ouvrage d'un moment: on entend le pupitre *éclater;* on le voit *chanceler;* il *tombe* enfin, avec le pesant monosyllabe qui termine si heureusement le vers. C'est *le dernier soupir* de l'orme, dont Virgile nous décrit la chute d'une manière si vraie et si pittoresque, *Énéid.*, II, v. 628:

Illa usque minatur,
Et tremefacta comam concusso vertice nutat:
Vulneribus donec paulatim evicta, *supremum*
Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.

Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe; et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines.
DELILLE.

Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin avant tout le veut voir humecté.

Le Lutrin, Ch. V.

Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane ; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants, et l'infame Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers [1].
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour [2] :

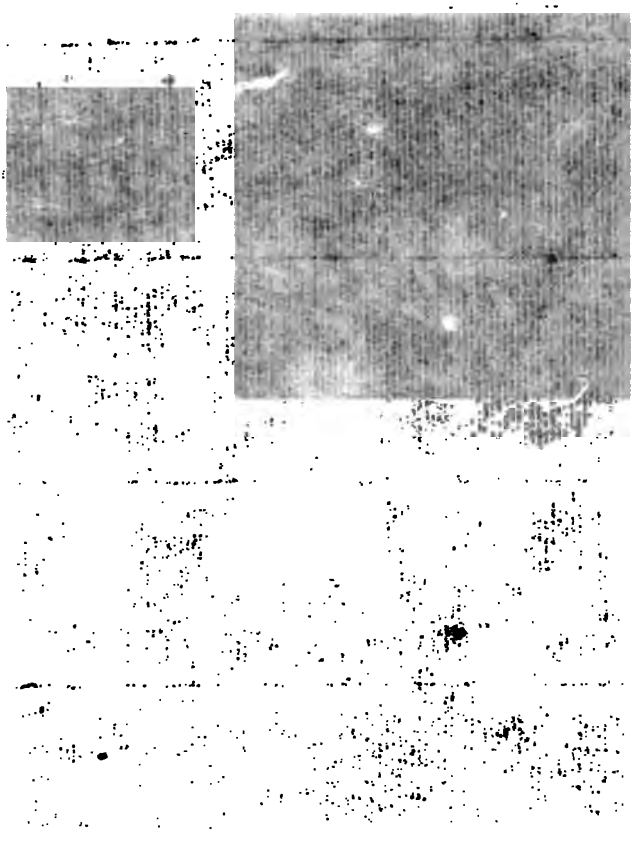
« *che*, de *l'anagramme*, et du *calembourg*. Des cercles, des compas, « des globes gisent épars autour de lui, confondus avec des en- « trailles de caméléon, avec les crânes de différents animaux, « l'hippomane, la mandragore, et d'autres plantes magiques, ras- « semblées aux rayons de la lune naissante, dans les plaines du Pont « et de la Thessalie ». (*Le Goup.*, ch. VIII.)

[1] Tout ce portrait est achevé : tous les traits en sont frappants de justesse et de ressemblance ; il n'en est pas un qui ne concoure à l'effet que doit produire l'ensemble du tableau. Le cortège que le poëte donne au monstre est bien celui qui l'accompagne en effet ; et les suites déplorables de la *chicane* ne sont que trop réellement celles que décrit Boileau. Il n'y a de poésie ici que dans l'expression : tout le reste est de la plus triste vérité.

[2] Le Protée seul de la fable (Virg., *Géorg.*, IV, v. 407),

Subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, aut fulva cervice leæna, etc.

pouvoit donner une idée juste des ruses tortueuses de la chicane ; de sa dangereuse facilité à prendre et à quitter toutes les formes,



CHANT V*.

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus [1],
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin, d'un pied fidèle [2],
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.

* Ce chant et le suivant ne furent publiés qu'en 1683, neuf ans après le succès des quatre premiers. Boileau n'avoit pas besoin que Desmarets ou Pradon l'avertissent que le nœud de l'intrigue, formée au quatrième chant, attendoit un dénouement quelconque. Lui-même avoit exprimé, dans la préface de 1674, le regret de ne point donner au public cette bagatelle *achevée*. Il prit donc son temps pour l'achever; et ce temps fut assez bien employé, à en juger du moins par ce cinquième chant, où l'on retrouva tous les genres de mérite justement admirés dans les précédents.

[1] C'est quelque chose de nouveau pour l'Aurore, que des chanoines, et des chanoines levés avant elle! aussi elle contemple *long-temps*, et avec des yeux *confus*, incertains encore de l'objet qui les frappe,

Ces visages fleuris, *qu'elle n'a jamais vus*.

La grace de ce dernier trait en excuse aisément la maligne exagération.

[2] Un pied n'est pas plus *fidèle* ici, qu'il n'est *téméraire* dans ce vers de *Philoctète*:

Nul mortel n'ose ici mettre un *pied téméraire*.

Mais il seconde l'empressement de la *fidélité;* il sert la *témérité;* et voilà tout ce qu'il faut au poëte, pour lui prêter les affections dont il n'est que le servile instrument.

Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès [1].
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage [2],
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit [3].
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit, impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage [4] à deux mains apporté,

[1] Quelle bonne fortune pour un vieux plaideur! comme son imagination s'élance déja dans l'avenir, où elle *bâtit mille procès;* étrange édifice, auquel *un bois détruit* suffira pour fondement. Chicaneau n'est pas plus joyeux, quand il entrevoit, dans un contrat surpris à sa confiance, *la source de vingt procès*; quand il s'écrie avec transport:

De plus de vingt procès ceci sera la source!
Plaid., acte III, scène dernière.

[2] Ce n'est plus ce vieux, cet infirme Sidrac, à qui *l'âge alongeoit le chemin;* qui *laissoit courber* son corps sur un bâton: c'est un vigoureux athlète, qui a retrouvé tout son courage;

Qui ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge.

Et quel prodige soudain a opéré cette métamorphose? l'espoir si *doux* pour lui de nouvelles altercations, et d'un inévitable procès entre le chantre et le trésorier.

[3] Quel caractère d'importance et de gravité prennent bientôt les plus petites circonstances, au gré de la passion, qui les voit moins comme elles sont, que comme elle les desire! Les tentatives du chantre ne sont plus un attentat ordinaire: ce sont des *crimes;* et Sidrac vient les *étaler*, les offrir dans toute leur atrocité.

[4] C'est un bouillon, suivant Brossette: mais qu'importe ici la nature du *breuvage?* ce qu'il falloit remarquer, c'est l'image, *à deux mains apporté;* c'est cette belle expression *humecté*, qui rend si bien le *proluit* de Virgile.

Gilotin avant tout le veut voir humecté :
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête[1] ;
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux :
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux[2].
Il sort demi-paré. Mais déja sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte[3],
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à déserter le chœur.

[1] *Il se peigne!* que cela est bas et trivial! comment un pareil mot a-t-il pu se rencontrer sous la plume d'un poëte, et d'un poëte tel que Boileau! Comment? pour prouver qu'il n'est rien qu'un art comme le sien ne puisse relever et ennoblir. Et remarquez d'abord qu'il ne fait que glisser sur cette idée triviale, qu'il falloit cependant énoncer en propres termes; mais remarquez aussi quelle grace elle emprunte bientôt de la tournure élégante du vers :

L'*ivoire* trop hâté *deux fois* rompt sur sa tête;
Et deux fois de ses mains *le buis tombe en morceaux.*

Pope décrit le peigne avec le même choix, la même élégance d'expressions :

The *tortoise* here and *elephant* unite,
Transform'd *to combs*, the speckled and the white.
Cant. I, v. 135.

[2] Cette ingénieuse comparaison achève d'élever ces petits détails à la dignité du style épique, et leur donne, pour ainsi dire, leurs titres de noblesse. — Déjanire, dans son épître à Hercule (*Héroid.*, IX, v. 79), ne manque pas de reprocher au héros ce trait de foiblesse et de complaisance amoureuse pour Omphale : elle se moque également de sa maladresse à tourner le fuseau :

Ah! quoties, digitis dum torques stamina duris,
Prævalidæ *fusos comminuere* manus!

[3] Toujours le même mérite de justesse, et de vérité poétique dans l'expression. Voilà de simples chanoines transformés tout-à-

Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin ; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt, dans le temple, entend, non sans frémir,
De l'antre redouté les soupiraux gémir[1].
Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux[2], des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique[3],

coup en *saints guerriers;* et leur réunion devenue *une ardente cohorte;* et toujours le plaisant à côté du grave; ces *pieux guerriers* sont prêts, s'il le faut, *à déserter le chœur:* quel héroïsme de *dévouement!*

[1] Ainsi, à l'approche de la Sibylle (*Énéid.*, VI, v. 256, et suiv.), la terre mugit tout-à-coup; les forêts s'agitent sur le sommet des montagnes, et les chiens font entendre de sinistres hurlements :

Ecce autem, primi sub lumina Solis et ortus,
Sub pedibus mugire solum, et juga cœpta moveri
Silvarum, visæque canes ululare per umbram,
Adventante dea.

[2] Le Pilier, dit alors *des consultations;* les avocats s'y rassembloient, et c'est là que l'on venoit les consulter.

[3] Ce n'est point la *chicane*, c'est, comme on l'a vu dans l'analyse du poëme, le fameux magicien *Abracadabro*, que le héros *du Goupillon*, le doyen du chapitre d'Elvas, va consulter sur l'issue de son procès. « C'est dans le sein d'un mont sauvage et solitaire, « dont le sommet dépouillé se perd dans les nues, que le célèbre « *Abracadabro* a fixé sa demeure. La cabale lui a dévoilé ses plus « profonds mystères, et l'a initié dans tous les secrets de *l'acrosti-*

Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage[1];
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux taureaux[2], de jalousie épris,
Auprès d'une génisse, au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déja le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Évrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude[3]:
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,

[1] Voltaire prétendoit, avec raison, que tout ouvrage de poésie, qui ne fournit rien à la peinture, cesse, par cela même, d'être de la poésie. D'après ce principe, que je crois incontestable, et d'une application rigoureuse à presque tous les genres de poésie, quel poëme, que celui où l'artiste se trouveroit, comme dans le *Lutrin*, arrêté à chaque page par l'embarras du choix dans les sujets!

[2] Comparaison empruntée de Virgile (*Géorg.*, III, v. 219), et dans laquelle on a remarqué sur-tout cette belle opposition d'images et d'harmonie, entre la tranquille indolence de la génisse, et la fureur qui précipite l'un sur l'autre *ses superbes amants:*

Pascitur in Sila magna formosa juvenca:
Illi alternantes multa vi prælia miscent.

Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage;
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage.
DELILLE.

Au front large et superbe, est de Boileau, mais ne seroit pas indigne de Virgile.

[3] Le combat devoit nécessairement s'engager par Évrard: son caractère turbulent, ennemi de toute espèce de contrainte, et le chagrin sur-tout du repas *déserté*, en voilà plus qu'il ne falloit pour *aigrir* son inquiétude.

Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour:
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois [1]
Fit régler le chaos des ténébreuses lois:
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se ralongent déja, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déja rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde et le salue;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue [2]:
« Reine des longs procès [3], dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile et les lois sans pouvoir,
Toi pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,

pour attirer ses crédules victimes dans le labyrinthe, où le nouveau Minotaure ne tarde pas à les dévorer.

[1] Allusion aux ordonnances du roi, publiées en 1670 et 1677, pour abréger les procédures. Ce fut l'une des opérations qui honorèrent le plus le ministère de Colbert, puissamment secondé dans cette occasion par Pussort, son oncle. La France entière applaudit, excepté la *chicane* et ses suppôts.

[2] Exorde indispensable, mais d'un effet toujours sûr, quand il s'agit d'aborder *le monstre:* c'est de toutes les parties du discours la seule à laquelle il donne une attention marquée.

[3] Voici la petite harangue du doyen au devin Abracadabro. « Illustre Abracadabro! dont la science profonde a obtenu des « destins le pouvoir de commander aux éléments et aux planètes, « vous connoissez sans doute d'avance celui qui se présente de- « vant vous; c'est le doyen de l'église d'Elvas. Persécuté par un « arrogant prélat, je viens réclamer contre lui votre puissante « protection. Ah! si jamais vous avez honoré de vos bienveillantes « faveurs cette fidèle servante (la vieille nourrice qui l'accompa- « gne), voyez-la humblement prosternée à vos pieds; et accor-

Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne :
Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels[1],
Daigne encor me connoître en ma saison dernière ;
D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de ma gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Épuise en sa faveur ta science fatale :
Du Digeste et du Code ouvre-nous le dédale ;
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui, dans ses propres lois, embarrasse Thémis[2]. »
La Sibylle, à ces mots, déja hors d'elle-même[3],

« dez-moi, pour l'amour d'elle, le secours que j'implore. Elle le « mérite par son respect profond pour votre rare savoir et votre « barbe vénérable. » (*Le Goupillon*, ch. VIII.)

[1] L'encens fume en l'honneur des autres divinités : c'est *l'encre* qui coule sur les autels de la *chicane*. Offrande bien digne en effet de celle qui ne combat et ne triomphe que par la plume, et dont les trophées sont *de vains tas de papiers*, rendus aux malheureux plaideurs, en échange des palais, des maisons, des châteaux *tout entiers*, engloutis par son insatiable avidité !

[2] C'est cette confusion, cette incertitude, si capable *d'embarrasser*, d'égarer même quelquefois, dans l'application de la loi, le jugement le plus sain, la probité la plus éclairée, qui contribua sur-tout à dégoûter le jeune Despréaux de l'étude du droit, et des fonctions de la magistrature. Son humeur s'exhala même, à cette époque, dans une pièce de vers latins, dont il cite le début à Brossette (*Lettre* du 15 juin 1704) :

O mille nexibus non desinentium
Fecunda rixarum parens !
Quid intricatis juribus jura impedis ? etc.

[3] Tout ce qui suit est emprunté, traduit même de Virgile, *Énéid.*, VI, v. 77 et suiv., mais avec cette supériorité de talent,

Fait lire sa fureur sur son visage blême,
Et, pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnants tâche à le repoùsser :
« Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée ;
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort.
Et sur-tout évitez un dangereux accord. »

qui permet souvent d'hésiter entre le modèle et une copie aussi fidèlement représentée. Suivons un moment les deux poëtes dans les détails de ce magnifique tableau.

La Sibylle, à ces mots, déja hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage bléme.

Non comtæ mansere comæ ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.

Et pleine du démon qui la vient oppresser.

Tanto magis ille fatigat,
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Par ces mots étonnants tâche à le repousser.

Magnum si pectore possit
Excussisse Deum.

Je vois, je vois au chœur la masse replacée.
Mais il faut des combats.

Bella, horrida bella,
Et Tibrim multo spumantem sanguine cerno.

Là, bornant son discours, encor tout écumante, etc.

Ut primum cessit furor, et rabida ora quierunt.

Elle *souffle l'esprit, elle verse la soif*, etc. — Quelle richesse d'expressions, quelle poésie vraiment virgilienne! Loin de perdre à ces sortes de comparaisons, l'écueil de tant d'autres écrivains, Boileau et Racine y gagnent toujours, et semblent grandir aux yeux du lecteur, à proportion qu'il les rapproche davantage de leurs modèles.

Là bornant son discours, encor toute écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente:
Et dans leurs cœurs brûlants de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligents le chemin disparoît;
Et le pilier, loin d'eux, déja baisse et décroît[1].
Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable[2].
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté;
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant par-tout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se léve, enflammé de muscat et de bile[3],

[1] J. B. Rousseau est, je crois, le premier qui ait remarqué le germe de ces deux beaux vers, dans ceux-ci de Chapelain (*Pucelle d'Orléans*, liv. V):

Chinon baissé décroît,
S'éloigne, se blanchit, s'efface et disparoît.

Mais Boileau ne doit qu'à lui le premier; et il a fort embelli le second, en lui faisant l'honneur de l'imiter.

[2] Comme tout est animé dans ce petit tableau! quelle vivacité de couleurs! On voit les chanoines à table; on suit tous leurs mouvements: on parcourt avec eux *tous les recoins* de ce pâté *monstrueux*. Et quelle vigueur dans l'expression! trente mets *immolés;* la faim *indomptable;* l'appétit *fougueux!* que de beautés en trois vers!

[3] La cause et l'effet ne pouvoient être plus ingénieusement rapprochés ici, que par l'heureuse et plaisante alliance des mots.

Et prétend à son tour consulter la Sibylle[1].
Évrard a beau gémir du repas déserté[2] :
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique[3],
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où sans cesse, étalant bons et méchants écrits,
Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix[4].
Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,

[1] Le chantre ayant fait enlever le lutrin que l'on avoit mis devant son siége, se pourvut aux requêtes du palais, où il fit assigner le trésorier. — Le trésorier, de son côté, s'adressa à *l'official* de la Sainte-Chapelle, devant qui le chantre fut assigné, à la requête du promoteur. Sur ce conflit de juridiction, l'instance fut évoquée aux requêtes du palais, par sentence du 5 août 1667. (Bross.)

[2] Il y avoit certes de quoi *gémir*, pour un *Évrard*. Aussi, verrons-nous bientôt l'effet de l'humeur que lui cause cette *désertion* forcée.

[3] Cette description topographique étoit de la plus rigoureuse fidélité. La maison du chantre avoit son entrée au bas de l'escalier de la chambre des comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle basse. Ainsi, pour aller de là au palais, il falloit passer *par les détours étroits d'une barrière oblique*, plantée alors le long des murs de la Sainte-Chapelle, pour ménager un passage libre aux voitures. Les changements opérés depuis dans ces dispositions locales rendoient cette explication nécessaire.

[4] Barbin se piquoit, au rapport de Boileau, de savoir vendre les plus méchants livres : rare privilège, qui n'a pas été celui de tous ses successeurs.

Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage[1];
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux taureaux[2], de jalousie épris,
Auprès d'une génisse, au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déja le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Évrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude[3]:
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,

[1] Voltaire prétendoit, avec raison, que tout ouvrage de poésie, qui ne fournit rien à la peinture, cesse, par cela même, d'être de la poésie. D'après ce principe, que je crois incontestable, et d'une application rigoureuse à presque tous les genres de poésie, quel poëme, que celui où l'artiste se trouveroit, comme dans le *Lutrin*, arrêté à chaque page par l'embarras du choix dans les sujets!

[2] Comparaison empruntée de Virgile (*Géorg.*, III, v. 219), et dans laquelle on a remarqué sur-tout cette belle opposition d'images et d'harmonie, entre la tranquille indolence de la génisse, et la fureur qui précipite l'un sur l'autre *ses superbes amants:*

Pascitur in Sila magna formosa juvenca:
Illi alternantes multa vi prælia miscent.

Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage;
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage.
DELILLE.

Au front large et superbe, est de Boileau, mais ne seroit pas indigne de Virgile.

[3] Le combat devoit nécessairement s'engager par Évrard: son caractère turbulent, ennemi de toute espèce de contrainte, et le chagrin sur-tout du repas *déserté*, en voilà plus qu'il ne falloit pour *aigrir* son inquiétude.

Il lance au sacristain le tome épouvantable[1].
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac[2],
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac :
Le vieillard, accablé de l'horrible Artaméne,
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal,
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal[3].

[1] Le tome *épouvantable*, le volume *effroyable*, et *l'horrible* Artaméne, caractérisent à-la-fois et l'épaisseur démesurée de ces énormes *in-octavo*, composés chacun de douze à treize cents pages, et l'affectation des épithètes ridiculement prodiguées par l'auteur de ces romans. Voyez, sur le *Cyrus*, le dialogue des *Héros de roman*, tome III, p. 433.

[2] Nous retrouvons ici le genre de mérite que nous avons fait remarquer (tome I, p. 93) dans ces vers de la satire III :

> L'autre esquive le coup, et l'assiette volant,
> S'en va frapper le mur, et revient en roulant.

On voit voler *le tome épouvantable;* raser rapidement le visage du sacristain; on l'entend *siffler* en volant : on le voit *frapper l'infortuné Sidrac.*

[3] La bataille des livres (*the battle of the books*), du fameux doyen de Saint-Patrice, le docteur *Swift*, est d'un autre genre et d'un autre style; mais le sujet en est bien plus sérieux : c'est la guerre déclarée par les *anciens* à quelques traducteurs et commentateurs *modernes*, qui se flattoient de les avoir embellis dans leurs versions ou corrigés par leurs savantes conjectures. La scène se passe dans la bibliothèque royale de Saint-James, et l'attaque principale est dirigée contre Richard Bentley, le critique le plus célèbre de l'An-

Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
Les livres sur Évrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux [1].
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Édit d'Amour [2], l'autre en saisit la Montre.

gleterre, et le plus audacieux de son temps, sans contredit. *Ésope* et *Phalaris*, qu'il avoit voulu dépouiller, l'un de ses *épîtres*, et l'autre de ses *fables*, se distinguent sur-tout dans la mêlée ; et après quelques escarmouches entre Homère, Virgile, et leurs traducteurs, le redoutable Bentley tombe enfin, percé du même javelot qui vient de frapper Wotton, son fidèle compagnon d'armes, et l'intrépide défenseur de ses doctrines. Tout cela est largement assaisonné de ce sel d'esprit que les Anglois désignent par un mot qui manque à notre langue (*humor*), qui caractérise à-la-fois Lucien et Rabelais, et que l'auteur du conte *du Tonneau* a possédé au plus haut degré. Voyez le tome I, p. 390 de l'édition angloise des *Œuvres de Swift*. London, 1784.

[1] Boileau se borne à décrire l'effet de ce fléau : Virgile nous le met sous les yeux ; on entend retentir, on voit bondir la grêle dans le vers suivant, *Géorg.*, I, v. 449 :

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

Les coups *impétueux* ne caractérisent pas bien ce dont il s'agit ; mais *l'honneur naissant des rameaux fructueux*, pour dire la fleur, douce et frêle espérance du *fruit* qui doit la suivre, est une périphrase aussi juste qu'heureusement exprimée : mais Saint-Marc ne voit là que *du jargon*.

[2] Petit poëme de l'abbé Regnier Desmarets, et l'un de ses meilleurs ouvrages en vers françois. Il réussit beaucoup mieux dans la poésie italienne, et fit passer, en Italie même, une de ses pièces pour être de Pétrarque. Il n'eût pas, dit Voltaire, fait passer ses vers françois sous le nom d'un grand poëte. *L'autre en saisit la Montre* ; voyez tome I, p. 375, la note sur ce vers de l'épître IX :

Montre, miroir d'amour, etc.

L'un prend le seul Jonas[1] qu'on ait vu relié;
L'autre un Tasse françois[2], en naissant oublié.
L'éléve de Barbin, commis à la boutique,

[1] *Jonas* ou *Ninive pénitente*, poëme de Jacques Coras, publié en 1663. Il en a déja été question dans la satire et dans l'épître IX.

[2] Les cinq premiers chants de la *Jérusalem délivrée*, traduits en vers françois par Michel Leclerc, de l'académie françoise; le même qui ne craignit pas de faire représenter une *Iphigénie*, six mois après celle de Racine. Nous avons donné, à propos de *Phèdre*, un échantillon du style de Pradon: peut-être ne sera-t-on pas fâché d'en trouver un ici de celui de Leclerc. Il faut achever de mettre dans tout son jour l'excès d'audace ou d'ineptie des prétendus rivaux qui osoient se mesurer avec ce grand homme. Tout le monde connoît ce magnifique récit d'Agamemnon, acte I, sc. I:

Nous partions, et déja par mille cris de joie
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige soudain fit taire ce transport:
Le vent qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter; et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inoui me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor, et d'Ulysse,
J'offris à ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse! et quel devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas!

Voici maintenant ce que Leclerc opposoit à de pareils vers, avec une confiance que le lecteur appréciera:

Les Grecs, prêts à partir, brûloient d'impatience
D'aller faire sur Troie éclater leur vengeance;
Lorsqu'un calme soudain répandu sur les eaux,
Près ce triste rivage arrêta nos vaisseaux.
Par mille et mille vœux, contre cette infortune,
On brigua la faveur d'Éole et de Neptune;
. . . . . .
Calchas, enfin pressé de l'esprit furieux,

Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique [1];
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini [2], Térence tombe à terre;
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
Oh! que d'écrits obscurs, de livres ignorés [3],
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almérinde et Simandre:
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre [4],

Qui prononce aux mortels les oracles des dieux,
De la part de Diane a rendu cet oracle,
Qu'il nous faut accomplir, pour surmonter l'obstacle
Qui de notre vengeance arrête le dessein.
Entends, Oronte, entends cet oracle inhumain!

[1] L'objet du combat, le choix des armes, le lieu même de la scène, tout est *gothique* ici, et justifie l'épithète si plaisamment employée par le poëte.

[2] Le poëte oppose avec art le naturel, la simplicité toujours élégante de Térence, à la recherche, à l'affectation du Guarini; et la pureté de Xénophon au galimatias de La Serre.

[3] Ce mouvement oratoire, jeté à propos dans le cours de la narration, en varie agréablement la monotonie: il a de plus ici l'avantage de prêter une dignité épique aux détails de ce burlesque combat. C'est ainsi que Henri IV s'interrompt tout-à-coup lui-même, pour s'écrier avec l'accent du regret et de la douleur:

O combien de héros indignement périrent!
Renel et Pardaillan chez les morts descendirent.
Et vous, brave Guerchy, etc.
Henr., ch. II.

[4] Roman fameux de Jean-Ambroise Marini. La première partie parut en 1640, sous le titre de *Eudimiro creduto Uranio;* la seconde, l'année suivante, sous celui de *Caloandro sconosciuto;* et la totalité de l'ouvrage en 1652, avec le titre qu'il a conservé depuis, *Il Caloandro fedele.* Scudéry n'en traduisit qu'une partie; et c'est uni-

Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois[1],
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure :
Déja plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer[2] épais Giraut est renversé :
Marineau, d'un Brébeuf[3] à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchêne in-quarto Dodillon étourdi
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi[4].
Au plus fort du combat, le chapelain Garagne,

quement à cette traduction que s'adresse ici Boileau; car l'ouvrage original est plein d'imagination, l'intrigue attachante, et les caractères développés avec art. Il a fourni à Thomas Corneille le sujet de sa tragédie de Timocrate; et à La Calprenède le meilleur épisode de son roman de *Cléopâtre*.

[1] Pierre Tardieu, sieur de Gaillerbois, avoit été chanoine de la Sainte-Chapelle; il étoit frère du lieutenant-criminel Tardieu, si fameux par son avarice et par sa mort tragique. Voyez la sat. x. — Un des chantres de la Sainte-Chapelle s'appeloit Marineau. — Giraut, au vers précédent, est un nom imaginaire; on ne sait du moins à qui l'appliquer. — Dodillon, chantre de la Sainte-Chapelle, devenu imbécile dans les dernières années de sa vie. — Le chapelain Garagne, deux vers plus bas, est un personnage supposé.

[2] Les ouvrages composés par ce trop fécond écrivain jusqu'en 1667, avoient été recueillis en deux volumes in-folio; et c'est plutôt encore sur le format que sur les ouvrages mêmes, que porte ici le reproche d'*épaisseur*.

[3] Voyez ce que nous avons dit de Brébeuf, tome I, p. 365.

[4] Effet naturel de l'insipidité des vers de Pinchêne. Comme il se nommoit Étienne-Martin, sieur de Pinchêne, Delille l'a mal à propos confondu avec Martin, traducteur plus que médiocre des Géorgiques.

Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne[1],
(Des vers de ce poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâille, et ferme les yeux[2].
A plus d'un combattant la Clélie est fatale:
Girou dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri[3].
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage[4].
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset;

[1] Poëme héroïque de Louis-le-Laboureur. Voyez tome I, p. 382.

[2] Ce qu'il y a de remarquable sur-tout dans cette description, animée d'un bout à l'autre d'une verve si originale, c'est l'attention du poëte à caractériser si plaisamment, par l'effet physique qu'ils produisent, le vice moral des ouvrages qu'il passe en revue. Ici, l'*épais* Le Vayer *renverse* Giraut; là, Pinchêne *affadit* le cœur de Dodillon; ailleurs, le Charlemagne asphyxie le chapelain Garagne; et nous verrons plus loin *le tendre et doux* Quinault *mollir sans vigueur* contre la tête du redoutable Fabri. Il paroît difficile de *convenir*, avec Saint-Marc, que toute cette fiction soit une invention *d'un mérite assez mince*.

[3] Cette idée d'un brave qui se distingue entre tous les braves, a fourni à Delille la comparaison suivante:

Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un seul arbre se montre, et seul orne la terre.
Tel, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul une armée.
Les Jardins, ch. II.

[4] C'est le trait le plus touchant de l'éloge que fait Tassoni du

Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante :
Ou tels devant Achille [1], aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvoient à l'abri de leurs tours :
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
« Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière [2],
Un chanoine lui seul triomphant du prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable [3].

brave Jaconia, le Nisus de la *Secchia rapita;* c'étoit, dit-il, le meilleur des amis, et jamais il n'avoit mis d'eau dans son vin :

E non bevea giammai vino inacquato.
Cant. VI, s. 60.

[1] *Iliade*, XXI, v. 520 et suiv., jusqu'à la fin du livre.

[2] Éloge mérité. Plus d'une fois *les processions* de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle s'étoient rencontrées le jour de la Fête-Dieu; et, dans ces graves circonstances, le *porte-croix* de la Sainte-Chapelle avoit toujours soutenu bravement l'honneur *de sa bannière*, qui n'avoit jamais reculé devant celle de Notre-Dame. Pour mettre fin cependant à ces scandaleuses contestations, il fut résolu que les deux processions se feroient à des heures différentes : excellent moyen, pour concilier les petits esprits et les grands intérêts!

[3] « Caché sous le bouclier du grand Ajax, Teucer ajuste ses « flèches; puis, à découvert, il cherche des yeux sa victime, la « frappe, l'étend sur la poussière; et tel qu'un enfant timide, qui « se rejette dans les bras de sa mère, il revient se cacher encore

Viens; et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste à la main. »
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche [1], et; droit entre les yeux,
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête,
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête [2].
Le chanoine les voit, de colère embrasé:
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,

« à l'abri du bouclier d'Ajax. » *Iliad.*, VIII, v. 267 et suiv. — On peut comparer aussi ce discours de Brontin à celui que Minerve, déguisée sous les traits de Laodocus, adresse (*ibid.*, IV, v. 93) à Pandarus, pour l'engager à rompre la trêve conclue entre les Grecs et les Troyens.

[1] C'est l'action même de Pandarus, décrite par Homère d'une manière si pittoresque (livre cité, v. 121): « Un de ses bras s'é-« tend avec effort; de l'autre, il retire la corde contre son sein; « l'arc se courbe, et déja la flèche n'y touche plus que de la pointe. « Soudain il se détend: la corde frémit, le trait siffle et vole, im-« patient de frapper sa victime »:

Λίγξε βίος, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἄλτο δ' ὀϊστὸς
Ὀξυβελὴς.

[2] Quelques traits de force, inspirés par le sujet et la situation, mais presque toujours affoiblis par l'expression; des scènes heureusement dialoguées pour la musique, mais qui ne sont, après tout, qu'un canevas qui attend la broderie, n'empêchent pas que Boileau n'ait raison, et que la poésie de Quinault ne *doive mollir sans vigueur* contre les beautés plus solides des genres plus fortement prononcés. Boileau a rendu à l'auteur d'*Armide*, d'*Atys* et de *Roland*, toute la justice qu'il lui devoit, quand il a dit qu'il *excelloit* à faire des vers *bons à mettre en chant;* mais des vers qui n'ont que ce mérite, sont-ils, peuvent-ils être de bons vers?

Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse[1]. »
A ces mots, il saisit un vieil Infortiat[2],
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat[3],
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.

[1] C'est ainsi que Diomède insulte (*Iliad.*, XI, v. 384) à la foiblesse de Pâris, qui vient de le blesser légèrement; et Turnus (*Énéid.*, X, v. 484) à l'impuissance du trait que lui a lancé le jeune et infortuné Pallas :

Adspice, num mage sit nostrum penetrabile telum.
Tiens, vois qui de nos traits est le plus redoutable.

[2] Corneille, dans *le Menteur*, acte I, sc. VI :

Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat;
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat.

L'*Infortiat* est la seconde partie du *Digeste* ou Pandectes de Justinien. Elle a été ainsi nommée (*Infortiatum*), parceque formant la partie du milieu de l'ouvrage, elle se trouve soutenue et comme *fortifiée* par les deux autres.

[3] *Accurse* (en italien *Accorso*), célèbre jurisconsulte du douzième siècle, fut le premier qui réunit en un corps d'ouvrage (sous le titre de *grande Glose*, ou *Glose continue d'Accurse*), toutes les discussions et décisions éparses de ses prédécesseurs, sur le droit romain. Il jouissoit d'une si grande réputation, que les écrivains des douzième et treizième siècles l'appelèrent *l'idole des jurisconsultes;* et que De Ferrière, Terrasson et Cujas même, ne balancèrent pas, dans la suite, à le mettre au-dessus du fameux Barthole. — *André Alciat* (d'*Alzato*, bourg du Milanez, d'où il tiroit son origine), autre savant jurisconsulte, né le 8 mai 1492. Peu d'hommes ont réuni autant de connoissances, et les ont portées à un aussi haut degré. Il n'y a, suivant l'expression de Ter-

Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne[1],
Deux des plus forts mortels l'ébranleroient à peine[2] :
Le chanoine pourtant l'enléve sans effort,
Et, sur le couple pâle et déja demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre[3],

rasson, aucun jurisconsulte à qui les amateurs de la belle jurisprudence aient autant d'obligation. Les lettres grecques et latines ne lui en ont pas moins. Ses *Emblèmes* eurent long-temps une célébrité classique : ils sont en général fort ingénieux, d'une latinité pure, et agréablement versifiés. Scaliger en fait l'éloge dans sa *Poétique*, liv. VI ; et plusieurs savants ont pris la peine de les commenter.

[1] *Avicenne*, ou plus correctement *Ibn-Sina*, le plus célèbre des médecins arabes, naquit vers la fin du dixième siècle. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il s'appliqua à toutes les sciences, et composa sur toutes des ouvrages dont chacun semble avoir dû remplir toute la vie d'un homme laborieux. Mais c'est comme médecin sur-tout, qu'il fut pendant près de dix siècles l'oracle des écoles de l'Europe. Aucun homme, depuis Galien et Aristote, n'a exercé dans la science un empire aussi absolu. Il mourut en 1037, empoisonné par un de ses esclaves, qui avoit mêlé une forte dose d'opium à la potion qu'il prenoit pour calmer les attaques d'épilepsie auxquelles ses excès en tout genre l'avoient rendu sujet.

[2] Virgile (*Énéid.*, XII, v. 899), en parlant de l'énorme pierre dont se saisit Turnus, ajoute :

> Vix illud lecti bis sex cervice subirent,
> Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
>
> Douze hommes, tels que ceux que notre siècle enfante,
> Douze hommes fléchiroient sous sa masse pesante.
>
> DELILLE.

[3] « Tandis que le cheval d'Homère tue Westley (poëte méprisé) « d'un coup de son pied nerveux, le guerrier lui-même saisit *Per-* « *rault*, l'arrache de dessus son cheval, le jette contre *Fontenelle*,

Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps, loin du perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse;
Il part, et, de ses doigts saintement alongés [1],
Bénit tous les passants, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oseroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants : Profanes, à genoux [2]!

« et, du même coup, il leur fait sauter la cervelle à l'un et à l'au-« tre. » SWIFT, *Bataille des livres.* Tel est le genre de fictions et le ton de plaisanterie qui règnent dans l'ouvrage anglois; et il faut convenir qu'il n'étoit pas possible de terminer plus heureusement la guerre, déclarée par Perrault et soutenue par Fontenelle, des modernes contre les anciens.

[1] Dans la *Secchia rapita*, cant. V, s. 30, le nonce du pape bénit également, du haut des remparts de Bologne, les troupes qui défilent devant lui. « Il leur alongeoit, dit le poëte, de certaines bé-« nédictions qui tenoient une demi-lieue de pays. »

Trinciava certe benedizioni,
Che pigliavano un miglio di paese.

Il me semble que tout l'avantage de la décence, et le mérite de la poésie, sont incontestablement ici du côté de Boileau; et que ces doigts *saintement alongés*, qui bénissent les passants, *en deux files rangés*, sont bien supérieurs à une main qui *alonge* des bénédictions.

[2] Tout le peuple se jetoit à genoux pour les recevoir, et crioit:

Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage[1],
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
Par-tout le doigt vainqueur[2] les suit et les rattrape.
Évrard seul, en un coin prudemment retiré[3],
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré :
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil ; et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné

« Vive le pape ! vive monseigneur le nonce ! »

Quando la gente vide quei crocioni,
Subito le ginocchia in terra stese,
Gridando : viva il papa, e bonsignore !
Cant. VI, s. 30.

[1] Encore un heureux emprunt fait à *la Pucelle* de Chapelain, liv. V :

L'infortuné guerrier, contre ce double orage,
Vainement dans son sein recherche du courage.

[2] La dextre *vengeresse*, le doigt *vainqueur*, l'insulte *sacré*, la foudre *mortelle*, quelle féconde variété ! quelle richesse de poésie, pour reproduire tant de fois la même idée, sous des formes toujours nouvelles, et des couleurs si habilement graduées !

[3] C'est le contraire qui se passe chez le Tassoni. Parmi les guerriers bolonois se trouvoit le brave Salinguerre ; mais il ne servoit que par intérêt la cause de l'Église et du pape : le nonce qui le connoissoit bien, tient sa main suspendue, le laisse passer avec sa troupe, et continue ensuite de bénir. Le guerrier s'aperçoit de la ruse, et ne fait qu'en rire.

Lasciò passar lo, e poi segnò la croce ;
Ma se n'avvide, e rise il cor feroce.
Cant. VI, s. 39.

Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et léve en vain une tête rebelle;
Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire;
Et de leur vain projet les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus et bénis[1].

[1] Passe encore pour s'en retourner vaincus et mis en fuite: mais *bénis!* et bénis par la main du prélat! Il étoit impossible de terminer le chant d'une manière plus fine et plus gaîment satirique.

La Piété charmée
Sent renaître la joie en son ame calmée.
Elle court chez Ariste.

Le Lutrin, Ch. VI.

CHANT VI*.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée[1],
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine :
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;

* Le contraste de ce chant avec le reste du poëme étoit trop sensible pour ne pas frapper tous les yeux. Son principal défaut est de ne se rattacher à ce qui précède par aucun des moyens qui étoient à la disposition du poëte, et dont il s'est jusque-là si habilement servi. Deux nouveaux personnages allégoriques, *la Piété* et *la Justice*, dont rien n'a fait pressentir l'intervention et la nécessité, remplacent tout-à-coup *la Discorde* et *la Chicane*, dont on n'entend plus parler. Tout étoit plein de vie, de chaleur, de mouvement: tout languit et s'éteint, glacé d'un froid mortel. C'est toujours le même écrivain ; mais le poëte n'est plus soutenu par le sujet. Ce n'est plus cette muse riante et facile, qui prodiguoit, en se jouant, les fleurs de la plus belle poésie, le sel de la meilleure plaisanterie; c'est une harangueuse monotone, qui disserte longuement, et finit par rester sans parole et sans action, lorsqu'il faudroit agir et parler. Boileau a-t-il voulu expier, par cette pieuse homélie, le scandale de certains traits dont la hardiesse avoit peut-être effarouché quelques esprits? c'est un motif très louable, sans doute; mais ce ne seroit pas une excuse au tribunal d'Apollon.

[1] Dans la grande *Chartreuse*, fondée en 1084 par saint Bruno, dans le désert appelé la Chartreuse, à quatre lieues de Grenoble. C'est une étroite vallée, dominée par deux rochers escarpés, couronnés de bois, et couverts, une grande partie de l'année, de neige

La Piété charmée
Sent renaître la joie en son ame calmée.
Elle court chez Ariste.

Le Lutrin, Ch. VI.

CHANT VI*.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée[1],
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine :
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;

* Le contraste de ce chant avec le reste du poëme étoit trop sensible pour ne pas frapper tous les yeux. Son principal défaut est de ne se rattacher à ce qui précède par aucun des moyens qui étoient à la disposition du poëte, et dont il s'est jusque-là si habilement servi. Deux nouveaux personnages allégoriques, *la Piété* et *la Justice*, dont rien n'a fait pressentir l'intervention et la nécessité, remplacent tout-à-coup *la Discorde* et *la Chicane*, dont on n'entend plus parler. Tout étoit plein de vie, de chaleur, de mouvement : tout languit et s'éteint, glacé d'un froid mortel. C'est toujours le même écrivain ; mais le poëte n'est plus soutenu par le sujet. Ce n'est plus cette muse riante et facile, qui prodiguoit, en se jouant, les fleurs de la plus belle poésie, le sel de la meilleure plaisanterie ; c'est une harangueuse monotone, qui disserte longuement, et finit par rester sans parole et sans action, lorsqu'il faudroit agir et parler. Boileau a-t-il voulu expier, par cette pieuse homélie, le scandale de certains traits dont la hardiesse avoit peut-être effarouché quelques esprits? c'est un motif très louable, sans doute ; mais ce ne seroit pas une excuse au tribunal d'Apollon.

[1] Dans la grande *Chartreuse*, fondée en 1084 par saint Bruno, dans le désert appelé la Chartreuse, à quatre lieues de Grenoble. C'est une étroite vallée, dominée par deux rochers escarpés, couronnés de bois, et couverts, une grande partie de l'année, de neige

Et, la bourse à la main, la Charité la suit[1].
Vers Paris elle vole, et, d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
« Vierge, effroi des méchants[2], appui de mes autels,
Qui, la balance en main, régles tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs, et pleurer mes misères?
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois
L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix;

et de brouillards épais. Ce fut là que Bruno et ses compagnons construisirent un oratoire, se bâtirent de petites cellules isolées, et jetèrent les fondements de l'un des ordres monastiques devenus par la suite les plus célèbres.

[1] Ces trois vertus que l'on a nommées *cardinales*, parceque c'est le pivot sur lequel repose l'édifice de toutes les religions, sont, et doivent être le cortège naturel de la Piété véritable. Voici celui de la Jalousie, dans la Henriade, ch. IX: il est d'un autre genre, mais n'est pas décrit avec moins de vérité poétique et morale.

La sombre Jalousie au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide :
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

[2] VAR. Déesse, aux yeux couverts.

Mais on fit observer à l'auteur, dit Brossette, que le terme de *Déesse*, emprunté de la Fable, ne convenoit pas à une vertu chrétienne. On devoit donc, ajoute Saint-Marc, lui faire également observer que le nom de *Thémis*, donné à la *Justice* dans le vers précédent, ne convenoit pas davantage dans le système adopté par l'auteur, et sur-tout dans ce dernier chant, où le sujet est redevenu tout chrétien.

Que, sous ce nom sacré, par-tout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares!
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes États usurpés à tes yeux?
Dans les temps orageux de mon naissant empire [1],
Au sortir du baptême on couroit au martyre :
Chacun, plein de mon nom, ne respiroit que moi :
Le fidèle, attentif aux régles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montoit que par force :
Ces cœurs, que les bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir;
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines
Couroient chercher le ciel au travers des épines :
Mais, depuis que l'Église eut, aux yeux des mortels [2],

[1] Louis Racine, poëme de *La Religion :*

Dans ces temps où la foi conduisoit aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les pasteurs ne brignoient qu'un supplice plus grand :
Tel fut chez les chrétiens l'honneur du premier rang.

[2] C'est ainsi qu'il convenoit à la Piété de se plaindre des désordres qui avoient altéré la pureté des premiers siècles de l'Église. Ce langage simple et touchant est plein cependant de noblesse et de dignité. Voltaire, en traitant le même sujet (*Henr.*, ch. IV), n'est qu'un déclamateur outré : c'est l'hyperbole, poussée jusqu'à l'excès de Juvénal.

Le temps qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs.
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps puissante et profanée,
Aux conseils des méchants se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.

De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages:
De leur zéle brûlant l'ardeur se ralentit;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit:
Le moine secoua le cilice et la haire;
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire;
Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,
Et pour toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition par-tout chassa l'Humilité;
Dans la crasse du froc logea la Vanité[1].
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux;
Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières;
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs

Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire,
Placèrent sans rougir l'inceste et l'adultère;
Et Rome, qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ses tyrans sacrés regretta ses faux dieux.

L'entraînement de la passion égare ici Voltaire, au point qu'il ne voit pas combien il est inconvenant de décrier ainsi une Église à laquelle il veut ramener son héros. Qu'auroit-il dit de plus pour l'en éloigner?

[1] Socrate voyant un prétendu philosophe qui affectoit de ne se vêtir que de haillons en lambeaux: « Ta vanité, lui dit-il, perce à « travers les trous de ton manteau. » (*Apophtegm. des anciens.*)

Vint flatter les péchés de discours imposteurs ;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité ;
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice [1].
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher [2] le calme au séjour des frimas,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace [3],
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais, jusque dans la nuit de mes sacrés déserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle :
J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois [4]

[1] L'énergie de l'expression égale, dans ce vers, la profondeur de la pensée, surprise bien avant dans les derniers détours, où l'hypocrite croit avoir échappé à tous les regards.

[2] Ainsi portent toutes les éditions faites du vivant de l'auteur. Brossette se permit de corriger cette *faute choquante* de langage, et de mettre *j'allai chercher;* parceque, dit-il, la Piété, qui est à Paris, parle de la grande Chartreuse, où elle *alla chercher*, etc. Nous reconnoissons la faute, sans adopter la correction, que nous nous bornons à proposer au lecteur.

[3] *Entourés* est bien foible ; et, mieux inspiré par son sujet, Boileau eût sans doute rencontré mieux. Virgile, sans aller plus loin, lui eût fourni cette belle expression des monts Riphées, *assiégés* d'éternels frimas :

Arvaque Riphæis *numquam viduata* pruinis.
Géorg., IV, v. 518.

[4] Saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle, achevée en 1245,

Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse[1],
L'implacable Discorde et l'infame Mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur, et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire?
Quoi! ce temple, à ta porte, élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux!
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate:
Assez et trop long-temps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les cieux[2]. »
Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée:
La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours:
« Chère et divine sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,

sur les dessins et sous la direction de Pierre de Montereau ou Montreuil, le plus célèbre architecte de son temps, pour remplacer l'Oratoire ou chapelle que Louis-le-Gros avoit fait bâtir en ce même endroit. La dédicace de la Sainte-Chapelle n'eut lieu qu'au mois d'avril 1248.

[1] Ce magnifique édifice avoit coûté quarante mille livres, huit cent mille francs environ de notre monnoie actuelle; les reliques, et les châsses dans lesquelles on les déposa, cent mille livres, c'est-à-dire deux millions: largesse *pompeuse* en effet, et jusqu'alors sans exemple.

[2] Pope a transporté ce vers mot pour mot dans son *Essai sur l'homme*, ép. 1, v. 16:

And vindicate the ways of God to man.

Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie[1] :
D'un ciment éternel ton Église est bâtie ;
Et jamais de l'enfer les noirs frémissements
N'en sauroient ébranler les fermes fondements[2].
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi : dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer ;
Et, pour y rappeler la paix tant desirée,
Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.
Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs,
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais[3] où je rends mes oracles,

[1] Le même refroidissement arrachoit les mêmes plaintes à Louis Racine, *Poëme de la Religion*, ch. VI :

Hélas ! ce feu divin s'éteint de jour en jour.
A peine il jette encor de languissantes flammes :
L'amour meurt dans les cœurs, et la foi dans les ames.
Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissants,
Temps heureux de l'Église, etc. ?

[2] Ce sont les paroles mêmes de Jésus-Christ à saint Pierre. « Tu « es Pierre, lui dit-il, et sur cette *pierre* je bâtirai mon Église, et « les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » (Saint Mathieu, chap. XVI, v. 18.) — On ne s'attendroit guère, dans les cinq premiers chants de ce poëme, à voir figurer *l'Évangile* dans les notes du *Lutrin*, à côté de l'Arioste et de *la Secchia rapita !*

[3] Ce fut, selon Hadrien de Valois, la crainte des Normands qui obligea Eudes et les princes ses successeurs, de transférer leur demeure dans la Cité, et d'y bâtir ce que nous avons appelé

Est un vaste séjour des mortels révéré,
Et de clients soumis à toute heure entouré.
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable[1];
Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la chicane ennemie:
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois assez: Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans:
Son mérite sans tache est un de tes présents.
Tes divines leçons, avec le lait sucées,

depuis *le Palais*. Jusqu'alors nos rois avoient habité celui *des Thermes*, ou *des bains*, fondé par les vieux Romains, et debout encore sur vingt siècles de ruines. Quant au palais, il n'est plus depuis long-temps la demeure des rois ; mais il est toujours le temple de la Justice: ce n'est pas avoir changé de destination ; « car, « dit Montaigne, liv. III, chap. VI, la royaulté semble consister le « plus en la justice. »

[1] Guillaume de Lamoignon, issu d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du Nivernois, naquit en 1617. Il fut reçu premier président le 2 octobre 1658; et c'est à lui que Louis XIV adressa ces paroles flatteuses, tant répétées depuis: « Si j'avois « connu un plus homme de bien, et un plus digne sujet, je l'au- « rois choisi. » Le choix et l'éloge furent également justifiés par le zèle, l'intégrité et les lumières de ce grand magistrat. Il mourut le 10 décembre 1677, six ans avant la publicité du noble et touchant hommage que Boileau rend ici à sa mémoire. Fléchier prononça son oraison funèbre le 18 février 1679, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées [1].
Aussi son cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche désaveu;
Et son zéle hardi, toujours prêt à paroître,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître.
Va le trouver, ma sœur: à ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille;
Tout y garde tes lois, enfants, sœur, femme, fille [2].
Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer;
Et, pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer. »
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en son ame calmée.
Elle court chez Ariste; et s'offrant à ses yeux:

[1] Racine fit dire depuis à la Piété, dans le prologue d'*Esther*:

Du feu de ton amour j'allume ses desirs.

Et il y a dans ces expressions, *allumer l'ardeur, allumer les desirs,* quelque chose de mystique, qui convient à-la-fois au sujet et au personnage. Mais remarquer avec éloge la *mysticité* du style dans le *Lutrin!* Quel contraste avec la nature et l'objet des louanges accordées jusqu'ici au reste de l'ouvrage!

[2] Fléchier, dans son oraison funèbre, nous dépeint la famille de Lamoignon, comme une de celles « où l'on ne semble naître que « pour exercer la justice et la charité; où la vertu se communique « avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les « grands exemples. » Mais Boileau avoit particulièrement en vue ici Madeleine de Lamoignon, sœur du premier président. Elle termina, le 14 avril 1687, âgée de soixante-dix-huit ans, une carrière ornée de toutes les vertus chrétiennes, exercées sans faste, et dans le véritable esprit de la religion. Elle poussoit la charité si loin, qu'elle ne vouloit pas que l'on médît du grand turc, ni même du diable.

« Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zéle et ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puissants ennemis, par elle envenimés,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte[1];
Remplissent tout d'effroi, de trouble, et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur:
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur. »
Elle sort à ces mots. Le héros en prière,
Demeure tout couvert de feux et de lumière.
De la céleste fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même instant le chantre et le prélat.
Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.
Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.
Seul, tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout-à-coup le chantre obéissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre,
Lui-même, de sa main, reporta le pupitre;
Et comment le prélat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant[2].

[1] Nous avons déja vu *l'insulte sacré*. C'étoit une faute du temps même de Boileau: *insulte* a toujours été féminin. Brossette (lett. du 10 août 1706) proposa ses doutes à l'auteur, qui ne répondit point à la difficulté; et Brossette n'osa pas relever la faute.

[2] Le premier président fit comprendre au trésorier, que ce pu-

Parle donc : c'est à toi [1] d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit, pour moi, d'avoir su, par mes veilles,
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion [2].
Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,

pitre n'ayant été placé, dans le principe, sur le banc du chantre, que pour la commodité particulière de ce dernier, il n'étoit pas juste d'exiger que ses successeurs le souffrissent, s'il leur étoit incommode. Il fit consentir le chantre, de son côté, à remettre le pupitre devant son siège, et le trésorier à le faire enlever le lendemain. Ce qui fut exécuté de part et d'autre. (Bross.)

[1] Point du tout : c'étoit au poëte, c'étoit à la muse qui l'avoit si bien inspiré dans les cinq premiers chants, de nous *révéler*, ou plutôt de mettre en action les moyens qui amenèrent enfin cet heureux dénouement. Voici le plan que proposoit Le Brun. « Il « eût voulu que la Discorde, épouvantée du projet de la Piété, ten- « tât les derniers efforts auprès du chantre et du prélat. Le chan- « tre vaincu, aidé de la Chicane, et enflammé par la Discorde, au- « roit déja porté ses plaintes au fameux concile, lorsque la Piété « viendroit avec douleur lui porter les siennes. La Chicane eût « pâli et disparu ; et la Discorde, prévoyant sa défaite, eût passé « du palais de Thémis dans quelque couvent. » — Sans prononcer sur le mérite de ce plan, on peut affirmer que, quel que fût celui que Boileau eût adopté, il ne lui étoit pas difficile de trouver mieux que ce qu'il a rencontré.

[2] Tassoni, *Secchia*, ch. I, s. 2 :

> Vedrai, s'al cantar mio porgi l'orecchia,
> Elena transformarsi in una secchia.

Saint-Marc trouve une *Hélène changée en seau* beaucoup *plus poétique*, qu'un *vain pupitre*, devenu *un autre Ilion ;* et je trouve, moi, que la différence, qui ne vaut pas la peine d'être remarquée, est encore à l'avantage de Boileau.

Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.
Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
Où Thémis par tes soins reprend son premier lustre,
Quand, la première fois, un athléte nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours, sur sa langue égaré :
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses [1] ;
Il hésite, il bégaie; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur [2].

[1] La marche du vers, ces lourdes syllabes, *honteusement* prolongées, peignent à merveille l'embarras de l'orateur tremblant, déconcerté, qui se traîne avec peine sur un mot, parcequ'il cherche, et ne trouve pas celui qui doit le suivre.

[2] Il n'y a plus, en effet, que des *spectateurs*, du moment où l'orateur, *demeuré muet*, ne parle plus qu'aux yeux de l'assemblée. — Si le dernier chant du *Lutrin* est incomparablement au-dessous des cinq autres, le sixième du *Dispensaire* est, de l'aveu de tous les Anglois instruits, le meilleur du poëme. Affligée des dissensions qui divisent les médecins et les pharmaciens de Londres, la déesse de la santé prend le parti d'aller consulter aux Champs-Élysées le célèbre Harvey : sa route à travers le centre de la terre, et les merveilles qu'elle y découvre ; les phénomènes de la végétation, des couleurs ; la formation des métaux et l'origine des fleuves, sont décrits de manière à faire ressortir avec un égal avantage les connoissances du naturaliste et le talent du poëte. Les passages suivants donneront une idée de l'art avec lequel il manie le trait satirique. Arrivé aux bords du Styx, le médecin Celsus, qui accompagne la déesse, présente à Charon une

branche d'amomum, au lieu du rameau d'or de Virgile : mais le vieux nocher lui répond : « Vous pouviez vous dispenser de ce « passe-port : les médecins n'attendent point ici ; et Charon est « toujours aux ordres de ceux qui alimentent avec tant de zèle la « population de nos états. » A peine les deux voyageurs commencent à respirer l'air pur des Champs-Élysées, qu'ils aperçoivent une ombre, la tête tristement appuyée sur sa main, et la douleur peinte dans les yeux. C'est le docteur Morton, assiégé des ombres de tous les malheureux qui l'ont précédé chez Pluton. L'un lui redemande son nez, l'autre son palais, etc. C'est le supplice auquel l'ont condamné les juges des enfers. On arrive enfin aux lieux habités par le vénérable Harvey, qui conseille à la déesse, comme unique moyen de ramener la paix dans la Faculté, de s'adresser à l'incomparable *Atticus* (lord Somers); et son éloge termine le poëme de Garth, comme celui de Lamoignon *le Lutrin* de Boileau.

FIN DU LUTRIN.

POÉSIES DIVERSES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE suivante a été composée à l'occasion de ces étranges dialogues[1] qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelains et avec les Cotins, et où, voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare y est des plus maltraités. Comme les beautés de ce poëte sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vraisemblablement ne sait point de grec, et qui n'a lu Pindare que dans des traductions latines assez défectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la foiblesse de ses lumières ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur-tout traité de ridicules ces endroits merveilleux où le poëte, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours, et, afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes

[1] *Parallèle* des anciens et des modernes, en forme de dialogues. (BOIL.)

liaisons de sens qui ôteroient l'ame à la poésie lyrique. Le censeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des psaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art poétique, à propos de l'ode :

> Son style impétueux souvent marche au hasard ;
> Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour régle de ne point garder quelquefois de régles, est un mystère de l'art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût, qui croit que la Clélie et nos opéras sont les modéles du genre sublime ; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homère de mauvais sens, et qu'une espéce de bizarrerie d'esprit[1] rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelque autre ouvrage[2].

[1] *Qui lui est commune avec toute sa famille :* ces mots se lisent dans la première édition de ce discours ; ils ont été retranchés dans les éditions suivantes. — [2] Voy., tom. III, les *Réflex. critiq.*

Pour revenir à Pindare, il ne seroit pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens qui se seroient un peu familiarisé le grec; mais comme cette langue est aujourd'hui assez ignorée de la plupart des hommes, et qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvois mieux justifier ce grand poëte, qu'en tâchant de faire une ode en françois à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvements et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poésie, que guidé par la raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poëte. J'y ai jeté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots; et, à l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un astre de la plume blanche que le roi porte ordinairement à son chapeau, et qui est en effet comme une espéce de comète fatale à nos ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réussi, et je ne sais si le public, accoutumé aux sages emportements de Malherbe, s'accommodera de ces saillies et de ces excès pindariques. Mais, supposé que j'y aie échoué, je m'en consolerai du moins par le commencement de cette fameuse ode latine d'Horace, *Pindarum quis-*

quis studet æmulari, etc., où Horace donne assez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit cru en grand hasard de tomber [1].

Au reste, comme parmi les épigrammes qui sont imprimées à la suite de cette ode, on trouvera encore une autre petite ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes écrits, je suis bien aise, pour ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le lecteur que les Anglois que j'attaque dans ce petit poëme, qui est un ouvrage de ma première jeunesse, ce sont les Anglois du temps de Cromwell.

J'ai joint aussi à ces épigrammes un arrêt burlesque donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un arrêt très sérieux, que l'université songeoit à obtenir du parlement, contre ceux qui enseigneroient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, et est toute dans les termes de la pratique; mais il falloit qu'elle fût ainsi, pour faire son effet, qui fut très heureux, et obligea, pour ainsi dire, l'université à supprimer la requête qu'elle alloit présenter.

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

[1] Ici finissoit ce discours dans les premières éditions. Les deux alinéa suivants ont été ajoutés en 1701.

LETTRE

DE PERRAULT A DESPRÉAUX,

EN RÉPONSE AU DISCOURS SUR L'ODE [1].

MONSIEUR,

Puisque c'est à l'occasion de mes dialogues sur la comparaison des anciens et des modernes, que l'ode que vous venez de donner au public a été composée, et que, sans la colère où ils vous ont mis, le roi n'auroit point eu de louanges, je ne puis, quelque mal que vous en disiez, me repentir de les avoir faits. Je ne m'étonne pas que ces dialogues qui blessent les impressions que vous avez prises au collége, et que vous garderez toute votre vie, vous aient semblé étranges; mais je m'étonne que vous soyez si peu exact à rapporter ce qu'ils contiennent. Sans l'extrême indignation avec laquelle vous en parlez, je croirois que vous ne les avez jamais lus; et je souhaiterois le pouvoir croire, pour n'être pas

[1] Cette lettre fut imprimée dans le temps, sans date, et sans nom de ville ni d'imprimeur, sous ce titre : *Lettre à M. D***, touchant la préface de son ode sur la prise de Namur, avec une autre lettre, où l'on compare l'ode de M. D***, avec celle que M. Chapelain fit autrefois pour le cardinal de Richelieu.*

obligé de vous reprocher une espèce de mauvaise foi bien plus étrange que tous mes dialogues, puisqu'il est vrai, comme je vais vous en convaincre, que l'on n'y trouvera aucune des propositions que vous m'attribuez dans la préface de votre ode.

Tous les grands écrivains de l'antiquité, dites-vous, « y sont traités d'esprits médiocres, de gens « à être mis en paralléle avec les Chapelains et les « Cotins. » Il n'y a pas un seul mot de tout cela dans mes dialogues [1]. Homère y est traité du plus grand génie que la poésie ait jamais eu : Virgile y est loué comme le poëte le plus accompli [2]; et son Énéide y est regardée comme le plus excellent poëme que nous ayons; avec cette restriction, à la vérité, qu'ils ont écrit quelquefois des choses peu dignes de leur réputation, non point pour avoir été des *esprits médiocres*, ce que je n'ai jamais dit ni pensé, mais faute d'avoir eu, dans leur temps, les lumières et les secours dont l'usage et l'expérience ont enrichi les

[1] *Parall.*, tome III, p. 32 : « Je dis donc (c'est l'Abbé qui parle, « c'est-à-dire le défenseur des modernes), qu'on peut considérer « quatre choses dans les ouvrages de ce grand poëte : le sujet, les « mœurs, les pensées et la diction. Comme rien ne peut arriver « d'abord à sa perfection dernière; qu'Homère, à notre égard, a « vécu dans l'enfance du monde..., et qu'il est un des premiers qui « s'est mêlé de poésie, je n'aurai pas de peine à faire voir que, « quelque grand génie qu'il ait reçu de la nature (car c'est peut-« être le plus vaste et le plus bel esprit qui ait jamais été), il a néan-« moins commis un très grand nombre de fautes, dont les poëtes « qui l'ont suivi, quoique inférieurs en force de génie, se sont cor-« rigés dans la suite des temps. »

[2] *Parall.*, t. III, p. 151.

derniers siècles; car voilà toute la substance de mon système[1]. Je n'ai comparé Chapelain à aucun poëte de l'antiquité; et, bien loin de le comparer à Virgile[2], j'ai déclaré distinctement que je ne prétendois point le mettre en parallèle avec ce grand poëte, et j'en ai en quelque façon demandé acte. Pour M. Cotin, je ne l'ai opposé à qui que ce soit; je me suis plaint seulement qu'on l'eût traité de ridicule, et que même on en eût fait un modèle de

[1] Il dit dans la préface du tome I: « En un mot, je suis très « convaincu que si les anciens sont excellents, comme on ne peut « pas en disconvenir, les modernes ne leur cèdent en rien, et les « surpassent même en bien des choses. Voilà distinctement ce que « je pense et ce que je prétends prouver dans mes *Dialogues*. » Il ajoute un peu plus loin: « Si nous avons un avantage visible dans « les arts, dont les secrets se peuvent calculer et mesurer, il n'y a « que la seule impossibilité de convaincre les gens dans les choses « de goût et de fantaisie, comme sont les beautés de la poésie et « de l'éloquence, qui empêche que nous ne soyons reconnus les « maîtres dans ces deux arts, comme dans tous les autres. »

[2] Le Chevalier, l'un des interlocuteurs, content de l'apologie de Quinault que l'Abbé vient de faire, le prie de rendre le même service à Chapelain; l'Abbé répond: « La chose est un peu plus « difficile. Ce n'est pas que M. Chapelain n'ait eu bien du mérite « en sa manière, mais il se trouve deux obstacles à sa louange, « difficiles à surmonter; l'un la dureté de sa versification, et l'autre « la prévention où l'on est contre *la Pucelle*. Cependant je veux « bien faire son apologie pour votre satisfaction et pour la mienne, « à condition que M. le Président (c'est le troisième interlocu- « teur) n'en prendra pas occasion de me dire, que j'oppose Cha- « pelain à Virgile; car je déclare hautement que ce n'est point mon « intention, et que je le fais seulement par l'intérêt que j'ai, en « soutenant la poésie moderne, de défendre les poëtes de notre « siècle, que l'on a maltraités. » Suit une longue apologie de Chapelain.

ridicules. J'ai ajouté que j'avois été fort pressé à un de ses sermons, et cela est vrai. D'autres assurent que la même chose leur est arrivée aux sermons de M. l'abbé de Cassagne : mais qu'importe? le nom de Cotin rime à festin, et celui de Cassagne remplit bien le vers : point de miséricorde. On est bien malheureux lorsque, pour faire un bon vers, on n'hésite pas à ternir la réputation de deux hommes de mérite. On dit que des casuites[1] vous ont assuré qu'il n'y avoit pas de quoi former un péché véniel dans vos satires; et moi je vous dis avec tout ce qu'il y a de gens de bien en France que ces casuites sont des ignorants ou des trompeurs.

Voulant faire honneur à notre siécle, on l'a, dites-vous, en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Jules Scaliger (ceci soit dit, sans me comparer à ce grand personnage, ni à ceux que je nommerai ensuite) a parlé de plusieurs anciens, et particulièrement d'Homère, d'une manière mille fois plus offensante que je n'ai fait dans mes dialogues; cependant on n'a jamais dit qu'il ait diffamé son siécle. Erasme, à qui on a élevé des statues de bronze, n'a point diffamé le même siécle,

[1] Il faut dire *casuistes*. Despréaux a relevé cette faute à la fin de sa Réflexion VIII, contre Perrault, qui, feignant de ne pas savoir qu'il avoit écrit *casuite* dans cette lettre, dit dans sa réponse aux *Réflexions critiques* de Despréaux, que dans le troisième tome de ses *Parallèles* où il a parlé des *casuistes*, ce mot est imprimé avec une *s*.

quoiqu'il ait parlé beaucoup plus désavantageusement que moi des ouvrages de Cicéron; et le chancelier Bacon fait encore honneur à l'Angleterre, quoiqu'il ait été dans les mêmes sentiments qu'on me reproche. Pour faire voir que je diffame notre siècle il faut montrer que je suis dans l'erreur, et m'en convaincre par de bonnes raisons; mais cela est un peu plus malaisé que de dire une injure ou de mettre mon nom à la fin d'un vers. Les amateurs outrés des anciens ne s'avilissent pas jusqu'à raisonner.

Pindare, dites-vous, *y est des plus maltraités*. J'avoue que je me suis un peu réjoui sur le commencement de la première ode de ce grand poëte; mais il s'agit de savoir si j'ai eu tort, et c'est ce qu'il est bon que nous examinions. Voici mot à mot[1] l'endroit tout entier de mon dialogue où le commencement de cette ode est rapporté; c'est le chevalier qui parle. « Le président Morinet discourant, il y a « quelques jours, de Pindare avec un de ses amis, « et ne pouvant s'épuiser sur les louanges de ce poëte « inimitable, se mit à prononcer les cinq ou six pre- « miers vers de la première de ses odes avec tant « de force et d'emphase, que sa femme qui étoit « présente, et qui est femme d'esprit, ne put s'em- « pêcher de lui demander l'explication de ce qu'il « témoignoit prendre tant de plaisir à prononcer. « Madame, lui dit-il, cela perd toute sa grace en pas- « sant du grec dans le françois. Il n'importe, dit-

[1] *Parall.*, tome I, page 27.

« elle, j'en verrai du moins le sens qui doit être ad-
« mirable. C'est le commencement, lui dit-il, de la
« première ode du plus sublime de tous les poëtes. »
Voici comme il parle. « L'eau est très bonne à la vé-
« rité; et l'or qui brille comme le feu durant la nuit
« éclate merveilleusement parmi les richesses qui
« rendent l'homme superbe. Mais, mon esprit, si tu
« desires chanter des combats, ne contemple point
« d'autre astre plus lumineux que le soleil pendant
« le jour dans le vague de l'air; car nous ne sau-
« rions chanter de combats plus illustres que les
« combats olympiques. — « Vous vous moquez de
« moi, lui dit la présidente; voilà un galimatias que
« vous venez de faire pour vous divertir; je ne donne
« pas si aisément dans le panneau. Je ne me moque
« point, lui dit le président, et c'est votre faute si
« vous n'êtes pas charmée de tant de belles choses.
« Il est vrai, reprit la présidente, que *de l'eau bien*
« *claire*, *de l'or bien luisant*, et *le soleil en plein midi*,
« sont *de fort bonnes choses;* mais parceque l'eau est
« très bonne et que l'or brille comme le feu pendant
« la nuit, est-ce une raison de contempler ou de ne
« contempler pas un autre astre que le soleil pendant
« le jour? de chanter ou de ne chanter pas les jeux
« olympiques? Je vous avoue que je n'y comprends
« rien. Je ne m'en étonne pas, madame; une infinité
« de très savants hommes n'y ont rien compris non
« plus que vous, comme l'a fort bien remarqué[1] un

[1] Jean Benoît, Épît. à Jean Her.

« de ses plus savants interprétes. Cet endroit est di-
« vin, et l'on est bien éloigné de rien faire aujour-
« d'hui de semblable. Assurément, dit la présidente,
« et l'on s'en donne bien de garde. Mais je vois bien
« que vous ne voulez pas m'expliquer cet endroit de
« Pindare; cependant s'il n'y a rien qui ne se puisse
« dire devant des femmes, je ne vois pas où est la
« plaisanterie de m'en faire mystère. Il n'y a point
« de plaisanterie ni de mystère, lui dit le président.
« Pardonnez-moi, lui dit-elle, si je vous dis que je
« n'en crois rien : les anciens étoient gens sages, qui
« ne disoient pas des choses où il n'y a ni sens ni
« raison. Quoi que pût dire le président, elle persista
« dans sa pensée, et elle a toujours cru qu'il avoit
« pris plaisir à se moquer d'elle. » Pour faire voir que j'ai tort, et que ma plaisanterie est froide, il faut montrer ou que le commencement de cette ode est mal traduit, ou que, tel qu'il est, il contient un sens intelligible et raisonnable[1]. C'est ce qu'on n'a point fait, depuis trois ans que le dialogue où on lit cette aventure est imprimé, et ce que je vous défie, monsieur, de pouvoir faire.

Vous dites que je ne sais pas le grec; il faut que les bévues qui sont dans mes traductions vous en aient fait apercevoir, de même que celles qu'on a trouvées dans votre traduction de Longin, nous ont fait voir que vous n'êtes pas si grand grec que vous tâchez de le paroître. Vous me ferez plaisir, mon-

[1] C'est ce que Boileau fit dans la huitième Réflexion critique sur Longin.

sieur, de me montrer mes bévues; et[1] je n'emploierai point mes amis à vous fermer la bouche.

Vous dites que Pindare « sort quelquefois de la « raison afin (s'il faut ainsi parler) de mieux entrer « dans la raison même. » Cela est difficile à comprendre. Ce n'est pas un moyen de mieux entrer dans la raison que d'en sortir; d'ailleurs la poésie la plus dithyrambique ne fait point sortir le poëte de la raison, en l'obligeant de s'écarter un peu de son sujet, puisque la raison veut qu'il ait de l'emportement et de l'enthousiasme.

Vous voulez, monsieur, que je n'aie jamais conçu le sublime des psaumes de David. J'avoue qu'il s'en faut beaucoup que j'aie assez de lumière et naturelle et surnaturelle pour voir toutes les beautés de ces divins cantiques; mais j'ose dire que personne ne les admire plus que moi. Voici comment j'en ai parlé dans le troisième volume de mes dialogues que vous avez lu. « La poésie des psaumes de David est sans « contredit une des plus belles qui ait jamais été. » « Lorsque Israël sortit de l'Égypte, et la maison de « Jacob du milieu d'un peuple barbare, dit ce poëte « admirable, Dieu consacra la nation juive à son « service, et établit sa puissance dans Israël. La mer

[1] Ces mots renferment un reproche tacite, dont le sujet est expliqué par Pradon dans l'*Épître dédicatoire* de ses *Nouvelles remarques sur tous les ouvrages du sieur D****. Il y dit, page 9: « Pour l'histoire de Longin, vous ne la saviez pas, monseigneur, et « vous ne serez pas fâché qu'on vous en instruise. M. Dacier, fort « célèbre par la parfaite connoissance qu'il a des auteurs grecs, et

« le vit et elle s'enfuit; le Jourdain remonta vers sa « source : les montagnes sautèrent comme des bé- « liers et les collines comme des agneaux[1]. » « Cela « est poétique assurément. Ensuite il interroge la « mer, le Jourdain, les montagnes et les collines, et « leur dit » : « O mer! pourquoi fuyiez-vous? et vous, « Jourdain, pourquoi retourniez-vous vers votre « source? montagnes, pourquoi sautiez-vous comme « des béliers; et vous, collines, comme des agneaux »? « Cela est encore plus poétique. Mais la réponse qu'il « fait faire à la mer, au Jourdain, aux montagnes et « aux collines, a quelque chose de si grand et de si « élevé, que je défie les amateurs des anciens de « trouver rien dans les poëtes profanes qui en ap- « proche, sans même avoir égard à la sainteté de « l'ouvrage. » « C'est, dit-il, que la terre s'est émue « devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu « de Jacob. » « Il n'y a point d'homme ayant du goût « pour la poésie qui ne frémisse à la vue de ces gran- « des beautés. » Comment peut-on dire après cela que je n'ai jamais conçu le sublime de David[2]?

Vous dites que je ne suis pas fort convaincu du précepte qu'on a avancé dans *l'Art poétique* à pro-

« par ses belles et savantes traductions, avoit écrit contre celle « de Longin, de M. D***. Il le sut, il en fut fort alarmé. Il fut « trouver M. Dacier (quelle démarche pour un si fier auteur!), « conféra avec lui, et enfin par l'entremise de ses amis il fut ar- « rêté entre eux, que M. Dacier ne mettroit que la moitié des re- « marques qu'il avoit faites sur celles de notre satirique. »

[1] Ps. CXIII, ℣. 1 et suiv. — [2] *Ibid.*, ℣. 6.

pos de l'ode; et ensuite vous citez ces deux vers de votre façon :

> Son style impétueux souvent marche au hasard :
> Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ne vous apercevez-vous point, monsieur, des airs que vous vous donnez, en supposant que tout le monde doit avoir devant les yeux votre Art poétique, que vous appelez absolument et comme par excellence *l'Art poétique;* et ne voyez-vous point qu'il n'est pas de l'exacte modestie de se citer soi-même[1]?

Vous avancez comme une chose constante que je suis un homme sans aucun goût; c'est de quoi il s'agit, et on ne vous en croira pas sur votre parole. Est-il possible qu'un homme dont les ouvrages ont reçu de l'applaudissement plus d'une fois dans l'académie françoise, n'ait point de goût? J'ai honte de parler de moi si avantageusement, mais vous m'y contraignez. Le jour qu'on y lut le poëme du siécle de Louis-le-Grand (cet ouvrage vous blessa trop pour l'avoir oublié), vous le blâmâtes hautement, et même d'une manière un peu scandaleuse[2],

[1] Il pouvoit y avoir un peu de vanité de la part de Boileau à se citer ainsi lui-même; mais il est probable que *l'Art poétique*, publié depuis dix-neuf ans, étoit en effet *devant les yeux* de tous ceux qui ne le jugeoient pas comme Perrault et ses partisans.

[2] Boileau ne se contenta pas d'éclater tout haut dans l'assemblée contre le poëme de Perrault; il avertit le public de son mécontentement par quelques épigrammes. L'abbé d'Olivet, dans sa *Continuation de l'histoire de l'Académie françoise*, nomme encore au nombre de ceux qui désapprouvèrent le poëme de Per-

pendant que l'assemblée, composée des académiciens et de ce grand nombre de gens qui ont accoutumé de s'y rendre tous les jours de cérémonie, témoignoit en être satisfaite; voulez-vous qu'on croie qu'il n'y avoit là que vous seul qui eût du goût, et que toute la compagnie n'en avoit non plus que l'auteur de l'ouvrage?

Par où avez-vous jugé, monsieur, que je crois que la Clélie et l'opéra sont les modèles du genre sublime[1]? La Clélie est en son genre un des plus beaux ouvrages que nous ayons; et l'illustre personne qui l'a composée est d'un si grand mérite, que vous serez éternellement blâmé d'avoir tâché à lui nuire par vos plaisanteries. J'estime fort les opéra de M. Quinault, pour l'art et le beau naturel qui s'y rencontrent; mais je n'ai point dit que ni les opéra ni la Clélie fussent des modèles du genre sublime auquel ils n'ont jamais visé, si ce n'est en de certains endroits où le sujet le demandoit et où ils l'ont attrapé très heureusement. Souffrez, monsieur,

rault, M. Huet et l'abbé Regnier Desmarets. Il est vrai que ces deux académiciens prirent dans la suite la défense des anciens, et sur-tout d'Homère, contre le *Parallèle* de Perrault.

[1] Perrault en dit bien plus ici du roman de *Clélie*, qu'il n'en a dit dans son *Parallèle*. Voici ce qu'il y met dans la bouche de l'Abbé qui place nos romans au rang des poëmes épiques, tome III, page 149. « Nos bons romans, comme l'*Astrée*, où il y a dix fois « plus d'invention que dans *l'Iliade;* la *Cléopâtre*, le *Cyrus*, la « *Clélie*, et plusieurs autres, non seulement n'ont aucun des dé- « fauts que j'ai remarqués dans les ouvrages des anciens poëtes, « mais ont, de même que nos poëmes en vers, une infinité de « beautés toutes nouvelles. »

que je vous avertisse en passant que vous écrivez les *opéras*, et qu'il faut écrire les *opéra*[1]; ce peut être une faute de l'imprimeur; mais si c'est vous qui l'avez faite, vous auriez besoin de venir plus souvent à l'académie.

Vous m'accusez d'avoir dit[2] que Térence est fade, que Virgile est froid, et Homère de mauvais sens. On ne trouvera pas un seul mot de tout cela dans mes Parallèles. Il est vrai que j'ai rapporté plusieurs endroits d'Homère qui ont pu ne lui pas faire honneur; mais ce n'est pas ma faute, puisque je n'ai rien cité de ce grand poëte qui ne fût traduit fidèlement.

Vous dites que cela vient d'une bizarrerie d'esprit qui m'est commune avec toute ma famille. Cet endroit, monsieur, est trop fort, et excède toutes les libertés et toutes les licences que les gens de lettres prennent dans leurs disputes. Ma famille est irréprochable, et elle l'est à un point que je lui ferois tort, si je me donnois la peine de la justifier de votre calomnie. On n'y trouvera que des gens de bien, des gens de bon sens, officieux, bienfaisants et ai-

[1] Despréaux, à la fin de sa réflexion VIII contre Perrault, convient de cette faute, et dans la seconde édition de sa *Préface*, il dit, *nos opéra*.

[2] Voici ce qui concerne cet ancien dans le tome III du *Parall.* Le Chevalier y dit, p. 209: « Plaute et Térence me plaisent tous « deux beaucoup: mais il me semble que Plaute a trop envie de « faire rire, et que Térence n'y songe pas assez; et, s'il m'est « permis de m'exprimer ainsi, que Plaute est trop chaud, et Té- « rence trop froid. »

més de tout le monde. De quatre frères que j'ai eus [1], et dont je suis le moindre et le dernier en toutes choses, vous n'avez connu que celui qui étoit médecin et de l'académie des sciences. Par où avez-vous pu reconnoître de la bizarrerie dans son esprit? Est-ce par ses ouvrages? Est-ce par la traduction qu'il a faite de Vitruve et par les notes dont il l'a accompagnée? ouvrage aussi beau en son genre qu'il s'en soit fait de notre siècle. Est-ce par ses essais de physique qui ont été si bien reçus de toutes les personnes intelligentes dans les choses de la nature? Est-ce enfin par les mémoires qu'il a dressés pour

[1] Pierre Perrault qui fut receveur-général des finances de la généralité de Paris, fit imprimer en 1674 un *Traité de l'origine des fontaines*, et donna sa traduction de *la Secchia rapita* du *Tassone*, en 1678. Il est aussi l'auteur de la *Défense de l'opéra d'Alceste*, à laquelle Racine, dans la préface de son *Iphigénie*, a répondu très sagement sur ce qui concerne l'*Alceste* d'Euripide. Voyez la première réflexion critique sur Longin. Il paroît, par la préface que Pierre Perrault a mise à la tête de sa traduction du *Tassone*, que c'est de lui que son frère l'académicien avoit pris toutes ses idées sur les anciens et les modernes. C'est absolument le même système, qui n'est que plus étendu, plus développé dans le *Parallèle*, dont le premier volume ne fut imprimé qu'en 1691, ou 1692, douze ou treize ans plus tard que la préface dont il s'agit. Nicolas Perrault, reçu docteur de Sorbonne en 1652, et mort en 1661, est auteur d'un volume in-4° qui parut après sa mort en 1667, sous le titre de *Théologie morale des jésuites*. Claude Perrault, docteur en médecine de la faculté de Paris, et membre de l'académie royale des sciences, fut un des plus habiles architectes que la France ait eus, et très digne des éloges que son frère lui donne ici; les belles gravures de sa traduction de Vitruve ont été faites sur ses propres dessins, qu'on trouva plus parfaits que les

servir à l'histoire naturelle des animaux, dont il y a un volume d'imprimé et un volume manuscrit qu'il a laissé à l'académie des sciences? Non assurément, puisque ce sont des matières dont vous n'avez presque aucune connoissance, et où il ne s'agit ni d'Horace ni de Pindare. Concluez-vous que l'auteur de tous ces ouvrages n'avoit pas le sens droit, parceque monsieur Colbert, qui avoit un si grand sens, le choisit pour être de l'académie des sciences? Parceque c'a été sur ses dessins que la face principale du Louvre a été bâtie préférablement à ceux du cavalier Bernin et de tous les architectes de France et d'Italie, et que c'est encore sur ses dessins qu'on a élevé le modéle de l'arc de triomphe et le bâtiment

estampes. Il a fait encore un *Abrégé de Vitruve*, qui fut suivi d'un autre ouvrage sur l'architecture, ayant pour titre: *Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens*, et qui parut en 1683. Après sa mort, arrivée à Paris le 9 octobre 1688, à l'âge de soixante-quatorze ans, on donna le recueil de plusieurs machines de son invention. — Charles Perrault, plus jeune de vingt ans que Claude, le plus jeune de ses trois frères, se fit connoître de très bonne heure par son *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, qui fut suivi de deux odes, l'une sur la paix des Pyrénées, l'autre sur le mariage du roi. Le goût qu'il avoit pour les arts, et qu'il avoit pu cultiver à son gré dès sa jeunesse par les conseils et les leçons de son frère Claude, fit qu'il s'y rendit très habile connoisseur. Colbert le choisit pour premier commis de la surintendance des bâtiments, dont il le fit ensuite contrôleur-général. C'est sur ses mémoires que fut formée l'académie de Peinture, de Sculpture, et d'Architecture. Il fut un des premiers membres de celle des Sciences et des Inscriptions. Le 23 novembre 1671, il fut reçu à l'académie françoise, qui dut à ses soins la place qu'elle occupoit au Louvre, et l'établissement des Jetons.

de l'Observatoire? Est-ce enfin parcequ'il avoit un goût et un génie universel pour tous les arts et pour toutes les sciences? Il faut vous faire souvenir de lui par d'autres endroits. Il vous a tiré de deux dangereuses maladies avec des soins et une application inconcevables, et on sait de quelle sorte vous avez reconnu ses soins en le maltraitant dans vos satires. Où est en tout cela la bizarrerie de mon frère?

J'étois intime ami de monsieur votre frère[1] qui étoit de l'académie françoise. Dans le temps qu'il faisoit agir ses amis pour obtenir la charge de contrôleur de l'argenterie, il me pria d'en parler à monsieur Colbert, parceque le roi, qui n'étoit pas content des contrôleurs précédents, l'avoit chargé de lui trouver quelqu'un dont il lui répondît. J'en parlai à monsieur Colbert, qui me demanda d'abord si je voulois lui répondre de l'homme que je lui proposois. La connoissance que j'avois du bon cœur, de la probité et du désintéressement de monsieur votre frère (voilà, monsieur, comme je parle de votre famille) fit que j'en répondis comme de moi-même. La charge lui fut accordée, et rien n'est égal à la reconnoissance qu'il m'en témoigna pendant toute sa vie. Il venoit me voir à tous les commencements de l'année, pour renouveler cette reconnoissance, et pour me dire que je lui avois obtenu la chose du monde qu'il souhaitoit le plus, et où il y alloit de tout son honneur de n'être pas refusé. Il

[1] Gilles Boileau, mort en 1669.

vouloit par un excès d'honnêteté que je regardasse cette visite comme une visite de devoir qui ne devoit point être confondue avec les visites d'amitié, que nous nous rendions très fréquemment. Après sa mort, sa charge a passé entre les mains de M. de P***[1], votre frère et mon ancien ami; l'exercice de cette charge pendant une longue suite d'années leur fut utile, et n'a point diminué leur succession que vous avez recueillie. Voilà de quoi je n'ai jamais parlé à personne, m'étant toujours contenté de faire plaisir quand j'ai été en pouvoir de le faire, sans autre vue que d'en être bien aise dans le fond de mon cœur. Je ne vous en aurois jamais rien dit, si je n'étois obligé de faire voir que nous avons toujours été bien éloignés, mon frère et moi, d'avoir mérité les mauvais traitements que vous nous avez faits.

Vous ajoutez, monsieur, que « la bizarrerie qui « m'est commune avec toute ma famille, *me rend* « *insensible* à tout ce qui frappe ordinairement les « hommes. » A la réserve de certaines beautés de Pindare, et de quelques endroits des anciens qui ne me plaisent pas, à quelles belles choses trouvez-vous que je sois insensible? Il ne vous sied pas bien, monsieur, de me faire ce reproche, vous qui n'avez

[1] M. de Puymorin, dont l'enjouement et les plaisanteries ingénieuses faisoient rechercher la conversation. Un jour qu'il étoit avec quelques amis, il fut convenu que le premier qui mourroit viendroit donner aux autres de ses nouvelles. L'un d'eux étant mort quelque temps après, M. de Puymorin crut qu'il lui étoit apparu dans la nuit, et tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau en 1683, âgé de cinquante-huit ans.

de sensibilité, à ce qu'on dit, que pour la poésie, sensibilité que je vous disputerai toujours. Vous qui connoissez si peu l'architecture, la sculpture, et la peinture; qui n'avez presque point de commerce avec la philosophie et les mathématiques, ni avec mille autres choses semblables qui font le plaisir des honnêtes gens, comment pouvez-vous m'accuser d'insensibilité sur ce qui touche ordinairement les hommes, moi qui, à la vérité, ne suis pas fort habile dans toutes les sciences et dans tous les arts que je viens de nommer, mais qui suis connu pour les aimer avec passion, et pour n'avoir point donné sujet de me reprendre toutes les fois que j'ai eu occasion d'en écrire? Quelques personnes ont cru que quand vous parlez de la bizarrerie de ma famille, vous n'avez voulu dire autre chose, sinon que mes frères étoient dans le même sentiment que moi, touchant les anciens et les modernes. On a sujet de le croire ainsi, car vous n'avez aucune raison de l'entendre autrement. Mais quand on parle de famille dans un écrit public, il faut y apporter plus de précaution que vous n'avez fait, parceque ces sortes de choses s'expliquent toujours au plus criminel; c'est par cette raison que j'ai cru devoir répondre à tout ce qu'on pourroit entendre par cet article.

Vous dites que dans quelques jours vous pourrez *me montrer mes erreurs*. Je le souhaite de tout mon cœur : pourquoi voudrois-je être trompé? Et au fond, que m'importe que les modernes vaillent mieux que les anciens, ou les anciens que les mo-

dernes? Mais je déclare par avance qu'il faut des raisons pour me désabuser (voilà la difficulté); et que des injures, des épigrammes et des satires ne feront rien.

Vous dites qu'il est difficile de sentir les beautés de Pindare, *sans s'être familiarisé le grec;* j'en demeure d'accord pour certaines beautés qui dépendent du langage; mais pour les beautés qui sont dans le sens, comme les sentiments, les pensées, la conduite et l'entente de l'ouvrage; qui sont de nature à être exprimées par toutes les langues; pourquoi ces sortes de beautés ne peuvent-elles passer de son grec dans notre françois? cela paroît incompréhensible; il faut ou que le grec de Pindare ait la vertu de rendre raisonnable une impertinence, ou que le françois ait la malédiction de rendre impertinente une chose raisonnable.

Pour convaincre le public des beautés de Pindare, vous prenez le parti de composer une ode à la manière de ce grand poëte; mais vous n'avancez rien par-là. Si votre ode est excellente, qui empêchera de dire qu'elle n'est point à la manière de Pindare, comme en effet elle n'y est point du tout, ainsi que je l'ai déja fait voir[1]; et si elle n'est pas bonne, comme plusieurs gens l'assurent, vous aurez fait tort à Pindare, en disant que votre ode ressemble aux siennes, et qu'elle est faite sur le même modèle. Le plus court et le plus sûr chemin auroit été de

[1] Dans l'Avertissement qui précède l'Ode de Perrault au Roi. Brochure in-4°. Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1693.

donner au public une ode de Pindare traduite par vous-même, et de faire voir en même temps que j'ai mal traduit le commencement de la première de ses odes; car tant que la traduction que j'ai donnée ne sera point convaincue d'être mauvaise, et que vous n'en donnerez point de meilleure, vous ne ferez rien pour Pindare. Quoi qu'il en soit, voyons l'ode. Voyons cette magnificence de mots que vous y avez jetée à l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, et ces figures audacieuses, tirées des sources que *l'auteur du Saint-Paulin* n'a jamais connues. Mais non : cet examen nous méneroit trop loin; d'ailleurs vous ne savez que trop le succès qu'elle a eu dans le monde, et vous avez la satisfaction d'avoir prévu sagement dans votre préface, que le public ne s'accommode pas de vos saillies ni de vos excès pindariques. Mais laissons cela, et voyons quel sujet vous avez pu avoir de me traiter comme vous faites.

Ne vous imaginez pas, monsieur, que la chaleur avec laquelle vous prenez les intérêts de Pindare vous fasse dans le monde tout l'honneur que vous vous imaginez. Beaucoup de gens regardent votre colère là-dessus à-peu-près du même œil qu'on regardoit autrefois l'emportement avec lequel certains moines de Saint-François se faisoient la guerre sur la forme de leurs capuchons; encore trouvent-ils que ces bons pères avoient plus de raison de s'échauffer pour leurs coiffures, que vous n'en avez de vous gendarmer, comme vous faites, pour un poëte mort il y a deux mille ans. Quelques uns vouloient vous

faire des compliments de condoléance sur cet ouvrage, dans le même esprit que Tibère en fit à des ambassadeurs venus des environs de Troie, sur la mort du grand Hector leur citoyen. Mais d'autres plus clairvoyants ont déclaré qu'ils ne donnoient pas dans le panneau; que ni Pindare, ni Homère, ni Virgile, ni quelque autre ancien que ce soit, n'étoient pas la véritable cause de votre courroux, et qu'on étoit coupable envers vous d'un autre crime que de celui de lèse-antiquité, puisque vous n'avez rien dit sur les deux premiers tomes de mes *Parallèles*. Parlons, monsieur, à visage découvert: mon vrai crime est d'avoir dit dans le troisième tome de mes dialogues, que les satiriques modernes eussent mieux fait d'imiter Martial, qui n'a point nommé de personne effective dans ses épigrammes médisantes, que d'avoir suivi l'exemple d'Horace qui nomme par leur nom les personnes qu'il maltraite dans ses satires. Je ne comprends pas pourquoi cette remarque vous a tant irrité contre moi, de même que l'apologie que j'ai faite de six de nos confrères [1] que vous avez défigurés dans vos satires, puisque c'est une chose louable en soi et qui étoit essentielle à mon dessein; car ayant entrepris de faire valoir notre siécle en ce qui regarde la poésie, je ne pouvois pas me dispenser de relever le mérite des poëtes qui lui ont fait honneur par leurs ouvrages; et on ne peut pas dire que je vous ai attaqué de gaieté de

[1] Ces six académiciens sont, Chapelain, l'abbé Cotin, l'abbé Cassagne, Quinault, Saint-Amand, et Scudéri.

cœur. J'ai assaisonné ma remarque et mon apologie de tout ce qui pouvoit vous les faire agréer[1]; j'ai dit que ce qui étoit de vous dans vos ouvrages étoit meilleur que les morceaux d'Horace que vous y avez insérés, et que votre versification y étoit plus agréable que celle des satires de ce grand poëte. Tout cela n'a pu vous empêcher de faire tomber sur moi une grêle d'épigrammes[2]. J'avoue que ce procédé me surprit extrêmement, après ce qui s'étoit passé entre nous; car lorsque je vous eus envoyé le troisième tome de mes *Parallèles*, avec une lettre pleine d'honnêteté[3], vous me dîtes à l'académie, en me remerciant de mon livre, que je vous y avois un peu maltraité, mais que ma lettre vous avoit désarmé, et que vous seriez content, pourvu que je la fisse imprimer et insérer dans mon livre. Ce sont vos propres paroles; et messieurs de l'académie des inscriptions, à qui vous les redîtes mot à mot, en leur racontant notre entrevue, peuvent en rendre témoignage. La lettre fut aussitôt imprimée et insérée dans le troisième tome de mes *Parallèles*, où tout le monde la peut voir. Je crus que nous nous étions séparés bons amis, et j'en eus de la joie. J'espérai

[1] *Parall.*, tome III, p. 229, 230, et 231.

[2] Ce ne fut apparemment qu'après que le *Parallèle* eut paru, que Boileau laissa courir les épigrammes, qu'il avoit faites à l'occasion du *Siècle de Louis-le-Grand.*

[3] Cette lettre, datée du 25 novembre 1692, est telle en effet que Perrault l'annonce, et se trouve effectivement à la suite du tom. III du *Parallèle*. Elle a pour titre: *Lettre à M. Despréaux, en lui envoyant le présent livre.*

même que vous regarderiez mon livre comme une voie aisée que je vous ouvrois [1] à la satisfaction que vous devez faire à tant de personnes que vous avez offensées. Je crus que vous prendriez le parti de passer condamnation sur tout ce que j'ai remarqué, et que vous y ajouteriez ce que vous croiriez nécessaire pour une pleine et entière réparation. Si vous aviez pris cette route, vous auriez achevé de vous combler de gloire; vous vous êtes rendu célèbre autant qu'il se peut dans le genre de poésie qui vous est propre; il ne vous restoit plus qu'à faire cette action de justice, plus précieuse mille fois que toutes

[1] Despréaux avoit déja fait en partie, ce que Perrault lui conseille ici de faire. Voyez la préface de l'édition de 1683, tom. I, p. 9 et 10. « En attaquant dans mes satires les défauts de quantité « d'écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter « à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent « avoir d'ailleurs; je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, « par exemple, quoiqu'assez méchant poëte, n'ait pas fait autre« fois, je ne sais comment, une assez belle ode; et qu'il n'y eût « point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, « quoique si éloignés de la perfection de Virgile; j'ajouterai même « sur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous « étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avoit pas fait alors beau« coup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste répu« tation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits « de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scudéri, et de plusieurs autres « que j'ai critiqués, et qui sont en effet, d'ailleurs, aussi bien que « moi, très dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité « que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à conve« nir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, « leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un es« prit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux. »

vos poésies, quelque excellentes qu'elles soient. Je suis persuadé, monsieur, que vous auriez fait toutes ces choses, sans le conseil de quelques faux amis, spectateurs cruels, qui sont ravis de vous voir donner des scènes au public. Ils ont rallumé votre colère; ils vous ont mis dans l'esprit que vous ne deviez pas être content, et qu'il falloit vous venger. Ils vous ont fait faire des épigrammes peu dignes de vous, et enfin la préface de votre ode, où vous allez jusqu'à vouloir déshonorer ma famille; je ne sais si vous voyez bien quelle est cette démarche. Cependant, monsieur, il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons amis, comme nous sommes confrères, pourvu que vous ne croyiez pas que je vous craigne. Les traits de votre satire ne sont pas aussi mortels que vous le pensez; on en voit un exemple dans M. Quinault, que toute la France regarde présentement malgré tout ce que vous avez dit contre lui, comme le plus excellent poëte lyrique et dramatique tout ensemble, que la France ait jamais eu. Vous pouvez vous faire du tort tant qu'il vous plaira par vos satires; mais vous ne m'en ferez point du tout: nous sommes trop connus l'un et l'autre. Que si vous voulez absolument être en guerre avec moi, je voudrai ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne vouliez pas que je me fâche. J'ai résolu absolument de n'en rien faire, et de ne troubler pour quoi que ce soit le repos et la tranquillité dont je jouis dans ma solitude. Je me suis fait un amusement du parallèle des anciens et des modernes, mais à condi-

tion de laisser tout là, comme je l'ai déja déclaré [1], si la matière, qui jusqu'à ce jour ne m'a donné que du plaisir, venoit à m'échauffer le moins du monde.

Je suis, etc.

[1] C'est dans une lettre à Ménage, écrite au mois de décembre 1687, ou dans l'année 1688, que Perrault avoit fait la déclaration qu'il rappelle ici. Voici comment elle est conçue dans cette lettre, qui se trouve à la fin du tome III du *Parallèle* : « Comme « je n'écris sur les anciens et sur les modernes que pour me di- « vertir, je quitterois là toute la dispute, si elle venoit à m'échauf- « fer le moins du monde. »

ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR[1].

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi!
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe savante;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis[2].

[1] Cette ode fut composée en 1693, un an environ après la prise de Namur, qui ouvrit ses portes à Louis XIV, le 5 juin 1692. Le château se défendit; mais le 30 il fut forcé de se rendre, en présence de cent mille hommes, commandés par le prince d'Orange et l'électeur de Bavière. Racine, qui avoit suivi le roi à cette expédition, en donnoit exactement tous les détails à son ami; et celui-ci lui envoyoit les diverses leçons de son ode, bien convaincu du besoin qu'elle avoit de ses *corrections*, et le priant sur-tout *de ne point l'épargner*. On voit que Boileau ne se dissimuloit pas la foiblesse de certaines parties d'un essai, hasardé un peu tard (à cinquante-sept ans), dans celui de tous les genres de poésie qui exige le plus impérieusement dans le poëte les qualités de la jeunesse. Il alloit même jusqu'à dire à Racine (Lett. du 1er juin 1693): « Il y a des moments où je crois n'avoir rien fait de mieux; mais « il y en a aussi beaucoup d'autres, *où je n'en suis point du tout « content.* » — Namur fut reprise, trois ans après, par le prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III. Ce fut à cette occasion que le poëte anglois Prior parodia insolemment l'ode de Boileau.

[2] L'idée de prêter du sentiment aux arbres est heureuse; mais

Marquez-en bien la cadence :
Et vous, vents, faites silence;
Je vais parler de Louis [1].

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare, étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux [2].
Mais, ô ma fidèle lyre!

l'expression ne l'est pas également. *Réjouis* est triste à l'oreille, et le verbe *sont* est sans action. (Le Brun.)

[1] Après cette strophe, on lisoit d'abord celle-ci, qui précédoit la troisième :

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités;
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs suivant Pindare,
Tomber du ciel le plus haut;
Que, loué de Fontenelle,
Raser, timide hirondelle,
La terre comme Perrault.

Fontenelle, qui venoit de publier sa *Digression sur les anciens et les modernes*, répondit à l'attaque de Boileau par cette épigramme, la meilleure qu'il ait faite :

Quand Despréaux fut sifflé sur son ode,
Ses partisans crioient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris;
Plus ne louera; ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin :
A son grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru, cet ouvrage malin!
Pis ne vaudroit, quand ce seroit éloge.

[2] Voilà pourquoi Horace redoute le sort d'Icare pour l'imi-

Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
Tu peux suivre mes transports,
Les chênes des monts de Thrace[1]
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon et Neptune[2],
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune[3],
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse
La Sambre, unie à la Meuse,
Défend le fatal abord;
Et, par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillants Alcides[4]
Les bordant de toutes parts,

tateur téméraire de ce poëte sublime :

Ceratis, ope dædalea,
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.
Lyr., IV, od. II.

[1] Allusion très poétique aux prodiges de la lyre d'Orphée, *agentem carmine quercus*. VIRG., *Georg.*, IV, v. 510.

[2] Le Brun retrouve *tout Boileau* dans les quatre premiers vers de cette strophe.

[3] Ils s'étoient loués à Laomédon, pour rebâtir les murs de Troie. (BOIL.)

[4] Cette strophe, pleine de chaleur et de mouvement, a de

D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts;
Et, dans son sein infidèle,
Par-tout la terre y recéle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui, soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles
Jadis la Gréce eût, vingt ans,
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattants.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,

plus le mérite d'offrir des idées, nouvelles alors en poésie, rendues avec une vérité d'expression, et une harmonie de style, que n'ont surpassée depuis ni Voltaire, ni Delille, dans la peinture de ces mêmes effets. Voici, par exemple, comme le premier décrit (*Henr.*, ch. VIII), les effets de la *mine :*

Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts;
Des noirs torrents de soufre, épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Voyez aussi Delille, *les Trois Règnes*, ch. I. — Je ne vois guère qu'un vers à reprendre dans la strophe de Boileau; et c'est malheureusement le dernier. *A quiconque ose*, est d'une horrible dureté; et *quiconque* n'est pas du style lyrique.

Prête à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'est Jupiter en personne[1],
Ou c'est le vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'est lui-même;
Tout brille en lui, tout est roi[2].
Dans Bruxelles Nassau blême[3]
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Désormais docile esclave,
Rangé sous ses étendards:
En vain au lion belgique
Il voit l'aigle germanique
Uni sous les léopards.

[1] Le poëte avoit déja dit, ép. IV, en parlant du roi,

Il a de *Jupiter* la taille et le visage.

Mais la comparaison devient d'autant plus juste ici, que la description que l'on vient de faire des effets de la poudre à canon, annonce plus poétiquement *Jupiter* s'avançant *en personne*, précédé de la foudre et des éclairs. — *Ou c'est le vainqueur de Mons.* Trait d'autant plus heureux, qu'il ajoute sensiblement à l'éloge, en paroissant diminuer la flatterie.

[2] Voltaire nous représente Boileau, dans *le Temple du goût*, riant

Des traits manqués, du pinceau foible et dur,
Dont il *défigura* le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, etc.

Il est probable que ce dernier trait, *tout est roi*, n'étoit pas du nombre de ceux que le sévère Boileau eût *effacés*, dans le Temple même du goût.

[3] Le prince d'Orange, Guillaume de Nassau.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés :
Ceux-là viennent du rivage[1]
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux;
Ceux-ci, des champs où la neige
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre[2]?
Sous les Gémeaux effrayés,
Des froids torrents de décembre
Les champs par-tout sont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés;
Et, sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses,
Tous ses trésors submergés.

Déployez toutes vos rages[3],
Princes, vents, peuples, frimas;

[1] Petits détails, heureusement rendus par de belles descriptions, en vers harmonieux.

[2] « Strophe superbe, dit Le Brun, et riche de poésie. »

[3] Il est fâcheux qu'une strophe qui commence si bien, finisse par l'énumération sèchement géographique des villes prises par le roi, dans les campagnes précédentes.

Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats :
Malgré vous, Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtrai,
Gand la superbe Espagnole[1],
Saint-Omer, Besançon, Dôle,
Ypres, Maëstricht et Cambrai.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler;
Sous les coups qui retentissent[2]
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine[3];
Et les bombes, dans les airs[4]

[1] VAR. Gand, la constante Espagnole.

[2] VAR. Je vois ses murs qui frémissent,
Déja prêts à s'écrouler.

[3] Cette image imposante de Mars, qui domine sur ces remparts, pour désigner les batteries qui les commandent; cette belle expression *souffler la ruine*, sont dans la manière d'Homère, et dans le style de Pindare.

[4] On suit de l'œil la bombe dans ces quatre vers; on l'entend retomber sur la terre; on la voit éclater. Voici le même tableau, peint par Delille, *Trois Règnes*, ch. I :

De son lit embrasé tantôt l'affreuse bombe,
En longs sillons de feu part, s'élève et retombe :
Se roule, se déchire avec un long fracas,
De son globe de fer disperse les éclats;
Poursuit, menace, atteint la foule épouvantée,
Et couvre au loin de morts la terre ensanglantée.

Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Nassau, Bavière [1],
De ces murs l'unique espoir :
A couvert d'une rivière,
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches :
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlétes belliqueux;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête [2]
Qui sort de ces boulevards,

[1] VAR. Approchez, troupes altières,
Qu'unit un même devoir :
A couvert de ces rivières,
Venez, vous pouvez tout voir.
Contemplez bien ces approches;
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrain ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'ame,
Marcher tranquille et serein.

La strophe qui remplace celle-ci est un peu moins foible, à la vérité; mais que de choses encore à reprendre! *à couvert d'une rivière. — Vous pouvez tout voir. — Voyez grimper. — Considérez ces approches*, etc.

[2] VAR. Voyez dans cette tempête,
Par-tout se montrer aux yeux

La plume qui sur sa tête
Attire tous les regards.
A cet astre redoutable
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats;
Et toujours avec la gloire
Mars amenant la victoire
Vole, et le suit à grands pas.

Grands défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps.
Courage! vers la Méhagne [1]

La plume qui ceint sa tête
D'un cercle si glorieux.
A sa blancheur redoutable,
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats;
Et toujours avec la gloire,
Mars et sa sœur la Victoire
Suivent cet astre à grands pas.

Boileau s'applaudit beaucoup, dans sa préface et dans ses lettres à Racine, d'avoir poussé l'audace des figures jusqu'à faire un *astre* de la plume que le roi portoit ordinairement à son chapeau. Homère l'avoit dit également, *Iliad.*, XIX, v. 381, de l'aigrette, « qui étinceloit *comme un astre*, ἀστὴρ ὥς, sur le casque d'Achille »; et le Tassoni (*Secch. rap.*, cant. VI, s. 18), en parlant du jeune roi Enzius:

Ei qual cometa minacciosa splende,
D'oro e di piume alteramente adorno.

[1] VAR. Mais déja vers la Méhagne
Je vois vos drapeaux flottants.

La Méhagne, rivière près de Namur; elle a son embouchure dans la Meuse, au-dessus de Huy.

Voilà vos drapeaux flottants.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc; qui vous retarde[1]?
Tout l'univers vous regarde:
N'osez-vous la traverser?

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi! leur seul aspect vous glace[2]!
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoient, de la Tamise
Et de la Drave soumise[3],
Jusqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroi redouble[4]
Sur les remparts de Namur:

[1] VAR. Marchez donc, troupe héroïque,
Au-delà de ce Granique;
Que tardez-vous d'avancer?

[2] VAR. Eh quoi! son aspect vous glace!

[3] La Drave, rivière considérable qui prend sa source dans le cercle de Bavière, traverse la Hongrie, et se jette dans le Danube, au-dessous d'Esseck. L'électeur de Bavière s'y étoit signalé contre les Turcs.

[4] On ne reconnoît plus dans ces quatre vers la marche ni le style de l'ode; c'est tout simplement la gazette rimée.

Son gouverneur, qui se trouble,
S'enfuit sous son dernier mur.
Déja jusques à ses portes
Je vois monter nos cohortes [1]
La flamme et le fer en main;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en est fait : je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse : ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,

[1] VAR. Je vois nos fières cohortes
S'ouvrir un large chemin;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
Monter le sabre à la main.

Clément de Dijon (Lettre IV, à Voltaire, p. 98), s'efforce de trouver, et de faire admirer au lecteur un heureux effet *d'harmonie imitative*, dans ce vers, plus bizarre que pittoresque,

De corps morts, de rocs, de briques.

Il est évident que le poëte a voulu faire entendre le craquement de ces *rocs*, de ces *briques*, sous les pieds du soldat; mais n'y avoit-il pas de circonstance plus poétique à saisir et à peindre, dans cette description d'un assaut? Boileau donnoit ici beau jeu au parodiste anglois, qui ne manqua pas d'en profiter, en ripostant par ce vers non moins *rocailleux* :

Two stanza's more before we end,
Of death, pikes, rocks, arms, bricks and fire.
Leave 'em behind you, honest friend, etc.

Fiers ennemis de la France;
Et, désormais gracieux[1],
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que, sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin[2].

[1] Le mot *gracieux* manquoit à notre langue; elle le doit à Ménage, qui en faisoit, suivant le P. Bouhours, l'emploi le plus juste, en disant

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de *gracieux*.

Il est pris ici dans le sens de *moins fiers*, *plus modestes;* et ce sens a paru forcé.

[2] L'auteur du *Saint-Paulin* ne se tint pas pour battu: indépendamment de la lettre que nous avons placée à la suite du discours de Boileau, il répondit par une ode sur le même sujet; mais il lui fut plus facile de prouver dans la préface de cette pièce vraiment *curieuse*, que l'ode de Boileau n'étoit pas bonne, que d'en faire une meilleure. Voici un échantillon du style lyrique de Perrault. Il dit, en parlant de Louis XIV:

Les branches toujours nouvelles
Qui préservent du tombeau,

Et les palmes les plus belles
Ombragèrent son berceau.
Dès l'aurore de sa vie,
De son belliqueux génie
Brilla la mâle vigueur;
Dans ses guerriers il s'imprime,
Et par leurs bras qu'il anime,
Par-tout il se rend vainqueur.

Au surplus, l'ode de Boileau fut et devoit être d'autant plus sévèrement critiquée, qu'il la donnoit lui-même comme la réponse la plus victorieuse que l'on pût opposer aux détracteurs de Pindare. Il y règne en effet un certaine chaleur, une élévation d'idées, qui rappellent quelquefois le poëte thébain; mais l'expression abandonne fréquemment le poëte françois, et il tombe alors de toute la hauteur de la pensée. « En général, dit Le Brun, la ver« sification en est peu lyrique : là, étincellent des expressions ri« ches et superbes; ici, l'on en trouve de basses et de ridicules, « etc. » — Mais toutes ces inégalités ont disparu dans la belle traduction de Rollin, que nous plaçons ici, en faveur des amis des muses latines.

ODE

IN EXPUGNATIONEM NAMURCÆ:

AUCTORE C. ROLLIN.

Quis fonte sacro dulciter ebrium
Repente doctus me furor abripit?
Fallorne? Castas en sorores
Ante oculos mihi Pindus offert.
Huc vos, Camœnæ, dum lyra parturit
Sonora cantus, ferte citæ pedem:
Adeste, et adrectis modosque
Auribus ac numeros notate.
Concussa pronis arboribus mihi
Jam sylva plaudit. Vos, jubeo, graves
Silete, venti: Ludovicum
Aggredior celebrare versu.
Audax volatu Pindarus arduo
Secare tractus ætheris invios,
Cœtusque vulgares perosus,
Longe humiles fugiente penna
Terras relinquit. Tu. lyra, tu potes,
Si fida jussos reddideris sonos,
Audita sylvis montibusque,
Threïcios superare cantus.
Proh! quanta moles surgit in æthera!
Phœbus ne murorum inclytus artifex,

Comesque Neptunus laboris,
Rupibus imposuêre celsis
Turres superbas? hinc Sabis, hinc Mosa
Fluctus amicos consociare amant:
Hostique inaccessas profundo
Gurgite, præcipitique fossa
Tuentur arces. Ærea desuper
Centum e tremendis culminibus tonant
Tormenta, ferratasque torquent
Ignivomo procul ore mortes.
Hinc inde miles cedere nescius;
Ipsi nec impar viribus Herculi,
Muros coronans, fulgurantes
Aëria jaculatur audax
Ab arce flammas; et crepitantia
Subjectum in hostem fulmina decutit.
Quin et dolosis terra celans
Undique visceribus paratos
Erumpere ignes, ut propius subis,
Infida rupto nempe sinu, vomit
Repente Vulcanum latentem, et
Sulphureum reserat sepulchrum.
Namurca, turres ante tuas ferox
Hæreret olim Græcia plus decem
Lustris, et incassum suorum
Funera mille ducum videret.
At quis catervas innumerabiles
Inter tumultus horrisonos trahens:
Quis ille bellator propinquat,
Aggeribusque tuis ruinam

Minatur audax fulminea manu?
Quos dat fragores! Jupiter ipse adest,
Aut qui triumphatis superba
Montibus imposuit tropæa.
Agnosco frontem, lumina, regios
Vultus honores: omnia Ludovix.
Jam cerno pallentem sub ipsis
Nassavium trepidare castris.
Frustra Batavus jam docili jugum
Cervice portans, et leo Belgicus,
Olimque Germanæ feroces,
Nunc humiles Aquilæ, Britannis
Servire Pardis accelerant. Pavor,
Quem sparsit ipso nomine Ludovix,
Terrore concussas recenti,
Cogit in auxilium remotas
Vocare gentes. Hos Tagus aurifer
Mittit perustos solibus: hi domos
Linquunt pruinosas, pigroque
Finitimas Boreæ paludes.
Repente sed quæ vis fera turgidos
Irritat amnes? Arva Decembribus
Mirantur exsangues Gemelli
Undique diluviis natare.
Ante ora sævis prædam Aquilonibus
Perire messem strata gemit Ceres,
Urnisque nimbosis furentum
Mersa Hyadum sua regna plorat.
Laxate vestris frena furoribus,
Imbresque, Ventique; et Populi, et Duces:

Armate, nos contra, pruinas;
Colligite innumeras cohortes:
Namurca versis aggeribus tamen
In pulverem ibit: scilicet hac manu
Arces tremendas fulminante,
Oppida qua cecidêre centum;
Qua, terror ingens, Cameracum ruit,
Pendensque celsa rupe Vesontio,
Limburgus, Hispanoque fastu
Ganda tumens, Ypra, Dola, Montes.
Non falsa vates auguror! En tremit
Concussa moles: jamque sub ictibus
Muri laborantes fatiscunt;
Præcipitemque trahunt ruinam.
Mars rupe ab alta ferreus imminens,
Fragore vasto mortiferos procul
Eructat ignes: fœta flammis
Machina sulphureis, repente
Sublata in auras, fulminis intimos
Quærit recessus: mox strepitu gravi
Videtur infernas relabens
Velle sibi reserare sedes.
Huc, ô Namurcæ rebus in ultimis
Spes sola, linguis egregii duces,
Adeste, Nassavique prudens,
Tuque ferox Bavare: hinc licebit
Impune tutos post vada fluminis
Cuncta intueri. Terribiles minas
Murorum, et anfractus malignos,
Difficilesque aditus locorum

Spectate: ut asperis rupibus impiger
Reptando miles nititur: ut grave
Cœnum inter ac flammas, laborem,
Dux operis, Ludoïcus urget!
Inter procellas turbinis ignei
Cristam eminentem vertice regio
Spectate, sidus Gallo amicum,
Hostibus at pariter timendum.
Ut lucet, illuc scilicet omnibus
Victoria alis advolat, aureos
Currus, triumphalesque lauros
Approperans, sequiturque passu
Victorem anhelo. Quin agite, inclyti
Heroës, oræ maxima Belgicæ
Tutela: vos huc, tempus urget,
Omnibus huc properate turmis.
En totus in vos lumina contulit
Adrectus Orbis! nunc animis opus:
Jam cerno latis ad Mehennam
Signa procul volitare campis.
Miratur amnis pauper aquæ suis
Tot ire ripis agmina militum:
Ite ergo! Quid! tranare segnes
Exiguum trepidatis amnem?
Haud Gallus obstat: littoribus procul
Ultro reduxit castra: patens iter
Vobis relinquit. Quid moratur
Tot peditumque equitumque turmas?
Vultusne Galli ferreus aspici
Repente sistit? Quo validi duces

Fugêre, dementes ruinas,
Gallico et imperio minati
Crudele funus? Qui ruere omnia
Ferro parabant, et Tamesis procul
Ab usque ripis atque Dravi,
Sequanicos superare fluctus!
Terror Namurcæ mœnibus interim
Augetur: arcis jam petit ultimæ
Hispanus extremos recessus:
Protinus hunc medios per ignes,
Per tela Gallus persequitur ferox:
Interque rupes, atque cadavera,
Armorum et ingentes acervos,
Latum iter ense aperit cruento.
Actum est: ab alto triste sonans dedit
Fatale signum buccina: supplices
En cerno dextras; flamma cessat,
Urbsque patet reserata portis.
Nunc, nunc feroces ponite spiritus,
Infensa Gallis agmina: nuncium
Ferte nunc superbi fœderatis
Urbibus, ante oculos Namurcam
Perîsse vestros. Ast ego, quem choros
Phœbus poëtarum inter amabiles
Primis receptum sponte ab annis,
Numinis interiore lapsu,
Suaque præsens mente animat, Deo
Adflante plenus, per juga nobili
Calcata Flacco, perque saltus
Pierios animosus ibo:

Quin et, senectus immineat licet,
Crudis juventæ viribus integer,
Tentabo inaccessos profanis
Altior invidia recessus.

ODE

CONTRE LES ANGLOIS*.

Quoi! ce peuple aveugle en son crime,
Qui, prenant son roi pour victime,
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déja sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers,
Et croit que l'Europe étonnée
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France; prends la foudre:
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglants ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle

* Composée en 1656, sur le bruit, répandu alors, que Cromwell et les Anglois alloient faire la guerre à la France. Boileau avoit vingt ans; cette pièce, insérée d'abord dans une collection de *Poésies chrétiennes et diverses*, n'entra dans le recueil des œuvres de l'auteur qu'en 1701, mais bien *raccommodée*, dit-il.

Venger la querelle des rois[1].

Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous, au comble de l'orgueil[2],
Briser tes plus fortes murailles;
Et par le gain de vingt batailles,
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère[3]
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

[1] Après cette strophe on lisoit la suivante, retranchée depuis par l'auteur :

O que la mer dans les deux mondes
Va voir de morts parmi ses ondes
Flotter à la merci du sort!
Déja Neptune plein de joie
Regarde en foule à cette proie
Courir les baleines du nord.

[2] VAR. De sang inonder nos guérets,
Faire des déserts de nos villes,
Et dans nos campagnes fertiles
Brûler jusqu'au jonc des marais.
Mais bientôt, malgré leurs furies,
Dans ces campagnes refleuries
Leur sang, coulant à gros bouillons,
Paya l'usure de nos peines;
Et leurs corps, etc.

[3] Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans.

POÉSIES DIVERSES*.

I. Chanson à boire [1]. (1653.)

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
On est savant quand on boit bien:
Qui ne sait boire ne sait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
Un docteur est alors au bout de son latin:
Un goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux fous, etc....

* Nous adoptons avec reconnoissance l'ordre établi par M. Daunou dans la distribution de ces différentes petites pièces.

[1] Mise en musique par La Guerre, père d'une musicienne de ce nom, assez célèbre de son temps, et auteur de *Céphale et Procris*, opéra de Duché, joué en 1694. Marmontel et Grétry ont traité le même sujet, en 1773. C'est à l'occasion de cette pièce, la dernière de celles qui furent données pour le mariage du dauphin, depuis Louis XVI, que ce prince dit au maréchal de Richelieu: *Enfin voilà donc vos spectacles finis! nous allons nous amuser.*

II. Chanson à boire [1]. (1653. - 1656.)

Soupirez jour et nuit sans manger et sans boire;
Ne songez qu'à souffrir;
Aimez, aimez vos maux, et mettez votre gloire
A n'en jamais guérir.
Cependant nous rirons
Avecque la bouteille,
Et dessous la treille
Nous la chérirons.
Si, sans vous soulager, une aimable cruelle
Vous retient en prison,
Allez aux durs rochers, aussi sensibles qu'elle,
En demander raison.
Cependant nous rirons, etc....

III. (1671.) [2]

Voici les lieux charmants où mon ame ravie
Passoit à contempler Sylvie

[1] Parodiée sur un air du *Savoyard*, dont voici les paroles:

Imbécilles amants, dont les brûlantes ames
Sont autant de tisons;
Allez porter vos fers, vos chaînes et vos flammes
Aux Petites-Maisons.
Cependant nous rirons
Avecque la bouteille;
Et dessous la treille
Nous la chérirons.

[2] Ces vers, où respirent une mélancolie douce et une sensibilité qui prouve que Boileau savoit en mettre où il en falloit, lui furent

Ces tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisoit des présents si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! etc....

IV. Chanson à boire[1]. (1672.)

Que Bâville me semble aimable,
Quand des magistrats le plus grand

inspirés par le souvenir des heureux moments qu'il avoit passés autrefois auprès d'une jeune et aimable personne, mademoiselle Poncher de Bretonville, qui se fit depuis religieuse. Ce fut même à sa dotation que furent consacrés, suivant quelques biographes, les produits du bénéfice dont Boileau avoit joui pendant quelques années. Ces vers furent mis en musique par le fameux Lambert, dont il a été question dans la satire III. Marmontel, *Élém. de litt.*, art. ANACRÉONTIQUE, ne trouve que *de l'esprit* dans ce madrigal, et lui préfère ce sonnet de Ronsard, où il y a en effet du naturel et de la sensibilité:

Voici les bois que ma jeune Angelette
Sur le printemps réjouit de son chant;
Voici les fleurs où son pied va marchant,
Quand à soi-même elle pense seulette....
Ici chanter, là pleurer je la vi;
Ici sourire, et là je fus ravi, etc.

[1] Faite à Bâville, aux noces de M. de Lamoignon, depuis intendant de Languedoc.

Permet que Bacchus à sa table
Soit notre premier président!

Trois muses, en habit de ville [1],
Y président à ses côtés:
Et ses arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue un peu sévère,
Nous dit [2], craignez la volupté!
Escobar, lui dit-on, mon Père,
Nous la permet pour la santé.

Contre ce docteur authentique
Si du jeûne il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janséniste, qui pis est.

[1] Ces trois muses étoient madame de Chalucet, mère de madame de Bâville; une madame Hélyot, espèce de bourgeoise renforcée; la troisième une madame de La Ville, femme d'un fameux traitant. Boileau avoit mis d'abord:

Chalucet, Hélyot, La Ville.

[2] Ces deux derniers couplets firent un peu *refrogner* le P. Bourdaloue, présent à la fête; mais le P. Rapin, son confrère, qui s'y trouvoit aussi, entendit fort bien raillerie, et obligea même le P. Bourdaloue à l'entendre aussi. (Boileau, *Lettre à Brossette*, du 15 juillet 1702.)

V. Vers à mettre en chant[1].

Droits et roides rochers, dont peu tendre est la cime,
De mon flamboyant cœur l'âpre état vous savez.
Savez aussi, durs bois par les hivers lavés,
Qu'holocauste est mon cœur pour un front magnanime.

VI. Sonnet sur la mort d'une parente[2]. (1654.)

Parmi les doux transports d'une amitié fidèle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours:
Iris que j'aime encore, et que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle:

[1] Ces vers tendres et galants, à la manière et dans le style de Chapelain, plaisoient beaucoup à Boileau, qui les chantoit, dit-on, sur un air doux et affectueux, parfaitement adapté, comme l'on voit, à la douceur harmonieuse des paroles. Ils sont rapportés, mais avec quelques différences, dans le tome III du *Parallèle des anciens et des modernes.*

Rochers roides et droits, dont peu tendre est la cime,
De mon barbare sort l'âpre état vous savez.
Savez aussi, durs bois, *qu'ont cent hivers* lavés,
Qu'holocauste est mon cœur pour un front magnanime.

[2] Boileau avoit à peine dix-huit ans, et sortoit du collège, lorsqu'il composa ce sonnet sur la mort d'une jeune parente de son âge. Il avoit depuis plus de cinquante ans perdu de vue cette production de sa jeunesse, lorsqu'elle tomba entre les mains de Brossette, et l'auteur ne s'opposa point à ce qu'il la fît entrer dans l'édition qu'il préparoit de ses œuvres. « Les vers, dit-il, en sont « assez bien tournés, et je ne les désavouerois pas même aujour- « d'hui. » (*Lettre du* 24 *novembre* 1707.)

Quand, par l'ordre du ciel, une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et, de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah! qu'un si rude coup étonna mes esprits!
Que je versai de pleurs! que je poussai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut suivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi:
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas! en te perdant j'ai perdu plus que toi.

VII. Même sujet [1].

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocents enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante:

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

[1] « On ne m'a pas fort accablé d'éloges sur ce sonnet », écrivoit Boileau à Brossette, 15 juillet, 1702; « oserois-je vous dire cependant, que c'est une des choses de ma façon dont je m'applaudis « le plus, et que je ne crois pas avoir rien dit de plus gracieux que: « *à ses jeux innocents enfant associé; rompit de ses beaux jours le* « *fil trop délié;* et *fut le premier démon qui m'inspira des vers.* » La

Ah! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!
Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

VIII. Stances à Molière, sur sa comédie de l'École des Femmes[1].
(1663.)

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!
Celui qui sut vaincre Numance,

personne dont il s'agit étoit sœur de M. Dongois, qu'il appelle quelque part son *illustre neveu*.

[1] Ces stances, peu remarquables d'ailleurs dans les ouvrages d'un poëte tel que Boileau, ont un mérite particulier, celui de prouver que son excellent goût savoit déja lutter contre les préventions injustes du public; et qu'il auroit dans l'occasion le courage de lui déclarer ouvertement la guerre. *L'École des femmes* avoit été jouée à la fin de décembre 1662; et Molière reçut ces stances le 1er janvier suivant. Boileau avoit alors vingt-sept ans, et n'avoit encore rien publié.

Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis, sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité;
Chacun profite à ton École:
Tout en est beau, tout en est bon;
Et ta plus burlesque parole
Vaut souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux:
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire;
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

IX. Épitaphe de la mère de l'auteur [1].

Épouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux:
Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfants ont hérité;
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

[1] Anne Denielle, mère de Boileau, mourut en 1637, onze mois après la naissance du fils qui lui consacre ici ce monument de sa piété; elle étoit âgée de vingt-trois ans seulement. Le dernier vers montre que Boileau éprouvoit quelquefois des remords d'avoir trop

X. Pour le portrait de son père [1]. (1690.)

Ce greffier doux et pacifique
De ses enfants au sang critique
N'eut point le talent redouté :
Mais, fameux par sa probité,
Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite, dans le palais
Par-tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée,
Fit la satire des Rolets.

XI. Pour le portrait de Boileau [2]. (1704.)

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace, et Juvénal.

raillé; mais ses dernières épigrammes font voir que c'étoit en lui affaire d'habitude.

[1] Il étoit mort en 1657, âgé de soixante-treize ans.

[2] Ces vers sont supposés faits par M. Le Verrier, pour mettre au bas de la gravure que le célèbre Drevet avoit faite du portrait de Boileau, d'après le tableau de Rigault. Le poëte ne trouvoit *rien de plus juste* que ces deux vers :

J'ai su dans mes écrits, *docte*, *enjoué*, *sublime*,
Rassembler en moi Perse, Horace, et Juvénal.

Docte répondant admirablement, disoit-il, à Perse; *enjoué* à Horace, et *sublime* à Juvénal. (*Lettre à Brossette*, 6 mars 1705.)

XII. Réponse aux vers précédents [1]. (1704.)

Oui, Le Verrier, c'est là mon fidèle portrait;
Et le graveur, en chaque trait,
A su très finement tracer sur mon visage
De tout faux bel-esprit l'ennemi redouté:
Mais, dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnoître l'image?

XIII. Sur son buste en marbre, par Girardon [2].

Grace au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers:
Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

[1] Première manière de l'auteur:

Oui, Le Verrier, c'est là mon fidèle portrait;
Et l'on y voit à chaque trait
L'ennemi des Cotins tracé sur mon visage:
Mais dans les vers altiers qu'au bas de cet ouvrage,
Trop enclin à me rehausser,
Sur un ton si pompeux tu me fais prononcer,
Qui de l'ami du vrai reconnoîtra l'image?

[2] François Girardon, sculpteur célèbre, né à Troyes, en 1627 ou 1630, mort à Paris, le 1er septembre 1715, le jour même où la France et les arts perdirent Louis XIV. Son ciseau a décoré les jardins de Versailles et de Trianon d'un grand nombre de statues,

XIV. Pour le portrait de Tavernier [1]. (1668.)

De Paris à Dehli, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois;
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien apporté de si rare que lui.

groupes et bas-reliefs, encore admirés des connoisseurs. Mais le plus beau monument de son génie est le mausolée du cardinal de Richelieu, heureusement échappé aux ravages de la révolution, et que tout donne l'espoir de voir prochainement rendu à sa première destination, l'église de la Sorbonne.

[1] Ce voyageur fameux étoit né à Paris, en 1605, et mourut à Moscow, dans sa quatre-vingt-quatrième année, après avoir parcouru l'Europe entière, et entrepris pour la septième fois le voyage de Turquie, de Perse, et des Indes orientales. Quoique protestant, il reçut des lettres de noblesse de Louis XIV, qui ne vit et ne récompensa en lui que l'homme dont les voyages avoient porté aux extrémités de l'Asie la gloire du nom françois. Les *Voyages* de Tavernier ont été plusieurs fois réimprimés : la meilleure édition est celle donnée par Ribou, Paris, 6 vol. in-12, 1712.

XV. Pour un portrait du duc du Maine[1]. (1685.)

Quel est cet Apollon nouveau,
Qui, presque au sortir du berceau,
Vient régner sur notre Parnasse?
Qu'il est brillant! qu'il a de grace!
Du plus grand des héros je reconnois le fils:
Il est déja tout plein de l'esprit de son père[2];
Et le feu des yeux de sa mère
A passé jusqu'en ses écrits.

XVI. Pour le buste[3] du roi, par Girardon. (1688.)

C'est ce roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui seul fait à son gré le destin de la terre.
Tout reconnoît ses lois, ou brigue son appui.
De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Ottoman au-delà du Bosphore.

[1] Le jeune prince étoit peint en Apollon, à la tête d'un petit volume de lettres.

[2] VAR. Du plus grand des mortels je reconnois le fils;
Il a déja la fierté de son père.

[3] Cette expression *pour le buste* n'est point exacte: il s'agit d'un médaillon en marbre. L'inscription latine qui l'accompagnoit étoit de Racine, et fut remplacée par les vers de Boileau, dans la gravure que l'on fit du médaillon.

XVII. Pour le portrait de mademoiselle de Lamoignon. (1687.)

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté[1],
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables;
Et, jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé,
A soulager les maux de tous les misérables.

XVIII. Pour le portrait de M. Hamon[2]. (1687.)

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité;
Aux pauvres consacra ses biens et sa science;
Et, trente ans dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

[1] Mademoiselle de Lamoignon faisoit tenir de l'argent à beaucoup de missionnaires, jusque dans les Indes orientales et occidentales. (Boil.)

[2] Moins connu comme médecin, que comme écrivain de Port-Royal, où il mourut en 1687, âgé de soixante-neuf ans, après trente ans de retraite, et d'une vie austère et pénitente. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété, écrits avec autant de solidité que d'élégance, et dignes de l'école d'où ils sortoient.

XIX. Pour le portrait de Racine.

Du théâtre françois l'honneur et la merveille[1],
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits[2];
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille[3].

[1] Perrault avoit dit, dans son poëme du siècle de *Louis-le-Grand :*

Mais quel sera le sort de l'illustre Corneille,
Du théâtre françois l'honneur et la merveille?

Boileau trouva sans doute plaisant de commencer l'éloge de Racine, par un vers destiné à celui de Corneille.

[2] Nous avons déja eu lieu d'observer que Racine n'a transporté sur notre scène aucun des sujets traités par Sophocle; mais Boileau entend ici la sage ordonnance des pièces, et la beauté continue du style.

[3] Boileau avoit mis d'abord :

Balancer Euripide, et *surpasser* Corneille.

Il déplaça les deux verbes, par condescendance pour les admirateurs de Corneille; mais il n'eût pas été fâché, disoit-il, que quelque critique rétablît un jour sa pensée dans toute sa franchise. Sur une copie communiquée, dit-il, par Racine le fils, l'éditeur de 1740 donne ainsi ces mêmes vers, où l'on fait parler Racine :

Du théâtre françois l'honneur et la merveille,
J'ai su ressusciter Sophocle dans mes vers;
Et, sans me perdre dans les airs,
Voler aussi haut que Corneille.

Prêter un semblable langage à Racine, même après sa mort, c'est n'avoir connu ni son admiration profonde pour Corneille, ni le respect de L. Racine pour la mémoire de son père.

XX. Pour le portrait de La Bruyère.

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

XXI. Épitaphe du docteur Arnauld [1]. (1694.)

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
Arnauld, qui, sur la grace instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.

[1] Mort à La Haye, le 8 août 1694, et enterré à Bruxelles, dans un faubourg, sous l'autel d'une petite chapelle. Son cœur fut apporté à Port-Royal, à la fin de 1694; translation qui donna lieu à ces beaux vers de Santeuil :

Ad sanctas rediit sedes, ejectus et exul, etc.

Racine, qui eut toujours une vénération profonde pour le grand Arnauld, lui fit aussi l'épitaphe suivante :

Haï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres,
Que dans un siècle si pervers,
Arnauld vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur;
L'erreur, d'ennemi plus terrible;
L'Église, de plus ferme et plus grand défenseur.

Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin;
De tous les faux docteurs confondit la morale:
Mais, pour fruit de son zéle, on l'a vu rebuté[1],
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorants n'avoit caché les os.

XXII. A madame la présidente de Lamoignon[2]. (1704.)

Du plus grand orateur dont la chaire se vante
M'envoyer le portrait, illustre présidente,
C'est me faire un présent qui vaut mille présents.
J'ai connu Bourdaloue; et dès mes jeunes ans
Je fis de ses sermons mes plus chères délices.
Mais lui, de son côté, lisant mes vains caprices,
Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise sur-tout gagna sa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux.

[1] VAR. Cependant, pour tout fruit de tant d'habileté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Il fut errant, banni, trahi, persécuté.

[2] Elle avoit envoyé à Boileau un portrait de Bourdaloue.

XXIII. Énigme[1]. (1653.)

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amants envieux de mon sort.
Je me repais de sang, et je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

XXIV. Sur le cheval de don Quichotte[2]. (1653-1656.)

Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui, trottant jour et nuit et par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

[1] Le mot de l'énigme est *la puce*.

[2] Boileau, âgé de dix-sept à vingt ans, avoit une maîtresse à Saint-Prit : il étoit allé la voir, monté sur un très mauvais cheval. Ces vers sont un fragment de la relation qu'il avoit faite de ce voyage, en vers et en prose. Il la supprima, après l'avoir montrée à La Fontaine; mais il en avoit conservé cette autre épigramme, qu'il ne citoit guère que pour s'en moquer :

J'ai beau m'en aller à Saint-Prit :
Ce saint, qui de tous maux guérit,
Ne sauroit me guérir de mon amour extrême.
Philis, il le faut avouer,
Si vous ne prenez soin de me guérir vous-même,
Je ne sais plus du tout à quel saint me vouer.

Le lecteur sera sans doute de l'avis de Boileau, qui trouvoit qu'un pareil style appartenoit à Benserade *de plein droit*.

XXV. Vers destinés au roman de Macarise [1]. (1664.)

Lâches partisans d'Épicure,
Qui, brûlant d'une flamme impure,
Du portique fameux fuyez l'austérité,
Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire.
Ce roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus sévère
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

XXVI. Le Bûcheron et la Mort. Fable [2].

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,

[1] Ce roman, intitulé *Macarise*, ou *la Reine des îles fortunées*, étoit de l'abbé d'Aubignac, qui se proposoit d'y développer toute la morale des Stoïciens. L'ouvrage parut en 1664, 2 vol. in-8°, et n'eut aucun succès. Ce fut à cette occasion, que Richelet, qui d'abord l'avoit loué, adressa ces vers à l'auteur :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi :
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvois-je faire plus pour toi,
Que de rendre un faux témoignage ?

[2] Boileau trouvoit la fable de La Fontaine sur le même sujet (liv. I, fab. XVI) foible et languissante : il voulut essayer de mieux faire ; mais l'évènement dut lui prouver que les beaux esprits *se trémoussoient* en vain *pour effacer le bonhomme*. « La sensibilité,

Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin : Que veux-tu? cria-t-elle.
Qui? moi! dit-il alors prompt à se corriger :
Que tu m'aides à me charger.

XXVII. Impromptu sur la prise de Mons. A madame *** [1].
(1691.)

Mons étoit, disoit-on, pucelle,
Qu'un roi gardoit avec le plus grand soin.
Louis le grand en eut besoin :
Mons se rendit; vous auriez fait comme elle.

XXVIII. Sur Homère [2]. (1702.)

Ἤειδον μὲν ἐγὼν· ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος.

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade et l'Odyssée;

« dit d'Alembert (*Élog. de Desp.*, p. 61), respire à chaque vers « dans la fable de La Fontaine : chaque vers de celle de Despréaux « semble flétri par la sécheresse. » J. B. Rousseau n'a pas été plus heureux, en revenant encore sur cette fable, après La Fontaine et Boileau.

[1] Attribué à Boileau, dans le *Menagiana*, édition de La Monnoye.

[2] Il paroît, d'après la correspondance de Boileau avec Brossette, qu'il tenoit singulièrement à cette petite pièce, que le commentateur ne pouvoit se décider à *goûter*. Pour le convaincre enfin de son mérite, il lui en envoya (2 août 1703) la traduction en

Chacune à le louer se montrant empressée :
Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers :
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse.
Je chantois : Homère écrivoit.

XXIX. Sur les Tuileries [1]. (1703.)

Agréables jardins, où les Zéphyrs et Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore ;

vers grecs, par *l'illustre et savant* M. Boivin. Charpentier avoit fait une épigramme sur le même sujet. La voici :

Quand Apollon vit le volume,
Qui, sous le nom d'Homère, enchantoit l'univers,
Je me souviens, dit-il, que j'ai dicté ces vers,
Et qu'Homère tenoit la plume.

Et des vers de Boileau et de Charpentier, Brossette *charpenta* suivant sa propre expression (Lett. à Boileau, du 14 juin 1703), la pièce suivante :

Apollon voyant les ouvrages
Qui, sous le nom d'Homère, enchantoient l'univers :
C'est moi, dit-il, qui lui dictai ces vers ;
J'étois sous ces sacrés ombrages,
Dans ces bois de lauriers, où seul il me suivoit :
Je chantois : Homère écrivoit.

Le satirique ne fut rien moins que flatté de l'association. Voyez, tome IV, sa lettre à Brossette, du 3 juillet 1703.

[1] Ces vers *sur*, ou plutôt *contre les Tuileries*, étoient originairement de Le Verrier, qui les avoit soumis à la critique de Boileau. Celui-ci y trouva, dit-il, des vers *si bien tournés*, qu'il ne put se défendre, en les lisant, d'un mouvement *de jalousie poétique ;* de

Lieux charmants qui pouvez, dans vos sombres réduits,
Des plus tristes amants adoucir les ennuis,
Cessez de rappeler, dans mon ame insensée,
De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
Ce fut, je m'en souviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la première fois.
C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes soupirs et mes larmes;
Et que me regardant d'un œil si gracieux,
Elle m'offroit le ciel ouvert dans ses beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injustes que vous êtes,
Je sais qu'à mes rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent, contents de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dressés par une main fatale,
Tristes enfants de l'art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi si charmants et si beaux,
Ne sont plus qu'un désert, refuge des corbeaux;
Qu'un séjour infernal, où cent mille vipères,
Tous les jours, en naissant, assassinent leurs mères.

sorte qu'*en les remaniant*, il songea plutôt à *surpasser* l'auteur *qu'à le réformer*. Quoi qu'il en soit, il les *remania* tellement, qu'il *doutoit* que Le Verrier pût *y reconnoître* son ouvrage; mais je ne doute pas, moi, qu'il n'ait été très satisfait d'une métamorphose où il y avoit tout à gagner pour lui.

EPIGRAMMES*.

I. A Climène[1].

Tout me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux!...
Tout beau, cruelle;
Ce n'est pas pour vous[2].

* Le Brun observe avec raison que Boileau, si heureusement né pour la satire, n'a point eu le talent de l'épigramme ; et il attribue son infériorité, dans un genre où Marot, J. B. Rousseau, et Le Brun lui-même, ont excellé, au peu de soin avec lequel il avoit étudié dans Marot l'art d'affiler habilement le trait, de le décocher à propos, et de lui donner une direction sûre. Aussi la plupart des siens mollissent dans leur course, et expirent avant d'avoir atteint leur but. Il ne faudroit quelquefois que leur donner un autre tour, pour rendre excellente telle épigramme de Boileau, qui effleure à peine l'attention du lecteur.

[1] Ce couplet épigrammatique sur l'air d'une sarabande alors à la mode, est un ouvrage de la première jeunesse de l'auteur; *un caprice*, imaginé, dit-il, *pour dire quelque chose de nouveau.*

[2] Cette pensée a fourni à La Fontaine sa jolie fable de *Tircis et Amarante* (liv. VIII, fab. XIII), où la bergère, après s'être fait expliquer ce que c'est que *le mal d'amour*, s'écrie avec une naï-

II. A une demoiselle [1].

Pensant à notre mariage,
Nous nous trompions très lourdement:
Vous me croyiez fort opulent,
Et je vous croyois sage.

III [2].

De six amants contents et non jaloux,
Qui tour-à-tour servoient madame Claude,
Le moins volage étoit Jean son époux:
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serroit de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit: Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude.
Ah! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous?

veté si vraie, mais si désespérante pour le pauvre Tircis :

Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant!

[1] Cette épigramme et l'anecdote qui la concerne, sont tirées d'une lettre de Des-Forges Maillard au président Bouhier, insérée dans *Les amusements du cœur et de l'esprit*, tome XI, p. 550. Boileau, nous y dit-on, recherchoit en mariage mademoiselle C***, et s'en croyoit aimé, lorsqu'il se vit supplanté par un jeune mousquetaire. Piqué de l'affront, il envoya ces quatre vers pour adieu, et résolut de ne se marier de sa vie, jugeant apparemment de toutes les femmes d'après mademoiselle C***.

[2] Cette petite pièce, dont le fond et le style sont d'ailleurs si étrangers au sévère Boileau, est, sans contredit, l'une de ses meilleures;

IV. Sur Gilles Boileau, frère aîné de l'auteur.

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés;
Il a cent belles qualités:
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poëte agréable, un très bon orateur:
Mais je n'y trouve point de frère[1].

V. Contre Saint-Sorlin[2].

Dans le palais, hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage

ce qui achève de prouver que c'est Marot qu'il faut étudier, qu'il faut imiter, pour réussir dans ce genre.

[1] Le trait est d'autant plus dur, que tous les torts de Gilles Boileau à l'égard de son frère se réduisoient à quelque peu de jalousie de métier. Au surplus, Despréaux, qui n'étoit méchant que la plume à la main, se réconcilia sincèrement avec son frère, et se fit même l'éditeur de ses œuvres posthumes, qu'il publia en 1673, trois ans après la mort de Gilles Boileau, avec une préface où la louange est aussi exagérée que la satire avoit pu l'être dans les épigrammes

[2] Dirigée d'abord contre Gilles Boileau, cette épigramme commençoit ainsi :

Hier un certain personnage
Au palais vouloit nier
Qu'autrefois Boileau le rentier
Sur Costar eût fait un ouvrage.
Attendez, etc.

M. Le Brun la trouve *trop délayée*, mais assez plaisante.

Qu'il étoit faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piéce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

VI. Sur l'Agésilas de P. Corneille. (1666.)

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas!

VII. Sur l'Attila du même [1]. (1667.)

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

[1] Le P. Tournemine prétend, dans une de ses lettres, que Boileau ne décria l'*Agésilas* et l'*Attila* que pour immoler les dernières pièces de Corneille à la réputation naissante de celui qu'il appelle *son idole*. « Dans tous les cas, ajoute L. Racine, ce n'étoit « certainement pas lui immoler de grandes victimes. » — Voyez, à l'occasion de ces deux épigrammes, notre remarque sur le vers de la satire IX, tome I, p. 177:

Peut aller au parterre attaquer *Attila*.

VIII. A Racine. (1674.)

Racine, plains ma destinée!
C'est demain la triste journée[1]
Où le prophète Desmarets[2],
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre[3],
Va me percer de mille traits.
C'en est fait! mon heure est venue.
Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre:
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis[4].

IX. A un médecin, Claude Perrault. (1674.)

Oui, j'ai dit dans mes vers[5], qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,

[1] Desmarets étoit au moment de publier la critique générale qu'il avoit faite des œuvres de Boileau, de concert, dit Brossette, avec le duc de Nevers et l'abbé Testu.

[2] Il disoit fort sérieusement, dans un de ses ouvrages (*Délices de l'esprit*, part. III, p. 2), « Que Dieu, par sa miséricorde infinie, lui avoit envoyé la clef du trésor de l'Apocalypse. »

[3] Allusion à l'ouvrage de Desmarets, contre les religieuses de Port-Royal.

[4] Poëme héroïque, d'abord en vingt-six chants, et réduit à vingt dans la dernière édition de 1673. Boileau le qualifie d'*ennuyeux à la mort*.

[5] Voyez le commencement du quatrième chant de *l'Art poétique*.

D'ignorant médecin devint maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault ; ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin :
Mais non pas habile architecte.

X. Contre Linière.

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies.
A quiconque en veut dans Paris
Il en présente des copies :
Mais ses couplets, tout pleins d'ennui,
Seront brûlés, même avant lui [1].

XI. Contre l'abbé Cotin [2].

En vain par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

[1] Boileau s'oublie, et tombe ici dans l'excès justement reproché depuis à Voltaire, qui disoit d'un de ses ennemis :

A-t-il l'espérance bizarre
Que *le bûcher qu'on lui prépare*
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

[2] Au sujet d'une mauvaise satire qu'il avoit faite, et qu'il répandoit sous le nom de Boileau.

XII. Contre le même.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin[1], pour faire ôter ton nom de mes ouvrages!
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

XIII. Contre un athée[2].

Alidor, assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles:
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

XIV. Vers en style de Chapelain.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents!

[1] Il y avoit d'abord Quinault, qui avoit en effet eu recours à l'autorité du roi, pour faire ôter son nom des satires de notre poëte.

[2] Saint-Pavin, tellement goutteux qu'il ne pouvoit plus marcher et restoit toujours assis sur une chaise très élevée. Boileau avoit mis d'abord:

Saint-Pavin, grimpé sur sa chaise, etc.

XV. Le débiteur reconnoissant [1]. (1681.)

Je l'assistai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma présence.
Oh! la rare reconnoissance!

XVI. Parodie de quelques vers de Chapelle [2].

Tout grand ivrogne du Marais
Fait des vers que l'on ne lit guère,
Il les croit pourtant fort bien faits;

C'étoit une espèce de parodie du sonnet de Saint-Pavin contre Boileau, et qui commençoit par ce vers :

Despréaux *grimpé* sur Parnasse, etc.

[1] Trompé sans doute par les ennemis de Boileau, Brossette prétend qu'il désigne ici ce même Patru dont il avoit si noblement *secouru* en effet l'honorable *indigence*. C'est une erreur, c'est une calomnie d'autant plus lâche, que Patru venoit de mourir. Non, la mémoire de Boileau n'en est point coupable; et l'épigramme n'est pas de lui, ou elle désigne quelque autre. Disons plutôt avec d'Alembert qu'elle ne désigne personne; et n'y voyons qu'un trait lancé contre les ingrats en général.

[2] Voici les vers de Chapelle :

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais;
Et si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais

Et quand il cherche à les mieux faire,
Il les fait encor plus mauvais.

XVII. A messieurs Pradon et Bonnecorse [1]. (1685.)

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent.
Linière et Perrin vous attendent.

XVIII. A la fontaine de Bourbon [2]. (1687.)

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés :
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paroît, admirable Fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

XIX. Sur la manière dont Santeuil récitoit ses vers [3].

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux,

[1] Ils venoient de faire paroître contre Boileau, et presque en même temps; l'un, ses *Nouvelles remarques sur tous les ouvrages du sieur D****; l'autre, son *Lutrigot*, parodie aussi plate que burlesque du chef-d'œuvre de notre poëte.

[2] Où Boileau étoit allé prendre les eaux, et trouva un poëte médiocre qui lui montra des vers de sa façon.

[3] Cette épigramme n'est autre chose qu'un *impromptu*, fait

Faits pour les habitants des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains,
Il me semble en lui voir le diable
Que Dieu force à louer les saints.

XX. Imitation de Martial [1].

Paul ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

dans la galerie de Versailles, à l'instant même où le poëte récitoit à Louis XIV les hymnes qu'il venoit de composer pour la Saint-Louis.

Première manière:

A voir de quel air effroyable
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeüil nous lit *ses hymnes vains*,
Diroit-on pas que c'est le diable
Que Dieu force à louer les saints?

[1] Il y a, ce me semble, plus de finesse et de précision dans l'original: le voici, liv. I, ép. 48:

De Diaulo medico.
Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus:
Quod vespillo facit, fecerat et medicus.

Martial est encore revenu sur ce même sujet, liv. VIII, ép. 74:

Hoplomachus nunc es; fueras ophthalmicus ante:
Fecisti medicus, quod facis hoplomachus.

L'imitation de La Monnoie est vive et plaisante:

De méchant médecin, Clitandre

XXI. A Charles Perrault. (1687.)

Ton oncle[1], dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie :
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

XXII. Au même, sur ses livres contre les anciens. (1687.)

Pour quelque vain discours sottement avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécile.

Est devenu bon spadassin :
Et soldat il fait dans la Flandre
Ce qu'en France il fit médecin.

[1] Charles Perrault crioit à l'ingratitude contre Boileau, et motivoit ses reproches sur ce que son frère le médecin l'avoit tiré, disoit-il, d'une maladie dangereuse. Boileau lui répondit par cette épigramme, qui commençoit d'abord :

Tu te vantes, Perrault, que ton frère assassin
M'a guéri d'une affreuse et longue maladie :
La preuve, etc.

Le P. Commire traduisit l'épigramme de la manière suivante :

Mene tuus, clades quondam urbis publica, frater
Eripuit morbo difficili atque gravi?
Mentiris : medico non sum usus fratre, Peralti ;
Vis testem? vita perfruor incolumis.

Un médecin disoit un jour à Pausanias : « Vous voilà devenu vieux. —C'est que je ne vous ai pas eu pour médecin », lui répondit-il. (Plut., *Apopht. Lacédém.*)

Vous donc qui, dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Gréce et de Rome,
Perrault, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXIII. Même sujet. (1687.)

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXIV. Sur des vers contre Homère et Virgile, lus à l'Académie [1].

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitoit d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:

[1] Cette épigramme, l'une des meilleures de l'auteur, fut le premier signal de la guerre déclarée par Boileau aux partisans exclusifs des modernes au préjudice des anciens. Elle fut suivie de beaucoup d'autres qui ne la valent pas. Ce ne fut qu'au bout de six ans d'escarmouches semblables que Boileau prit un parti sérieux dans cette guerre, et publia ses *Réflexions sur Longin*.

Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous?
C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous? —
Non; c'est au Louvre, en pleine académie.

XXV. Même sujet.

J'ai traité de Topinambous
Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,
Qui, de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue;
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu Topinamboue.

XXVI. A Perrault. (1693.

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le dieu des beaux arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces et leur mère,
Et tous les dieux enfants d'Homère,
Résolus de venger leur père[1],
Jettent déja sur vous de dangereux regards.

[1] Brossette trouvoit dans ces trois rimes féminines *de suite* une faute qu'il étoit surpris que Boileau n'eût pas corrigée. Voici la réponse de J. B. Rousseau à cette critique. « Les trois rimes féminines de suite ne sont point une faute dans cet endroit, non « plus que dans une infinité d'autres de Voiture, de Chapelle, et « de La Fontaine, où cette licence fait un effet très agréable à « l'oreille. » (*Lett.*, tome II, p. 189.)

Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé[1] vous assure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure galant.

XXVII. Même sujet. (1693.)

Ne blâmez pas Perrault de condamner Homère,
Virgile, Aristote, Platon.
Il a pour lui monsieur son frère,
G... N... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXVIII. Parodie de la première ode de Pindare[2].

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle :
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

[1] Il rédigeoit alors le *Mercure galant*, mais il ne prit aucune part à la guerre des anciens et des modernes. Il a donné plusieurs pièces au Théâtre-François; mais on lui attribua faussement *Zélinde*, ou la véritable critique de *l'École des Femmes*, et *la Critique de la critique*. Cette pièce est du comédien de Villiers, ainsi que l'a prouvé M. Auger dans son commentaire de Molière, tome III, p. 249.

[2] L'auteur s'arrêta à ce début de la première strophe du poëte grec, que voici littéralement traduite. « L'eau, ce premier élément, l'or « qui brille parmi les plus riches métaux, comme le feu dans les té- « nèbres de la nuit, ne t'offrent plus, ô mon génie! d'assez magni-

Mais, ô ma lyre fidèle!
Si du parfait ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les cieux
D'astre au soleil préférable;
Ni dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers,
Chez Coignard rongés des vers,
Un poëte comparable
A l'auteur inimitable[1]
De Peau-d'Ane mis en vers[2].

XXIX. Sur la réconciliation de l'auteur et de Perrault. (1699.)

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser;
Perrault, l'antipindarique,
Et Despréaux, l'homérique,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,

« fiques images. Tu veux chanter des couronnes: ne fixe plus que « l'astre du jour dans l'immensité des espaces célestes; ne vois point « de plus beau triomphe que celui des jeux olympiques, etc. »

[1] « Pour la beauté de la rime, dit J. B. Rousseau, j'aurois voulu « mettre,

« Au chroniqueur mémorable. »

[2] Perrault venoit de rimer le conte de *Peau-d'Ane*; mais c'est en prose qu'il a fait, et continuera de faire l'amusement de la première enfance.

Comme eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarrras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du parterre.

XXX. Contre Boyer et La Chapelle [1].

J'approuve que chez vous, messieurs, on examine
Qui du pompeux Corneille ou du tendre Racine
Excita dans Paris plus d'applaudissements:
Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un temps
(La question n'est pas moins belle),
Qui du fade Boyer ou du sec La Chapelle
Excita plus de sifflements.

XXXI. Sur une mauvaise harangue.

Lorsque, dans ce sénat à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir, en fureur,
Gronder maint et maint procureur;
Car leurs chicanes sans pareilles
Méritent bien ce traitement:
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter si durement?

[1] Rien ne prouve que cette épigramme soit de Boileau: elle n'entra du moins qu'en 1735, dans la collection de ses œuvres. Voyez, pour de plus grands détails sur ce petit sujet, d'Alembert, *Éloges des Académiciens*, tome IV; éloge de La Chapelle.

XXXII. Épitaphe [1].

Ci gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très bon homme sans bonté.

XXXIII. Sur un portrait de l'auteur [2] (1699.)

Ne cherchez point comment s'appelle
L'écrivain peint dans ce tableau :
A l'air dont il regarde et montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau?

[1] C'est, dit J. B. Rousseau, l'épitaphe de M. de Gourville, qui « est parfaitement représenté dans ces quatre vers. Il ne savoit « rien, et parloit de tout avec esprit; il étoit de très basse nais- « sance, et avoit des manières fort nobles; il faisoit accueil à tout « le monde, et n'aimoit personne. » — D'Alembert prétend que c'est lui-même que Boileau avoit en vue dans cette épitaphe; étant en effet *savant* sans le paroître; *bon homme* au fond, quoiqu'on le crût *méchant;* et réputé *roturier*, quoique *gentilhomme* par sa naissance.

[2] Peint par Santerre. Boileau y étoit représenté souriant finement, et montrant du doigt *la Pucelle* ouverte sur une table.

XXXIV. Sur une méchante gravure de l'un de ses portraits [1].

Du célèbre Boileau [2] tu vois ici l'image.
Quoi! c'est là, diras-tu, ce critique achevé!
D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage?
C'est de se voir si mal gravé.

XXXV. Aux révérends Pères jésuites, auteurs du journal de Trévoux [3]. (1703.)

Mes révérends Pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,
Dans vos écrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire:

[1] La gravure dont il s'agit avoit été faite d'après un portrait de Boileau, peint par Bouis. On trouve dans les poésies diverses de Milton une épigramme grecque sur un buste de lui si peu ressemblant, que ses amis même ne l'y reconnoissoient pas; ce qui rappelle la jolie épigramme de l'Anthologie, livre IV, chap. XII, ép. 10, sur une Vénus de Praxitèle, si spirituellement imitée par Voltaire:

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis:
A Vulcain même, et j'en rougis:
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

Ce dernier vers est littéralement traduit du grec *πε γυμνὴν εἶδε μέ Πραξιτέλης.*

[2] VAR. de 1713:

Du poëte Boileau.

[3] Voyez tome I, page 270, la note sur les derniers vers de la satire XII.

Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace?
Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.

XXXVI. Aux mêmes.

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car, bien qu'en leurs écrits ces auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames sont ivres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Pères, non plus qu'en vos livres.

XXXVII. Aux mêmes, sur le livre des Flagellants[1].

Non, le livre des Flagellants
N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Pères,

[1] Boileau se crut obligé de défendre son frère le docteur de Sorbonne contre la mauvaise foi avec laquelle les jésuites journalistes l'avoient attaqué, au sujet de son livre contre *les Flagellants*, espèce de fanatiques atrabilaires, qui attribuoient à la flagellation plus de vertu qu'aux sacrements, pour effacer les péchés. Ce singulier ouvrage parut en latin; Paris, 1700, in-12; et traduit en

Ces rigidités salutaires
Que, pour ravir le ciel, saintement violents,
Exercent sur leurs corps tant de chrétiens austères :
Il blâme seulement cet abus odieux
D'étaler et d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienséance;
Et combat vivement la fausse piété,
Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même et par la pénitence
Sait allumer le feu de la lubricité.

XXXVIII. L'amateur d'horloges. (1704.)

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules :
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science?
Sans doute; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

françois par un anonyme, l'année suivante. L'abbé Granet en a donné une nouvelle édition en 1732, avec une préface historique.

[1] Lorsque Boileau récita cette épigramme à J. B. Rousseau, la pensée vint à ce dernier d'en retourner ainsi le dernier vers:

Qui sait *le moins* l'heure qu'il est.

Mais c'est une plaisanterie, écrivoit-il à Brossette, et la pensée de Boileau est beaucoup meilleure, en ce qu'elle renferme une morale avec un ridicule.

XXXIX [1].

Qui ne hait pas tes vers, ridicule Mauroy,
Pourroit bien pour sa peine aimer ceux de Fourcroi [2].

[1] Rapportée par Brossette, dans ses notes sur la satire VII.

[2] C'est la traduction du fameux vers de Virgile, égl. III, v. 90.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

—Bonaventure de Fourcroi, avocat au Parlement de Paris, né à Noyon, mort à Paris en 1692, fut très estimé de son temps dans sa profession : mais il paroît qu'il ne jouissoit pas, comme poëte, de la même considération. Notre célèbre chimiste Fourcroi descendoit de la même famille.

FRAGMENT

D'UN PROLOGUE D'OPÉRA.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

MADAME de Montespan et madame de Thianges sa sœur, lasses des opéras de Quinault, proposèrent au roi d'en faire faire un par M. Racine, qui s'engagea assez légèrement à leur donner cette satisfaction, ne songeant pas dans ce moment-là à une chose dont il étoit plusieurs fois convenu avec moi; qu'on ne peut jamais faire un bon opéra, parce que la musique ne sauroit narrer, que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent; que d'ailleurs elle ne sauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses[1]. C'est ce que je lui représentai, quand il me déclara son engagement, et il m'avoua que j'avois raison; mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès lors en effet un opéra dont le sujet étoit la chute de Phaéton. Il en fit même quelques vers qu'il récita au roi, qui en parut content; mais comme M. Racine n'entreprenoit cet ouvrage qu'à regret, il me témoigna résoluement qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillasse avec lui, et me déclara avant tout qu'il fal-

[1] Étranges assertions, dit d'Alembert.

loit que j'en composasse le prologue. J'eus beau lui représenter mon peu de talent en ces sortes d'ouvrages, et que je n'avois jamais fait de vers d'amourettes; il persista dans sa résolution, et me dit qu'il me le feroit ordonner par le roi. Je songeai donc en moi-même à voir de quoi je serois capable, en cas que je fusse absolument obligé de travailler à un ouvrage si opposé à mon génie et à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer, je traçai, sans en rien dire à personne, non pas même à M. Racine, le cannevas d'un prologue, et j'en composai une première scène. Le sujet de cette scène étoit une dispute de la Poésie et de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur art, et étoient enfin toutes prêtes à se séparer, lorsque tout-à-coup la déesse des accords, je veux dire l'Harmonie, descendoit du ciel avec tous ses

[1] Le fragment qui suit cette préface justifie pleinement ce que Boileau dit ici de son peu de talent pour le genre de l'opéra. Cependant Monchesnai, dans l'un des premiers articles du *Bolœana*, fait parler Boileau en ces termes : « Tout ce qu'il y a de passable « dans Bellérophon, c'est à moi qu'on le doit. Corneille (Thomas) « avoit fait un opéra où l'on ne comprenoit rien. Lulli auroit « mieux aimé mettre en musique un exploit Je dis à Corneille : « Monsieur, que voulez-vous dire par ce vers? Il m'expliqua sa « pensée. Eh ! que ne dites-vous cela? lui dis-je. Ainsi l'opéra fut « réformé presque d'un bout à l'autre. Lulli crut m'avoir tant d'o- « bligation, qu'il voulut me compter trois cents louis, que je re- « fusai, etc. » — Tout ce récit a été démenti dans le journal des Savants (mai 1741) par Fontenelle, qui est le véritable auteur de l'opéra de Bellérophon. Il le composa, jeune encore, sur le canevas que lui avoit envoyé son oncle Thomas Corneille. Pour Boileau, il n'a fourni à cette pièce que le nom *heureux et sonore*, dit Fontenelle, du magicien Amisodar.

charmes et tous ses agréments, et les réconcilioit[2]. Elle devoit dire ensuite la raison qui la faisoit venir sur la terre, qui n'étoit autre que de divertir le prince de l'univers le plus digne d'être servi, et à qui elle devoit le plus, puisque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, où elle régnoit en toutes choses. Elle ajoutoit ensuite que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un si grand prince, la gloire dont elle jouissoit avec lui, elle vouloit que dès aujourd'hui même, sans perdre de temps, on représentât sur la scène la chute de l'ambitieux Phaéton. Aussitôt tous les poëtes et tous les musiciens, par son ordre, se retiroient et s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût, tandis que M. Racine de son côté, avec non moins de dégoût, continuoit à disposer le plan de son opéra, sur lequel je lui prodiguois mes conseils. Nous étions occupés à ce misérable travail, dont je ne sais si nous nous serions bien tirés, lorsque tout-à-coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que M. Quinault s'étant présenté au roi les larmes aux yeux, et

[2] « La Poésie et la Musique sont prêtes à se brouiller et à se sé-« parer, lorsque l'Harmonie vient les réunir. On ne comprend pas « trop comment la Musique paroît d'abord dans ce prologue sans « l'Harmonie, qui est un de ses principaux attributs ; on comprend « encore moins comment l'harmonie poétique et la mélodie du « chant, en les supposant brouillées ensemble (on ne sait pas « trop pourquoi) peuvent être si facilement réconciliées par l'har-« monie musicale, c'est-à-dire, apparemment, par la Musique à « plusieurs parties, qui seroit plutôt propre à augmenter la brouil-« lerie, s'il y en avoit déja sans elle. » (D'ALEMBERT.)

lui ayant remontré l'affront qu'il alloit recevoir, s'il ne travailloit plus aux divertissements de sa majesté, le roi, touché de compassion, déclara franchement aux dames dont j'ai parlé qu'il ne pouvoit se résoudre à lui donner ce déplaisir. SIC NOS SERVAVIT APOLLO. Nous retournâmes donc, M. Racine et moi, à notre premier emploi, et il ne fut plus mention de notre opéra, dont il ne resta que quelques vers de M. Racine, qu'on n'a point trouvés dans ses papiers après sa mort, et que vraisemblablement il avoit supprimés par délicatesse de conscience, à cause qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point question d'amourette dans la scène que j'avois composée, non seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer, mais je la donne ici au public, persuadé qu'elle fera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir de quelle manière je m'y étois pris pour adoucir l'amertume et la force de ma poésie satirique, et pour me jeter dans le style doucereux. C'est de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur présente ici, et que je leur présente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le temps de s'ennuyer.

PROLOGUE.

LA POÉSIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

Quoi! par de vains accords et des sons impuissants,
Vous croyez exprimer tout ce que je sais dire?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez au bord d'une fontaine
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Thyrsis, faire plaindre Climène.
Mais, quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sauroient prêter qu'une cadence vaine:
Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers et les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

LA POÉSIE.

Ah! c'en est trop, ma sœur, il faut nous séparer.

Je vais me retirer :
Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir et plaire ;
Et mes chants moins forcés n'en seront que plus doux

LA POÉSIE.

Eh bien, ma sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POÉSIE.

Séparons-nous.

CHŒUR DE POÈTES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, séparons-nous.

LA POÉSIE.

Mais quelle puissance inconnue
Malgré moi m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité sort du sein de la nue?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'est la divine Harmonie
Qui descend des cieux!

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
Des graces naturelles!

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir!

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles:
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DE POÈTES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles:
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHAPELAIN DÉCOIFFÉ*,

Parodie des quatre dernières scènes de l'acte I, et de la seconde de l'acte II du Cid.

SCENE I.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

Enfin vous l'emportez! et la faveur du roi
Vous accable de dons qui n'étoient dus qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille

* Voici ce que Boileau écrivoit à Brossette (10 décembre 1701) au sujet de cette plaisanterie. « A l'égard du *Chapelain décoiffé*, c'est une pièce où je vous confesse que M. Racine et moi avons eu quelque part; mais nous n'y avons jamais travaillé qu'à table, le verre à la main. Il n'a pas été proprement fait *currente calamo*, mais *currente lagena;* et nous n'en avons jamais écrit un seul mot. Je n'y ai reconnu de moi que ce trait:

Mille et mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.

et celui-ci:

En cet affront, La Serre est le tondeur;
Et le tondu père de la Pucelle.

Témoignent mon mérite, et font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que sont les rois, ils sont ce que nous sommes;
Ils se trompent en vers comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'à de méchants auteurs ils font de beaux présents.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite:
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant, peut-être on eût pu mieux choisir:
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre.
Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes pôrneurs aussi, quoiqu'un peu moins fréquents,
Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que La Serre
Volume sur volume incessamment desserre:
Je parlerai de vous avec monsieur Colbert;
Et vous éprouverez si mon amitié sert.
Ma nièce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre!
Et le nouvel éclat de cette pension

Celui qui avoit le plus de part à cette pièce, c'étoit Furetière; c'est de lui qu'est,

O perruque ma mie,
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie!

Voilà, monsieur, toutes les lumières que je vous puis donner sur cet ouvrage, qui n'est ni de moi, ni digne de moi. »

Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition!
Exerce nos rimeurs, et vante notre prince;
Va te faire admirer chez les gens de province;
Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi;
Sois des flatteurs l'amour, et des railleurs l'effroi:
Joins à ces qualités celles d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
Endosser nuit et jour un rouge justaucorps,
Pour avoir de l'encens donner une bataille,
Ne laisser de sa bourse échapper une maille:
Sur-tout sers-leur d'exemple; et ressouviens-toi bien
De leur former un style aussi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de Linière,
Ils liront seulement ma Jeanne tout entière.
Là, dans un long tissu d'amples narrations,
Ils verront comme il faut berner les nations,
Duper d'un grave ton gens de robe et d'armée,
Et sur l'erreur des sots bâtir sa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir!
Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puisse égaler un de mes cent ouvrages?
Si tu fus grand flatteur, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras de la presse est le plus ferme appui.
Bilaine et de Sercy sans moi seroient des drilles;
Mon nom seul au Palais nourrit trente familles;
Les marchands fermeroient leurs boutiques sans moi;

Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
Cahiers dessus cahiers, volume sur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté,
Feroit un livre entier, marchant à mon côté;
Et loin de ces durs vers qu'à mon style on préfère,
Il deviendroit auteur, en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vu rimailler et traduire sous moi.
Si j'ai traduit Guzman, si j'ai fait sa préface,
Ton galimatias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces discours superflus,
Si je suis grand flatteur, tu l'es et tu le fus.
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois, tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné sur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui sait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon seul partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(*Il lui arrache sa perruque.*)

CHAPELAIN.

Achéve, et prends ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muse a vu rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

CHAPELAIN.

O dieux! mon Apollon en ce besoin me laisse!

LA SERRE.

Ta perruque est à moi; mais tu serois trop vain,
Si ce sale trophée avoit souillé ma main.
Adieu; fais lire au peuple, en dépit de Linière,
De tes fameux travaux l'histoire tout entière:
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.
De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rends la calotte, au moins!

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encor durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN.

O rage! ô désespoir! ô perruque m'amie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle pension fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte!
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés,
Services de vingt ans, en un jour effacés!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
Et te mettre crottée, ou te laisser à terre?
La Serre, sois d'un roi maintenant régalé:
Ce haut rang n'admet pas un poëte pelé;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume, jadis vantée, et qui dans cette offense

M'as servi de parade et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains;
Passe pour me venger en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, et s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef, rejaillit sur son front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

Cassaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître
L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte:
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'une insulte... Le traître eût payé la perruque

Un quart d'écu du moins, sans mon âge caduque.
Ma plume, que mes doigts ne peuvent soutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage.
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage :
Rime, ou créve. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu tout poudreux au milieu des libraires,
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? c'est perdre temps en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus;
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'est...

CASSAIGNE.

De grace, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le...

CHAPELAIN.

Ne réplique point, je connois ton fatras;
Combats sur ma parole, et tu l'emporteras.
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher; barbouille, écris, rime, et nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une sotte querelle,
D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeure stérile, et ma veine abattue
Inutilement sue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront La Serre est le tondeur,
Et le tondu, père de la Pucelle!

Que je sens de rudes combats!
Comme ma pension, mon honneur me tourmente!
Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente:
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à Bicêtre;
Des deux côtés mon mal est infini.
O la peine cruelle!
Faut-il laisser un La Serre impuni?
Faut-il venger l'auteur de la Pucelle?

Auteur, perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perdue, ou pension finie.
D'un côté je suis lâche, et de l'autre indigent.

Cher et chétif espoir d'une veine flatteuse,
Et tout ensemble gueuse,
Noir instrument, unique gagne-pain,
Et ma seule ressource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourse?

Il vaut mieux courir chez Conrart;
Il peut me conserver ma gloire et ma finance,
Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.
On sait comme en traités excelle ce vieillard.
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle
Vide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut secourir,
Et si l'on me balotte,
Cherchons La Serre, et sans tant discourir,
Traitons du moins, et payons la calotte.

Traiter sans tirer ma raison!
Rechercher un marché si funeste à ma gloire!
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison!
Respecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce dessein négligent,
Qui passeroit pour crime.
Allons, ma main, du moins sauvons l'argent,
Puisqu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui, mon esprit s'étoit déçu.

Autant que mon honneur, mon intérêt me presse :
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon style dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance :
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aile,
Puisqu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,
Et le tondu, père de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute :
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas ; écoute :
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de son temps? le sais-tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon style je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul?

LA SERRE.

Que m'importe?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présomptueux!

CASSAIGNE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai : mais aux ames bien nées,
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre;
Et pour leurs coups d'essai veulent des Henri quatre.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je suis?

CASSAIGNE.

Oui : tout autre que moi,
En comptant tes écrits, pourroit trembler d'effroi.
Mille et mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
Je veux venger mon maître, et ta plume indomptable,

Pour ne se point lasser, n'est point infatigable.

LA SERRE.

Ce phébus, qui paroît au discours que tu tiens,
Souvent par tes écrits se découvrit aux miens;
Et te voyant encor tout frais sorti de classe,
Je disois, Chapelain lui laissera sa place.
Je sais ta pension, et suis ravi de voir
Que ces bons mouvements excitent ton devoir;
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Étayer d'un pédant l'agonisante estime;
Et que, voulant pour singe un écolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton audace, et je plains ta jeunesse:
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire:
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire;
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne:
Qui pèle Chapelain craint de tondre Cassaigne!

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si prêt d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'écolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

LA MÉTAMORPHOSE

DE

LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMÈTE.

La plaisanterie que l'on va voir est une suite de la parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes auteurs, à l'occasion de la comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez M. Hessein, frère de l'illustre madame de La Sablière.

On feignoit que Chapelain ayant été décoiffé par La Serre, avoit laissé sa perruque à calotte dans le ruisseau, où La Serre l'avoit jetée.

Dans un ruisseau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entassée,
Quand Phébus l'aperçut; et du plus haut des airs
Jetant sur les railleurs un regard de travers,
Quoi! dit-il, je verrai cette antique calotte
D'un sale chiffonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la description de cette fameuse perruque,

Qui, de tous ses travaux la compagne fidèle,
A vu naître Guzman et mourir la Pucelle;
Et qui de front en front passant à ses neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette perruque en comète. Je veux, disoit ce dieu, que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel astre soient poëtes,

Et qu'ils fassent des vers, même en dépit de moi.

Furetière, l'un des auteurs de la pièce, remarqua pourtant que cette métamorphose manquoit de justesse en un point : c'est, dit-il, que les cométes ont des cheveux, et que la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus. Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les satires que l'on fit contre sa perruque. On lui a attribué l'épigramme suivante, qui n'est pas de lui :

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la pièce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque :
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque,
Que défroqué de pension.

VERS LATINS.

In novum Causidicum, rustici lictoris filium [1].

Dum puer iste fero natus lictore perorat,
Et clamat medio, stante parente, foro;
Quæris quid sileat circumfusa undique turba?
Non stupet ob natum, sed timet illa patrem.

In Marulium, versibus phaleucis antea malè laudatum [2].

Nostri quid placeant minus phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro,
Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes:
O versus stolidos et inficetos!

[1] Le jeune avocat attaqué dans cette épigramme, étoit fils d'un huissier nommé Herbinot: il mourut conseiller de la cour des aides.

[2] Cette épigramme, dirigée contre M. de Brienne, qui avoit la manie de faire des vers latins, et sur-tout des vers phaleuces, est précieuse, en ce qu'elle commença l'inaltérable liaison qui unit depuis Boileau et Racine; c'est une obligation de plus que les lettres ont à La Fontaine, qui, en montrant à Racine l'épigramme de Boileau, lui inspira le desir d'en connoître l'auteur.

SATIRA.

Quid numeris [1] iterum me balbutire latinis
Longe Alpes citra natum de patre sicambro,
Musa, jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi sævo nuper dictata magistro
Quum pedibus certis conclusa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris:
Et mihi sæpe udo volvendus pollice Textor
Præbuit adsutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro sæpe Tibullus
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuêre loquentes...

[1] C'est le commencement d'une satire que Boileau, très jeune encore, avoit eu dessein de composer contre les poëtes françois qui s'avisent d'écrire dans la langue d'Horace et de Virgile. Jamais il ne revint de cette prévention, fondée, jusqu'à un certain point, contre le latin et les latinistes modernes. Voyez tome IV, p. 323, la lettre du 6 octobre 1701, et la note p. 324.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

SAINT-MARC est je crois le premier qui ait publié cette esquisse en prose de la satire neuvième, trouvée, dit-on, dans le cabinet du poëte après sa mort. Sans en reconnoître plus que nous l'authenticité, M. Daunou l'a fait entrer dans son édition : nous n'avons pas dû l'écarter de la nôtre. Mais pour lui donner le seul genre d'intérêt dont elle soit susceptible, nous avons placé la prose en regard des vers, c'est-à-dire le bloc de marbre à côté de la statue, telle qu'elle est sortie des mains de l'artiste; nous avons pensé que ceux qui ne lisent les ouvrages des grands maîtres que pour y observer les moyens et les procédés de l'art, pourroient retirer quelque utilité de cette étude comparative; et cette considération, qui rentre d'ailleurs dans le plan général de cette édition, nous a facilement déterminé.

ESQUISSE EN PROSE

DE LA SATIRE IX.

J'ai dessein de m'entretenir avec vous, mon Esprit. Je ne saurois vous passer vos libertés, ni vous accorder davantage de basses flatteries sur les traits satiriques dont vous piquez les grands auteurs de votre siécle. J'ai donc résolu de ne vous rien cacher de ce que je pense.

Ne soupçonneroit-on pas, en lisant vos bons mots, en vous entendant débiter vos belles maximes, au ton que vous prêtez à vos décisions sur les poëtes, et à la hardiesse avec laquelle vous réfutez des théologiens, que vous êtes l'unique respecté de la médisance; et qu'il n'est permis qu'à vous de décider du bon ou du mauvais sort d'un ouvrage? Cependant un génie particulier me parle incessamment de vous contre ce procédé. Ma personne ne perd point de vue le haut et le bas de vos pensées; elle ne peut s'empêcher de sourire, en voyant votre foiblesse et votre stérilité se mêler de critiquer la ville de Paris, dans vos coups de dent, plus bourru et plus cynique que le sexe en fureur, et l'avocat Gauthier qui plaide.

Néanmoins parlons ensemble. D'où vous est venue votre inspiration médisante? Boit-on de l'eau d'Hippocrène, si l'on n'a les muses favorables? Étiez-vous

SATIRE IX.

A SON ESPRIT.

C'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis céler :
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois si foible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gauthier en plaidant.

Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
Sans l'aveu des neuf sœurs, vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports

agité, répondez-moi, de cette imagination fougueuse dont le dieu des beaux vers transporte les poëtes qu'il aime? La double montagne a-t-elle été rendue facile pour vous seul? ne devriez-vous pas être instruit que qui ne franchit pas d'abord la hauteur du Parnasse, demeure au pied fort long-temps; et que si un auteur n'a pas l'autorité d'Horace et le badinage de Voiture, il croupit avec la traduction de l'*Institution de l'Orateur?*

Mais, si mes avis ne sauroient retenir le penchant malicieux qui conduit votre plume, sans passer le temps que vous consacrez aux filles de Mémoire en réflexions inutiles, entreprenez l'histoire du roi, dans un volume; employant avec grandeur toutes les connoissances que vous vous êtes faites des routes du sacré mont, chaque année ennobliroit ce recueil, et votre réputation immortelle chargeroit Barbin de toute sa fumée.

Peut-être répondrez-vous que c'est inutilement que j'ose vous chatouiller d'un travail brillant, qui vous semble trop hardi; que tout poëte n'a pas la voix du chantre thébain; et qu'il n'est pas en la puissance de tout bel esprit de chausser le cothurne pour faire parler de cette sorte la reine au roi:

Lille venoit de voir foudroyer ses remparts,
Et l'Isère vaincu fuyoit de toutes parts [1].

Avec un vol si téméraire, le savant élève de Malherbe (Racan) toucheroit le luth de l'héroïque au-

[1] Vers de Fléchier.

Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.

Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter:
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.

teur de l'Iliade; mais, pour le pitoyable traducteur des lamentations de Jérémie (Cotin), et le caustique Boileau, à qui la passion de la poésie dicte des *impromptus*, et que l'envie de critiquer et l'étude ont rendu versificateur, quoique tous les pédants prennent le parti de notre Minerve, il nous est plus favorable de nous croire dans l'oubli. Des vers froids et un panégyrique bas ôtent en même temps l'honneur au poëte et au prince. Je vous le dis: de pareilles entreprises surpassent une légère érudition.

Voilà comme s'exprime un esprit qui languit dans la volupté, et qui, sous l'extérieur d'une fausse humilité, couvre une ironie d'autant plus à craindre, qu'elle est plâtrée d'un respect peu sincère. Cependant, ayant envie de risquer votre renommée, ne vous eût-il pas été plus glorieux de lui donner l'essor vers le ciel, que de contenter votre amour pour la satire par une poésie contraire au christianisme; par-là noircir quiconque ne songe pas à vous, et de la gloire dont flatte une satire hardie, faire la fortune d'un imprimeur, en courant risque de la vôtre?

Votre orgueil se met-il en tête de parvenir à l'immortalité d'Horace; et vous pensez-vous arrivé au degré de ces vers inexplicables qui pourroient désespérer les Scaligers à venir, par un poëme aussi obscur que celui de Lycophron? Quel grand nombre d'auteurs ont d'abord été favorablement approuvés, que l'on a vus ensuite rebutés du public? Combien en voit-on encore pendant un temps se contenter du débit de leur volume, qu'ils savent après dans une

Un poëme insipide et sottement flatteur,
Déshonore à-la-fois le héros et l'auteur :
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
Et déja vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises futurs préparer des tortures :
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés

balance méprisable? Un poëte estimé de son siécle sait que ses ouvrages sont dans la mémoire de tout un peuple; mais après, vieillis dans la poudre, et presque inconnus, ils vont avec *le Sac de Carthage* (tragédie de La Serre) et les ridicules rimes d'un poëte méprisé (Neuf-Germain), servir avec d'autres d'enveloppes chez l'épicier, ou, par lui châtrés de toutes les pages favorables au galimatias, courir les quais par lambeaux. Où est la gloire pour vos écrits de servir d'amusement aux pages et aux laquais, et quelquefois même égarés, de les voir à côté des chansons du Savoyard?

Cependant, malgré ce destin si rebutant, je suppose qu'ils se soutiennent par la nouveauté de votre satire, et que leur recueil, satisfaisant vos desirs, serve à faire siffler Cotin jusqu'au dernier siécle; une récompense de si longue durée vaut-elle la peine de médire? et une raillerie ingénieuse est-elle bien soutenue, si elle n'a pour approbateurs que l'épouvante du peuple, et la vindication des ignorants?

Quel est donc le génie qui émeut votre bile, et vous met l'aiguillon à la bouche? Tel ouvrage vous ennuie: vous a-t-on contraint d'en faire la lecture? un mauvais livre ne peut-il pas demeurer sans nom, ni un poëte reposer tranquillement dans sa pourriture? La poudre mange le Jonas qui n'a pas vu le jour. Il faudroit être Goliath pour lire le David, et l'on moisiroit sur le Moïse. Où est la conséquence de cela? Ceux qui n'ont pas vécu ne meurent pas. Leur obscurité n'est-elle pas assez grande pour obli-

Courir de main en main, par la ville semés;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre;
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages;
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
Servir de second tome aux airs du Savoyard!

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux:
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire?
Un livre vous déplaît: qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité:
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le Jonas inconnu sèche dans la poussière;
Le David imprimé n'a point vu la lumière;
Le Moïse commence à moisir par les bords:
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts:
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre?

ger votre muse à garder le silence? Quel est le crime de ce grand nombre de glaçants écrits, pour en réchauffer les titres dans vos vers? Quel mal ont commis tant d'auteurs que vous nommez? L'un (Perrin) fait parler la tendre Ariane comme une furie qui poursuit Thésée, le flambeau à la main; un autre (Bardin) discourt en gymnosophiste de la science des mœurs; un autre (Pradon) rend la scène françoise le théâtre de Brioché; l'autre (Hesnault) avorte d'un madrigal sous le titre de sonnet, enfant mort-né qui noircit l'honneur de son père; un autre (Pelletier) déclame en prose et en vers contre la fortune, qui le fait voir dans Paris aussi crotté que l'auteur de Cyminde (Colletet); un autre (Titreville) est aussi pauvre en paraphrase qu'en manteau; le dernier (Quinault) se tue de plaire par un tendre qui déplaît à sa femme. Tous ces auteurs, démasqués en vos vers, y servent de rimes malignes. Leurs productions vous font bâiller? Voilà une plaisante excuse! Sa Majesté et toute sa suite en ont bien été ennuyées; a-t-on vu pour cela que la moindre déclaration ait condamné la licence de leurs froids panégyriques? Gâte du papier qui en aura envie; une pareille occupation peut tarir le cornet et user les plumes de quiconque l'embrasse; une intrigue amoureuse, sans choquer Barthole ni Cujas, peut être la matière de plusieurs tomes fort impatientants. C'est pour cela que depuis longues années tous ceux qui se mêlent d'écrire débordent à Paris, où les portails sont masqués de toutes sortes de titres. Unique de

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie? O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans,
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'État d'Apollon!

votre clique, plus difficile, sans aucune puissance ni réputation, résoudrez-vous de l'honneur et des places du sacré vallon?

Vous, cependant, qui retouchez les ouvrages de vos confrères, comment vous imaginez-vous que l'on considère vos écrits? Aucun n'échappe à votre satire; mais vous dit-on les discours que l'on tient contre votre personne? N'approchez pas, avertit l'un, de ce médisant: il est trop vindicatif pour deviner le sujet de son courroux: cet écervelé dans ses licences sacrifieroit le plus cher de ses amis à une plaisanterie. Le brave M. Chapelain n'a pu lui faire goûter son poëme, et il pense réduire tous les savants à son jugement; la chicane a-t-elle jamais mérité qu'il en parlât bien? Sauroit-on entendre d'action oratoire la plus savante qu'il ne s'y assoupisse? Cependant lui, malgré le souverain pouvoir qu'il s'attribue près d'Apollon, se voit habillé de différents lambeaux d'Horace. Le poëte qui lui prête le collet pour déclamer contre les femmes (Juvénal), a exprimé avant lui:

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Ces deux poëtes latins ne se sont-ils pas aussi déclarés contre le caprice de la rime; et n'est-ce pas aussi sur ces satiriques qu'il établit son innocence? Il fait en sorte de s'autoriser de Juvénal et d'Horace; ces deux poëtes ont peu passé par mes mains: cependant tout le monde seroit mieux gouverné, si

Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique:
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace:
Avant lui, Juvénal avoit dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin;
L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux:
J'ai peu lu ces auteurs; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière
Iroit, la tête en bas, rimer dans la rivière.

toute cette engeance, si cette tourbe médisante s'alloit noyer.

C'est ainsi que l'on parle de vous, et que chacun vous croit un poëte à vous aller jeter dans la rivière. Inutilement un goguenard, embrassant votre parti, prétend obtenir votre grace: un lecteur effrayé ne pardonne jamais ces copies de son prochain qu'il reconnoît en sa personne. Vous attirerez-vous tous les jours de nouvelles querelles? Ne verrai-je que poëtes se courroucer? Vos transports ne s'adouciront-ils point? Composons ensemble, ma Minerve; trêve de plaisanterie; parlez... Mais, répondrez-vous, d'où vient vous emportez-vous si fort? Où sont les défenses qui ont été faites de charger les versificateurs arides et froids? Eh! qui regardant un célèbre ennuyeux vanter ses productions que le raisonnement désavoue à chaque feuillet, ne doit dire au même moment: « L'auteur extravagant! l'écrivain « assommant! le maudit traducteur! » Ces épithètes qui ne forment qu'un sens vague, de quoi décident-elles?

L'ironie ou la vérité se distribuent-elles ainsi dans le public? ne le pensez pas. On prend un ton plus doux, lorsque l'on médit de quelqu'un. Veut-on savoir par quel miracle Alidor a dépensé partie de ses richesses à élever un couvent: « Alidor! répond un « menteur, je ne connois autre; avant que d'avoir « son emploi, on l'a vu laquais; sa probité n'est pas « moins exemplaire que sa dévotion; et il veut ren-

Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire, au moins de grace, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! Le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
Alidor! dit un fourbe, il est de mes amis;
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

« dre à Dieu l'or qu'il vole à tout Paris. » Un génie non fardé, qui hait la flatterie, évite ce raffinement si naturel à la satire. Mais de critiquer une poésie languissante; de berner un savant qui berne le raisonnement; de piquer un fade rieur qui ne nous plaît pas: c'est là le pouvoir que se donne tout homme qui achète un livre.

Un marquis ridicule dit tous les jours à la cour son sentiment avec une prévention impertinente; préfère sans aucun goût le style énervé de Théophile au style nerveux de Malherbe et de Racan, et le clinquant de la Jérusalem aux richesses solides de l'Énéide.

Pour quinze sous un clerc de procureur, sans redouter l'insulte, va sur le parterre de la comédie siffler le roi des Huns; et parceque Attila ne chatouille pas ses oreilles, tous les vers de Corneille lui paroissent des Visigoths.

On ne voit à Paris ni copiste ni valet d'auteur à qui toutes sortes d'écrits ne soient sujets pour l'examen. Un poëte n'est pas plus tôt imprimé, qu'il est réduit à l'esclavage par celui qui en fait l'empléte; il en passe par où l'on veut; ses vers seuls entreprennent sa défense.

Dans un respectueux avis un poëte agenouillé adoucit en vain ses lecteurs par des excuses ennuyeuses; ces critiques chagrins, bien loin de l'écouter, le condamnent sans ressource.

Je serois donc le seul qui garderois le silence? Un impertinent me sera visible, et je ne pourrai le

Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;
Et c'est, avec respect, enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance:
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète:
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui;
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!

barbouiller? Ma satire a-t-elle rien enfanté d'assez outrageant pour déchaîner contre elle des libelles sanglants? Bien loin de mal parler de ces auteurs, j'ai été le premier à les introduire dans le monde: car sans ces traits dont je les ai désignés, leurs occupations seroient encore inconnues. Quelqu'un sait-il d'autre que de moi que Cotin a monté dans la chaire? Rien n'illustre davantage un fat que la satire. Les jours différents qu'elle ajoute à son portrait, éclaircissent son tableau. Enfin, en chargeant ces auteurs, j'en ai parlé comme ils me sont connus; et d'autres qui me blâment, n'en disent pas moins.

« Il n'a pas raison, dit l'un; a-t-il droit d'écrire les « noms? Rire de Chapelain! Eh! c'est le bonhomme « du siécle. L'illustre épistolier, le célèbre Balzac l'a « rendu le héros de ses lettres galantes. A la vérité, « s'il eût suivi mon avis, il n'eût jamais composé de « poëme; il fait des vers trop durs, il devroit écrire « en prose. » C'est là comme on en parle; en parlé-je autrement? En raillant ses productions, ma plume a-t-elle répandu sur ses actions une encre maligne? Mon Apollon, en l'entreprenant, ami de sa probité, a jugé bien différemment du faiseur de vers, et de la droiture qu'il a dans le monde. Que l'on flatte sa bonne foi et sa candeur; que l'on mette à prix sa douceur, sa complaisance, sa sincérité, et sa promptitude à obliger ses amis: le veut-on? je m'y soumets; et je me résous à garder le silence. Mais que ses écrits servent de modèle, et qu'il passe pour le plus riche poëte du Parnasse; que pareil à Corneille

Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre:
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend, en pense autant que moi.

« Il a tort, dira l'un: pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer: que n'écrit-il en prose? »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discréte,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère:
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire:
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;

on lui céde le sceptre de la poésie : pour lors mon inspiration éclate, et je meurs d'impatience de la satisfaire ; et si la prudence ne me permet pas d'écrire, semblable au barbier, je creuserai la terre, et rendant les roseaux mes oracles, je leur ferai répéter : *Le roi Midas a des oreilles d'âne.*

Enfin, quel chagrin cela lui produit-il ? Mes vers ont-ils causé la dureté de sa muse et pétrifié son génie ? Lorsqu'un livre s'étale au Palais, que le premier venu a droit de le censurer, que le libraire en orne son deuxième pilier, le peu de goût du critique le fera-t-il tomber ? Un ministre célèbre cabale inutilement contre le Cid : le peuple entier a pour Chimène les yeux de son amant. Les Sentiments de l'académie censurent vainement l'irrégularité de l'intrigue et la poésie de cette piéce ; tout Paris demeure constant à son admiration. Cependant, aussitôt que le père de *la Pucelle* met quelque nouvel écrit au jour, ses lecteurs lui sont aussi à charge que Linière. En vain a-t-il été flatté par mille éloges : son volume ne paroît pas plus tôt, qu'il efface l'encens qu'il a reçu. De cette manière, au lieu de me condamner, lorsque la ville entière le siffle, qu'il en accuse cette influence rebutante de ses vers allemands en françois ; mais oublions son poëme, et n'en disons plus rien.

On a dit il y a long-temps, que la médisance traîne des suites fort périlleuses après elle ; qu'elle divertit force personnes, et qu'elle ne plaît pas à beaucoup d'autres. Son venin est dangereux : dans ses témé-

Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre; et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un ministre se ligue:
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer:
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre, en paroissant, dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue,
Qu'il s'en prenne à sa muse, allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.
La suite en est à craindre: en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.

rités, la crainte a fort souvent excité du trouble à Régnier. Abandonnez ces divertissements inutiles, dont l'éclat surprend; à des occupations plus amies employez votre lyre, et cédez à Feuillet ces prédications outrées qui ne touchent qui que ce soit.

Mais sur quel sujet s'exercera donc dorénavant ma muse? Courrai-je, transporté de l'enthousiasme de Pindare, répéter avec Malherbe après Théophile; irai-je, rassemblant plusieurs de leurs centons ensemble,

> Chanter d'un grave ton dans une ode superbe,
> Faire trembler Memphis, etc.

Chausserai-je le cothurne, pour marcher au milieu d'une troupe rustique? Enflerai-je la simplicité de l'églogue pour animer ses chalumeaux? et dessus mon papier, rêvant au pied des arbres, mettrai-je dans la bouche d'Écho une langue qu'elle n'a pas? Le cœur glacé, le jugement sain, faudra-t-il sous un nom inventé imaginer une passion ridicule; ne lui pas épargner les épithètes les plus flatteuses; et, rempli des meilleurs morceaux, expirer par métaphore? Je cède aux fades amants l'affectation de cette langue, l'entretien d'une volupté ignorante.

L'ironie abondante en portraits donne seule du sel à la science et à la plaisanterie; et par une versification que le bon sens embellit, elle sait désabuser les hommes du siècle des erreurs qui s'y glissent. Le trône n'est pas à l'abri de ses poursuites. Elle ne redoute rien; et souvent aidée d'une pensée vive,

Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse ;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
Délivrer de Sion le peuple gémissant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant?
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, les palmes idumées?
Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux;
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore;
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit, de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile;
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice:

elle prend le parti de la raison, attaquée par un butor. Voilà de quelle sorte le premier satirique romain, Lucilius, soutenu de Lélius, jouoit Lupus, Métellus, et les autres Cotins de son temps; et c'est ainsi qu'Horace, prodiguant ses bons mots, parla avec liberté d'Alpinus et des Pelletiers romains. C'est la satire qui, guidant mes études, me fit haïr dès l'âge de quinze ans un mauvais livre; et qui, conduisant mes pas sur le Parnasse, encouragea ma témérité et m'ouvrit l'esprit; c'est pour la satire seule que j'ai pris la plume.

Cependant, s'il est nécessaire, je me démentirai sur ce que j'ai avancé; et pour apaiser enfin ce monde de mécontents, je corrigerai les mots qui effarouchent tant d'auteurs. D'abord que vous m'imposez silence, je vais parler sur un autre ton. Je le dis donc une bonne fois avec franchise: Quinault fait mieux un opéra que Virgile; le soleil n'est pas plus éclatant que la réputation de Boursault; Pelletier tourne plus facilement un vers que Patru ni d'Ablancourt; il y a un monde si surprenant aux sermons de Cotin, que la foule de ses auditeurs le fait suer avant qu'il puisse monter en chaire. Rien n'est au-dessus de l'esprit de Sauval; le phénix même: Pomone ou Perrin..... Fort bien, mon Esprit, continuez: ne demeurez pas court; mais ne vous apercevez-vous pas déja que leur cabale furieuse ne regardera pas de meilleur œil ces derniers vers que les premiers? Et d'abord que de poëtes courroucés vous attaqueront? Fertiles en injures et

Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie;
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire;
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc: Quinault est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin..... Bon, mon Esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.

pauvres en inventions, vous les verrez amasser contre vous des volumes de remarques. Tel vers sera regardé comme criminel, et le bon mot comme une hardiesse contre l'État. Le roi sera en vain le sujet de vos veilles; son nom ornera inutilement chaque feuillet de vos écrits: d'abord que Cotin est critiqué par quelqu'un, il n'a pas d'amour pour Sa Majesté; et ce téméraire, si l'on en croit Cotin, ne connoît point son créateur, ni les lois civiles et humaines.

Il vous est facile de répondre: mais quel embarras nous peut causer Cotin à la cour? Que ses criailleries produiront-elles? Prétend-il par là frustrer mes vers des pensions que je n'ai jamais demandées? Non: pour faire l'éloge d'un prince estimé de tout le monde entier, ma langue désintéressée ne souffrira point que l'argent lui dicte jamais de panégyrique. Tels que sont mes ouvrages, l'intérêt ne leur a point fait voir le jour; et la gloire de louer le prince est le seul prix que je me suis proposé pour récompense. Retenu dans les libertés de ma plume, avec ce même pinceau dont j'ai peint tant de ridicules auteurs, et de vicieux, je n'oublierai point l'hommage que doit ma muse à ses rares vertus. — Je veux bien vous croire: cependant on se plaint; les menaces se multiplient. Je me soucie peu, répondrez-vous, de ces souteneurs de muses. Eh! redoutez le fiel d'un poëte en fureur: son style glaçant peut vous réduire à un éternel silence.

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non: pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
—Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
—Hé! mon dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut...Quoi?—Je m'entends.—Mais encor?—Taisez-vous.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Discours préliminaire. *Page* i
L'Art poétique. 1
Chant I. 3
Chant II. 30
Chant III. 57
Chant IV. 98
Essai analytique sur les poëmes héroï-comiques qui ont précédé et suivi *le Lutrin*. 125
Le Lutrin. 175
Chant I. 177
Chant II. 201
Chant III. 219
Chant IV. 238
Chant V. 259
Chant VI. 283
Discours sur l'Ode. 299
Lettre de Perrault, en réponse au Discours sur l'Ode. 303
Ode sur la prise de Namur. 327
Traduction latine de Rollin. 348
Ode contre les Anglois. 347
Poésies diverses. 349
Épigrammes. 370
Fragment d'un prologue d'opéra. 391

Chapelain décoiffé. 399
La Métamorphose de la perruque. 413
Vers latins. 415
Avis de l'éditeur. 417
Esquisse en prose de la satire IX. 418

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

3 2044 012 708 483

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

FEB 11 1991

OCT 24 1990

DUE JUN -2 '34

OCT 24 '61 H

DUE OCT 30 '47

DEC 2 '64 H

APR 28 '59 H

WIDENER

WIDENER

SEP 10 2000

FEB 10 2000

CHARGE

CANCELLED

MAY 13 '59 H

WIDENER

WIDENER

FEB 10 2000

SEP 10 2000

CANCELLED

BOOK DUE